



LISA KLEYPAS

*Une orchidée pour un parvenu*

LES RAVENEL



POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

LISA  
KLEYPAS

LES RAVENEL – 2

Une orchidée pour un parvenu

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Anne Busnel*



Kleypas Lisa

Une orchidée pour un parvenu

Les Ravenel 2

Collection : Aventures et passions

Maison d'édition : J'ai Lu

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Anne Busnel

© Lisa Kleypas, 2016

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2016

Dépôt légal : octobre 2016

ISBN numérique : 9782290134993

ISBN du pdf web : 9782290135013

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 9782290135020

Composition numérique réalisée par [Facompo](#)

**Présentation de l'éditeur :**

Helen Ravenel devait épouser le richissime Rhys Winterborne, propriétaire du plus grand magasin de Londres. Puis, sur un malentendu, leurs fiançailles ont été rompues. Le cœur brisé, Helen ose aller trouver Rhys pour lui clamer son amour. Mais l'irascible Gallois sait que les Ravenel s'opposent désormais à leur union. Pour leur forcer la main, il lance un ultimatum à la jeune fille : elle doit s'offrir à lui le jour même. Une fois compromise, elle ne pourra plus lui échapper.

La timide Helen se surprend en acceptant ce pacte scandaleux. Dans les bras de cet amant fougueux, elle découvre des plaisirs insoupçonnés bien consciente de prendre un risque énorme. Car si Rhys venait à percer son lourd secret, il refuserait de faire d'elle sa femme...

**Biographie de l'auteur :**

LISA KLEYPAS publie son premier roman à 21 ans, après avoir fait des études de sciences politiques. Elle a reçu les plus hautes récompenses, et le prix Romantic Times du meilleur auteur de romance historique lui a été décerné en 2010. Ses livres sont traduits en quatorze langues.

Couverture : Piaude d'après © Lee Avison / Trevillion Images

© Lisa Kleypas, 2016

*Pour la traduction française*

© Éditions J'ai lu, 2016

## **Lisa Kleypas**

Après avoir fait des études de sciences politiques, elle publie son premier roman à 21 ans. Elle a reçu les plus hautes récompenses, et le prix Romantic Times du meilleur auteur de romance historique lui a été décerné en 2010. Ses livres sont traduits en quatorze langues.

Son ton, la légèreté de son style et ses héros, souvent issus d'un milieu social défavorisé, caractérisent son œuvre. Elle est également l'auteure de romances contemporaines.

*Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu*

**DANS LA COLLECTION  
AVENTURES ET PASSIONS**

Par pure provocation

*N<sup>o</sup> 3945*

L'ange de minuit

*N<sup>o</sup> 4062*

Prince de l'éternité

*N<sup>o</sup> 4426*

La loterie de l'amour

*N<sup>o</sup> 4915*

Un jour tu me reviendras

*N<sup>o</sup> 5263*

Parce que tu m'appartiens

*N<sup>o</sup> 5337*

L'imposteur

*N<sup>o</sup> 5524*

Courtisane d'un soir

*N<sup>o</sup> 5808*

Frissons interdits

*N<sup>o</sup> 6085*

Sous l'emprise du désir

*N<sup>o</sup> 6330*

L'amant de lady Sophia

*N<sup>o</sup> 6702*

Libre à tout prix

*N<sup>o</sup> 6990*

Les blessures du passé

*N<sup>o</sup> 7614*

**LA RONDE DES SAISONS**

1 – Secrets d'une nuit d'été

*N<sup>o</sup> 9055*

2 – Parfum d'automne

*N<sup>o</sup> 9171*

3 – Un diable en hiver

*N° 9186*

4 – Scandale au printemps

*N° 9277*

5 – Retrouvailles

*N° 9409*

### **LES HATHAWAY**

1 – Les ailes de la nuit

*N° 9424*

2 – L'étreinte de l'aube

*N° 9531*

3 – La tentation d'un soir

*N° 9598*

4 – Matin de noce

*N° 9623*

5 – L'amour l'après-midi

*N° 9736*

### **LA FAMILLE VALLERAND**

1 – L'épouse volée

*N° 10885*

2 – Le capitaine Griffin

*N° 10884*

### **LES RAVENEL**

1 – Cœur de canaille

*N° 11479*

### **DANS LA COLLECTION PROMESSES**

#### **LA SAGA DES TRAVIS**

1 – Mon nom est Liberty

*N° 9248*

2 – Bad boy

*N° 9307*

3 – La peur d'aimer

*N° 9362*

4 – La couleur de tes yeux

*N° 11273*

#### **FRIDAY HARBOR**

1 – La route de l'arc-en-ciel

*N<sup>o</sup> 10261*

2 – Le secret de Dream Lake

*N<sup>o</sup> 10416*

3 – Le phare des sortilèges

*N<sup>o</sup> 10421*

Nuit de Noël à Friday Harbor

*N<sup>o</sup> 10542*



# Sommaire

[Titre](#)

[Copyright](#)

[Biographie de l'auteur](#)

[Lisa Kleypas](#)

[Du même auteur aux Éditions J'ai lu](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[Chapitre 28](#)

[Chapitre 29](#)

[Chapitre 30](#)

[Chapitre 31](#)

[Chapitre 32](#)

[Chapitre 33](#)

[Chapitre 34](#)

[Chapitre 35](#)

[Épilogue](#)

[Note de l'auteur](#)

[Pastilles à la menthe poivrée de chez Winterborne](#)

# 1

— Monsieur Winterborne, quelqu'un demande à vous voir.

Les sourcils froncés, Rhys leva les yeux de la pile de courrier qu'il passait en revue. Sur le seuil de son bureau se tenait sa secrétaire personnelle, Mme Fernsby, une petite femme potelée entre deux âges, dont le regard vif brillait derrière ses lunettes rondes.

— Vous savez bien que je ne reçois pas à cette heure de la journée, grommela-t-il.

Il avait l'habitude de prendre une demi-heure pour lire son courrier dans un silence religieux avant d'entamer sa journée de travail. Un rituel, en quelque sorte.

— Je sais, monsieur, mais il s'agit d'une dame et...

— Quand bien même il s'agirait de la reine en personne, renvoyez-la ! aboya-t-il.

Les lèvres pincées, Mme Fernsby se retira. Ses talons cliquetèrent dans le couloir telle une salve de mitrailleuse. Rhys reporta son attention sur la lettre qu'il avait à la main. S'énerver était un luxe qu'il s'autorisait rarement, or, depuis une semaine, il se découvrait irritable et morose. Résultat, il avait tendance à s'en prendre à quiconque passait à sa portée.

Tout cela à cause d'une femme qu'il ne posséderait jamais.

Il l'avait toujours su.

Lady Helen Ravenel. Une jeune fille cultivée, innocente, timide. Une aristocrate.

Bref, tout le contraire de lui.

Ils avaient été fiancés pendant deux courtes semaines. Puis Rhys avait tout gâché. Lors de leur dernière entrevue, il s'était montré trop empressé, trop brutal. Il lui avait imposé le baiser dont il rêvait depuis si longtemps. Helen s'était raidie dans ses bras et l'avait repoussé. Manifestement il lui répugnait.

Lorsqu'ils s'étaient quittés, elle était en larmes et lui furieux.

Le lendemain, Kathleen, lady Trenear, la veuve du défunt frère de lady Helen, était venue le voir chez lui pour l'informer que la jeune fille, bouleversée, était clouée au lit par une migraine.

— Elle ne souhaite pas vous revoir, lui avait annoncé Kathleen sans détours.

Rhys ne pouvait pas vraiment reprocher à Helen d'avoir rompu leurs fiançailles. Ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre, de toute évidence. Comment avait-il pu s'imaginer un seul instant qu'il épouserait une fille de la noblesse ?

Malgré son immense fortune, il n'avait ni l'éducation ni le comportement d'un gentleman. Et avec son teint basané, ses yeux et ses cheveux noirs, et sa carrure de débardeur, il n'en avait pas non plus l'allure. À trente ans, il avait transformé la petite épicerie de son père en un luxueux grand magasin. Il possédait également des usines, des entrepôts, des terres agricoles, des écuries, des blanchisseries et des immeubles résidentiels. Il siégeait au conseil d'administration de plusieurs compagnies maritimes et

ferroviaires. Pourtant, en dépit de cette réussite stupéfiante, il était et resterait toujours le fils d'un épicier gallois.

Le cours de ses pensées fut interrompu par un coup frappé à la porte. Incrédule, il regarda sa secrétaire entrer dans le bureau.

— Que voulez-vous encore, Fernsby ?

La secrétaire remonta ses lunettes sur son nez avant de déclarer :

— À moins que vous ne la fassiez faire jeter dehors par la force, la dame ne s'en ira pas avant de vous avoir parlé.

L'agacement de Rhys se transforma en perplexité. Aucune femme de sa connaissance, respectable ou pas, n'aurait osé faire montre d'une telle audace.

— Son nom ?

— Elle refuse de le donner.

Rhys n'en croyait pas ses oreilles. Comment cette personne avait-elle réussi à franchir la barrière de la réception ? Il payait une petite armée d'employés pour s'assurer que nul ne viendrait l'importuner dans son repaire.

Une idée absurde lui traversa l'esprit. Il la chassa aussitôt, mais les battements de son cœur s'accéléraient.

— À quoi ressemble-t-elle ?

— Elle est en deuil et porte un voile qui dissimule son visage. Plutôt mince. Et elle s'exprime d'une voix douce. Avec un accent très... distingué.

Quelque chose se crispa dans la poitrine de Rhys.

— *Yr Dduw*, marmonna-t-il.

Helen était venue le voir. Cela semblait impossible, et pourtant il en avait la certitude. Il le sentait dans sa chair.

Sans mot dire, il se leva et passa devant Mme Fernsby au pas de charge. La secrétaire trotta à sa suite.

— Monsieur Winterborne, vous êtes en bras de chemise ! Votre veste.

Rhys n'écoutait pas. Il était déjà dans le salon de réception, une pièce confortable, meublée de sièges en cuir capitonnés.

À la vue de la visiteuse, il se figea, le souffle court, le cœur battant. En dépit de son voile, il aurait reconnu entre mille cette silhouette de sylphide et ce port de tête altier.

Il s'obligea à franchir la distance qui les séparait. Incapable d'articuler un mot, il s'immobilisa devant elle. Malgré la rancœur qui l'étranglait presque, il ne put s'empêcher de respirer avidement son doux parfum. Une bouffée de désir le submergea. Son corps réagissait toujours instantanément lorsqu'elle était près de lui.

Dans le silence, on n'entendait que le crépitement des machines à écrire dans la salle voisine.

Helen était folle d'être venue sans escorte. Elle mettait sa réputation en péril. Il devait la renvoyer sur-le-champ, avant que quelqu'un la reconnaisse. Mais d'abord, il voulait apprendre la raison de sa visite. Même si Helen était naïve, elle n'était pas idiote. Elle n'aurait pas pris un risque aussi énorme sans avoir une bonne raison.

Il pivota vers Mme Fernsby.

— Mon invitée ne restera pas longtemps. En attendant, veuillez à ce que personne ne nous dérange.

— Bien, monsieur.

Il reporta son attention sur Helen.

— Suivez-moi, ordonna-t-il d'un ton bourru, avant de rebrousser chemin en direction de son bureau.

Tandis qu'elle lui emboîtait le pas, il entendit le doux bruissement de ses jupes. Sa robe démodée, légèrement usée, trahissait l'aristocrate qui connaît des revers de fortune. Était-elle venue lui réclamer de l'argent ? Les Ravenel étaient-ils à ce point à court d'argent que la jeune fille s'était finalement résignée à épouser un roturier, gallois de surcroît ? Allait-elle ravalier son orgueil et le supplier de la prendre pour femme ?

À cette pensée, une jubilation féroce envahit Rhys. Il refuserait, bien sûr, non sans lui avoir fait goûter aux tourments qu'il avait lui-même endurés la semaine passée. Tous ceux qui avaient eu le malheur de le contrarier auraient assuré à la jeune femme qu'il n'y avait ni pardon ni pitié.

Ils pénétrèrent dans son bureau, une pièce lumineuse et tranquille, grâce aux fenêtres à double vitrage et à l'épais tapis qui étouffait le bruit des pas. Après avoir refermé la porte, Rhys se dirigea vers l'imposant bureau en noyer. D'un geste ostensible, il retourna le sablier posé sur le sous-main. La totalité du sable serait écoulée d'ici à quinze minutes, très précisément. Il tenait à ce que Helen sache qu'ils étaient sur *son* territoire, là où il régnait en maître.

Se tournant vers elle, il haussa les sourcils d'un air moqueur.

— On m'a rapporté la semaine dernière que vous aviez finalement...

Il s'interrompit comme Helen relevait son voile pour le considérer de son regard grave, empreint d'une tendre patience. Ce regard de la couleur des nuages caressés par les rayons de lune qui l'avait foudroyé dès le premier instant. Elle avait rassemblé ses longs cheveux d'un blond presque blanc en un chignon sage, mais une mèche soyeuse s'était échappée de son peigne en jais et dansait sur sa joue.

Maudite femme. Pourquoi fallait-il qu'elle soit si belle ?

Sans détourner les yeux, elle murmura :

— Pardonnez-moi, je n'ai pas pu venir vous voir plus tôt.

— Vous n'auriez pas dû venir.

— Il faut bien que nous discutons de certaines choses.

Elle coula un regard timide vers le fauteuil le plus proche.

— Si vous le permettez...

— Oui, asseyez-vous.

Il se garda bien de l'aider. De toute façon, elle le considérait déjà comme un rustre. Autant se comporter comme tel. Les bras croisés dans une posture nonchalante, il désigna le sablier du menton.

— Vous n'avez pas beaucoup de temps. Je vous conseille de ne pas le gaspiller.

Helen s'assit, arrangea ses jupes, puis entreprit d'ôter ses gants de cuir noir en tirant sur chaque extrémité.

À mesure que ses doigts délicats apparaissaient, Rhys sentait sa bouche s'assécher. À Eversby Priory, le domaine ancestral des Ravenel, elle avait joué du piano pour lui et il avait été fasciné par l'agilité de ses mains fines qui effleuraient les touches, semblaient les survoler tels de petits oiseaux blancs.

Il découvrit, étonné, qu'elle portait toujours la bague de fiançailles qu'il lui avait offerte – un énorme diamant taille rose, d'une eau parfaite.

Helen rejeta son voile sur ses épaules, puis se risqua à croiser le regard de Rhys l'espace d'un instant chargé de tension. Ses joues s'empourprèrent.

— Monsieur Winterborne, ce n'est pas à ma requête que ma belle-sœur est venue vous voir la semaine dernière. J'étais souffrante, et si j'avais su que Kathleen avait l'intention de vous rendre visite...

— Elle m'a dit que vous étiez malade.

— J'avais juste la migraine.

— Et j'en étais la cause, semble-t-il.

— Kathleen a exagéré...

— À l'en croire, vous ne souhaitiez plus me revoir.

Les pommettes de la jeune femme se colorèrent davantage.

— Je regrette que Kathleen vous ait répété cela, déclara-t-elle, l'air à la fois vexée et honteuse. Je l'ai dit, c'est vrai, mais je ne le pensais pas. J'avais affreusement mal à la tête et j'étais encore bouleversée par ce qu'il s'était passé la veille. Quand vous êtes venu à Ravenel House et que vous m'avez...

Elle s'interrompit, et baissa les yeux. Elle gardait les mains en coupe sur son giron, comme si elle tenait un objet fragile entre ses paumes.

— J'aimerais que nous parlions de cela, reprit-elle calmement. Je souhaite vraiment que nous... trouvions un terrain d'entente.

Quelque chose s'éteignit en lui. Tant de gens l'avaient approché pour lui soutirer de l'argent, qu'il devinait déjà la suite de cet entretien. Helen n'était pas différente des autres, elle essayait d'obtenir un avantage. S'il ne pouvait l'en blâmer, il n'avait pas non plus envie de l'écouter lui démontrer qu'il lui était redevable. Il préférait signer un chèque tout de suite et en finir.

Un instant, il avait cru – espéré – qu'elle était venue dans un tout autre but. C'était risible. Le monde avait toujours fonctionné ainsi et ce n'était pas près de changer. Les hommes couraient après les jolies femmes qui troquaient leur beauté contre de l'argent. Lui, le roturier gallois, avait rabaissé Helen en osant demander sa main. Elle voulait un dédommagement.

Il contourna le bureau, ouvrit un tiroir et en sortit un carnet de chèques, celui de son compte personnel. Il inscrivit un montant de dix mille livres, griffonna une annotation sur le talon, puis revint vers Helen et lui tendit le chèque.

— Personne n'a besoin de savoir d'où provient cette somme. Si vous ne possédez pas de compte personnel, je veillerai à ce que la banque en ouvre un à votre nom.

Il savait qu'aucun établissement sérieux n'aurait accepté pour cliente une femme qui n'aurait pas été parrainée par un homme.

— Ce sera fait en toute discrétion, assura-t-il d'un ton détaché, en s'asseyant à demi sur le plateau du bureau.

Interdite, Helen baissa les yeux sur le chèque.

— Je ne vois pas...

Elle lut le montant et prit une brève inspiration. Levant sur lui un regard horrifié, elle bredouilla :

— Mais... p... pourquoi ?

Déconcerté, Rhys répondit :

— Vous avez dit que nous devons trouver un terrain d'entente. C'est ce que cela signifie, non ?

— Non ! se récria-t-elle. Ce que je voulais dire... c'est que nous devons parler pour dissiper tout malentendu. Je n'ai pas besoin d'argent, continua-t-elle en déchiquetant le chèque. Et si c'était le cas, jamais je ne vous en demanderais.

Les minuscules morceaux volèrent jusqu'au tapis.

Sidéré, Rhys la regarda réduire en miettes la petite fortune qu'il venait de lui offrir. Il comprit qu'il s'était mépris et un mélange de honte et de colère l'envahit. Que diable voulait-elle, alors ? Quel était le but de sa visite ?

Helen prit une profonde inspiration et se leva.

— Vous devez savoir... qu'il y a eu un retournement de situation récent, à Eversby Priory. Désormais ma famille a les moyens de nous doter, mes sœurs et moi.

Rhys ne réagit pas. Son cerveau peinait à comprendre le sens de ses paroles. Helen était trop près. Son parfum léger de vanille et d'orchidée lui montait à la tête. Il sentait son corps s'enflammer. Il avait envie de la renverser sur le bureau et de...

Seigneur. Il s'empressa de chasser de son esprit les images sulfureuses qui l'assaillaient. Malgré le décor cossu, malgré ses habits coupés sur mesure et ses chaussures de cuir fin, il ne s'était jamais senti aussi proche de l'homme de Cro-Magnon ! Il devait absolument mettre une distance entre eux. Sauf que Helen s'était rapprochée au point que ses jupes lui frôlaient les genoux si bien qu'il était coincé.

Avec ses prunelles irisées, presque translucides, cerclées de gris foncé, ses cils et ses sourcils sombres qui contrastaient de manière si frappante avec sa peau claire et sa chevelure argentée, elle ressemblait à une créature féerique tout droit sortie d'une légende galloise, une nymphe née de la brume d'un lac.

Elle avait parlé d'un « retournement de situation ». De quoi s'agissait-il ? Un héritage inattendu ? Un cadeau ? Peut-être un investissement qui s'était révélé plus lucratif que prévu – quoique ce fût peu probable vu l'inconséquence légendaire dont les Ravenel mâles avaient toujours fait preuve en matière de gestion financière. Quoi qu'il en soit, Helen semblait persuadée que les déboires pécuniaires de sa famille étaient de l'histoire ancienne. Si c'était vrai, tous les beaux partis de Londres se disputeraient bientôt sa main.

Pourtant elle n'avait pas hésité à risquer sa réputation et son avenir en venant ici sans chaperon. Il aurait pu abuser d'elle dans ce bureau, personne n'aurait levé le petit doigt pour la secourir. Mais elle avait de la chance. Rhys n'avait aucune envie de détruire une personne aussi fragile et ravissante.

Néanmoins, dans son intérêt, elle devait quitter les lieux au plus vite, et le plus discrètement possible. Il s'obligea à regarder au-delà de sa tête, à fixer un point sur le mur lambrissé.

— Je vais vous raccompagner jusqu'à une sortie privée. Et vous allez sagement rentrer chez vous.

C'est alors qu'elle déclara d'une voix douce :

— Je ne vous libère pas de nos fiançailles.

Il ressentit comme un coup de poignard en plein cœur, et baissa vivement les yeux sur elle. Elle soutint son regard sans ciller.

Patiente, elle attendit sa réponse.

— Milady, nous savons tous deux que je suis le dernier homme sur terre que vous souhaitez épouser. Depuis le début, vous n'avez pas caché l'aversion que je vous inspire.

— L'aversion ? répéta-t-elle.

Elle feignait la surprise, ce qu'il trouva insultant.

— Vous sursautez chaque fois que je vous frôle, répliqua-t-il durement. Quand vous étiez ma voisine de table, à Ravenel House, vous avez à peine décroché trois mots. La plupart du temps, vous ne pouvez même pas vous résoudre à me regarder. Et quand je vous ai embrassée la semaine dernière, vous m'avez repoussé et vous avez fondu en larmes.

Il pensait la déstabiliser en lui jetant ainsi son hypocrisie au visage, or elle continua de le regarder d'un air grave et étonné, les lèvres entrouvertes.

— Je sais que je suis trop réservée, murmura-t-elle finalement, et que je dois essayer de surmonter ma timidité. Mais je vous assure que quand je me comporte ainsi cela n'a rien à voir avec de l'aversion. La vérité, c'est que je suis nerveuse en votre présence. Parce que...

Elle s'interrompit, les joues en feu, puis reprit :

— Parce que vous êtes très attirant, que vous avez de l'expérience et l'habitude du monde, et que je n'ai pas envie de passer pour une cruche. Et en ce qui concerne notre baiser... c'était la première fois pour moi. Je ne savais pas quoi faire et... je me suis sentie complètement dépassée.

Quelque part dans le chaos qu'était devenu son esprit, Rhys se félicita d'avoir eu la bonne idée de s'asseoir sur le bureau. Il avait les jambes en coton. Se pouvait-il que ce qu'il avait pris pour du dédain ne soit que de la timidité ? Que le mutisme de Helen trahisse simplement son manque d'aisance en société ?

Il ressentit une sensation terrifiante, comme si son cœur était en train de se fendre en deux. Avec quelle facilité elle l'avait désarmé ! Quelques mots, et il était prêt à tomber genoux devant elle.

Ce premier baiser, il l'avait pris sans demander.

Il n'avait encore jamais eu à charmer qui que ce soit. Les femmes avaient toujours été disponibles et semblaient aimer ce qu'il leur offrait au lit. Il avait même fréquenté quelques dames de la haute société : l'épouse d'un diplomate, et une comtesse dont le mari voyageait sur le Continent. Toutes avaient loué sa vitalité sexuelle et la taille de ses attributs, sans jamais exiger qu'il se montre prévenant.

De corps comme de tempérament, il était aussi dur que la pierre d'ardoise qu'on extrayait des flancs d'*Elidir Fawr* – ou Snowdon, comme l'appelaient les Anglais –, cette montagne de Llanberis où il était né. Il ne connaissait rien aux bonnes manières. Il y avait sur ses mains des callosités qui dataient de l'époque où il chargeait des caisses dans les trains de marchandises. Il pesait deux fois le poids de Helen, il était aussi musclé qu'un taureau, et s'il la prenait avec la même vigueur que ses conquêtes habituelles, il la briserait en mille morceaux.

À quoi diable avait-il pensé ? Comment avait-il pu envisager d'épouser une fille comme elle ? Aveuglé par son ambition, hypnotisé par sa beauté, il n'avait pas songé aux conséquences.

La conscience de ses propres limites le rendit amer.

— L'eau va couler sous les ponts, dit-il à voix basse. Bientôt vous ferez vos débuts dans le monde et vous rencontrerez l'homme qui vous convient. Et Dieu sait que ce n'est pas moi.

Il voulut se redresser, mais Helen s'avança encore. Elle posa une main légère sur son torse. Une flambée de désir le traversa et il retomba sur le bureau, se concentrant de toutes ses forces pour conserver ce qui lui restait de maîtrise de lui. Il était à deux doigts de l'entraîner avec lui sur le tapis pour la dévorer toute crue.

— Voulez-vous... voulez-vous m'embrasser de nouveau ? demanda-t-elle.

Rhys ferma les yeux. Il était furieux contre elle. Le Destin lui avait joué un sacré tour en mettant sur sa route cette frêle créature, histoire de le punir d'avoir voulu s'élever dans une société qui le voulait à terre, de lui rappeler ce qu'il ne serait jamais.

— Je ne suis pas et ne serai jamais un gentleman, articula-t-il d'une voix rauque. Pas même pour vous.

— Je ne vous demande pas d'être un gentleman. Juste d'être doux.

Personne ne lui avait jamais demandé une telle chose. À son grand désespoir, il réalisa que la douceur n'était pas en lui. Il agrippa le rebord du bureau.

— Il n'y a rien de doux dans ce que j'éprouve pour vous... *cariad*.

Il était stupéfait d'avoir laissé échapper ce terme affectueux dans sa langue natale – un mot qu'il n'avait jamais utilisé avec qui que ce soit.

Les doigts frais de Helen se posèrent sur son menton.

Il se tétanisa et son corps devint aussi rigide que l'acier.

— Essayez, chuchota-t-elle. Pour moi.

Puis sa bouche satinée se pressa contre la sienne.



## 2

Helen frôla timidement les lèvres de Rhys des siennes. Elle cherchait à provoquer une réaction de sa part, mais il s'était figé et ne lui donnait pas le moindre signe d'encouragement.

Alors elle renonça et s'écarta.

Rhys respirait bruyamment et la considérait d'un regard maussade de chien de garde. Elle perdit courage.

Que faire, à présent ? Elle ne connaissait rien aux hommes. Depuis l'enfance, ses sœurs jumelles et elles avaient vécu en quasi-ermites à Eversby Priory, leur domaine du Hampshire. Les seuls représentants du sexe masculin qu'elles y avaient côtoyés étaient les domestiques, les métayers, et quelques artisans du village voisin, qui observaient tous une distance respectueuse vis-à-vis des filles du comte.

Délaissée par ses parents et par son frère Théo, qui avait passé la presque totalité de sa courte existence dans des pensionnats à Londres, Helen s'était retranchée dans son monde intérieur nourri de ses lectures. Ses soupirants s'appelaient Roméo, Heathcliff, Darcy, Edward Rochester, Lancelot du Lac ou Sydney Carton<sup>1</sup>, et n'avaient pour rivaux que quelques princes blonds tout droit sortis des contes de fées.

Elle ne pensait pas être un jour courtisée par un homme de chair et de sang. Mais deux mois plus tôt, Devon, un lointain cousin qui avait hérité du titre de comte à la mort de Théo, avait invité un de ses amis, Rhys Winterborne, à passer les fêtes de Noël à Eversby Priory – et tout avait changé.

Le train dans lequel Rhys voyageait en compagnie de Devon avait déraillé. Par miracle, les deux hommes avaient survécu. Rhys avait cependant franchi la porte du manoir sur une civière, la jambe brisée.

Ce qui ne devait être qu'un bref séjour s'était transformé en une longue convalescence qui avait duré presque un mois. Alors même qu'il gisait sur son lit de douleur, Helen avait trouvé qu'il irradiait de sa personne une force de caractère aussi troublante qu'effrayante. Au mépris de la bienséance, elle avait insisté pour rester à son chevet et le soigner. Tout le monde avait cru qu'elle agissait ainsi par pure compassion mais, la vérité, c'était qu'elle était fascinée par cet inconnu au physique impressionnant et à l'accent rocailleux.

Lorsqu'il avait commencé à aller mieux, Rhys Winterborne avait réclamé sa compagnie, exigeant qu'elle lui fasse la lecture et la conversation des heures durant. Helen en avait été toute retournée. Pour la première fois de sa vie, quelqu'un lui témoignait de l'intérêt.

Bien que terriblement séduisant, Rhys Winterborne ne ressemblait pas du tout aux princes des contes de fées. Sa beauté un peu barbare et sa virilité éclatante la déstabilisaient. Ses traits anguleux, son nez fort, sa bouche charnue et son teint bistre n'avaient rien de raffiné. Il n'affectait pas cette nonchalance de bon ton chez les aristocrates distingués. Il était d'une intelligence aiguë et semblait civilisé, pourtant l'on percevait chez lui une brutalité sous-jacente, à fleur de peau, qui ne demandait qu'à se déchaîner.

Quand il était retourné à Londres, le domaine était redevenu morne et silencieux. Les journées s'étiraient, monotones, alors que Helen demeurait hantée par le souvenir de Rhys, de son charme dissimulé sous un masque de dureté, de son sourire éblouissant, quoique rare.

Puis il l'avait demandée en mariage, et il y avait eu ce malentendu.

Et maintenant, apparemment, il ne voulait plus l'épouser. Il s'était cru rejeté, dédaigné. Sa fierté avait été mise à mal. Helen aurait voulu rétablir la vérité, l'apaiser. Si seulement elle avait pu remonter le cours du temps et revenir à ce jour où il l'avait embrassée, à Ravenel House... Il l'avait touchée, sa bouche avait fouillé la sienne. Prise de court, elle avait eu une réaction épidermique. Ulcéré, il était parti.

Si elle avait eu quelques flirts innocents au temps de son adolescence – un ou deux baisers volés par un jeune garçon, par exemple –, peut-être n'aurait-elle pas été aussi affolée par cet épisode. Hélas, elle n'avait aucune expérience ! Et Rhys Winterborne n'était pas un gamin inoffensif mais un homme adulte, dans la force de l'âge.

Le plus étrange – qu'elle ne pouvait confesser à personne –, c'était qu'en dépit du choc éprouvé et de sa détresse elle s'était mise à rêver de lui chaque nuit. Dans ses songes, elle l'imaginait pressant durement sa bouche contre la sienne, encore et encore. Parfois il commençait même à déboutonner son corsage, et son baiser, de plus en plus exigeant et vorace, l'entraînait inexorablement vers quelque mystérieuse conclusion... Elle s'éveillait alors à bout de souffle, en nage, en proie à une agitation indescriptible et brûlante de honte.

Et en cet instant, alors qu'elle le regardait, les mêmes sensations fleurissaient au creux de son ventre.

— Montrez-moi comment je dois vous embrasser, demanda-t-elle d'une voix qui tremblait à peine. Apprenez-moi comment vous plaire.

Il ricana :

— Vous voulez faire monter les enchères ?

— Je... je ne comprends pas ce que vous...

Cette fois, le ton se fit plus cinglant :

— Vous voulez ferrer le poisson. Le temps de vous assurer que les Ravenel ont bel et bien retrouvé le chemin de la prospérité.

— Pourquoi voulez-vous croire à toute force que je ne suis motivée que par la cupidité ? demanda-t-elle, blessée par son mépris.

— Vous n'aviez accepté de m'épouser que parce que vous n'aviez pas de dot.

— Ce n'est pas vrai ! Je...

Ignorant ses protestations, il continua :

— Vous devez épouser quelqu'un de votre caste, milady. Un homme au pedigree impeccable, qui saura vous traiter avec les égards requis. Il vous installera dans une belle maison à la campagne, où vous pourrez soigner vos orchidées et lire à longueur de journée...

— C'est exactement l'inverse de ce qu'il me faut ! explosa Helen.

Cet éclat ne lui ressemblait pas, mais elle était tellement désespérée qu'elle s'en moquait. Rhys était décidé à la renvoyer chez elle. Comment le convaincre qu'il lui plaisait vraiment ?

— J'ai passé ma vie à lire la vie des autres, reprit-elle. J'ai vécu dans un monde... si étriqué. Tout le monde pensait que je devais être protégée pour m'épanouir. Comme une fleur de serre. Si j'épouse quelque de ma caste, comme vous dites, personne ne saura jamais qui je suis en réalité. On ne verra que ce que je suis censée être.

— Et pourquoi en irait-il autrement avec moi ?

— Parce que vous êtes différent.

Il lui jeta un regard acéré qui évoquait le miroitement d'une lame de dague dans la lumière.

Après un silence particulièrement tendu, il déclara brusquement :

— Vous ne connaissez rien aux hommes. Rentrez chez vous, Helen. Vous trouverez un beau parti durant la prochaine saison, et vous remercerez le Ciel à genoux de ne pas m’avoir épousé.

Helen sentit ses yeux la picoter. Comment les choses avaient-elles pu si mal tourner en si peu de temps ? Pourquoi l’avait-elle perdu ?

Accablée de regrets et de chagrin, elle articula :

— Kathleen n’aurait pas dû vous parler à ma place. Je sais qu’elle pensait me protéger, mais...

— Elle a bien fait.

— Je ne voulais pas qu’on me protège de vous.

Elle avait beau lutter pour garder contenance, elle sentait qu’elle perdait pied. Ses émotions la submergeaient. À sa grande honte, ses yeux s’embruèrent de larmes et un sanglot lui échappa.

— J’ai gardé le lit *une seule journée* ! hoqueta-t-elle. Et quand je me suis levée le lendemain matin, nos fiançailles étaient rompues, alors que je n’avais même pas...

— Helen, je vous en prie.

— J’ai cru qu’il s’agissait d’une simple méprise. Que si je venais vous trouver pour vous parler de vive voix toutes les difficultés s’aplaniraient, et que...

Un autre sanglot lui déchira la poitrine. Elle était si dévastée qu’elle eut à peine conscience que Rhys l’entourait de ses bras... avant de les laisser aussitôt retomber d’un mouvement vif.

— Helen, pour l’amour de Dieu, ne pleurez pas.

— Je ne voulais pas vous repousser. Je... je ne sais pas quoi faire. Que faut-il faire pour que vous vouliez encore de moi ?

Elle s’attendait à une réplique sarcastique, ou peut-être à une réaction de pitié. Mais certainement pas à ce cri du cœur :

— Mais je vous veux, *cariad*. Je ne veux que vous !

Elle cilla, le fixa à travers ses larmes sans parvenir à réprimer les petits hoquets qui la secouaient, tel un enfant au comble du désespoir.

La seconde d’après, il l’attirait contre lui. Sa voix grave résonna à son oreille :

— Chut, calmez-vous. Ne pleurez plus, *bychan*, ma petite colombe. Rien ne vaut que vous versiez la moindre larme.

— Si... *vous*.

Rhys se figea. Au bout d’une longue minute, il lui prit le menton et, du pouce, effaça le sillon humide d’une larme.

Il avait retroussé ses manches de chemise jusqu’aux coudes, comme le faisaient les charpentiers ou les ouvriers agricoles. Ses avant-bras étaient musclés. Il y avait quelque chose d’infiniment reconfortant dans son étreinte solide, et aussi dans son odeur corporelle, sobre et virile, mélange d’amidon, de savon à barbe et de propreté.

Avec précaution, il lui releva la tête. Son haleine parfumée d’un soupçon de menthe poivrée lui chatouilla la joue. Devinant ses intentions, elle ferma les yeux et se sentit prise de vertige, comme si le sol se dérobaît sous ses pieds.

Quelque chose de doux et de tiède lui effleura la lèvre supérieure, dans une caresse infime. Puis la sensation se répéta au coin de sa bouche, et sur sa lèvre inférieure, de manière un peu plus appuyée.

Il glissa sa main libre sous son voile pour lui emprisonner la nuque. De nouveau sa bouche frôla la sienne, sans insister. La pulpe de son pouce parcourut sa lèvre inférieure, comme pour effacer la trace de ce baiser léger. Elle perçut la rugosité d’une petite callosité sur sa chair, et son vertige s’accentua. Elle n’arrivait plus à respirer correctement.

Lorsque sa bouche se colla doucement à la sienne, Helen se tendit vers lui. Allait-il l'embrasser fougueusement comme dans ses rêves ? Elle en avait tellement envie !

Il parut comprendre et l'incita à entrouvrir la bouche. Sa langue s'introduisit entre ses lèvres. Une foule de sensations inédites assaillirent Helen : chaleur, fraîcheur, et ce goût de menthe poivrée si enivrant... Tout cela faisait naître des émotions étranges en elle. Elle glissa les bras autour de son cou, enfouit les doigts dans les épais cheveux bruns qui bouclaient sur sa nuque. Voilà, c'était exactement ce qu'elle voulait, qu'il la tienne serrée contre lui, sa bouche captive sous la sienne.

Elle n'avait jamais imaginé qu'un homme puisse l'embrasser comme s'il essayait de lui voler son souffle, comme si ses baisers étaient les mots d'un poème ou du miel qu'elle aurait savouré sur sa langue.

Rhys prit sa tête entre ses mains pour la renverser légèrement. Sa bouche descendit butiner son cou. Comme il atteignait un endroit plus sensible, Helen frémit et sentit ses jambes flageoler. Il resserra son étreinte et reprit sa bouche, cette fois dans un baiser affamé. On aurait dit que son âme voulait absorber la sienne. Toute pensée cohérente la déserta. Sa volonté s'était abolie. Il n'y avait plus que le désir et les ténèbres, qui se mêlaient dans un tourbillon sensuel.

Puis tout s'arrêta.

Abruptement, Rhys s'arracha à sa bouche et dénoua les bras qu'elle avait passés autour de son cou. Comme il la repoussait, avec plus de force qu'il n'était nécessaire, Helen émit un petit cri de protestation.

Déroutée, elle le regarda se diriger vers la fenêtre. Il boitait encore un peu, remarqua-t-elle. Dos tourné, il s'abîma dans la contemplation de Hyde Park, oasis de verdure qu'on apercevait au loin. Comme il appuyait le poing contre la vitre, elle vit qu'il tremblait.

Finalement il laissa échapper un soupir bruyant.

— Je n'aurais pas dû vous embrasser.

— Mais j'en avais envie, objecta-t-elle, rougissant de son audace. Je... je regrette juste que cela ne se soit pas passé ainsi la première fois

Sans répondre, il tira sur son col de chemise d'un geste impatient.

Tournant les yeux vers le bureau, Helen nota que le sablier s'était vidé. Elle s'approcha et le retourna.

— J'aurais dû me montrer plus franche avec vous, reprit-elle. Il se trouve que je n'ai pas l'habitude de dire ce que je pense et ce que je ressens. Et je m'inquiétais aussi, à cause de ce qu'avait dit Kathleen. Selon elle, vous me considérez juste comme une sorte de trophée, et j'avais peur... qu'elle n'ait raison.

Rhys lui fit face et, les bras croisés sur la poitrine, s'adossa au mur.

— Elle avait raison. Vous êtes jolie comme un rayon de lune, *cariad*, et je n'ai pas l'âme noble. Je suis un rustaud du pays de Galles qui a un faible pour les belles choses. Oui, vous étiez un trophée à mes yeux. Et vous l'auriez toujours été. Mais ce n'était pas la seule raison qui m'incitait à vous épouser.

Le plaisir que Helen avait éprouvé lorsqu'il l'avait complimentée n'était plus qu'un souvenir lorsqu'il acheva sa tirade.

— Pourquoi parlez-vous au passé ? Vous... vous voulez toujours m'épouser, n'est-ce pas ?

— Peu importe ce que je veux. Trenear ne consentira jamais à cette union, à présent.

— C'était son idée ! Si je lui dis que je suis d'accord pour vous épouser, il nous donnera sa bénédiction, j'en suis sûre.

Il lui adressa un regard énigmatique, avant de murmurer :

— Alors, personne ne vous a rien dit ?

Perplexe, Helen secoua la tête.

Rhys fourra les mains dans ses poches et reprit :

— Je me suis mal conduit lorsque Kathleen est venue me parler. Quand elle m’a affirmé que vous ne vouliez plus me revoir, je...

Il s’interrompit, l’air sombre.

— Vous quoi ? le pressa Helen

— Peu importe. Trehear s’est interposé en faisant irruption dans la pièce, et nous en sommes presque venus aux mains.

— Il s’est *interposé* ? Mais que s’est-il passé ?

Il détourna la tête, la mâchoire serrée.

— J’ai offensé Kathleen. En lui faisant des avances déplacées.

Helen écarquilla les yeux.

— Elle... elle vous plaît ?

— Bien sûr que non ! s’exclama-t-il avec humeur. Je ne l’ai pas touchée. C’est vous que je désire. Cette petite harpie ne m’intéresse pas, j’étais juste furieux contre elle parce qu’elle venait fourrer son nez dans mes affaires.

— Vous lui devez des excuses.

— Elle aussi m’en doit. À cause d’elle, j’ai perdu ma fiancée.

Helen fut tentée de pointer les failles de son raisonnement mais elle préféra s’abstenir. Issue d’une famille dont les représentants mâles cédaient à des fureurs dévastatrices, elle savait qu’il était crucial de choisir le bon moment pour faire remarquer ses erreurs à quelqu’un. Et pour l’heure, Rhys Winterborne était en proie à des émotions trop fortes pour admettre s’être trompé.

Il n’empêche qu’il s’était vraiment mal conduit, et même si Kathleen lui accordait son pardon, il semblait hautement improbable que Devon se montre aussi conciliant.

Il était fou amoureux de sa femme, et donc la proie de cette jalousie et de cette possessivité qui sévissaient chez les Ravenel depuis des générations. Et s’il était plus raisonnable que les précédents comtes, il n’en restait pas moins d’un tempérament sanguin. Quiconque ayant délibérément offensé ou effrayé Kathleen était voué à son courroux éternel.

Telle était donc la raison de la volte-face récente de Devon concernant leurs fiançailles. Et ni lui ni Kathleen n’avaient daigné l’en informer. C’était exaspérant. Sapristi, combien de temps encore s’obstineraient-ils à la traiter comme une gamine ?

— Nous pourrions nous enfuir, suggéra-t-elle sans enthousiasme.

Rhys se rembrunit.

— Je me marierai à l’église ou pas du tout. Si nous nous enfuyons, personne ne croira que vous m’avez suivi de votre plein gré. Et je ne veux pas que les gens racontent que j’ai contraint ma femme à m’épouser.

— Il n’y a pas d’autre solution.

Le silence retomba, se prolongea, si longtemps qu’un pressentiment funeste envahit Helen.

— Si, il y en a une, répondit finalement Rhys.

Son expression avait changé, son regard s’était fait calculateur. Helen comprit qu’elle se trouvait face à un autre Winterborne, l’homme d’affaires tout-puissant qui inspirait la crainte et la méfiance, une sorte de pirate déguisé en capitaine d’industrie.

— L’autre solution, c’est que vous deveniez ma maîtresse.

1. . Heathcliff : héros des *Hauts de Hurlevent*, d’Emily Brontë  
Darcy : héros d’*Orgueil et Préjugés*, de Jane Austen

Edward Rochester : héros de *Jane Eyre*, de Charlotte Brontë

Sydney Carton : héros du *Comte de deux cités*, de Charles Dickens

### 3

L'esprit en déroute, Helen battit en retraite dans l'angle de la pièce, près de la bibliothèque murale.

— Je ne comprends pas, articula-t-elle, alors même qu'elle craignait d'avoir fort bien compris, au contraire.

Rhys s'approcha d'elle à pas lents.

— Trenear ne s'opposera plus à notre mariage s'il découvre que j'ai ruiné votre réputation.

— Je préférerais qu'elle soit préservée.

Helen avait de plus en plus de mal à respirer. Son corset la serrait comme un étou.

— Mais vous voulez m'épouser, fit Rhys, qui avait posé la main sur le coin de l'étagère, lui interdisant toute fuite. N'est-ce pas ?

D'un point de vue moral, la fornication était un péché mortel. Et d'un point de vue purement pratique, coucher avec Rhys comportait d'énormes risques.

Une hypothèse horrible germa dans son esprit : et si elle acceptait et qu'il refuse ensuite de l'épouser ? Était-il capable, pour se venger, de la déshonorer, puis de l'abandonner ?

Si cela se produisait, plus aucun gentleman ne voudrait d'elle. Elle perdrait tout espoir d'avoir un jour une maison à elle, des enfants. Elle jetterait l'opprobre sur les siens, serait condamnée à vivre à leurs crochets et deviendrait un véritable fardeau pour eux. Sans compter que sa disgrâce rejaillirait sur ses sœurs et ternirait leurs perspectives d'avenir.

Et si par malheur elle tombait enceinte, son enfant et elle seraient mis au ban de la bonne société.

— Comment puis-je être sûre qu'ensuite vous ferez votre devoir ?

Le visage de Rhys s'assombrit.

— Sans parler du fait que je suis un homme de parole, à votre avis, combien de temps Trenear me laisserait-il vivre si je me comportais ainsi ? Avant la nuit tombée il m'aurait débusqué et abattu comme un cerf.

— Il le fera peut-être de toute façon, observa Helen.

Rhys ignora sa remarque.

— Jamais je ne vous abandonnerai, Helen. Si je vous mets dans mon lit, vous serez ma femme aux yeux de Dieu et des hommes, aussi sûrement que si nous avions gravé notre serment sur une pierre galloise.

— Une pierre galloise ?

— C'est un rituel de mariage qui se pratique dans mon pays. L'homme et la femme prononcent leurs vœux en tenant une pierre dans leurs mains jointes. Une fois la cérémonie terminée, ils vont ensemble la jeter dans un lac, et la terre elle-même devient une partie de leur serment. Dès lors, ils sont liés l'un à l'autre pour l'éternité.

Son regard rivé à celui de Helen, il murmura :

— Accordez-moi ce que je demande, et je vous jure que vous ne manquerez plus jamais de rien.

Une fois de plus, Helen se sentit dépassée. Elle se mit à transpirer légèrement, du cuir chevelu à la plante des pieds.

— J'ai besoin de temps pour réfléchir, plaida-t-elle.

Mais ses réticences ne firent que renforcer la détermination de Rhys, sembla-t-il.

— Je placerai de l'argent pour vous sur un compte. Vous aurez une propriété à votre nom. Une écurie de pur-sang. À Londres, vous vivrez dans un palais, avec toutes ces boutiques qui n'attendent que votre bon vouloir, et une armée de domestiques pour vous servir. Rien ne sera jamais trop cher. Tout ce que je vous demande en échange, c'est de vous donner à moi.

Helen frotta ses tempes douloureuses, priant pour qu'une migraine ne la terrasse pas.

— Pourquoi ne pas se contenter de dire à Devon que vous m'avez déshonorée ? Il n'aurait d'autre choix que de me croire sur parole, biaisa-t-elle.

Rhys secoua la tête, avant même qu'elle ait fini sa phrase.

— Non. Il me faut un acompte pour sceller notre accord. C'est ainsi que cela fonctionne dans le monde des affaires.

— Il ne s'agit pas d'une transaction commerciale !

— Il me faut une garantie, au cas où vous changeriez d'avis avant le mariage, s'entêta-t-il.

— Cela n'arrivera pas. Vous n'avez donc pas confiance en moi ?

— Si. Mais j'aurai encore plus confiance quand nous aurons couché ensemble.

Cet homme était impossible.

Helen cherchait en vain une alternative, un moyen de s'opposer à sa volonté de fer mais, à chaque seconde qui passait, elle le sentait durcir sa position.

— C'est une question d'orgueil, remarqua-t-elle. Votre fierté a souffert parce que vous vous êtes cru rejeté, et vous cherchez à me punir alors que rien de tout cela n'est ma faute.

— Vous punir ? répéta-t-il en arquant un sourcil moqueur. Il y a cinq minutes, mes baisers ne semblaient pas vous déplaire.

— Votre proposition inclut bien plus que de simples baisers.

— Ce n'est pas une proposition. C'est un ultimatum, dit-il sans détour.

Helen le dévisagea, incrédule.

Elle n'avait d'autre choix que de refuser. Un jour, bientôt, elle rencontrerait un homme honorable que sa famille approuverait. Un hobereau placide, avec un grand front, qui attendrait d'elle docilité et discrétion. Toute sa vie serait planifiée, et les années se suivraient, aussi insipides les unes que les autres.

Tandis que si elle épousait Rhys Winterborne...

Il y avait encore tant de choses qu'elle ne comprenait pas chez lui. Quel comportement attendait-on de l'épouse d'un homme d'affaires richissime ? Quels gens serait-elle amenée à fréquenter et de quoi seraient faites ses journées ? Quant à Rhys lui-même, qui semblait souvent en guerre avec la terre entière, et incapable de pardonner à qui que ce soit... Parviendrait-elle à trouver sa place aux côtés d'un tel homme ? Ou serait-elle perdue dans cette vie si riche qui était la sienne ?

Se rendant soudain compte qu'il l'étudiait avec attention, elle lui tourna brusquement le dos. Et se retrouva face à une rangée de livres, catalogues et registres. Mais sur l'étagère inférieure, elle aperçut, parmi une série de manuels pratiques, trois tomes de ce qui ressemblait à un traité de botanique.

*Broméliacées : comment entretenir une serre chaude.*

*Les orchidées : espèces et généralités.*



## *La culture des orchidées.*

Ces livres ne se trouvaient certainement pas dans cette bibliothèque par hasard.

Depuis la mort de sa mère cinq ans plus tôt, Helen veillait sur sa collection d'orchidées, qui ne comptait pas moins de deux cents spécimens en pots. Ces plantes étaient susceptibles et délicates. Elles avaient des besoins très particuliers et chacune semblait avoir son tempérament propre. Et si Helen n'avait pas pris la relève de sa mère, aucun autre membre de la famille ne s'y serait risqué. Au début, elle avait assumé cette mission par devoir filial. Avec le temps, cependant, elle s'était prise de passion pour les orchidées.

Comme elle l'avait récemment dit à Kathleen, il fallait parfois aimer quelque chose avant que ce quelque chose devienne aimable.

Elle fit glisser lentement son index sur la tranche d'un volume, ornée d'une fleur qui avait été peinte à la main.

— Quand avez-vous fait l'acquisition de ces ouvrages ? demanda-t-elle.

La voix de Winterborne résonna tout près, la faisant tressaillir :

— Quand vous m'avez offert la Vanda bleue. Je voulais savoir comment m'en occuper.

Quelques semaines plus tôt, il était venu dîner à Ravenel House et, prise d'une impulsion, Helen lui avait offert une de ses protégées, une orchidée rare, particulièrement fragile et capricieuse, la plus chère à son cœur. S'il n'avait pas paru enthousiasmé par ce présent, il l'avait remerciée et était reparti avec la Vanda bleue. Et, à peine leurs fiançailles avaient-elles été rompues, qu'il la lui avait retournée.

À la grande stupéfaction de Helen, loin de dépérir, la plante si fragile s'était épanouie.

— Ainsi, vous l'aviez soignée vous-même ? Je m'étais posé la question.

— Bien sûr. Je ne voulais pas rater cette mise à l'épreuve.

— Ce n'était pas une mise à l'épreuve, juste un cadeau.

— Si vous le dites.

Irritée, Helen pivota pour lui faire face.

— J'étais persuadée que vous la feriez mourir en deux jours, mais je ne vous en aurais pas moins épousé.

— Elle n'est pas morte, répliqua-t-il avec une ombre de sourire.

Dans le silence qui suivit, Helen s'efforça de faire le tri dans ses pensées et ses sentiments chaotiques, avant de prendre la décision la plus difficile de sa vie. Mais était-ce vraiment si compliqué ? Le mariage ne comportait-il pas toujours une part de risque ?

On ne connaissait jamais vraiment un homme avant de l'épouser.

Une dernière fois, elle s'accorda la possibilité de partir. Elle s'imagina remontant à bord de la voiture familiale pour regagner Ravenel House. Si elle faisait ce choix, les choses en resteraient là. Son avenir serait identique à celui de toutes les jeunes filles de sa condition. Elle ferait ses débuts dans le monde, assisterait à des bals, à des dîners, où elle serait courtisée par des jeunes gens comme il faut. Et tout cela se finirait par un mariage avec un gentleman qui, au fond, ne la comprendrait jamais vraiment. Elle s'efforcerait d'oublier Rhys Winterborne et de ne pas se torturer l'esprit en se demandant ce qu'il serait advenu si elle avait osé lui dire oui.

Elle se remémora la conversation qu'elle avait eue avec Mme Abbott avant de quitter la maison ce matin-là. La vieille gouvernante, qui était au service des Ravenel depuis quatre décennies, s'était fermement opposée à ce que Helen sorte sans escorte.

— Le comte va tous nous renvoyer, s'était-elle écriée, catastrophée.

— Je dirai à lord Trenear que je me suis faufilée dehors en catimini, sans que personne s'en aperçoive, lui avait promis Helen. Et que j'ai obligé le cocher à me conduire chez M. Winterborne en le

menaçant d'y aller à pied s'il n'obéissait pas.

— Milady, rien ne vaut de prendre un tel risque, avait déclaré la gouvernante.

Toutefois, quand Helen lui avait expliqué qu'elle espérait renouer avec son ex-fiancé, Mme Abbott s'était laissé fléchir.

— Je ne peux pas vous le reprocher, avait-elle soupiré, l'air rêveur. Un homme comme cela...

— Vous avez de l'estime pour lui ? avait demandé Helen.

— Bien sûr, milady. Oh, je sais qu'on le traite de parvenu dans les hautes sphères, mais dans le vrai Londres – celui des centaines de milliers de gens qui triment pour gagner leur pain –, M. Winterborne est une légende. Il a réussi ce dont la plupart des gens n'osent pas rêver. Il a commencé commis d'épicerie, et aujourd'hui tout le monde connaît son nom, de la reine au dernier des mendiants. Il donne à tous des raisons d'espérer qu'un jour, ils pourront s'élever au-dessus de leur condition.

Esquissant un sourire, la gouvernante avait ajouté :

— Et personne ne niera que c'est un bel homme et un rude gaillard, même s'il est aussi brun qu'un bohémien. N'importe quelle femme, de haute naissance ou pas, se laisserait tenter.

Helen devait avouer que le physique de Rhys Winterborne n'était pas le moindre de ses atouts. Mais il y avait chez lui autre chose... et qui était plus attirant encore. Elle l'avait entrevu lors des rares moments où il se montrait tendre avec elle, quand elle ne parvenait plus à contenir cette profonde tristesse enfouie au tréfonds d'elle-même. Il était la seule personne au monde à avoir approché cette cache secrète ; la seule peut-être qui serait un jour capable de la délivrer de l'immense solitude qui régnait dans son cœur.

Si elle épousait Rhys, il se pouvait qu'elle le regrette un jour. Mais pas autant que si elle ne saisissait pas sa chance.

Et soudain, presque miraculeusement tout devint limpide. La voie à suivre lui apparut clairement tandis qu'un grand calme s'emparait d'elle.

Après avoir pris une profonde inspiration, elle le regarda droit dans les yeux.

— Très bien, dit-elle. J'accepte votre ultimatum.

## 4

Rhys demeura muet de stupeur. Soit Helen n'avait pas compris ce à quoi elle venait de s'engager, soit il avait mal entendu.

— Ici et maintenant, précisa-t-il. Vous allez me permettre de... vous prendre comme un mari prend sa femme ?

— Oui, répondit-elle calmement.

Il en resta confondu.

À part ses pommettes qui s'étaient colorées, elle était très pâle. Elle n'avait cependant pas l'air indécise. Elle était tout à fait sérieuse.

Il devait y avoir un piège, une astuce quelconque qu'il découvrirait plus tard et qui permettrait à la jeune femme de se dédire, mais pour l'instant... du diable s'il voyait ce que cela pouvait être ! Elle avait dit oui. D'ici à quelques minutes, elle serait dans son lit. Nue.

Cette pensée dérégla tous ses rythmes internes, ses pulsations cardiaques, sa respiration.

Puis il lui vint à l'esprit que son ardeur coutumière ne serait pas du tout de mise avec Helen. Elle était vulnérable, innocente.

Il allait devoir lui faire l'amour, pas la trousser vulgairement.

Et il n'y connaissait rien, nom de nom

Les rares fois où il avait honoré une dame de la haute société, elle avait souhaité être prise sans ménagement, comme s'il était une brute incapable de douceur. Et, il devait l'admettre, il avait été soulagé de ne pas avoir à simuler une quelconque intimité. Il n'était pas lord Byron, il ne maîtrisait pas les finesses de l'art de la séduction. Il n'était qu'un Gallois vigoureux. Pour ce qui était des prouesses techniques et du romantisme... il laissait cela aux Français.

Mais Helen était vierge. Elle saignerait. Elle souffrirait. Et il était probable qu'elle pleure. Et s'il s'y prenait mal ? S'il se montrait trop pressé, trop brutal en dépit de ses résolutions ? Si elle piquait une crise de nerfs ? Et si...

— J'ai deux conditions, reprit-elle. Tout d'abord, je dois être rentrée pour dîner. Et ensuite... j'aimerais échanger cette bague contre une autre, acheva-t-elle en devenant écarlate.

Le regard de Rhys tomba sur sa main fine.

Le soir où il s'était déclaré, il lui avait offert un solitaire de la taille d'un œuf de caille. Un diamant d'une valeur inestimable découvert dans les mines Kimberley, en Afrique du Sud, taillé par un célèbre gemmologue parisien et serti dans un anneau de platine filigrané par Paul Sauveterre, le maître joaillier du rayon bijouterie du grand magasin Winterborne's.

Devant son expression interloquée, Helen avoua, penaude :

— Je ne l'aime pas.

— Vous m’avez pourtant dit le contraire quand je vous l’ai offerte.

— J’ai juste dit qu’elle ne me *déplaisait* pas, rectifia-t-elle. Mais j’ai décidé d’être franche avec vous dorénavant, afin d’éviter tout nouveau malentendu.

Rhys était dépité qu’elle n’aime pas la bague qu’il avait choisie pour elle. Il appréciait néanmoins qu’elle s’efforce d’être franche avec lui alors que, visiblement, cela lui coûtait.

Par le passé, l’opinion de Helen avait été ignorée ou piétinée par les membres de sa famille. Et par lui-même, aussi. Après tout, il aurait pu s’enquérir de ses goûts en matière de pierres précieuses et de bijoux, plutôt que de décider à sa place.

Il lui prit la main, la souleva pour étudier le solitaire étincelant.

— Bien, je vous en achèterai un autre. De la taille d’un œuf de poule.

— Seigneur, non ! Au contraire. Celui-ci est bien trop lourd, voyez-vous ? Il n’arrête pas de glisser et me gêne quand je veux jouer du piano ou écrire une lettre. J’aimerais une bague de taille plus modeste. Et je n’ai pas envie d’un diamant.

— Et pourquoi cela ?

— Ce n’est pas ma pierre préférée. Un petit diamant semblable à une goutte de rosée ou à une minuscule étoile, passe encore, mais les gros solitaires sont si froids, si durs.

— Bien sûr, puisque ce sont des diamants, ironisa Rhys. Cela dit, c’est comme vous voulez. Je vais vous faire apporter un plateau entier de bagues et vous choisirez ce qui vous plaît.

Un sourire illumina le visage de la jeune femme.

— Merci.

— Qu’aimeriez-vous d’autre ? Un attelage de quatre chevaux ? Un collier ? Des fourrures ?

Elle se contenta de secouer la tête.

— Il y a bien quelque chose qui vous ferait plaisir ? insista-t-il.

Il avait envie de la couvrir de cadeaux afin qu’elle sache qu’il était prêt à tout pour elle.

— Pour l’instant, rien ne me vient à l’esprit.

— Un piano ?

Il nota la crispation involontaire de ses doigts et poursuivit :

— Un piano à queue Brinsmead, avec un cadre Chippendale en acajou.

Elle eut un petit rire haletant.

— Vous avez vraiment le souci du détail. C’est vrai, j’adorerais avoir un piano. Quand nous serons mariés, je jouerai pour vous chaque fois que vous le souhaitez.

L’idée plut à Rhys. Il se détendrait le soir en la regardant jouer. Ensuite il l’emmènerait dans sa chambre, la déshabillerait lentement, couvrirait son corps gracile de baisers... Il lui semblait encore impossible que cette créature de lune et de musique lui appartienne. Et il sentait la panique l’envahir à la pensée qu’on la lui prenne.

Doucement, il ôta le lourd solitaire de son doigt, frotta la marque laissée dans sa chair par l’anneau filigrané. C’était si bon de la toucher. Le satin de sa peau l’attirait comme un aimant. Mieux valait la lâcher ou il risquait de la prendre ici même, dans le bureau. Et il avait bien autre chose à faire. Réfléchir, d’abord. Et prendre certaines dispositions.

— Où votre cocher a-t-il garé la voiture ? s’enquit-il.

— Dans la cour, derrière le grand magasin.

— Un attelage anonyme ?

— Non, le cabriolet aux armoiries familiales, répondit-elle en toute ingénuité.

« Au temps pour la discrétion », songea-t-il. Il désigna le bureau d’un geste.

— Écrivez un mot au cocher, je le lui ferai porter.

Helen s'installa devant le sous-main.

— Que dois-je lui dire ?

— Que vous n'aurez plus besoin de ses services pour aujourd'hui. Je veillerai à ce que vous rentriez chez vous tout à l'heure.

— Puis-je aussi écrire un message à mes sœurs pour éviter qu'elles ne s'inquiètent ?

— Si vous voulez. Savent-elles où vous êtes ?

— Oui. Et elles étaient plutôt contentes. Elles vous aiment beaucoup.

— Ou du moins elles aiment mon magasin.

Réprimant un sourire, Helen s'empara d'une feuille de papier vierge.

Sur l'invitation de Rhys, la famille Ravenel était venue faire ses emplettes au grand magasin un soir, après la fermeture. Les demoiselles Ravenel portaient en effet le deuil du défunt comte et leurs sorties publiques étaient limitées. En l'espace de deux heures, les jumelles Cassandra et Pandora avaient fait le tour d'un nombre impressionnant de rayons, émerveillées par ces alléchantes vitrines et ces élégants comptoirs qui proposaient les articles les plus chics, ainsi qu'une multitude d'accessoires, de colifichets et même de fards !

Helen considérait d'un air perplexe le stylo-plume posé sur l'écritoire.

— Le réservoir à encre est à l'intérieur, précisa Rhys. Il vous suffit d'exercer une légère pression sur le bout du stylo pendant que vous écrivez.

Elle s'en saisit d'un geste hésitant, traça un petit trait sur le papier et se figea en le voyant se prolonger sous ses doigts par une belle ligne bien régulière.

— C'est la première fois que vous en voyez un ?

— Oui. Lord Trenear se sert d'un stylo classique, qu'on trempe dans l'encrier. Il prétend que les stylos modernes ont tendance à couler.

— C'est vrai, mais celui-ci est un tout nouveau modèle. La pointe est conçue pour réguler le débit d'encre.

Elle s'exerça d'abord en écrivant son nom de sa calligraphie soignée, observa un instant le résultat, avant de barrer quelque chose.

Rhys se pencha par-dessus son épaule.

Elle avait écrit : *Lady Helen Ravenel Winterborne*.

— C'est un joli nom, murmura-t-elle.

— Pas aussi prestigieux que Ravenel.

Elle se tourna vers lui.

— Je serai honorée de le porter.

Rhys avait l'habitude des flatteries. Il était sans cesse sollicité par des flagorneurs qui espéraient une faveur de sa part. En général, il devinait leurs intentions aussi sûrement que s'ils avaient brandi une pancarte au-dessus de leur tête. Mais le regard de Helen était sincère, limpide, comme si elle pensait ce qu'elle disait. Elle ne connaissait rien du monde, elle ne savait pas quel genre d'homme elle s'apprêtait à épouser, et lorsqu'elle comprendrait son erreur, il serait trop tard. S'il y avait eu la moindre fibre morale en lui, il l'aurait renvoyée sur-le-champ.

Son regard tomba de nouveau sur le nom qu'elle venait d'écrire – *Lady Helen Winterborne* – et son destin fut scellé.

— Nous allons organiser un grand mariage, déclara-t-il. Afin de proclamer notre union devant le Tout-Londres.

Si Helen ne parut pas enthousiasmée par cette idée, elle ne formula pas d'objections.

Rhys lui caressa la joue et murmura :

— Pensez à nos futurs enfants, *cariad*. La robustesse galloise et la distinction des Ravenel. Ils vont conquérir le monde.

— Je crois que vous l'aurez vous-même conquis avant qu'ils aient une chance de s'y attaquer, observa-t-elle en prenant une autre feuille de papier.

Elle rédigea deux courtes lettres, que Rhys récupéra avant d'aller appeler Mme Fernsby.

La secrétaire répondit avec un empressement inhabituel. Si elle affichait toujours sa mine sérieuse, une lueur de curiosité brillait dans son regard noisette. Elle tenta de jeter un coup d'œil dans le bureau, sans succès, la large carrure de Rhys l'en empêchant.

— Vous m'avez demandée, monsieur Winterborne ?

— Oui, Fernsby. Portez ces lettres dans la cour arrière où attend le cocher des Ravenel. Je veux que vous les lui remettiez en main propre.

— Ainsi il s'agit de lady Helen ?

— Pas un mot à quiconque, prévint-il.

— Cela va de soi, monsieur. Puis-je faire quoi que ce soit d'autre ?

— Portez ceci à M. Sauveterre, dit-il en remettant le solitaire à la secrétaire. Demandez-lui de nous apporter un assortiment de bagues susceptibles de convenir à des fiançailles. Je compte sur lui d'ici à une demi-heure.

Mme Fernsby cilla en considérant l'énorme diamant au creux de sa paume. Puis, reprenant ses esprits, elle demanda :

— Si M. Sauveterre n'est pas disponible, dois-je prier l'un des autres joailliers de...

— Non. Je veux Sauveterre et personne d'autre, martela Rhys. Dans trente minutes.

Mme Fernsby hocha la tête. Rhys avait l'impression d'entendre les rouages de son cerveau se mettre en branle alors qu'elle tentait de comprendre ce qui était en train de se passer.

— Et annulez tous mes rendez-vous de la journée, poursuivit-il.

La secrétaire le fixa d'un air ébahi. C'était la première fois qu'il lui donnait une telle consigne.

— *Toute* la journée, monsieur ? Et quelle explication dois-je fournir ?

Il haussa les épaules avec impatience.

— Inventez quelque chose. Et dites aux domestiques que j'ai l'intention de passer un après-midi tranquille avec mon invitée. Je ne veux voir personne à moins que je ne sonne.

Il marqua une courte pause avant d'ajouter :

— Faites bien comprendre aux domestiques que si jamais je surprénais l'un d'entre eux en train de clabauder sur cette affaire, je les renverrai tous.

— Le cas échéant, je m'en chargerai moi-même, monsieur. Mais le personnel se montre toujours d'une discrétion exemplaire.

Mme Fernsby avait procédé en personne aux entretiens d'embauche. Elle prenait son rôle très au sérieux.

— Dois-je faire servir le thé et quelques rafraîchissements ? s'enquit-elle encore. Lady Helen semble de constitution délicate. Elle voudra peut-être se restaurer en attendant M. Sauveterre.

— J'aurais dû y songer moi-même, marmonna Rhys.

Mme Fernsby se permit un petit sourire satisfait.

— Voyons, c'est pour penser à ce genre de choses que vous m'employez, monsieur.

Tandis qu'elle s'éloignait, Rhys se dit qu'il pouvait aisément lui pardonner cette pointe de suffisance, tant elle était efficace. Mme Fernsby était la meilleure secrétaire de Londres et surpassait de loin tous ses collègues masculins.

Lorsqu'il l'avait engagée, plusieurs personnes lui avaient fait remarquer qu'il aurait été plus judicieux de choisir un homme. Mais Rhys suivait toujours son instinct. Il savait détecter chez autrui ces qualités qui l'avaient porté au pinacle : l'ambition, la détermination, l'énergie. Et il se moquait des origines, des croyances ou du sexe de ses employés. Seule l'excellence lui importait.

Mme Fernsby revint bientôt avec un plateau commandé au restaurant du magasin. Elle le déposa sur une petite table ronde en s'efforçant d'être discrète, lorsque Helen déclara de sa voix douce :

— Je vous remercie, madame Fernsby.

— Je vous en prie, milady, répondit Mme Fernsby, agréablement surprise. Y a-t-il quelque chose d'autre qui vous ferait plaisir ?

— Non, c'est parfait.

La secrétaire prit encore le temps de déposer une assiette devant Helen et, à l'aide d'une pince en argent, entreprit de la servir en piochant petits sandwiches et pâtisseries dans un joli panier décoré de rubans blancs. Elle n'aurait pas montré plus de déférence envers la reine elle-même.

— Ça suffit, Fernsby, intervint Rhys. Vous avez à faire.

— Oui, monsieur.

À contrecœur, la secrétaire abandonna sa pince en argent et se dirigea vers la porte, gratifiant au passage son patron d'un regard offensé.

Rhys la raccompagna jusqu'au seuil et, amusé, chuchota :

— Ma foi, vous êtes sous le charme, on dirait ?

À sa grande surprise, Mme Fernsby répliqua d'un air digne :

— La réputation de lady Helen sera irrémédiablement ruinée si vous passez l'après-midi seul en sa compagnie. Ai-je votre parole qu'ensuite vous vous comporterez de manière honorable, monsieur ?

Rhys ne répondit pas tout de suite. Il était stupéfait par l'impudence de Mme Fernsby, qui avait toujours été d'une loyauté indéfectible à son égard et qui, par le passé, avait complaisamment fermé l'œil chaque fois qu'elle l'avait pris en flagrant délit de débauche.

— C'est la première fois que vous faites une remarque de ce genre, Fernsby. Pourquoi ces scrupules, tout à coup ?

— Il s'agit d'une dame. Une jeune fille innocente. Je ne veux pas être complice de sa déchéance.

Rhys la foudroya du regard.

— Ne vous ai-je pas demandé un assortiment de bagues de fiançailles ? Mais je ne peux pas laver son honneur avant de l'avoir entaché. Allez donc faire votre travail.

Mme Fernsby se redressa de toute sa taille, telle une poule belliqueuse au milieu de la basse-cour.

— Oui, monsieur, répondit-elle d'un ton sec, sans quitter ses airs soupçonneux.

Après avoir refermé la porte, Rhys retourna auprès de Helen qui était en train de servir le thé, assise bien droite au bord de sa chaise, telle une vraie lady.

— Voulez-vous une tasse ? s'enquit-elle.

Il refusa d'un signe de tête, tout en l'étudiant avec attention. Mme Fernsby n'avait pas tort : Helen lui semblait encore plus délicate que dans son souvenir. Ses poignets étaient si minces qu'on se demandait comment elle avait la force de soulever la théière. Peut-être refusait-elle d'être mise en serre comme une fragile orchidée, il n'empêche qu'à la voir, on craignait que le premier coup de vent ne l'emporte.

Serait-elle capable de supporter ce qu'il exigerait d'elle ?

C'est alors que son regard croisa le sien, et toute impression de fragilité disparut. Quels que soient les sentiments de Helen à son endroit, elle n'avait pas peur. C'est elle qui était venue à lui, et en cela elle avait fait preuve d'une étonnante témérité.

Il savait que son ultimatum était scandaleux et en totale contradiction avec le mode de vie auquel il aspirait. Mais il s'en moquait. Il n'avait pas d'autre solution pour s'assurer qu'elle ne reviendrait pas sur son engagement. Et il n'osait penser à l'effet dévastateur qu'aurait sur lui un autre rejet.

Helen laissa tomber un sucre dans sa tasse et remua son thé.

— Depuis combien de temps Mme Fernsby est-elle à votre service ?

— Depuis son veuvage. Cela fera bientôt cinq ans. Son mari a succombé à une maladie dégénérative.

— La pauvre femme. Et comment en est-elle venue à travailler pour vous ?

D'ordinaire, Rhys ne parlait pas de la vie privée de ses employés. Néanmoins l'intérêt de Helen semblait si sincère qu'il répondit :

— Elle avait aidé son époux à gérer sa bonneterie, elle avait donc une solide expérience du commerce de détail. Après la mort de son mari, elle a postulé chez Winterborne's pour être secrétaire du directeur du service publicitaire. Celui-ci n'a même pas daigné la recevoir. Il estimait que seul un homme serait à la hauteur de la tâche.

Helen ne manifesta ni surprise ni désaccord.

— Fernsby a alors exigé de me parler directement, au grand dam du responsable du recrutement. Il l'a renvoyée chez elle, bien sûr, mais le lendemain j'ai été mis au courant et je l'ai fait rappeler. J'ai moi-même procédé à l'entretien et j'ai apprécié son cran et son ambition. Dans la foulée, je l'ai engagée comme secrétaire personnelle.

Avec un sourire, il ajouta :

— Depuis, elle règne sur le service publicitaire telle une impératrice.

Helen parut réfléchir à cette histoire, tandis qu'elle dégustait un petit sandwich au concombre.

— Je ne suis pas habituée à l'idée qu'une femme puisse travailler comme un homme dans le monde des affaires. Mon père prétendait que l'intellect féminin était trop faible.

— Vous désapprouvez Fernsby ?

— Pas du tout. Au contraire, répondit-elle sans hésiter. Une femme devrait avoir le choix entre travailler et fonder une famille.

C'était sans doute dit sans arrière-pensée, mais Rhys en fut tout de même piqué au vif.

— Vraiment ? Au lieu de demander votre main, j'aurais peut-être dû vous proposer une place de secrétaire ?

— Non, je préfère vous épouser. Ce sera une véritable aventure.

Radouci, il attrapa une chaise par son dossier et l'approcha de la jeune femme.

— À votre place, je n'en attendrais pas trop côté aventure, car j'ai l'intention de vous protéger et de veiller à ce que vous ne manquiez de rien.

Helen but une gorgée de thé et une lueur amusée illumina son regard.

— Ce que je voulais dire, c'est que l'aventure, c'est *vous*.

Rhys sentit son cœur s'emballer. Il avait toujours joui des faveurs des femmes avec un certain détachement. Aucune, cependant, n'avait suscité cette faim dévorante que Helen semblait faire jaillir du tréfonds de son âme. Que Dieu lui vienne en aide si jamais elle découvrait ce pouvoir ! Car il serait alors à sa merci, réalisa-t-il, atterré.

Quelques minutes plus tard, M. Sauveterre entra dans le bureau, une grosse mallette en cuir noir dans une main, une table pliante dans l'autre. C'était un petit homme fluet, au crâne prématurément dégarni, et au regard intelligent. Si Sauveterre était né en France, il vivait à Londres depuis l'âge de deux ans et n'avait aucun accent. Son père, un maître verrier, avait encouragé ses dons artistiques et l'avait envoyé en apprentissage chez un orfèvre. Sauveterre avait poursuivi sa formation dans une école à Paris et, son diplôme en poche, il avait travaillé pour des bijoutiers aussi célèbres que Cartier et Boucheron.



Ayant mûri et désireux de se distinguer, il avait sauté sur l'occasion quand il s'était vu proposer la place de maître joaillier chez Winterborne's. Il avait confiance en son indéniable talent et, tout aussi important, il savait se taire. Un bon joaillier protégeait l'intimité de ses clients, et Sauveterre connaissait une multitude de secrets croustillants.

Il s'inclina devant Helen, puis déposa sa mallette sur le sol, avant de déplier la petite table. Il y déposa un plateau qui contenait l'assortiment réclamé par Rhys.

— J'ai cru comprendre que vous souhaitiez voir les bagues de fiançailles ? Le diamant taille rose ne vous plaisait pas, milady ?

— J'aimerais quelque chose de plus petit, qui ne me gênera pas quand je tire l'aiguille ou quand je joue du piano.

Sauveterre ne broncha pas en l'entendant dénigrer ainsi le fabuleux solitaire.

— Je comprends, milady. Nous allons trouver votre bonheur, je n'en doute pas. Sinon, si vous préférez, je peux vous créer un bijou. Songiez-vous à une pierre en particulier ?

Elle secoua la tête, et son regard glissa sur les bagues étincelantes posées sur leur tapis de velours noir.

— Peut-être pouvons-nous commencer par la couleur ? suggéra Sauveterre.

— Bleu.

Elle risqua un coup d'œil en direction de Rhys, qui hocha la tête pour confirmer qu'elle pouvait choisir tout ce qu'elle voulait.

Le joaillier sélectionna quelques bagues qu'il disposa avec dextérité sur un nouveau plateau.

— Voici des saphirs... des aigues-marines... des opales... des alexandrites... Ah, et une topaze bleue, assez rare, découverte dans les montagnes de l'Oural, en Russie !

Durant une demi-heure, Sauveterre présenta différents bijoux, comparant leurs qualités et sertissages respectifs.

Helen se détendit et se mit à discuter plus librement avec l'artisan, jusqu'à devenir carrément bavarde, s'égarant dans des digressions sur l'art et la musique et posant des questions sur sa période parisienne.

Jamais elle n'avait conversé de manière si naturelle avec Rhys, qui ressentit un pincement de jalousie.

Il retourna près du bureau, prit une pastille à la menthe dans le bocal en verre, que les domestiques veillaient à remplir chaque semaine, puis alla se camper devant la fenêtre. La pastille, faite de meringue, de sucre glace et d'essence de menthe poivrée, explosa sur sa langue et laissa dans sa bouche une saveur corsée.

Dans son dos, Helen demanda :

— Et celle-ci ? Qu'est-ce que c'est ?

— Une pierre de lune sertie de petits brillants.

— Elle est magnifique. Son éclat est si particulier !

— On appelle cet effet l'adularescence, milady. Les strates naturelles présentes dans la pierre réfléchissent la lumière et donnent l'impression qu'elle miroite de l'intérieur.

Sentant que ladite bague avait séduit Helen, Rhys se rapprocha. Helen la lui tendit afin qu'il l'inspecte.

C'était un cabochon ovale, de couleur indéterminée qui, lorsqu'il le tourna dans la lumière, parut lancer des éclairs dans différentes tonalités de bleu.

La bague était certes jolie mais, en dépit des diamants qui l'encerclaient, elle demeurait banale comparée au solitaire taille rose. Elle ne correspondait pas du tout au standing que Rhys souhaitait pour

son épouse.

En son for intérieur, il pesta contre Sauveterre. Pourquoi diable avait-il apporté un bijou aussi quelconque ?

— Helen, regardez les autres bagues, suggéra-t-il un peu sèchement. Celle-ci est la moins chère de tout le lot.

— À mes yeux, c'est la plus précieuse, répliqua Helen avec entrain. Je ne juge jamais une chose en fonction de son coût.

En tant que propriétaire d'un grand magasin, Rhys ne partageait pas ce genre de point de vue.

— C'est très noble mais ce bijou n'est pas digne de vous, s'entêta-t-il.

Le joaillier intervint avec son tact habituel :

— Si vous voulez, je peux sertir la pierre de brillants plus volumineux et élargir un peu l'anneau...

— Non, ne changez rien, je l'aime telle quelle, assura Helen.

— Mais c'est une pierre semi-précieuse, s'insurgea Rhys, certain que ses maîtresses précédentes auraient dédaigné cette babiole.

Un silence tendu s'ensuivit, bientôt rompu par Sauveterre.

— Une pierre de cette qualité, monsieur Winterborne, a sans doute une bien plus grande valeur que vous ne l'imaginez. Par exemple, elle vaut plus qu'un saphir de moyenne gamme ou qu'un rubis d'une eau commune...

— Je veux que ma femme porte une bague exceptionnelle !

Helen le regarda droit dans les yeux sans ciller.

— Et moi, c'est cette bague qui me plaît, déclara-t-elle d'une voix douce.

Il serait facile de la contraindre – d'autant qu'elle ne comprenait manifestement pas bien ce qui était en jeu.

Rhys s'apprêtait à la contredire quand son attention fut attirée par une lueur particulière dans le regard bleu de Helen. Il comprit soudain qu'elle s'efforçait de ne pas se laisser intimider.

Par les génitoires de Lucifer ! Il ne pouvait pas lui refuser cela.

Refermant le poing sur la pierre de lune, il braqua sur le joaillier un regard assassin.

— Nous la prenons.

Il ne put toutefois se retenir de marmonner quelques jurons gallois tandis que Sauveterre remballait son précieux attirail. Le joaillier fut assez avisé pour ne pas lui demander de traduire.

Il referma la mallette, puis saisit la main tendue de Helen et s'inclina galamment.

— Milady, veuillez accepter toutes mes félicitations pour vos fiançailles. J'espère...

— Nous ne vous retenons plus, Sauveterre, l'interrompit Rhys.

Prenant l'artisan par le bras, il l'entraîna vers la porte.

— Mais la table... protesta ce dernier.

— Vous la récupérerez plus tard.

Sauveterre jeta un regard par-dessus son épaule.

— Milady, si je puis encore vous être ut...

— Nous n'avons plus besoin de vos services pour le moment.

Rhys lui fit franchir le seuil d'une poussée, puis referma la porte d'un geste impatient.

Après un court silence, Helen murmura :

— Merci. J'ai conscience que votre choix ne se serait pas porté sur cette pierre, mais votre cadeau me fait très plaisir.

Elle eut un sourire spontané qu'il ne lui avait jamais vu auparavant. Rhys peinait à comprendre pourquoi elle était si heureuse d'avoir troqué un solitaire unique contre une vulgaire pierre de lune. Tout

ce qu'il savait, c'était qu'elle avait besoin d'être protégée contre sa propre naïveté.

— Helen, quand on détient une main gagnante, il ne faut pas la brader, déclara-t-il d'un ton bourru.

Elle lui adressa un regard interrogateur.

— Vous venez d'échanger une bague inestimable contre une pacotille, expliqua-t-il. C'est vraiment une très mauvaise affaire. Vous devez exiger autre chose. Un collier, un diadème, que sais-je.

— Que ferais-je d'un diadème ?

— Il vous faut une compensation.

— Le mariage n'est pas un livre de comptes.

— Il y a toujours un livre de comptes, objecta-t-il.

À en juger par son expression, elle n'était pas d'accord. Mais, plutôt que d'argumenter, elle s'approcha du bureau, souleva le couvercle du bocal de pastilles et huma l'odeur entêtante de la menthe poivrée.

— C'est donc cela, le parfum de votre haleine, souffla-t-elle.

— Je raffole de ces pastilles depuis que, gamin, je faisais les livraisons chez le confiseur du quartier. Il m'autorisait à manger les pastilles cassées. Vous n'aimez pas la menthe ? demanda-t-il après une brève hésitation.

Un sourire incurva doucement les lèvres de la jeune femme.

— Si, c'est très... agréable. Puis-je en prendre une ?

— Bien sûr.

D'un geste presque furtif, elle plongea la main dans le bocal et s'empara d'une pastille qu'elle déposa sur sa langue. L'intensité du parfum la prit par surprise. Les yeux brillants de larmes, elle toussota.

— Oh... c'est fort ! s'exclama-t-elle en riant.

— Voulez-vous un verre d'eau ? Non ? Alors laissez-moi vous offrir ceci.

Il s'approcha, fit le geste de lui prendre la main gauche, puis se figea.

— Comment ai-je procédé la première fois ?

Il s'était tellement attendu à un rejet et était si nerveux qu'il ne se rappelait pas un traître mot de sa première demande en mariage officielle.

— Vous m'avez exposé les avantages dont bénéficieraient les deux parties, et vous m'avez expliqué en quoi nos projets futurs étaient compatibles, répondit-elle avec un petit sourire.

— Personne ne m'a jamais accusé d'être romantique, commenta-t-il, penaud.

— Et comment auriez-vous formulé votre demande si vous aviez eu la fibre romantique ?

Il réfléchit quelques secondes.

— J'aurais commencé par vous apprendre un mot gallois. *Hiraeth*. Il n'y a pas d'équivalent en anglais.

— *Hiraeth*, répéta-t-elle en s'efforçant de rouler les « r » à sa manière.

— C'est une sorte de nostalgie pour ce qu'on a perdu ou qui n'a jamais existé. On peut éprouver ce sentiment pour une personne, un lieu, ou une période de sa vie. C'est une tristesse qui touche l'âme. L'*Hiraeth* est présent dans tout Gallois, même quand il est heureux, pour lui rappeler qu'il est à jamais incomplet.

— C'est ce que vous ressentez ? s'enquit-elle en fronçant les sourcils d'un air soucieux.

— Oui, depuis le jour de ma naissance. Mais pas quand je suis avec vous. C'est pourquoi je veux vous épouser.

Elle sourit de nouveau, tendit le bras, et referma la main sur la nuque de Rhys dans une caresse légère, comme l'effleurement d'un voile de gaze sur sa peau.

Se hissant sur la pointe des pieds, elle déposa un baiser sur sa bouche.

Ses lèvres étaient aussi veloutées et humides que des pétales de rose. Il eut soudain l'impression que le guerrier farouche tapi en lui capitulait sans conditions sous cet assaut d'une incroyable tendresse qui le métamorphoserait à jamais.

Helen mit fin au baiser en retombant sur ses talons.

— Vos demandes en mariage s'améliorent, dit-elle en lui tendant sa main gauche.

Et il glissa l'anneau à son doigt.

## 5

Rhys garda la main de Helen dans la sienne tandis qu'il l'entraînait dans une espèce de galerie qui reliait son bureau à ses appartements privés.

Une fois de plus, une impression d'irréalité s'empara d'elle. Elle était sidérée par sa propre audace. Une étape après l'autre, elle était en train d'abandonner son ancienne existence sans possibilité de retour en arrière. Cela n'avait rien à voir avec les frasques des jumelles, en rébellion constante contre l'autorité. C'était une décision capitale, aux conséquences irrattrapables.

Les épaules de Rhys semblaient occuper toute la largeur du couloir, qu'ils ne tardèrent pas à quitter pour s'engager dans une cage d'escalier fermée. Sur le petit palier au sommet des marches, Rhys déverrouilla une jolie porte en bois laqué noir. Ils pénétrèrent dans la vaste maison, dont les cinq niveaux étaient organisés autour d'un grand hall central et de l'escalier principal.

Il n'y avait pas un seul domestique en vue.

Il flottait dans l'air une odeur de neuf et de propreté : peinture fraîche, vernis, cire d'abeille. Cependant, la décoration spartiate et la rareté du mobilier conféraient à l'ensemble une atmosphère un peu froide.

Helen ne put s'empêcher de faire la comparaison avec Eversby Priory, son ambiance chaleureuse et son désordre sympathique, au milieu d'une profusion de bibelots, de fleurs fraîchement coupées et de tapis élimés. Chez elle, dans le Hampshire, les tables et les consoles étaient jonchées de livres, les buffets remplis de couverts en argent, verres en cristal et vaisselle de porcelaine. Napoléon et Joséphine, les deux épagneuls noirs, furetaient en toute liberté dans les pièces éclairées par des lampes aux abat-jour à franges. Chaque après-midi, on procédait au rituel du thé : petits pains chauds, miel et confitures. Le soir, on écoutait de la musique, ou on jouait à divers jeux ; ou encore on bavardait dans les fauteuils confortables tout en sirotant du vin chaud et en croquant des douceurs.

Helen avait toujours vécu à la campagne et ne connaissait que les prairies et rivières inondées de soleil du Hampshire. Vivre au cœur de Londres serait très différent.

Elle contempla cet environnement stérile et silencieux, s'efforçant de l'imaginer comme une toile vierge qui n'attendait que d'être éclaboussée de couleurs. Son regard glissa sur la rangée de hautes fenêtres, remonta jusqu'au plafond, situé à une hauteur vertigineuse.

— C'est très beau, dit-elle.

— J'ai conscience que tout cela a besoin d'être réchauffé, admit Rhys. Mais je passe presque tout mon temps au magasin.

Ils parcoururent encore un long corridor avant d'atteindre la suite. Après avoir traversé une antichambre vide, ils pénétrèrent dans une vaste chambre carrée, haute de plafond, aux murs ivoire.

Le poulx de Helen s'accéléra et elle fut prise de vertige.

Cette pièce-là au moins avait l'air habitée. Il y flottait une légère odeur de cire de bougie, de cèdre et de cendres. Sur la longue coiffeuse qui occupait tout un pan de mur, une boîte en bois sculpté contenait une montre de gousset, un peigne et une brosse plate. Un tapis turc à dominante jaune et rouge réchauffait le sol. L'immense lit à baldaquin, aux piliers chantournés, était adossé au mur opposé.

Helen s'approcha de la cheminée, balayant du regard les bibelots posés sur le manteau : une horloge, deux chandelles, un vase en verre émeraude dans lequel on avait jeté les bâtonnets nécessaires pour allumer la mèche des lampes et des bougies. Une bonne flambée crépitait dans l'âtre. Helen s'interrogea. Rhys avait-il donné des instructions aux domestiques ? Ces derniers n'ignoraient pas qu'il se trouvait ici, au beau milieu de la journée. Quant à sa secrétaire, Mme Fernsby, elle savait exactement à quoi s'en tenir.

L'énormité de ce qu'elle s'apprêtait à faire la frappa soudain, et elle sentit ses jambes flageoler.

Mais elle avait pris sa décision. Il n'était pas question de se défilier maintenant, du reste elle n'en avait pas envie. Si l'on considérait la situation de manière pragmatique – ce qu'elle tâchait de faire –, elle devrait tôt ou tard se soumettre à cette épreuve, comme toute épouse.

Rhys alla tirer les rideaux et la chambre se retrouva plongée dans la pénombre.

Les yeux rivés sur les flammes dansantes, Helen déclara d'une voix qu'elle espérait posée :

— Je compte sur vous pour me dire... ce que vous attendez de moi.

D'une main légèrement tremblante, elle retira la longue épingle qui maintenait son chapeau, ôta ce dernier et replia le voile noir sur le bord étroit.

Elle entendit Rhys approcher. Il plaqua les mains sur ses épaules, les fit descendre jusqu'à ses coudes, puis remonta dans une caresse qui se voulait apaisante. Timidement, Helen se laissa aller contre son torse.

— Nous avons déjà partagé le même lit, murmura-t-il. Vous vous rappelez ?

Un instant déconcertée, elle répondit :

— Vous voulez dire quand vous étiez blessé, à Eversby Priory ? Je n'appellerais pas cela « partager un lit ».

— Je brûlais de fièvre et ma jambe me torturait. Puis j'ai entendu votre voix et j'ai senti votre main fraîche sur mon front. Et vous m'avez fait boire un breuvage sucré.

— De la tisane d'orchidée.

Helen avait beaucoup appris sur les vertus curatives des plantes en se plongeant dans le journal botanique qu'avait tenu sa mère.

— Et vous m'avez laissé poser la tête ici, ajouta-t-il en laissant sa main glisser sur l'arrondi de sa poitrine.

Helen eut du mal à reprendre sa respiration.

— Je ne pensais pas que vous en garderiez le souvenir. Vous déliriez.

— Je m'en souviendrai jusqu'à mon dernier souffle.

Sa main reposait sur son sein dont la pointe se dressa. Choquée par sa propre réaction, Helen en lâcha son chapeau.

Rhys lui chuchota à l'oreille :

— Jamais, de toute ma vie, je n'ai autant lutté contre le sommeil que cette nuit-là. Je voulais profiter de chaque seconde de lucidité entre vos bras. Aucun rêve n'aurait pu me donner davantage de plaisir.

Il inclina la tête pour déposer au creux de son cou un baiser brûlant qui la fit frissonner.

— Comment se fait-il qu'on vous ait permis de rester à mon chevet ? Après tout, j'étais un quasi-inconnu, de basse extraction, à moitié nu. J'aurais pu vous agresser avant que quiconque ait compris ce qui se passait.

— Vous n'étiez pas un inconnu, vous étiez un ami de la famille. Et vous n'étiez pas en état d'agresser qui que ce soit.

— Il aurait tout de même été plus sage de garder vos distances.

— Il fallait bien que quelqu'un vous soigne. Et tout le reste de la maisonnée avait peur de vous.

— Vous êtes donc la seule à avoir osé entrer dans l'antre du lion ?

Elle tourna légèrement la tête pour lui sourire.

— Il s'est finalement avéré que je ne courais aucun danger.

— Vous trouvez ? Regardez où tout cela vous a menée. Vous êtes dans ma chambre et votre corsage est dégrafé, rétorqua-t-il d'une voix gentiment moqueuse.

— Mon corsage n'est pas...

Elle s'interrompit tandis que ce dernier s'affaissait sur sa taille, entraîné par le poids de ses jupes.

— Oh !

Elle se rendit alors compte que, pendant qu'ils parlaient à mi-voix, il avait subrepticement déboutonné sa robe. Une vague d'appréhension l'envahit. Elle rattrapa son corsage, s'y cramponna.

— Nous devons d'abord parler de ce qui va se passer, Helen. Mais autant nous mettre un peu à l'aise.

— Je... je suis très à l'aise, bredouilla-t-elle, troublée par son haleine qui lui chatouillait la joue.

En réalité, elle était aussi tendue que le ressort d'une montre.

La main de Rhys glissa dans son dos sur les baleines rigides du corset, puis plus bas, sur le rembourrage de crins qui formait la tournure de sa jupe.

— Avec tout cet attirail ? J'en doute fort. D'ailleurs les tournures ne sont plus à la mode.

Elle tressaillit en sentant qu'il tirait sur les lacets. Le corset s'ouvrit et, l'instant d'après, le coussinet tombait sur le sol.

— Co... comment le savez-vous ?

Il répondit dans un chuchotement, comme s'il lui confiait un grand secret :

— Lingerie fine et bonneterie, deuxième étage, rayon numéro vingt-trois. Selon le dernier rapport de mon directeur des ventes, nous ne proposons plus de tournures.

Helen ne savait pas ce qui la choquait le plus : qu'ils soient en train de discuter sous-vêtements, ou que Rhys promène librement les mains sous sa robe.

Ses jupons tombèrent à leur tour sur le sol.

— Je n'ai jamais acheté de vêtements dans un grand magasin, parvint-elle à articuler. Cela paraît bizarre de porter des vêtements confectionnés par des inconnus.

— Ils sont fabriqués par des couturières qui travaillent pour nourrir leur famille.

Il tira doucement sur les manches de sa robe, qui plongea vers le sol en un amas froufrouant. Helen eut la chair de poule et se frotta machinalement les bras.

— Ces couturières travaillent à l'intérieur même du magasin ?

— Non, elles travaillent dans une usine que j'envisage de racheter.

— Mais pourquoi... Oh non, s'il vous plaît ! s'exclama-t-elle comme il s'attaquait à son corset.

Il fit une pause.

— Vous vous rendez compte que nous ne pouvons pas procéder en gardant nos habits, Helen ?

— Puis-je au moins garder ma camisole ?

— Oui, si cela vous rassure.

Il entreprit de délayer son corset avec des gestes efficaces. Helen attendit en s'efforçant de ne pas penser à ce qui était en train de se passer. Mais cela se révéla impossible.

— Vous êtes très habile, remarqua-t-elle. Vous avez l'habitude de déshabiller les femmes ? J'imagine... que vous avez eu de nombreuses maîtresses ?

— Jamais plus d'une à la fois, répondit-il, un sourire dans la voix. Et comment se fait-il que vous soyez au courant de ce genre de choses ?

— Mon frère Théo avait une maîtresse. Mes sœurs écoutent aux portes et elles l'ont entendu se disputer avec notre père à ce sujet. Elles m'ont tout raconté. Apparemment notre père trouvait l'amie de Théo trop exigeante.

— Les maîtresses coûtent cher, en général.

— Plus qu'une épouse ?

Rhys la prit aux épaules pour la faire pivoter face à lui. Comme elle posait la main sur sa poitrine, il baissa les yeux sur la pierre de lune qui miroitait à son doigt.

— Plus que la mienne, semble-t-il, répondit-il avec ironie.

Il ôta les deux peignes qui retenaient ses cheveux, laissa les mèches soyeuses cascader sur ses épaules et dans son dos. La sentant frissonner, il fit glisser une main apaisante le long de sa colonne vertébrale.

— Je serai doux avec vous, *cariad*, promit-il. Je ferai en sorte que vous ayez le moins mal possible.

— Mal ? répéta Helen. Pourquoi aurais-je mal ?

— Une vierge souffre toujours un peu la première fois. Vous l'ignoriez ?

Elle hocha la tête avec raideur. L'air un peu perturbé, il enchaîna :

— Tranquillisez-vous, ce n'est pas si terrible. Du moins c'est ce que l'on m'a... Bon sang, les femmes n'abordent donc pas ces sujets entre elles ? Non ? Mais quand vos menstruations ont commencé, quelqu'un vous a bien donné des explications ?

— Ma mère ne m'a jamais rien dit. Je... je ne m'y attendais pas du tout et cela a été assez perturbant, je l'avoue.

— Vous avez dû avoir la peur de votre vie !

Elle se retrouva nichée contre son torse, le menton calé sur son épaule. Peu habituée aux effusions physiques, elle demeura crispée.

— Qu'avez-vous fait quand c'est arrivé ? demanda-t-il.

— Oh, je... je ne peux pas parler de cela avec vous !

— Pourquoi ?

— Ce ne serait pas convenable.

Il laissa passer quelques secondes, puis :

— Helen, je connais bien les réalités de la vie, y compris le fonctionnement du corps féminin. Je me doute qu'un gentleman ne poserait pas cette question. Mais nous savons tous les deux que je n'en suis pas un et je l'assume. Alors dites-moi ce qu'il s'est passé, acheva-t-il après avoir déposé un baiser sous son oreille.

Helen comprit qu'il ne renoncerait pas et répondit à contrecœur :

— Je me suis réveillée un matin et... ma chemise de nuit et les draps étaient tout tachés. J'avais très mal au ventre. Je me suis rendu compte que les saignements ne s'arrêtaient pas et j'ai eu très peur. J'ai cru que j'allais mourir. Je suis allée me cacher dans un coin de la salle d'étude. Théo m'a trouvée là. Normalement il était en pension à Londres, mais il était rentré pour les vacances. Il m'a demandé pourquoi je pleurais et je lui ai expliqué.

Helen marqua une courte pause, songeant avec émotion et tendresse à son frère disparu.

— Le plus souvent, Théo était distant avec moi. Ce jour-là, toutefois, il a été très gentil. Il m'a donné un mouchoir propre pour... contenir le flux. Il est allé chercher un plaid que j'ai noué autour de ma taille, avant de me raccompagner dans ma chambre. Après quoi, il a envoyé une domestique m'expliquer que ce qui m'arrivait était naturel et comment je devais utiliser des...



Elle s'interrompit, embarrassée.

— Protections intimes ? acheva-t-il à sa place.

— Oui, souffla-t-elle, le nez contre son épaule. Comment le savez-vous ?

— On en vend au rayon Apothicaire du magasin, répondit-il, et elle devina son sourire. Qu'est-ce que cette domestique vous a dit d'autre ?

En dépit de sa gêne, Helen commençait à se détendre. Comment faire autrement ? Il était si compréhensif et rassurant, il sentait si bon – un mélange de menthe poivrée, de savon à barbe et de parfum boisé un peu semblable à celui de la sciure fraîche.

— Elle m'a dit qu'un jour, quand je serais mariée et que je partagerais la couche de mon mari, les saignements mensuels s'arrêteraient temporairement et qu'un bébé grandirait.

— Mais elle ne vous a pas dit comment on faisait les bébés ?

— Non, juste qu'on ne trouvait pas les petits garçons dans les choux ni les petites filles dans les roses, comme le prétendait ma nourrice.

Rhys eut un soupir un peu exaspéré.

— Toutes les jeunes filles de bonne famille sont-elles aussi ignorantes dans ce domaine ?

— La plupart. C'est à l'époux d'instruire sa femme le soir des noces.

— Misère. Je ne sais pas lequel des deux il faut plaindre le plus.

— La femme, répondit Helen sans hésiter.

Il eut un petit rire et, comme elle se raidissait, il s'empressa d'ajouter :

— Non, mon trésor, je ne me moque pas de vous. C'est juste que je n'ai jamais expliqué à quiconque en quoi consistait l'acte sexuel et... me voilà bien embêté pour vous décrire la chose sans vous effrayer.

— Oh mon Dieu ! souffla Helen.

— Ce n'est pas affreux, je vous le jure. Il se pourrait même que vous aimiez cela. Le mieux serait peut-être que je vous donne des explications au fur et à mesure, d'accord ?

Il attendit qu'elle hoche la tête.

— Allons nous coucher, alors.

Docile, quoique emplie de crainte, Helen le suivit, et découvrit qu'elle avait les jambes flageolantes. Elle grimpa rapidement sur le lit, mais Rhys l'arrêta en la saisissant par la cheville.

— Attendez, fit-il en la ramenant à lui.

Helen rougit. Elle ne portait rien d'autre que ses bas, sa camisole en batiste et une culotte fendue.

Tandis que sa main glissait sur son mollet, Rhys fronça les sourcils en découvrant plusieurs reprises.

— Des bas de bien piètre qualité pour de si jolies jambes, commenta-t-il.

Il remonta jusqu'à la jarretière, qui avait perdu son élasticité au fil des ans. Il fallait serrer le ruban pour la maintenir en place, et souvent, en fin de journée, la cuisse de Helen était marquée d'une strie rougeâtre.

Rhys ôta la jarretière, puis caressa sa peau meurtrie en marmonnant un juron dans sa langue natale. Il la débarrassa de son bas, qu'il laissa tomber sur le sol, avant de s'attaquer à l'autre.

Un peu déconcertée, Helen murmura :

— J'en aurai besoin plus tard.

— Je vous en achèterai d'autres. Ainsi que des jarretières convenables.

— Les miennes peuvent encore servir.

— Elles vous marquent la peau.

Prestement, il lui ôta le second bas, le roula en boule, puis pivota pour le lancer dans la cheminée. Le bas s'embrasa.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? s'exclama Helen, outrée.

— Vous méritez mieux.

— Mais ces bas m'appartiennent !

Rhys n'éprouvait visiblement aucun regret.

— Je vous en donnerai une douzaine de paires avant que vous ne quittiez la maison. Cela vous satisfait-il ?

— Non.

— Ce n'était qu'un bas de coton tout raccommodé. Je parie que mes domestiques portent des bas de meilleure qualité.

Ayant appris les vertus de la patience au sein d'une famille où elle jouait les pacificateurs, Helen retint sa langue et compta jusqu'à vingt avant de s'autoriser à répondre :

— Je n'ai pas beaucoup de sous-vêtements. Plutôt que d'en acheter des neufs, je les reprise et j'utilise mon argent de poche pour m'acheter des livres. Ces bouts de tissu n'avaient peut-être aucune valeur à vos yeux, mais ils en avaient aux miens.

Renfrogné, Rhys ne répondit pas. Helen supposa qu'il fourbissait ses armes pour la contredire, or, à sa grande surprise, il déclara calmement :

— Je suis désolé, Helen. Je n'ai pas réfléchi. Je n'avais pas le droit de détruire ce qui vous appartient.

Consciente qu'il n'avait pas l'habitude de présenter ses excuses et que cet effort devait lui demander une bonne dose d'humilité, elle se radoucit.

— Vous êtes pardonné.

— Dorénavant je traiterai vos affaires avec tout le respect qui leur est dû.

Elle eut un petit sourire narquois.

— Sachez que je ne possède pas grand-chose, hormis deux cents orchidées en pots.

— Désirez-vous que je les fasse venir du Hampshire ? s'enquit-il en jouant avec les bretelles de sa camisole.

— Je doute qu'il y ait assez de place ici.

— Je m'arrangerai pour en faire.

Elle écarquilla les yeux.

— C'est vrai ?

— Bien sûr. Vous aurez tout ce qui pourra vous rendre heureuse. Des orchidées... des livres... une usine à soie rien que pour tisser vos bas.

Elle retint un rire. Ses caresses la troublaient et les battements de son cœur s'accéléraient.

— Je vous en prie, n'allez pas m'acheter une usine à soie.

— Il se trouve que j'en possède déjà une, à Whitchurch.

Il se pencha pour déposer une pluie de baisers du creux de son cou à son épaule.

— Je vous y emmènerai si vous voulez. C'est très impressionnant. Il y a toute une rangée d'énormes machines qui tissent des fils de soie plus fins que vos cheveux.

— Oh, j'aimerais beaucoup voir cela !

Amusé par son enthousiasme, il sourit.

— Alors nous irons, c'est entendu. Vous ne manquerez plus jamais de rubans ni de bas, *cariad*.

Doucement, il l'allongea sur le lit. Comme il immisçait la main sous sa camisole, Helen lui agrippa le poignet.

— Je suis très pudique, chuchota-t-elle.

— Ah. Et comment les jeunes femmes pudiques préfèrent-elles qu'on leur enlève leur culotte ? Dois-je prendre mon temps, ou faire vite ?

— Euh... faire vite, je pense.

La seconde d'après, le sous-vêtement tombait sur ses jambes. Elle frissonna.

Rhys se redressa et commença à dénouer sa cravate. Comprenant qu'il avait l'intention de se déshabiller devant elle, Helen se glissa entre les draps, puis drap et courtepointe jusqu'à son menton. Le lit était moelleux et propre, une légère odeur de lessive s'y attardait qui la réconfortait parce qu'elle lui rappelait Eversby Priory.

Consciente des mouvements de Rhys à la périphérie de sa vision, elle fixa la cheminée.

— Vous pouvez regarder, Helen. Contrairement à vous, je ne suis pas pudique.

Les mains crispées sur la courtepointe, elle risqua un coup d'œil dans sa direction... et se découvrit incapable de détourner le regard.

Torse nu, ses bretelles retombant sur le pantalon qui moulait ses hanches minces, Rhys était magnifique. Nullement gêné, il s'assit au pied du lit pour ôter ses chaussures. Dans son dos noueux, les muscles bien définis roulaient sous sa peau ambrée. Lorsqu'il se releva pour lui faire face, elle découvrit avec surprise que sa poitrine aux pectoraux saillants était dépourvue de poils.

À Eversby Priory, elle avait souvent vu son frère Théo déambuler en robe de chambre. Dans l'échancrure de son col on apercevait une courte toison brune. Et lorsque Weston, le jeune frère de Devon, avait dû s'aliter après avoir attrapé la grippe, Helen avait remarqué qu'il était tout aussi velu. Elle en avait donc déduit que tous les hommes étaient faits de la même manière.

— Vous êtes... lisse, murmura-t-elle, les joues en feu.

Il sourit.

— Une particularité Winterborne. Mon père et mon oncle l'étaient aussi.

Comme il déboutonnait son pantalon, Helen tourna vivement la tête.

— À l'adolescence, j'ai vécu cela comme une malédiction, poursuivit-il. Je restais désespérément glabre alors que mes camarades devenaient virils. Évidemment j'ai subi les pires moqueries et pendant longtemps on m'a surnommé le « blaireau ».

— Le blaireau ?

— Vous ne connaissez pas l'expression « Nu comme le cul d'un blaireau » ? Les gros pinceaux qui servent à étaler le savon à barbe tirent leur nom de cet animal. Les poils sont pris dans la zone située autour de la queue, et il y a une blague qui circule, à propos des blaireaux d'Angleterre qui auraient le derrière tout épilé.

— Vos camarades n'étaient pas très gentils, commenta Helen.

— Les garçons sont ainsi entre eux. Croyez-moi, je n'étais pas plus charitable. Et quand je suis devenu assez costaud pour leur mettre une bonne raclée, ils n'ont plus pipé mot.

Le matelas s'enfonça sous son poids tandis qu'il la rejoignait au lit. Seigneur ! Le moment était venu. Helen se recroquevilla sous le drap. Jamais elle ne s'était à ce point sentie à la merci d'un autre être humain.

— N'ayez pas peur, dit-il d'une voix apaisante. *Yr Dduw*, vous avez froid. Venez dans mes bras.

Il l'enlaça et, toute tendue, elle se retrouva pressée contre une barrière de muscles. Ses pieds glacés touchèrent ses jambes poilues, et ce contact était si intime, si perturbant... Peu à peu, toutefois, dans la chambre silencieuse uniquement éclairée par les flammes, blottie contre ce grand corps chaud, elle commença à se détendre.

La main de Rhys se posa sur son sein à travers la camisole. Sa respiration se modifia, devint plus bruyante. Il inclina la tête, lui butina la bouche de petits baisers auxquels elle tenta de répondre maladroitement. Bientôt une légère ivresse s'empara d'elle et elle sentit son téton durcir sous la paume tiède.

Rhys tira sur le cordonnet qui fermait sa camisole. Les pans s'écartèrent, dévoilant sa poitrine.

Par réflexe, Helen tenta de se couvrir. Rhys l'en empêcha.

— Oh ! S'il vous plaît... bredouilla-t-elle, éperdue.

Sans la lâcher, il frotta doucement son visage contre la courbe d'un sein, sur l'aréole rose pâle. Helen laissa échapper un soupir saccadé. Du bout de la langue, Rhys titilla la pointe sensible, avant de l'aspirer entre ses lèvres. Un éclair de plaisir transperça Helen. Spontanément, elle se tendit vers lui, en quête de... elle ne savait pas quoi au juste, mais elle en voulait plus.

Et tout à coup elle sentit une protubérance entre eux. Surprise, elle eut un mouvement de recul.

— Non, ne vous écartez pas, murmura Rhys d'une voix rauque.

Sa main descendit sur ses fesses et il la ramena contre lui en douceur. Il prit une brève inspiration comme son bassin se pressait timidement contre le sien.

— C'est une réaction naturelle qui témoigne de mon désir pour vous, dit-il. Cette partie de moi qui gonfle et durcit va... entrer en vous. Vous comprenez ?

De manière explicite, il arqua les hanches.

Helen se pétrifia.

Seigneur.

Voilà pourquoi l'acte sexuel était entouré d'un si grand secret. Si les femmes savaient de quoi il retournait avant le mariage, jamais elles n'y consentiraient.

Elle s'efforça de dissimuler sa détresse, son expression dut toutefois la trahir, car il lui jeta un regard où l'amusement le disputait à la consternation.

— C'est beaucoup mieux que ça n'en a l'air, assura-t-il.

Bien qu'elle redoutât la réponse, Helen trouva le courage de demander :

— Entrer en moi... où ?

Il glissa la main entre ses jambes, les écarta doucement. Helen cessa de respirer lorsque ses doigts frôlèrent le buisson de boucles au creux de ses cuisses, puis s'aventurèrent dans les replis secrets. Son majeur trouva une voie inconnue, y entra et, contre toute attente, le corps de Helen parut s'ouvrir à cette intrusion.

Non, c'était impossible.

— Là, murmura-t-il en la regardant entre ses cils d'un noir d'encre.

Helen gémit et se tortilla pour échapper à cette étrange invasion, mais Rhys la maintint d'une main ferme. Son doigt s'enfonça jusqu'à la dernière phalange, se retira de quelques centimètres, puis la pénétra de nouveau.

— Quand je viendrai en vous, vous aurez mal au début. Ce sera la seule fois, je vous le promets.

Helen ferma les yeux, distraite par le mouvement de son doigt qui éveillait en elle des sensations étranges, fuyantes, telle une fragrance légère qui s'attarderait dans l'air.

Il poursuivit son va-et-vient à un rythme régulier et elle sentit sa chair intime s'assouplir, s'humidifier petit à petit.

— Je bougerai comme ça... jusqu'à répandre ma semence en vous.

— Votre semence ?

— C'est un moment de libération intense... Le cœur bat de plus en plus vite et l'on se tend vers quelque chose qui paraît inaccessible et qu'on ressent dans tous les membres... Comme une torture, sauf qu'on préférerait mourir plutôt que d'arrêter. Tout s'accélère et on a l'impression que le monde va exploser. Et c'est ce qui arrive.

— Cela n'a pas l'air très confortable.

Rhys rit doucement et elle perçut des vibrations contre sa joue.

— Ce n'est pas confortable, non. Mais on éprouve un plaisir incroyable.

Il retira lentement son doigt, puis écarta les pétales de son sexe. Son pouce trouva un point étonnamment sensible et Helen ne put s'empêcher de tressaillir.

— Je vous fais mal, *cariad* ?

— Non, mais...

Comment lui faire comprendre ? Pour quelqu'un qui avait reçu son éducation, certaines parties du corps étaient si honteuses qu'il n'était pas question de les mentionner ; encore moins de les toucher, hormis pour la toilette. Ces règles lui avaient été inculquées par sa robuste nourrice qui n'hésitait pas à s'écarter de sa badine les paumes des enfants désobéissants. On n'oubliait pas ce genre de leçons.

— C'est un endroit honteux, chuchota-t-elle.

— Non, pas du tout.

— Mais si ! Je vous jure qu'on me l'a certifié.

— Serait-ce la même personne qui a prétendu qu'on trouvait les bébés dans les roses et dans les choux ?

Forcée de lui concéder la victoire sur ce point, Helen se retrancha dans un silence digne – aussi digne que le permettaient les circonstances, du moins.

— Beaucoup de gens ont honte de leurs désirs. Pas moi. Et je ne veux pas que ce soit votre cas, *cariad*. Vous êtes faites pour le plaisir. Aucune partie de votre corps n'est honteuse. Et certainement pas... ici, chuchota-t-il en continuant de la caresser. Cet endroit charmant qui ressemble à vos chères orchidées.

Elle lui coula un regard interloqué. Se moquait-il d'elle ?

— Votre intimité ressemble à une fleur. Comment avez-vous pu ne pas voir la similitude ?

De l'index, il redessina les contours de son sexe, caressa une petite lèvre entre le pouce et l'index. Les joues de Helen s'enflammèrent. Elle aurait pu s'évanouir de honte.

— Je... je n'ai jamais regardé là !

Guettant ses réactions, il posa le pouce sur le petit bourgeon qu'il avait effleuré un instant plus tôt et entreprit de le stimuler d'un lent mouvement circulaire.

— Comment appelez-vous ce petit appendice, au bout de l'étamine ?

— L'anthère, répondit-elle dans un souffle, car des sensations incroyables étaient en train de naître en elle.

Son ventre s'échauffait, et des petites décharges électriques crépitaient dans ses jambes.

De nouveau, il inséra un doigt en elle. La cavité secrète était maintenant trempée. Que se passait-il ? Son corps semblait vouloir aspirer son doigt, l'engloutir, sans qu'elle puisse rien faire pour se contrôler.

Penché sur elle, Rhys déposait des petits baisers sur ses lèvres, comme s'il avait siroté un thé dans une tasse en porcelaine fragile. Son pouce agaça de nouveau le point sensible et une tension insupportable grandit en elle. Des ondes de sensations se déployaient de manière alarmante... c'était trop violent... presque douloureux.

Étouffant un cri, elle roula sur le ventre, le cœur battant à tout rompre.

La main de Rhys se posa sur son dos.

— *Cariad*, vous n'êtes pas censée vous sauver. Cela ne fait pas mal, je vous le promets. Tournez-vous.

Helen ne bougea pas, terrifiée par cette soudaine vague de plaisir qui avait failli la submerger. Son cœur avait été près d'exploser.

Repoussant la masse désordonnée de ses cheveux, Rhys lui embrassa la nuque.

— Est-ce là le genre d'épouse que vous serez ? Il est trop tôt pour commencer à me désobéir.

— Nous ne sommes pas encore mariés, articula-t-elle.

— Et ça ne risque pas d'arriver si je ne vous compromets pas. Allons, tournez-vous, Helen.

Sa main descendit sur ses fesses nues pour les pétrir doucement. Elle émit un petit soupir approbateur proche du ronronnement, puis obtempéra enfin.

Les yeux de Rhys étaient aussi brillants que des étoiles se reflétant sur l'océan à minuit. Il était beau comme un de ces dieux grecs au tempérament volcanique, toujours prêts à déchaîner leur fureur sur les pauvres mortelles qui avaient le malheur de contrarier leur volonté.

Et il lui appartenait.

— J'aimerais savoir ce que vous éprouvez, s'entendit-elle chuchoter.

Elle laissa sa main glisser sur ses abdominaux saillants.

Il retint son souffle, ferma les yeux.

Ses doigts tremblants se refermèrent sur son sexe érigé. Sous la peau fine, d'une incroyable douceur, la chair était dense, d'une rigidité de marbre, et cependant brûlante, palpitante. Helen s'enhardit, osa s'aventurer plus bas pour soupeser au creux de sa paume les bourses souples et tièdes. La respiration hachée, Rhys émit un son inarticulé. Pour une fois il paraissait déstabilisé.

L'instant d'après, il la recouvrit de son grand corps nu et commença à la dévorer de baisers, tandis que ses mains s'approprièrent ses seins. Sa bouche happa la pointe d'un sein et, d'un geste impatient, il remonta sa camisole au niveau de sa taille. Il plaqua son bassin contre le sien et Helen sentit son sexe pointer agressivement contre sa toison intime.

Il s'empara de sa bouche avec voracité, avant de s'égarer du côté de ses seins. La chemise entortillée le gênant, il l'attrapa à deux mains et la déchira d'un coup, comme il l'aurait fait d'une feuille de papier pelure, puis s'en débarrassa en la projetant en l'air.

S'inclinant de nouveau, il lui chatouilla le nombril du bout de la langue. Helen ne put retenir une plainte sourde lorsqu'il descendit plus bas encore, la gratifiant de baisers indécentes. Sans lui laisser le temps de protester, il glissa les bras sous ses jambes, les cala sur ses épaules puissantes.

Sa langue dardée s'insinua dans sa fente humide pour tracer des dessins érotiques autour du tendre bourgeon de chair. Helen gémit, affolée. Sans pitié, il aspira dans sa bouche le petit organe palpitant, le suçait et le lécha sans répit, jusqu'à ce que l'inquiétante tension s'accumule de nouveau en elle à une vitesse terrifiante. Elle était sur le point de perdre tout contrôle, et plus elle tentait de se contenir, plus les sensations déferlaient. Enfin elle atteignit le point culminant, dans une cascade de spasmes violents. Les muscles tétanisés, elle les sentit se propager jusque dans ses orteils. Puis elle retomba sur le lit, épuisée, le cœur battant la chamade.

Sa chair était devenue si sensible que le moindre frôlement lui était insupportable. Elle voulut repousser la tête de Rhys, mais il demeura immobile, aussi solide qu'un roc. Sa langue s'aventura plus bas, pénétra l'entrée secrète qu'il avait explorée du doigt un peu plus tôt.

— S'il vous plaît, l'implora-t-elle, sans trop savoir ce qu'elle lui réclamait.

Doucement, Rhys écarta les pétales de son sexe pour mieux l'offrir à ses caresses. Helen sentait son fourreau intime se contracter chaque fois qu'il y plongeait la langue. À sa grande stupeur, les sensations revinrent, enflèrent. Cette fois elle cria, les talons enfoncés dans le matelas, emportée par une vague de plaisir inouïe que Rhys prolongea à petits coups de langue délicats, comme s'il se nourrissait de son plaisir.

Haletante et désorientée, elle n'opposa aucune résistance lorsque Rhys se redressa pour se positionner entre ses cuisses. Se guidant de la main, il entra en elle, s'enfonça inexorablement. Elle ressentit comme une brûlure, se cabra d'instinct, mais il n'en continua pas moins de l'envahir d'une poussée régulière. Helen poussa un faible cri lorsque sa chair écartelée céda, l'accepta encore et encore

jusqu'à ce que ses hanches rencontrent les siennes et qu'il l'emplisse toute. Il était fiché en elle si bien qu'elle ne pouvait échapper à la douleur de sa présence.

Rhys lui encadra la tête de ses grandes mains et plongea son regard dans le sien.

— Désolé de vous faire mal, *bychan*, articula-t-il d'une voix enrouée. Essayez de vous ouvrir à moi. Ne luttez pas.

Docile, elle s'appliqua à se détendre, tandis que les lèvres de Rhys voyageaient dans son cou, sur ses épaules.

Peu à peu, la douleur s'estompait.

— Oui, c'est bien, l'encouragea-t-il.

Embarrassée, elle comprit qu'il avait perçu le relâchement de ses muscles intimes. Elle fit glisser ses paumes sur ses larges épaules, puis sur son dos. À sa grande surprise, ses muscles devinrent aussi durs que de l'acier. Intriguée, elle lui griffa doucement les flancs, puis le creux des reins.

Rhys émit un grondement sourd et fut parcouru d'un frémissement sauvage. Helen sut alors qu'il venait à son tour d'atteindre l'assouvissement. En proie à une étrange envie de le protéger, elle resserra son étreinte. Au bout d'un long moment, il se retira et roula sur le côté pour ne pas l'écraser sous son poids.

Alors que son corps quittait le sien, Helen sentit un liquide chaud sourdre entre ses cuisses. Sa chair endolorie se rétracta doucement, tandis qu'une agréable langueur lui engourdissait les membres. Elle lova son corps repu contre les muscles durs de Rhys, se délectant de cette force rassurante qui émanait de lui.

Ses pensées s'enchaînaient et se dissolvaient avant qu'elle ait le temps de s'en saisir. On était au beau milieu de la journée et pourtant elle avait l'impression d'être au cœur de la nuit. Bientôt il lui faudrait se rhabiller et sortir en pleine lumière alors qu'elle ne désirait rien d'autre que rester blottie dans cette pénombre chaleureuse et dormir, dormir.

Rhys saisit quelque chose qui était coincé entre eux. Un lambeau de sa camisole. Elle aurait dû s'inquiéter. Comment allait-elle rentrer chez elle sans sous-vêtements ? Mais elle était si lasse qu'elle n'arrivait pas vraiment à s'en soucier.

— Je vous avais promis de ne plus détruire vos affaires, marmonna-t-il d'un air chagrin.

— Vous étiez distrait.

— Disons plutôt que j'ai carrément perdu la tête.

Après avoir essuyé les traces de leur étreinte entre ses cuisses à l'aide du morceau de batiste, il le jeta sur le sol, puis caressa la tête de Helen en un geste plein de tendresse.

— Dormez, *cariad*. Je vous réveillerai le moment venu.

Poussant un soupir de soulagement, Helen se laissa happer par le sommeil. Et pour la première fois de sa vie, elle s'endormit dans les bras d'un homme.

Durant plus d'une heure, Rhys se contenta de la tenir dans ses bras. Il se sentait comblé, empli d'une intense satisfaction qui agissait sur lui comme un euphorisant.

Il contemplait Helen, ne se lassait pas de la regarder. Chaque détail le ravissait : la ligne déliée de son corps de sylphide, la rondeur de sa jeune poitrine, sa chevelure pâle qui tombait en mèches brillantes sur son bras, captant la lumière tel du mercure liquide. Le sommeil l'avait dépouillée de l'expression impassible qu'elle arborait la plupart du temps. Le dessin de sa bouche innocente le bouleversait. Elle reposait dans ses bras, mais il avait envie qu'elle soit plus proche encore.

Comment était-ce possible ?

Helen n'avait pas le sommeil tranquille. De temps à autre, ses paupières frémissaient et ses lèvres s'entrouvraient dans un soupir anxieux. Ses doigts et ses orteils se crispaient. Chaque fois qu'elle s'agitait ainsi, Rhys promenait la main sur elle et la serrait davantage contre lui. Sans même essayer, elle éveillait en lui une tendresse qu'il n'avait encore jamais éprouvée pour quiconque. Il avait donné du plaisir à quantité de femmes, les avait prises de toutes les manières possibles, mais jamais il n'avait fait l'amour comme il venait de le faire, comme si ses doigts buvaient les sensations à même sa peau.

Helen se tourna sur le côté et sa cuisse mince remonta sur celle de Rhys. Son sexe répondit avec vigueur. Il avait de nouveau envie d'elle, tout de suite, alors qu'elle était encore meurtrie de cette première étreinte. En s'abandonnant si totalement, elle avait pris sur lui un mystérieux ascendant, un pouvoir qu'il avait du mal à cerner.

Il dut se faire violence pour museler son désir et se contenter de savourer le contact de son corps tiède blotti contre le sien.

Dans l'âtre, un brandon explosa. Une flamme jaillit et illumina brièvement la chambre, jetant des reflets d'or sur la peau ivoire de Helen. Tout doucement, Rhys caressa la courbe parfaite de son épaule. C'était étrange d'être allongé là au beau milieu de la journée, dans un état de bien-être absolu, lui qui d'ordinaire ne supportait pas l'inactivité. Il aurait pu rester ainsi des heures, à se griser de sa présence.

La seule fois où il s'était retrouvé au lit à une heure pareille, c'était à Eversby Priory, alors qu'il se remettait de son accident.

Avant cela, il n'avait jamais été malade. Et se retrouver à la merci de quelqu'un avait toujours été sa pire terreur. Néanmoins, dans ce tourbillon de fièvre et de souffrance, il avait eu conscience de la voix mélodieuse d'une femme et de la fraîcheur de ses mains. Elle lui avait bassiné le visage et la nuque avec des linges humides, lui avait fait boire des tisanes sucrées. Tout en elle l'avait apaisé : sa silhouette gracile, le parfum vanillé de sa peau, la douceur de sa voix.

Durant quelques minutes de pure béatitude, elle avait calé sa pauvre tête contre sa poitrine et lui avait parlé des dieux grecs et des orchidées. Rhys savait déjà que dorénavant, et jusqu'à son dernier souffle, il se remémorerait ce souvenir plus que n'importe quel autre. Pour la première fois de sa vie il avait eu l'impression d'approcher quelque chose qui ressemblait au bonheur ; quelque chose qu'il n'était pas obligé de pourchasser pour le dévorer à belles dents, mais qui se distillait en lui à petites gouttes ; une sorte de bonté qui s'offrait à lui sans rien demander en échange et dont, depuis, il avait besoin comme d'une drogue.

Une mèche blonde tombait sur le nez de Helen et voletait chaque fois qu'elle respirait. Rhys la repoussa, puis suivit du pouce la ligne délicate de son sourcil.

Il ne comprenait toujours pas pourquoi Helen s'était donnée à lui. Il avait d'abord cru qu'elle en voulait à sa fortune, à tort apparemment. Et de toute évidence il ne l'avait pas séduite par sa culture ou par son pedigree. Il ne possédait rien de tout cela.

Elle avait dit qu'elle voulait vivre une aventure. Mais on se lassait vite de l'aventure et on retournait volontiers se réfugier dans ce qui nous était familier et rassurant. Que se passerait-il quand elle se rendrait compte qu'il lui était impossible de retrouver sa vie d'avant ?

Soucieux, il s'écarta et arrangea douillettement les couvertures autour d'elle. Puis il quitta le lit et se rhabilla, son cerveau fonctionnant de nouveau à son rythme habituel. Déjà il dressait la liste des choses à faire.

Sapristi, quelle mouche l'avait piqué, tout à l'heure ? Envisager un grand mariage pour exhiber sa petite fiancée au sang bleu... Pourquoi diable avait-il cru que cela avait de l'importance ? Quel crétin ! s'invectiva-t-il avec l'impression qu'il pensait de nouveau normalement après avoir passé des jours dans le brouillard.



Il ne voulait prendre aucun risque. Organiser un grand mariage prendrait trop de temps. Or il ne pouvait pas permettre que Helen retombe sous la coupe de Devon. S'il était convaincu qu'elle souhaitait vraiment l'épouser, il savait aussi à quel point elle était naïve. Malléable. Sa famille tenterait de la soustraire à son influence, c'était couru d'avance.

Dieu merci, il en avait pris conscience à temps !

Il quitta la chambre pour rejoindre son bureau privé et sonna un valet. Lorsque celui-ci apparut, Rhys avait déjà établi une liste d'instructions, l'avait mise sous enveloppe et adressée à Mme Fernsby.

— Vous m'avez demandé, monsieur ?

Le domestique, un jeune type énergique qui répondait au nom de George, lui avait été recommandé par une des meilleures maisons de Londres. Cette famille d'aristocrates avait connu des revers de fortune et avait dû se séparer d'une partie de sa domesticité – malheureusement pour eux, mais heureusement pour Rhys qui avait ainsi pu engager des serviteurs zélés et parfaitement formés, en général très jeunes, ou au contraire proches de la retraite.

Il fit signe à George d'approcher.

— George, veuillez porter ce message à Mme Fernsby. Attendez qu'elle ait rassemblé ce que je lui ai demandé et ramenez-moi le tout d'ici à une demi-heure.

— Tout de suite, monsieur.

Le jeune valet s'éclipsa. Sa diligence fit sourire Rhys. Ici comme au magasin, tout le monde savait que ses ordres devaient être exécutés sans délai.

Lorsque George revint avec les articles demandés, soigneusement emballés dans des boîtes couleur crème, Rhys avait eu le temps de faire couler un bain pour Helen et de réunir ses affaires éparpillées dans la chambre.

Assis au bord du lit, il se pencha pour caresser la joue de la jeune femme.

Un élan de tendresse presque douloureux lui serra le cœur lorsqu'elle battit des paupières, un instant désorientée. Puis la mémoire lui revint et elle leva vers lui un regard incertain.

À sa grande satisfaction, un sourire timide naquit sur ses lèvres.

— Voulez-vous prendre un bain ? chuchota-t-il.

— C'est possible ?

— Il n'attend que votre bon vouloir.

Rhys attrapa le peignoir posé au pied du lit, un vêtement simple dont les pans se croisaient sur le devant à la manière d'un kimono. Helen se leva et se laissa envelopper dans la soie, tout en s'efforçant de cacher sa nudité. Charmé par sa pudeur, Rhys noua la ceinture autour de sa taille, puis entreprit de retrousser les manches trop longues. L'ourlet du peignoir traînait sur le sol.

— Il ne faut pas être timide, dit-il. Je vendrais mon âme au diable pour pouvoir vous contempler nue.

— Ne plaisantez pas à ce sujet, s'il vous plaît.

— Mais je suis très sérieux. J'adore vous voir nue !

— Je parlais de votre âme. C'est trop important.

Souriant, il lui vola un baiser.

Il lui prit la main et la conduisit dans la salle de bains carrelée d'onyx blanc. Le haut des murs était lambrissé de panneaux d'acajou. La grande baignoire aux flancs arrondis permettait de s'allonger très confortablement. De moelleuses serviettes de bain blanches étaient empilées dans une niche encastrée dans le mur.

Rhys désigna la petite coiffeuse en acajou placée près de la baignoire.

— Je vous ai fait livrer quelques articles de toilette du magasin.

Helen alla y jeter un coup d'œil. Il y avait là une boîte d'épingles à cheveux, deux petits peignes noirs, une brosse à dos émaillée, une collection de savonnettes enveloppées dans du papier pastel, et quelques flacons d'huile parfumée.

— J'imagine que d'ordinaire une servante vous assiste pour la toilette, remarqua Rhys en la voyant tordre ses cheveux pour les relever en chignon.

— Je peux me débrouiller seule. Mais j'aurai peut-être besoin d'aide pour enjamber la baignoire, avoua-t-elle en considérant le haut rebord.

— À votre service.

Les joues rosies, elle se détourna avant de laisser glisser le peignoir sur ses épaules. Rhys le récupéra et faillit le lâcher à la vue de son dos de neige, souple et mince, et de sa croupe parfaite en forme de cœur.

Il lui tendit la main et elle s'y appuya pour entrer dans la baignoire. Chacun de ses mouvements était gracieux et mesuré, comme ceux d'un chat qui avance en terrain inégal. Elle s'agenouilla, puis s'immergea complètement, et tressaillit lorsque l'eau chaude atteignit des zones intimes.

— Vous êtes endolorie, fit-il, soucieux, en se rappelant combien elle était étroite.

— Un tout petit peu, le rassura-t-elle. Puis-je avoir le savon ?

Il déballa un savon au miel et le lui tendit, ainsi qu'une éponge. Il était fasciné par la couleur rosée de sa peau sous la surface de l'eau. Helen frotta le savon contre l'éponge, puis entreprit de se laver les épaules et la poitrine.

— Je me sens soulagée maintenant que nous avons posé des jalons pour le futur, confessa-t-elle.

Rhys s'assit sur la chaise près de la niche.

— À ce propos, commença-t-il, s'efforçant d'adopter un ton désinvolte, pendant que vous dormiez, j'ai réfléchi à la situation et j'ai changé d'avis. Voyez-vous...

Il s'interrompit en la voyant blêmir, ses yeux bleus pareils à deux lacs sombres. Comprenant sa méprise, il se leva d'un bond et s'agenouilla près de la baignoire. Sans se soucier de mouiller ses manches de chemise et son gilet, il la prit aux épaules.

— Non, non ! Ne pensez pas que... Vous êtes mienne, *cariad* ! Et je vous appartient. Jamais je ne vous... *Iesu Mawr*, ne me regardez pas ainsi !

Il déposa une pluie de baisers sur sa peau mouillée, avant de reprendre :

— Ce que j'essayais de vous dire, c'est que je refuse d'attendre. Nous devons nous enfuir. J'aurais dû le décider dès le début, mais je n'avais pas les idées très claires.

— Nous enfuir ? Aujourd'hui ?

— Oui. Je m'occupe de tout organiser. Vous n'avez à vous soucier de rien. Mme Fernsby va vous préparer une valise. Nous rejoindrons Glasgow dans mon wagon privé. Il possède une cabine avec un grand lit et...

— Rhys, le coupa-t-elle en posant ses doigts pleins de mousse sur ses lèvres, nous n'avons aucune raison de modifier nos plans. Rien n'a changé.

— Si, tout a changé !

Réalisant qu'il se comportait de manière trop agressive, il prit une inspiration et reprit plus calmement :

— Nous partirons cet après-midi. Ce sera bien plus commode ainsi. Et cela résoudra tous les problèmes susceptibles de se poser.

— Je ne peux pas laisser mes sœurs seules à Londres !

— Ravenel House grouille de domestiques. Et Trenear ne va pas tarder à revenir.

— Oui, il doit rentrer demain. En attendant il n'est pas possible de laisser les jumelles livrées à elle-même. Vous les connaissez !

Pandora et Cassandra étaient de vraies diabesses, on ne pouvait le nier. Espiègles, elles étaient dotées d'une imagination débordante. Après avoir passé toute leur enfance dans un domaine paisible du Hampshire, elles voyaient Londres comme un vaste terrain de jeu. Elles n'avaient aucune idée des dangers qui les guettaient dans une grande ville.

— Eh bien, nous les emmènerons, déclara Rhys à contrecœur.

— Vous imaginez Devon et Kathleen rentrant du Hampshire pour découvrir que vous avez enlevé les trois sœurs Ravenel ?

— Croyez-moi, j'ai la ferme intention de leur rendre les jumelles à la première occasion.

— Je ne comprends pas pourquoi nous devrions nous enfuir à toute force. Personne ne s'opposera à notre mariage désormais.

La vapeur qui s'élevait de la baignoire nimbait sa peau claire d'un voile luisant. Rhys fut distrait un instant par la vue de quelques bulles de savon qui glissaient sur sa gorge pour venir s'accrocher à un téton corail. Incapable de résister à la tentation, il cueillit son sein au creux de sa paume, essuya la mousse du bout du pouce, puis continua d'agacer la pointe jusqu'à la faire bourgeonner.

— Vous pourriez être enceinte, murmura-t-il.

Helen se libéra d'un mouvement fluide, telle une jeune sirène.

— Croyez-vous ? souffla-t-elle, sa main se crispant sur l'éponge.

— Il faudra attendre votre prochain cycle pour en avoir la certitude.

— Si c'est le cas, il faudra sans doute nous enfuir. Mais en attendant...

— Il faut partir dès maintenant pour éviter tout scandale si jamais l'enfant naissait trop tôt, coupa-t-il avec impatience. Je ne veux pas que des ragots malveillants entachent la réputation de mes futurs enfants.

— Si nous nous enfuyons ensemble, cela provoquera un scandale de toute façon. Et donnera à ma famille davantage de raisons de vous en vouloir.

Rhys lui adressa un regard éloquent.

— Je préférerais ne pas les contrarier.

La chemise et le gilet mouillés de Rhys lui collaient à la peau. Il se redressa et se débarrassa de son gilet, qu'il laissa tomber par terre.

— Leurs sentiments m'indiffèrent, lâcha-t-il en s'attaquant à ses manchettes.

— Mais pas les miens... n'est-ce pas ?

— Pas les vôtres, reconnut-il.

— Je souhaite avoir un vrai mariage. Cela donnera à tout le monde, y compris moi, le temps de s'adapter à la situation.

— Je m'y suis déjà adapté.

Les lèvres de Helen frémirent, comme si elle réprimait un sourire.

— La plupart des gens ne vivent pas au même rythme que vous, Rhys. Même les Ravenel. Ne pouvez-vous vous armer de patience ?

— Je le ferais si le fallait. Mais ce n'est pas nécessaire.

— Je crois que si. Je pense que vous souhaitez faire un grand mariage, même si vous n'êtes pas prêt à l'admettre pour le moment.

— Je regrette sacrément de vous avoir dit ça, lâcha-t-il, exaspéré. Je me moque que nous nous mariions à l'église, dans le bureau d'un juge de paix ou au fin fond du pays de Galles, devant un chaman avec un casque à cornes. Je veux que vous soyez mienne dès que possible.

Une lueur de curiosité s'alluma dans les yeux de Helen. Elle parut sur le point de poser une question, sans doute à propos des chamans et de leur casque à cornes, puis se ravisa et préféra poursuivre sur le sujet qui les préoccupait :

— Personnellement, je préférerais me marier à l'église.

Sans mot dire, Rhys ouvrit son col, puis entreprit de déboutonner le plastron de sa chemise. Il était seul à blâmer, réalisa-t-il, se maudissant intérieurement. Il avait péché par orgueil et par ambition, et maintenant Helen lui demandait d'attendre.

— Vous m'avez fait une promesse. Vous devez vous y tenir, dit-elle, la mine solennelle.

Vaincu, il arracha sa chemise humide tout en pestant. De toute évidence, sa future épouse n'était pas aussi malléable qu'il l'avait supposé.

— Très bien. Mais nous nous marierons dans six semaines. Je ne vous accorderai pas un jour de plus.

— Ce n'est pas assez, protesta-t-elle. Même si je disposais de fonds illimités, il me faudrait bien plus de temps pour tout organiser, passer commande chez les commerçants, leur permettre d'effectuer les livraisons...

— Vous aurez des fonds illimités. Et tout ce que vous voudrez d'autre en un temps record. Je vous le promets.

— Il n'y a pas que cela. Mon frère Théo est mort depuis moins d'un an. Ma famille portera le deuil jusqu'au début du mois de juin. Par respect pour sa mémoire, je voudrais patienter jusque-là.

Rhys en resta bouche bée.

Attendre. Jusqu'en *juin* ?

— C'est dans cinq mois, articula-t-il, effaré.

Impassible, Helen soutint tranquillement son regard.

— Non ! s'exclama-t-il.

— Pourquoi ?

Cela faisait des années que Rhys n'avait pas eu à se justifier devant quelqu'un. Depuis qu'il avait fait fortune, le simple fait de vouloir quelque chose suffisait.

— C'est pourtant ce qui était prévu à l'origine, quand vous avez demandé ma main la première fois, argumenta-t-elle encore.

Certes. Sur le moment, Rhys n'avait pas discuté la date, sans doute parce qu'il était ébloui par Helen et sidéré qu'elle ait accepté de l'épouser. Mais aujourd'hui ce délai lui semblait intenable. Une attente de cinq jours serait déjà terriblement frustrante. Cinq semaines lui apparaissaient comme un calvaire.

Alors *cinq mois*...

— Votre frère se moque bien que vous respectiez ou non la période de deuil. Et il aurait sans doute été ravi de vous voir vous marier.

— Théo était mon unique frère. J'aimerais respecter les convenances, si possible, s'entêta Helen.

— Ce n'est pas possible. Pas pour moi.

Elle lui adressa un regard interrogateur.

Il se pencha, agrippa des deux mains le rebord de la baignoire.

— Helen, un homme a... des besoins à satisfaire. Je ne tiendrai pas tout ce temps. Les besoins charnels d'un homme... Bon sang, s'il ne peut les assouvir avec une femme, il devient fou. Vous comprenez ?

Elle secoua la tête. Non, visiblement elle ne comprenait pas.

— Helen, je suis actif sexuellement depuis l'âge de douze ans. Si je me contraignais à rester chaste, je finirais probablement par tuer quelqu'un avant la fin de la semaine !

— Mais comment comptiez-vous régler le problème quand nous nous sommes fiancés ? fit-elle, perplexe. Je suppose que vous... vous aviez l'intention de coucher avec d'autres femmes en attendant que nous soyons mariés, n'est-ce pas ?

— Je n'y avais pas réfléchi, prétendit-il.

À l'époque, cette solution lui aurait convenu, effectivement. À présent, toutefois... même s'il en était le premier surpris, l'idée d'assouvir ses besoins avec une autre le rebutait.

Bon sang, que lui arrivait-il ?

— Il faut que ce soit vous, lâcha-t-il.

Le regard de Helen glissa sur son torse nu. Ses joues se colorèrent et elle parut troublée. Rhys comprit qu'il l'excitait, et un petit frisson de plaisir le parcourut.

— Vous aussi, cela vous manquera, dit-il d'une voix rauque.

Elle détourna la tête.

— Je ne veux pas me marier alors que je suis en deuil.

Elle n'avait pas élevé la voix, néanmoins Rhys perçut sa détermination. Il était passé maître dans l'art subtil de la négociation et savait quand l'adversaire avait atteint la limite et ne plierait pas.

— J'ai l'intention de vous épouser dans six semaines, dit-il d'une voix dure censée masquer son désespoir. Quel que soit le prix. Dites-moi ce que vous voulez, Helen, et vous l'obtiendrez.

— Je crains que vous ne puissiez me soudoyer, fit-elle, l'air sincèrement désolée. Vous m'avez déjà promis un piano.

## 6

L'élégant coupé s'arrêta devant l'entrée latérale de Ravenel House. Un fin crachin tombait du ciel de janvier, malmené par les bourrasques glaciales qui s'engouffraient dans les rues de Londres. Durant le trajet qui l'avait emmenée de Cork Street à South Audley, Helen avait vu les piétons emmitouflés se réfugier sous les auvents des boutiques. La pluie, qui promettait de forcer, donnait un lustre sombre aux trottoirs.

En voyant les fenêtres illuminées de la grande bibliothèque, Helen éprouva un petit frisson d'impatience à l'idée de retrouver son cocon familial.

Rhys pressa gentiment sa main gantée.

— Je passerai voir Trenear demain soir pour lui annoncer nos fiançailles.

— Je ne sais pas s'il prendra bien la nouvelle.

— C'est peu probable. Mais je me débrouillerai avec lui.

Helen n'en restait pas moins inquiète quant à la réaction de Devon.

— Vous devriez peut-être attendre après-demain, suggéra-t-elle. Devon et Kathleen seront fatigués de leur voyage, et sans doute sera-t-il plus conciliant après une bonne nuit de sommeil. Entre-temps, je pourrais...

Elle s'interrompit. Un valet venait d'ouvrir la portière. Rhys le fusilla du regard et aboya :

— Un instant !

— Bien, monsieur, acquiesça le domestique qui s'empressa de battre en retraite.

Rhys se tourna face à Helen et se mit à jouer avec les plis de son voile.

— Qu'alliez-vous dire ?

— Je pourrais expliquer la situation à Devon et tenter d'arrondir les angles avant votre visite.

Il secoua la tête.

— Non. S'il s'emporte, je ne veux pas que vous subissiez sa colère. Je tiens à lui annoncer la nouvelle moi-même.

— Jamais mon cousin ne s'en prendra à moi, j'en suis...

— Je sais cela. Mais il risque d'entrer dans une colère noire, et ce n'est pas à vous de l'affronter.

D'un geste minutieux, il rectifia le pli de son col, avant d'ajouter :

— Je veux régler la question demain soir au plus tard, dans notre intérêt à tous les deux. Je ne supporterai pas d'attendre plus longtemps. Seriez-vous d'accord pour ne rien dire dans l'intervalle ? Me laisser m'occuper de tout ?

Il ne lui donnait pas d'ordre. Il était juste soucieux. Protecteur.

— S'il vous plaît, plaida-t-il encore d'un ton bourru.

On sentait que prononcer ces mots lui coûtait. Helen soutint son regard sombre. Elle n'avait pas l'habitude qu'on prenne ainsi soin d'elle. Pour la première fois de sa vie, elle se sentait importante, désirée. Et c'était un sentiment merveilleux.

— Très bien. On ne peut pas lutter contre un Gallois entêté, de toute façon, soupira-t-elle finalement avec un brin de malice.

Rhys cilla. Puis il la souleva pour l'asseoir sur ses genoux, l'air amusé.

— Vous moqueriez-vous de mes origines ?

— Non ! J'adore votre accent. Vraiment.

Il reprit plus sérieusement.

— *Cariad*, il est temps de rentrer. Embrassez-moi. Un vrai baiser, pour compenser tous ceux dont je serai privé cette nuit.

Elle posa sa bouche sur la sienne. Il entrouvrit les lèvres et, comprenant qu'il lui laissait l'initiative, elle s'enhardit, inclina la tête pour mieux le savourer. Elle serait restée ainsi des heures, perchée sur ses genoux, ses jupes toutes tire-bouchonnées, cramponnée à ses larges épaules, enchantée de sentir ses cuisses musclées sous ses fesses.

Il inspira profondément et sa poitrine se souleva comme un soufflet de forge. Puis il s'écarta à regret. Comme Helen se tendait vers lui dans un élan pour prolonger leur baiser, il eut un rire tremblant et appuya son front contre le sien.

— Non, Helen – ah, Dieu vous me plaisez ! Mais il faut cesser... sinon je vais vous prendre ici, dans cette voiture.

— On peut donc le faire dans une voiture ? s'étonna-t-elle.

Il ferma brièvement les yeux, comme s'il avait atteint la limite de son endurance.

— Bien sûr.

— Mais comment...

— Ne me posez pas la question, ou je vais finir par vous montrer.

Sur ce, il la souleva pour la déposer sur la banquette, puis tapota la portière.

Le valet vint déplier le marchepied, puis tendit sa main gantée à Helen pour l'aider à descendre. Avant même d'atteindre le perron, elle distingua derrière la porte vitrée la silhouette des jumelles qui semblaient trépigner d'impatience.

— Dois-je porter ceci à l'intérieur, milady ?

Helen avisa le carton couleur ivoire que tenait le valet. Il contenait les bas que Rhys avait commandés au grand magasin.

— Non, je m'en charge. Merci... George, c'est cela ?

— Oui, milady, confirma-t-il en lui ouvrant la porte avec un grand sourire.

À peine le seuil franchi, Helen fut assaillie par les jumelles qui dansaient sur place d'excitation.

— Te voilà enfin ! s'exclama Pandora. Mais qu'as-tu fait durant tout ce temps ? Tu es partie presque toute la journée !

— Il est presque l'heure du thé, renchérit Cassandra.

Leur fougue arracha un sourire indulgent à Helen.

À bientôt vingt ans, les jumelles manquaient assurément de maturité. Libres de toute autorité, elles avaient grandi à Eversby Priory où les seules distractions étaient celles qu'elles inventaient. Leurs parents passaient tout leur temps à Londres, les laissant aux bons soins des domestiques et de leurs gouvernantes successives, mais personne n'avait réussi à dompter leur nature impétueuse.

De fait, elles débordaient d'énergie, mais elles étaient aussi affectueuses, intelligentes et très attachantes, belles comme de jeunes déesses païennes avec leur silhouette fine et leur teint rayonnant de

santé. Pandora, la brune, était toujours échevelée tant elle bougeait. Ses boucles brunes échappaient aux épingles et retombaient sur ses épaules comme si elle venait de faire la course dans les bois. Cassandra, la blonde, était d'un tempérament un peu plus docile et se pliait plus volontiers aux règles.

— Que s'est-il passé ? s'enquit Cassandra. Qu'a dit M. Winterborne ?

Helen posa le carton sur la console du hall. Puis, après avoir ôté son gant, elle leva la main gauche.

Les jumelles s'approchèrent, les yeux écarquillés.

La pierre de lune luisait d'un doux éclat à son annulaire, irradiant des reflets vert, bleu et argent.

— Une nouvelle bague, souffla Pandora.

— Et de nouvelles fiançailles, dit Helen.

— Avec le même fiancé ? s'enquit Cassandra.

Helen s'esclaffa.

— On n'en trouve pas dans les rayons du grand magasin ! Oui, le même.

Les filles applaudirent dans un regain d'enthousiasme. Il semblait vain d'essayer de les calmer.

Sur ces entrefaites, Mme Abbott apparut sur le seuil du salon, le regard interrogateur. Radieuse, Helen hocha la tête.

La gouvernante laissa échapper un soupir de soulagement.

— Puis-je emporter vos affaires, milady ?

Helen se débarrassa de ses gants et de son chapeau, avant de murmurer :

— Que les domestiques ne s'inquiètent surtout pas des conséquences de mon escapade. J'en assumerai l'entière responsabilité. Je vous demanderai juste de ne pas en souffler mot à lord et lady Trenear.

— Le personnel tiendra sa langue et fera son travail comme d'habitude, milady, je vous en donne ma parole.

— Merci, madame Abbott.

Impulsivement, Helen lui pressa l'épaule.

— Je n'ai jamais été aussi heureuse, avoua-t-elle.

— Et vous le méritez, milady. J'espère que M. Winterborne saura se montrer digne de vous.

Mme Abbott se retira et Helen retourna auprès de ses sœurs, qui s'étaient installées dans le sofa du salon et l'attendaient.

— Raconte-nous tout, la pressa Cassandra. M. Winterborne s'est-il fâché en te voyant à sa porte ?

— Était-il furexcédé ? renchérit Pandora, qui adorait inventer des mots.

— Dans un premier temps... oui, reconnut Helen. Mais j'ai su le convaincre que je désirais être sa femme, et il s'est radouci.

— Est-ce qu'il t'a embrassée ? Sur la bouche ?

Helen hésita. Aussitôt les jumelles poussèrent des cris stridents. Cassandra était ravie, Pandora, écoeürée.

— Oh Helen, tu as tellement de chance !

— Quelle horreur ! Comment peut-on poser sa bouche sur celle d'un homme ? Imaginez qu'il ait mauvaise haleine ? Ou un brin de tabac à priser sur la joue... ou des miettes dans la barbe ? Beurk !

— M. Winterborne n'a pas de barbe, et il ne prise pas, remarqua Cassandra.

— N'empêche... c'est dégoûtant !

Cassandra reporta un regard inquiet sur sa sœur.

— C'était dégoûtant, Helen ?

— Non, souffla celle-ci en s'empourprant. Pas du tout.

Elle se rappelait comment Rhys avait encadré son visage de ses grandes mains douces.



— C'était comment ?

— Sa bouche était chaude et douce, répondit-elle rêveusement, et son haleine sentait la menthe.

C'était très agréable.

Refermant les bras autour de ses jambes repliées, Cassandra s'exclama :

— J'aimerais bien qu'on m'embrasse un jour !

— Pas moi, répliqua Pandora. Il y a des tas de choses qui me plaisent bien plus : décorer le sapin de Noël, câliner les chiens, manger des crêpes au beurre, me faire gratter le dos quand cela me démange au milieu...

— Tu n'as jamais essayé les baisers, objecta sa jumelle. Peut-être que tu aimerais cela, comme Helen.

— Je te rappelle que Helen aime aussi les choux de Bruxelles.

Pandora jeta un regard malicieux à son aînée.

— Ne t'inquiète pas, nous ne dirons rien à Devon ni à Kathleen. Mais les domestiques savent que tu es sortie.

— Mme Abbott m'a promis qu'ils se tairaient.

— Comment se fait-il que tout le monde accepte de garder tes secrets et jamais les nôtres ? ronchonna Pandora.

— Sans doute parce que Helen ne fait jamais de bêtises, supposa Cassandra.

— J'en ai pourtant fait aujourd'hui, lâcha Helen sans réfléchir.

— Que veux-tu dire ? demanda Pandora, soudain très intéressée.

Le moment était venu de faire diversion. Helen récupéra la boîte couleur ivoire et la tendit aux jumelles.

— Ouvrez cela.

Elle s'assit et regarda les filles dénouer le ruban et soulever le couvercle. À l'intérieur se trouvaient trois rangées de bas de soie disposés par couleurs, tel un assortiment de bonbons : des roses, des jaunes, des blancs, des mauves, tous pourvus d'une bande de dentelle élastique.

— Il y en a douze paires. Elles sont à partager entre nous trois, précisa Helen.

— Ils sont magnifiques ! s'exclama Cassandra qui caressait les minuscules myosotis brodés sur la dentelle. Nous pouvons les essayer tout de suite, Helen ?

— Oui, mais personne ne doit les voir.

— Je suppose que cela méritait bien un baiser sur la bouche, concéda Pandora.

Elle compta les paires de bas, puis lança un regard perplexe à Helen.

— Il en manque une.

— J'en porte déjà une paire, admit Helen, prise de court.

Sa sœur la considéra d'un air suspicieux, puis eut un sourire entendu.

— Eh bien, je crois que tu as vraiment fait des bêtises !

Lorsque Rhys s'éveilla le lendemain matin, la première chose qu'il vit fut une bande de tissu sombre se détachant sur le drap blanc.

Le bas noir qui avait échappé aux flammes. Il l'avait délibérément laissé près de l'oreiller avant de s'endormir, comme pour conjurer sa peur que tout cela n'ait été qu'un rêve.

Il referma la main sur le bas de coton, tandis que les souvenirs le submergeaient : Helen nue dans son lit, Helen nue dans le bain. Avant de la ramener chez elle, il l'avait rhabillée devant la cheminée. Il avait choisi une paire de bas neufs dans le carton ivoire, et s'était agenouillé à ses pieds pour les lui enfiler, les avait fixées grâce à des jarretières de satin brodées de petites roses. Puis, incapable de se retenir, il avait enfoui le visage à la jonction de ses cuisses, dans sa toison blonde encore humide et fleurant bon le savon. Ses mains s'étaient refermées sur ses fesses rondes et sa langue s'était immiscée dans les replis de son sexe...

Helen avait frémi, puis supplié :

— Non, s'il vous plaît... Je vais tomber. Et vous ne devez pas rester à genoux... votre jambe est encore raide.

Rhys lui aurait bien montré que certaines parties de son anatomie étaient encore plus raides, mais il avait néanmoins obtempéré. Il avait fini de l'habiller, l'avait aidée à enfiler une culotte de soie – si fine qu'elle serait passée sans mal à travers l'anneau d'une bague –, puis la camisole assortie gansée d'une dentelle arachnéenne. Il avait également commandé un corset, un modèle moderne aux armatures légères, Helen avait toutefois tenu à remettre son vieux corset démodé et sa tournure afin que sa robe tombe correctement.

Ainsi, un vêtement après l'autre, Rhys lui avait remis, bien à regret, sa tenue de deuil. Il était toutefois satisfait de savoir qu'elle portait à même la peau des articles qui provenaient de son magasin.

Jouant distraitement avec le bas rapiécé, il s'étira, puis se rembrunit en se souvenant que Helen avait insisté pour attendre cinq mois avant de l'épouser. Il mourait d'envie de passer outre, de l'emmener dans son wagon privé pour jouir de son corps durant le voyage jusqu'en Écosse.

Mais ce n'était sans doute pas la meilleure façon de commencer un mariage.

Il glissa la main à l'intérieur du bas, le porta à son nez pour humer le parfum de Helen. Ce soir, il se rendrait à Ravenel House et demanderait à Devon son consentement à leur union. Ce dernier refuserait certainement et il n'aurait d'autre choix que de lui avouer qu'il avait déshonoré sa cousine. Nul doute alors que Devon fondrait sur lui tel un loup enragé.

Rhys était de taille à se défendre, toutefois aucun homme sensé n'affronterait un Ravenel en fureur s'il pouvait l'éviter.

Ses pensées dérivèrent. Selon Helen, Devon venait de tomber sur une manne financière, apparemment un gisement minier providentiel découvert sur son domaine ancestral. La zone concernée venait tout juste d'être louée à l'un de leurs amis communs, Tom Severin, un magnat de l'industrie ferroviaire qui avait demandé un droit de passage pour construire une nouvelle voie ferrée.

Rhys décida de rendre visite à Severin en fin de matinée, histoire d'en apprendre un peu plus.

La bouche collée au bas noir, il souffla à travers le tissu et, les yeux mi-clos, imagina les lèvres de Helen qui s'entrouvraient sous les siennes, tandis que sa chair intime se contractait pour mieux le retenir en elle.

Finalement, un enlèvement n'était pas à exclure, conclut-il.

Rhys retrouva Severin dans son bureau, et tous deux allèrent déjeuner dans une échoppe du quartier où ils avaient leurs habitudes. Ils n'aimaient guère couper leur journée de travail par un long repas et préféraient se restaurer rapidement dans les petits établissements qu'on trouvait un peu partout dans Londres.

Ces derniers étaient fréquentés aussi bien par les gentlemen que par les ouvriers et les employés de bureau. On pouvait y commander une assiette de jambon ou de rôti de bœuf, du crabe farci, ou encore de la salade de homard, et une demi-heure plus tard on s'en allait repu.

Dans la rue, des étals proposaient aussi aux clients pressés des œufs durs, des sandwiches au jambon, du pudding ou une tasse de petits pois chauds, mais c'était beaucoup plus risqué car personne ne savait vraiment d'où provenait cette nourriture.

Rhys et Severin s'installèrent à une table d'angle et commandèrent des croquettes de poisson accompagnées d'une chope de bière.

Rhys hésitait sur la manière d'aborder le sujet qui l'intéressait quand Severin déclara tout de go :

— C'est un gisement d'hématite.

Rhys haussa les sourcils.

— Je suppose que vous alliez me poser la question, enchaîna Severin, le sourire aux lèvres. Tout Londres s'interroge.

« Trop malin pour son bien. » Si l'expression était, de l'avis de Rhys, souvent galvaudée, elle s'appliquait parfaitement à Tom Severin. Si durant une conversation ou une réunion de travail, il apparaissait nonchalant, voire distrait, il était pourtant capable de se rappeler ce qui avait été dit en détail. Il était intelligent, sûr de lui, s'exprimait avec aisance et maniait fréquemment l'autodérision.

Brun, la peau claire, le visage anguleux, il avait un regard acéré qui mettait souvent ses interlocuteurs mal à l'aise. Ses yeux étaient d'une teinte rare, bleu vif strié de vert autour de la pupille, mais l'iris droit était d'un vert plus soutenu que le gauche. Sous un certain éclairage, il semblait même avoir les yeux vairons.

Rhys, qui avait eu des parents sévères et taciturnes, avait toujours apprécié les gens irrévérencieux comme Severin. Tous deux avaient à peu près le même âge, les mêmes origines humbles, et la même soif de succès. Une seule chose les différenciait : Severin avait reçu une excellente éducation. Pour autant Rhys n'était pas jaloux de lui. En affaires, l'instinct servait autant que la culture, et souvent davantage. Severin pouvait compter sur son éloquence pour se tirer d'un mauvais pas, Rhys, lui, se fiait toujours à son sixième sens.

— Trehear a découvert un gisement d'hématite sur ses terres ? Quelles sont les conséquences ? demanda-t-il. C'est un minéral assez commun, non ?

Severin adorait jouer les pédagogues.

— Cette veine est d'une qualité exceptionnelle, très riche en fer, pauvre en silice. Il n'y a même pas besoin d'extraire le fer par fusion, et aucun gisement n'est aussi intéressant au sud du comté de Cumbria.

Ironique, il poursuivit :

— Et Trenear a d'autant plus de chance qu'il est déjà prévu que je pose des rails sur cette zone. Il ne lui restera plus qu'à extraire le minerai et à le charger dans des wagons-trémies pour l'acheminer jusqu'à l'usine et le passer au laminoir. Il y a une telle demande en acier que Trenear a une fortune entre les mains. Ou, plus exactement, sous les pieds. Selon les prospecteurs que j'ai envoyés là-bas effectuer des carottages, on trouve de l'hématite sur une surface d'au moins vingt acres. Trenear devrait engranger un demi-million de livres au bas mot.

Rhys était content pour Devon, qui méritait bien ce coup de pouce du destin. Dandy insouciant, il s'était retrouvé écrasé de responsabilités en héritant du titre de comte et d'un domaine grevé de dettes. Il venait de passer quelques mois fort difficiles.

— Évidemment, reprit Severin, j'ai fait des pieds et des mains pour obtenir un droit d'exploitation du sous-sol avant que Trenear se rende compte de sa bonne fortune. Mais il est coriace, l'animal. Finalement j'ai dû renoncer sous peine de voir échouer les négociations.

— Vous connaissiez l'existence du gisement et vous ne lui avez rien dit ?

— J'en avais besoin. Il y a pénurie de fer dans ce pays.

— Trenear en avait davantage besoin que vous. Il a hérité d'un domaine au bord de la banqueroute. Vous auriez dû le prévenir !

Severin haussa les épaules.

— J'ai estimé que s'il n'était pas assez malin pour se renseigner sur la valeur de son terrain, il ne méritait pas d'en profiter.

— *Iesu Mawr.*

Rhys leva sa chope et en vida la moitié.

— Nous formons une belle paire de gredins, vous et moi, soupira-t-il. Vous avez essayé de le rouler et j'ai fait des avances à la femme qu'il aime.

Devon n'était pas un saint mais, en se conduisant comme un porc avec Kathleen, Rhys avait piétiné leur amitié. Et il en éprouvait de vifs remords.

— Quelle femme ? demanda Severin. Et pourquoi lui avez-vous fait des avances ?

— Peu importe. Disons que j'étais sous l'influence d'un mauvais démon.

Lady Trenear lui avait déclaré – sans malveillance – qu'il ne pourrait faire le bonheur de Helen, qu'ils étaient trop différents et qu'il n'était pas digne d'elle. Ce faisant, elle avait touché une corde sensible, et Rhys, ulcéré, avait perdu la tête.

Lui donnant ainsi raison.

Devon était intervenu au bon moment. Et, bon sang, Rhys ne lui en aurait pas voulu s'il l'avait roué de coups.

— Était-ce à l'époque où la cousine de Trenear a rompu vos fiançailles ? hasarda Severin.

— Nous sommes toujours fiancés, répliqua Rhys sèchement.

— Vraiment ? fit Severin, l'air intéressé. Que s'est-il passé ?

— Ne comptez pas sur moi pour vous le dire. Vous seriez capable d'utiliser ces informations contre moi !

Severin rit de bon cœur.

— Comme si vous n'aviez jamais entourloupé vos relations d'affaires !

— Jamais mes amis.

— Ah ! Ainsi vous seriez prêt à sacrifier vos intérêts afin de préserver ceux de vos amis ?

Rhys but une autre gorgée de bière pour dissimuler son sourire.

— Ça ne m'est pas encore arrivé, admit-il. Disons juste que c'est de l'ordre du possible.

Severin se borna à ricaner et fit signe à la serveuse de leur apporter un autre pichet de bière. La conversation dévia bientôt sur le monde des affaires, en particulier la spéculation immobilière qui battait son plein pour répondre aux besoins de logement des classes défavorisées. Severin était désireux d'aider un ami qui se retrouvait couvert de dettes après avoir investi lourdement dans un projet avec des intérêts au rendement trop faible. Certains de ses biens avaient été saisis, et Severin lui avait proposé de lui racheter des propriétés hypothéquées pour éviter qu'elles ne soient également saisies.

— Par pure bonté d'âme ? ironisa Rhys.

— Naturellement, rétorqua Severin. Il se trouve aussi que cet ami et trois autres grands propriétaires du district de Hammersmith font partie d'un comité provisoire qui doit statuer sur un projet ferroviaire que je souhaite réaliser en banlieue. Si je tire mon ami de ce mauvais pas, il saura convaincre les autres de soutenir mon projet. Vous serez d'ailleurs peut-être intéressé par un des lots qu'il a l'intention de revendre. Il s'agit d'un immeuble délabré qui, à l'instant où nous parlons, est en train d'être rasé et sera bientôt remplacé par des logements modernes destinés à trois cents familles de la classe ouvrière.

— Et comment pourrais-je tirer un quelconque profit de cet investissement ?

— En pratiquant une forte hausse des loyers.

Rhys lui retourna un regard plein de mépris.

— Ayant grandi dans High Street, j'ai vu bien trop de familles modestes écrasées par des propriétaires qui avaient doublé le loyer sans crier gare.

— Raison de plus pour acheter ce lot. Vous pourrez sauver trois cents familles de propriétaires cupides. Alors qu'un investisseur lambda – moi, par exemple – n'hésitera pas à les exploiter sans vergogne.

Rhys songea tout à coup que si les habitations étaient vraiment saines, bien ventilées, et dotées d'un système de plomberie fiable, cet investissement pouvait effectivement se révéler judicieux. Il employait un millier de personnes et ces gens, même s'ils touchaient un salaire correct, avaient beaucoup de mal à trouver des logements décentes.

— Qui est le maître d'œuvre ? demanda-t-il d'un ton détaché.

— Holland et Hannen. Une entreprise de bonne réputation. Si cela vous intéresse, nous pouvons passer sur le chantier après le déjeuner.

— Ma foi, pourquoi pas ?

Leur repas terminé, ils prirent la direction de King's Cross. Dans l'air vif, leur respiration formait de petits nuages de vapeur. À mesure qu'ils avançaient, les résidences cossues se firent plus rares. Bientôt ils longèrent des immeubles aux façades tachées de suie, séparés par des venelles aux caniveaux boueux.

Il n'y avait plus de vitres aux fenêtres, juste de simples feuilles de papier translucides. Un peu partout, du linge séchait, accroché à des rames de barques ou à des gaffes brisées. Certains logements n'avaient même pas de porte et donnaient l'impression d'être bouche bée devant leur propre décrépitude.

Un fort relent de soufre imprégnait l'atmosphère.

Severin fronça le nez de dégoût.

— Passons par le boulevard, suggéra-t-il. Inutile de prendre le raccourci si c'est pour respirer ces odeurs pestilentielles.

— Les pauvres diables qui vivent ici les subissent toute la journée. Nous pouvons bien les supporter dix minutes, objecta Rhys.

Severin lui coula un regard moqueur.

— Ôtez-moi d'un doute, vous n'êtes pas un de ces réformistes, au moins ?

— Il suffit de traverser ce faubourg pour adhérer à leurs thèses. Je trouve scandaleux que d'honnêtes travailleurs et leurs familles soient contraints de vivre dans de telles conditions.

Ils continuèrent de longer les façades noircies au crépi attaqué par la moisissure, passèrent devant une auberge d'aspect repoussant, un estaminet lugubre et une petite cabane devant laquelle une pancarte proposait des coqs de combat à la vente.

Enfin ils bifurquèrent dans une avenue plus large qui bénéficiait d'une meilleure évacuation des eaux de pluie. Puis ils parvinrent en vue du chantier. Là, des ouvriers étaient en train d'abattre deux bâtiments qui s'élevaient sur trois niveaux. La tâche était dangereuse, car il est bien plus difficile de raser une structure que de la construire. Deux grues mobiles à vapeur, montées sur roues, faisaient un bruit d'enfer. Les lourdes chaudières faisaient contrepoids à leur flèche métallique, leur assurant une bonne stabilité.

Rhys et Severin doublèrent une rangée de chariots remplis de poutres, solives et boiseries diverses, destinées à être débitées pour servir de bois de chauffage. Le chantier grouillait d'ouvriers armés de pioches et de pelles. D'autres poussaient des brouettes, tandis que des maçons triaient les décombres afin de récupérer les briques susceptibles d'être réutilisées.

L'immeuble voisin était en train d'être évacué. Rhys se rembrunit à la vue des locataires qu'on forçait à quitter les lieux. Certains arboraient une expression de défi. D'autres pleuraient tandis qu'ils empilaient sur le trottoir leurs maigres possessions.

Voir ces pauvres gens jetés à la rue en plein hiver fendait le cœur.

Severin suivit la direction de son regard et secoua la tête d'un air fataliste.

— Ils ont tout été prévenus qu'ils devaient trouver à se reloger ailleurs. Les logements sont insalubres et auraient été démolis de toute façon. Mais certains ne veulent rien entendre et s'obstinent à rester là.

— Où voulez-vous qu'ils aillent ?

— Dieu seul le sait. On ne peut toutefois pas les laisser vivre dans un tel cloaque.

Rhys aperçut un gamin d'une dizaine d'années, assis au milieu d'un tas d'objets hétéroclites – une chaise, une poêle à frire, des couvertures mitées... Il semblait monter la garde en attendant le retour de ses parents, sans doute partis en quête d'un hébergement de fortune.

— J'ai jeté un coup d'œil aux plans, reprit Severin. Le futur immeuble aura quatre étages. Il disposera de l'eau courante et il y aura des latrines sur chaque palier. Si j'ai bien compris, le sous-sol comprendra une cuisine commune, une buanderie et un séchoir. Il est aussi prévu d'aménager un terrain de jeu pour les enfants, protégé par un grillage. Aimerez-vous consulter le projet de l'architecte ?

— Oui. Ainsi que l'acte de propriété, les agréments immobiliers, le fichier des hypothèques, et la liste de tous les artisans et de leurs sous-traitants.

— Je savais que cela vous intéresserait, déclara Severin en souriant.

— À condition, poursuivit Rhys, que vous me cédiez des parts dans ce projet ferroviaire dont vous parliez tout à l'heure.

Le sourire de Severin s'effaça.

— Espèce de profiteur, il n'est pas question que je fasse passer la pilule en y ajoutant des parts de la compagnie de chemin de fer. Ce n'est même pas mon immeuble. Je me contente de vous le montrer !

— Mais il faut bien que quelqu'un l'achète. Et dans un quartier si défavorisé, vous ne trouverez pas beaucoup d'acquéreurs potentiels.

— Si vous pensez...

Le reste de la phrase de Severin fut couvert par un craquement menaçant, suivi d'un grondement assourdissant. Des cris fusèrent autour d'eux. Les deux hommes pivotèrent vers l'immeuble en levant la tête.

Le toit était en train de s'écrouler.

Des poutres pourries avaient cédé, et déjà des tuiles glissaient et dégringolaient par-dessus l'avant-toit.

Le garçon assis sur les couvertures se trouvait juste en dessous.

Sans réfléchir, Rhys s'élança en direction de l'enfant. Oubliant sa jambe raide, il courut, plongea tête la première, et plaqua le gamin au sol.

La seconde d'après, un choc d'une violence inouïe l'ébranla tout entier. Des éclairs blancs crépitèrent dans sa tête. Dans un ultime instant de lucidité, il comprit que ce serait grave.

Puis il perdit connaissance.

## 8

— Winterborne. *Winterborne* ! Ouvrez les yeux... Voilà, c'est bien.

Rhys battit des paupières et prit lentement conscience qu'il était étendu sur le sol, dans un froid glacial. Une foule était attroupée autour de lui. On s'exclamait, posait des questions, criait des conseils. Et Severin était penché sur lui.

La douleur était atroce. Même s'il en avait connu de pires. Il avait beaucoup de mal à bouger et il sentait que quelque chose n'allait pas avec son bras gauche qui pendait, inerte.

— Le gamin ? souffla-t-il, se rappelant soudain l'effondrement du toit dans une pluie de tuiles.

— Il n'a rien. Il a essayé de vous faire les poches avant que je le chasse. La prochaine fois que vous risquerez votre vie pour autrui, je vous conseille de choisir quelqu'un d'utile à la société, pas un pickpocket, ajouta Severin, sarcastique.

— Je ne peux pas bouger le bras...

— Le gauche ? À mon avis, il est cassé. Je ne devrais pas avoir à vous le dire, mais quand un immeuble s'effondre, il faut *fuir*, pas se jeter dessous !

Une voix féminine impérieuse perça le brouhaha de la foule et le vrombissement des machines à vapeur :

— Laissez-moi passer ! Écartez-vous, s'il vous plaît !

Une femme vêtue de noir, le cou ceint d'un foulard vert, s'efforçait de se frayer un chemin dans la cohue. Elle n'hésitait pas à jouer de sa canne pour repousser les badauds trop lents à son goût. Parvenue devant Rhys, elle le jaugea du regard, puis s'agenouilla sans se soucier de salir sa jupe.

Severin lui jeta un regard contrarié.

— Mademoiselle, c'est très gentil de vouloir nous aider, mais...

— Je suis médecin, coupa-t-elle.

— Vous voulez dire infirmière ?

Ignorant la question, l'inconnue demanda à Rhys :

— Où avez-vous le plus mal ?

— À l'épaule.

— Remuez les doigts, je vous prie.

Il s'exécuta.

— Le membre est-il engourdi ? Ressentez-vous des picotements ?

— Engourdi, grinça Rhys entre ses dents.

La femme était jeune, moins de trente ans. Plutôt jolie, avec des cheveux châains et de grands yeux verts. Quoique mince, elle donnait une impression de robustesse.



Avec précaution, elle vérifia la mobilité de son bras et de son coude. Rhys grogna. Avec douceur, elle lui cala le bras contre le torse.

— Pardonnez-moi, murmura-t-elle en glissant la main sous le manteau de Rhys pour lui tâter l'épaule. La douleur explosa de nouveau et il vit des étoiles.

— *Aaaarhh !*

— Je ne pense pas qu'elle soit fracturée, dit-elle.

— Ça suffit, intervint Severin. Vous allez empirer ses blessures. Il nous faut un vrai médecin, pas...

— Je suis diplômée de la faculté de médecine. Et votre ami s'est luxé l'épaule. Donnez-moi votre cravate, nous devons lui immobiliser le bras avant de le transporter, ajouta-t-elle en dénouant son foulard.

— Le transporter où ?

— Mon cabinet se trouve à deux rues d'ici. Votre cravate, s'il vous plaît.

— Mais...

— Faites ce qu'elle vous dit, bon sang ! éructa Rhys qui avait l'épaule en feu.

Severin obtempéra en maugréant.

La jeune femme noua adroitement le foulard au niveau de la clavicule de Rhys, puis cala son coude dans la boucle. Après quoi, utilisant la cravate de Severin, elle immobilisa son bras blessé contre sa cage thoracique.

— Nous allons vous relever, dit-elle. Vous n'aurez pas à marcher longtemps. J'ai tout le matériel qu'il faut pour vous soigner dans mon cabinet.

De nouveau, Severin tenta d'intervenir :

— Écoutez, mademoiselle...

— Dr Gibson, corrigea-t-elle, la bouche pincée.

— *Docteur* Gibson, répéta-t-il avec ironie. Je vous présente M. Winterborne – propriétaire du grand magasin. Il lui faut un praticien expérimenté, qui soit titulaire d'un vrai diplôme et surtout...

— ... d'un pénis ? suggéra-t-elle, sarcastique. En effet, je ne dispose pas d'un tel attribut. Ce n'est toutefois pas nécessaire pour l'obtention d'un diplôme médical. Je suis vraiment médecin, et plus vite je remettrai son épaule en place, mieux votre ami se portera.

Severin ayant toujours l'air aussi sceptique, elle enchaîna :

— L'impotence fonctionnelle, la limitation mécanique de la rotation externe et l'importance du processus coracoïde indiquent une luxation postérieure. Il faut repositionner au plus vite la tête humérale dans la glène si nous voulons éviter toute lésion du nerf axillaire et subscapulaire.

Si Rhys avait moins souffert, il aurait éclaté de rire devant la mimique ahurie de Severin.

— Je vais vous aider à le relever, marmonna ce dernier.

Le trajet, quoique court, fut un véritable calvaire.

Severin persistait à bombarder de questions la jeune femme qui lui répondait avec une patience louable. Elle se nommait Garrett Gibson et elle était née dans la banlieue est de Londres. Après s'être inscrite à l'école d'infirmières de l'hôpital de son quartier, elle avait suivi les cours destinés aux étudiants en médecine. Trois ans plus tôt, elle avait passé sa thèse à l'université de la Sorbonne, à Paris, avant de revenir à Londres. Et comme nombre de praticiens, elle avait installé son cabinet chez elle, ou plus exactement au domicile de son père qui était veuf.

Ils atteignirent une maison à trois étages dans une rue où s'alignaient des maisons mitoyennes de style géorgien. Ces logements comportaient invariablement, et à chaque étage, une pièce en façade et une autre à l'arrière, l'escalier étant sur le côté.

Une servante vint leur ouvrir, et le Dr Gibson guida les deux hommes vers la pièce du fond. Ils découvrirent une salle d'examen d'une propreté méticuleuse, meublée d'une table d'auscultation, d'un

divan et d'un bureau. Une étagère en acajou remplie de livres occupait tout un pan de mur.

Rhys s'assit sur la table d'auscultation recouverte de cuir matelassé, qui pouvait se régler de manière à surélever la tête, le haut du torse ou les jambes du patient.

Après avoir confié son manteau et son chapeau à la domestique, le Dr Gibson débarrassa Rhys de l'écharpe improvisée.

— Avant de vous allonger, monsieur Winterborne, il faudrait que vous vous mettiez torse nu, lui dit-elle.

Il hocha la tête, le visage inondé d'une sueur froide.

— Comment puis-je aider ? s'enquit Severin.

— Commencez par lui enlever sa manche côté droit. Je me charge du bras gauche. Et manipulez-le le moins possible.

En dépit de leurs précautions, Rhys ne put s'empêcher de gémir quand ils lui ôtèrent son manteau. Il ferma les yeux, se sentit vaciller. Aussitôt la main de Severin se referma sur son épaule valide pour le maintenir.

Rhys comprit qu'il ne supporterait pas d'effectuer la même gymnastique pour enlever son gilet et sa chemise.

— Découpez tout le reste, grommela-t-il.

— Certainement, acquiesça le Dr Gibson. Monsieur Severin, tenez-le fermement

Rhys se força à garder les yeux ouverts tandis que la jeune femme lacérait rapidement ses vêtements à l'aide d'une lame de rasoir affûtée. Une chose était sûre : elle savait manier l'outil.

Observant son visage sérieux, il songea qu'elle avait dû faire preuve d'une force de caractère peu commune pour se tailler une place dans cet univers professionnel si masculin.

La chemise tomba.

— Bonté divine ! murmura Severin en découvrant le dos meurtri de Rhys. J'espère que vous interposer entre ce gamin et les tuiles en valait la peine, Winterborne.

— Bien sûr que cela en valait la peine, rétorqua le Dr Gibson qui s'était détournée pour fouiller dans un placard. Il lui a sauvé la vie. Et on ne sait jamais comment un enfant va tourner.

— Celui-ci sera à coup sûr un petit malfrat.

— Possible, reconnut-elle. Mais pas certain.

Elle tendit à Rhys un petit verre empli d'un liquide ambré.

— Tenez, buvez ceci.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Quelque chose qui vous aidera à vous détendre un peu.

Prudent, Rhys but une petite gorgée.

— Du whisky, constata-t-il, reconnaissant.

Et un bon millésime, par-dessus le marché.

Il vida le verre en quelques goulées, puis le tendit au médecin pour en redemander.

— Si vous voulez que je me détende, il faut y mettre la dose. Je suis gallois, ajouta-t-il devant son air sceptique.

Réprimant un sourire, elle lui en remit une rasade.

— Moi aussi j'ai besoin de me détendre, fit remarquer Severin.

— Il va pourtant falloir rester sobre, car j'ai besoin de votre concours, rétorqua-t-elle, amusée.

Elle récupéra le verre, puis glissa le bras dans le dos de Rhys.

— Monsieur Winterborne, nous allons vous aider à vous allonger. Doucement. Monsieur Severin, si vous voulez bien lui soulever les jambes...

Rhys s'étendit lentement, ravala un juron quand son dos toucha le cuir matelassé. La douleur irradiait en vagues dans tout son corps.

Du pied, le Dr Gibson actionna une pédale afin de remonter le plateau. Puis elle se plaça du côté du bras blessé.

— Monsieur Severin, mettez-vous face à moi, je vous prie. Je vais vous demander de passer votre bras autour de sa cage thoracique. Oui, comme cela.

Tout en suivant les instructions du médecin, Severin adressa à Rhys un sourire carnassier.

— Et que dites-vous de ces parts Hammersmith maintenant que vous êtes à ma merci ?

— Je les veux toujours, grinça Rhys.

Le Dr Gibson tendit une courte lanière de cuir vers la bouche de Rhys.

— Vous n'en aurez peut-être pas besoin, mais autant prendre des précautions, dit-elle. N'ayez pas peur, le cuir est propre. Je ne réutilise jamais les mêmes fournitures entre deux patients.

Rhys mordit dans la lanière.

Severin jeta un coup d'œil dubitatif à la jeune femme.

— Êtes-vous sûre d'être assez forte pour exécuter la manipulation ?

— Vous voulez que nous fassions un bras de fer pour en avoir la preuve ?

Rhys ne put retenir un rire. Vexé, Severin répliqua :

— Surtout pas, j'aurais trop peur de me faire battre à plate couture, docteur Gibson.

— Je ne dis pas que je gagnerais, il se pourrait cependant que je vous donne du fil à retordre, riposta-t-elle en souriant.

Elle saisit le poignet de Rhys et, de l'autre main, lui agrippa fermement le biceps.

— Tenez-le bien, recommanda-t-elle à Severin.

D'un geste fluide et assuré, elle leva le bras de Rhys en lui imprimant un mouvement de rotation... et l'articulation reprit sa place.

La douleur torturante s'apaisa aussitôt et Rhys poussa un grognement de soulagement. Tout son corps se détendit. Tournant la tête, il cracha la lanière de cuir et exhala un long soupir.

— Merci !

— Vous voilà comme neuf, dit-elle d'un air satisfait, après l'avoir palpé pour vérifier que tout était rentré dans l'ordre.

— Bien joué, la félicita Severin. Vous êtes très douée, docteur Gibson.

— Je préfère le mot « compétente ». Mais merci quand même.

Actionnant de nouveau la pédale, elle abaissa la table d'examen. Puis elle alla chercher une large bande de tissu dans un placard et, après avoir aidé Rhys à se redresser en position assise, elle entreprit de lui confectionner une écharpe.

— Durant les prochains jours, votre épaule va gonfler et vous faire de plus en plus mal. Tâchez de vous servir normalement de votre bras, sinon les muscles risquent de s'atrophier. Pour aujourd'hui, gardez l'écharpe et ménagez-vous. Vous aurez peut-être un peu de mal à dormir durant quelques nuits. Je vais vous prescrire un calmant. Une cuillerée au moment du coucher, pas plus.

Elle récupéra le manteau de Rhys, le drapa sur ses épaules.

— Je vais héler un fiacre, annonça Severin. On ne va pas laisser Winterborne se promener torse nu dans les rues de Londres ou toutes les femmes vont s'évanouir.

Il quitta la salle. Rhys attrapa maladroitement son porte-monnaie dans sa poche intérieure.

— Vos honoraires ? s'enquit-il.

— Un florin.

La somme correspondait à la moitié des quatre shillings qu'aurait exigés le Dr Havelock, le praticien qui s'occupait de soigner le personnel de Winterborne's.

Rhys prit une pièce et la tendit à la jeune femme.

— Vous êtes très compétente, docteur Gibson, déclara-t-il avec gravité.

Elle le remercia d'un sourire, sans rougir ni le démentir. Décidément, cette femme hors du commun lui plaisait. En dépit des barrières évidentes qui se dresseraient sur sa route, il lui souhaitait une grande réussite professionnelle.

— Je n'hésiterai pas à recommander vos services, assura-t-il.

— C'est très gentil à vous, monsieur Winterborne. Malheureusement mon cabinet risque de fermer avant la fin du mois.

Le ton était détaché, mais son regard s'était assombri.

— Puis-je vous demander pourquoi ?

— Les patients sont rares. Les gens pensent qu'une femme n'a ni la force physique ni les capacités intellectuelles pour exercer la médecine. Je me suis aussi entendu dire qu'une femme était incapable de tenir sa langue et qu'elle violerait forcément le secret médical.

— J'ai moi-même souffert de préjugés. La seule façon de les combattre, c'est de démontrer aux gens qu'ils sont dans l'erreur.

— Sans doute, reconnut-elle, l'air lointain.

Elle commença à ranger son matériel.

— Quels sont vos atouts ? demanda-t-il.

Elle lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Je vous demande pardon ?

— Il faut savoir se vendre. Quels sont vos atouts ?

La mine songeuse, elle lui fit face.

— Quand j'étais infirmière et que je travaillais avec un chirurgien, j'ai obtenu des certificats en anatomie, en physiologie et en chimie. À la Sorbonne, j'ai suivi des cours d'anatomie en candidat libre pendant deux ans, puis une formation de sage-femme pendant trois ans. J'ai aussi brièvement étudié sous la férule de sir Joseph Lister, qui m'a enseigné toutes les techniques d'asepsie chirurgicale. En résumé, je suis très qualifiée. Et j'aurais pu soigner un grand nombre de personnes si seulement...

Sa voix s'éteignit.

Rhys tira sa carte de visite de son portefeuille et la lui tendit.

— Présentez-vous avec cette carte lundi matin au grand magasin Winterborne's, à 9 heures précises, et demandez Mme Fernsby.

La jeune femme ouvrit de grands yeux.

— Puis-je savoir pourquoi ?

— J'emploie un médecin qui est chargé de veiller sur la santé d'un millier d'employés. C'est un vieux bonhomme acariâtre, mais un type bien. Il me faudra son accord. Je ne pense toutefois pas qu'il verra une objection à vous embaucher. Je sais qu'il a besoin d'aide, en particulier pour les accouchements. Il doit rester longtemps au chevet des parturientes et il dit qu'avec ses rhumatismes, ce n'est plus de son âge. Si cela vous convient...

Le Dr Gibson battit des paupières.

— Oui. Naturellement. Merci. Je serai là lundi matin, confirma-t-elle avec un sourire radieux.

— Parfait.

— On ne peut pas dire que la journée ait bien tourné pour vous, monsieur Winterborne, pour moi, en revanche, elle est excellente.

En découvrant un Rhys crasseux, échevelé et torse nu sous son manteau, Mme Fernsby ouvrit des yeux horrifiés.

— Doux Jésus, monsieur Winterborne, que s'est-il passé ? Des brutes vous sont tombées dessus ? Des malandrins ?

— Non, un immeuble, en fait.

— Que...

— Je vous expliquerai plus tard, Fernsby. Pour le moment, j'ai besoin d'une chemise.

Avec une grimace de douleur, il pêcha une ordonnance dans la poche de son manteau et la lui tendit.

— Donnez ceci à l'apothicaire, qu'il me prépare une potion. Je me suis luxé l'épaule et cela fait un mal de chien. Dites aussi à mon notaire de me retrouver dans mon bureau d'ici à une demi-heure.

— Chemise, potion, notaire, répéta Mme Fernsby, avant de demander : Vous comptez attaquer en justice le propriétaire de l'immeuble ?

— Non, mais j'ai besoin de modifier mon testament au plus vite, soupira Rhys en se laissant tomber dans le fauteuil derrière son bureau.

— Vous ne préférez pas rentrer d'abord chez vous pour vous rafraîchir ? Vous êtes plutôt... mal en point.

— Non, cela ne peut attendre. Dites à Quincy de m'apporter de l'eau chaude et une serviette, que je fasse un brin de toilette. Et qu'on m'apporte du thé... non, du café.

— Dois-je prévenir le Havelock ?

— Inutile, j'ai été soigné par le Dr Gibson. Elle viendra d'ailleurs lundi matin à 9 heures. Je vais l'engager pour travailler au magasin.

Les sourcils de Mme Fernsby dansèrent au-dessus de la monture de ses lunettes.

— *Elle ?*

— Oui, elle. Vous ignorez qu'il y a des femmes médecins ?

— J'en ai entendu parler, mais je n'en ai jamais vu.

— Vous en verrez une lundi.

— Bien, monsieur, murmura Mme Fernsby avant de quitter le bureau.

Gauchement, Rhys tendit la main vers le bocal de pastilles, en prit une qu'il goba, puis il rajusta son manteau sur ses épaules.

Enfin seul, il se confronta à la pensée terrible qui l'avait assailli sur le chemin du retour.

Que serait-il advenu de Helen s'il avait été tué dans l'éboulement de l'immeuble ?

Il avait toujours vécu sans souci du danger, prenant des risques calculés, sans jamais sacrifier son plaisir. Il avait déjà accepté l'idée qu'un jour son commerce continuerait sans lui. Il projetait d'abandonner la gestion à son comité directeur, composé d'experts en qui il avait toute confiance et d'amis fidèles. Sa mère ne manquerait jamais de rien, mais elle n'avait aucun désir de gérer la société et ne le méritait pas non plus. Et il avait également prévu de faire des legs généreux à certains employés, comme Mme Fernsby, ainsi qu'à quelques parents éloignés.

Pour l'heure, cependant, Helen n'était pas mentionnée dans son testament. Si par malheur il avait connu une fin tragique sur ce chantier de construction, elle se serait retrouvée démunie, déshonorée et peut-être enceinte de ses œuvres...

En réalisant à quel point elle se trouvait dans une position vulnérable – à cause de lui –, il en avait eu des sueurs froides.

La migraine lui taraudait les tempes. Son bras valide calé sur le bureau, il posa le front au creux de son coude et tenta de mettre de l'ordre dans ses pensées chaotiques.

S'il voulait protéger l'avenir de Helen, il lui fallait prendre des mesures immédiates. La protéger sur le long terme était cependant plus compliqué.

Comme toujours, ses collaborateurs firent preuve de zèle et d'efficacité. Quincy, le vieux valet qu'il avait débauché chez Devon Ravenel quelques semaines plus tôt, lui apporta une chemise et un gilet propres, ainsi qu'un pichet d'eau chaude et une trousse d'accessoires de toilette. D'ordinaire impassible en toutes circonstances, Quincy ne put retenir un claquement de langue réprobateur à la vue de son maître. Maugréant, il entreprit de le nettoyer, puis, son peigne en main, s'appliqua à le rendre un peu plus présentable.

Enfiler la chemise et le gilet propres se révéla plus difficile. Comme l'avait prédit le Dr Gibson, son épaule le faisait de plus en plus souffrir.

Après que Mme Fernsby lui eut apporté la potion concoctée par l'apothicaire, ainsi qu'un pot de café et une bouteille de cognac, Rhys se sentit fin prêt pour recevoir son notaire.

Charles Burgess se présenta quelques instants plus tard. Partagé entre l'inquiétude et l'amusement, il remarqua :

— Ma foi, vous me rappelez certain mauvais garçon que j'ai connu autrefois dans High Street.

Par le passé, Burgess avait aidé le père de Rhys à régler certaines questions juridiques. Lorsque l'épicerie familiale était devenue un vaste empire commercial, Rhys s'était tout naturellement attaché ses services. Désormais le juriste aux cheveux grisonnants faisait partie du comité directeur. Meticuleux, intuitif et plein de ressources, il savait naviguer dans les eaux troubles de la législation tel un saumon dans les rivières galloises.

— Mme Fernsby m'a dit que vous aviez eu un accident de chantier ?

Il s'assit en face de Rhys, tira un calepin et un crayon de la poche intérieure de son manteau.

— En effet, confirma Rhys. Ce qui m'a amené à comprendre qu'il me fallait modifier mon testament sans délai.

Il annonça alors ses fiançailles et livra une version expurgée des récents événements.

Le notaire l'écouta avec attention tout en prenant des notes.

— Vous désirez donc assurer l'avenir de lady Helen, dès lors que vous serez légalement unis et que le mariage sera consommé ?

— Non, je souhaite que les modifications prennent effet dès maintenant. Je ne veux pas qu'elle se retrouve dans le besoin au cas où il m'arriverait malheur avant notre mariage.

— Si je puis me permettre, vous n'avez aucune obligation morale envers lady Helen tant qu'elle n'est pas votre épouse aux yeux de la loi.

— Je souhaite lui transmettre un capital de cinq millions de livres immédiatement.

Le notaire afficha une expression stupéfaite.

— Il est possible qu'elle attende un enfant, expliqua Rhys sans détour.

— Je vois.

Le crayon courait sur le papier.

— Dans le cas où un enfant naîtrait dans les neuf mois qui suivraient votre décès, souhaitez-vous également lui transmettre un capital ?

— Certes. Il – ou elle – héritera du magasin. Et s'il n'y a pas d'enfant, tout ira à lady Helen.

Le crayon s'immobilisa.

— C'est peut-être déplacé de ma part de faire cette observation mais vous ne la connaissez que depuis quelques semaines.

— Telle est ma volonté, point final.

Helen avait pris des risques insensés pour lui. Elle s'était donnée à lui sans conditions. C'était bien le moins qu'il puisse faire en contrepartie.

Bien sûr, il n'avait pas l'intention de mourir de sitôt. Il était en excellente santé et avait encore de nombreuses années à vivre. Toutefois, l'accident survenu sur le chantier – sans parler de la collision ferroviaire un mois plus tôt – lui avait rappelé qu'il était comme tout un chacun soumis aux caprices du destin.

S'il devait disparaître, il voulait que tous ses biens aillent à Helen.

*Tous.* Y compris le magasin.

## 9

Kathleen et Devon arrivèrent à Ravenel House à l'heure du thé, qui venait d'être servi dans le salon.

Kathleen pénétra dans la pièce et vint embrasser Helen comme si elles avaient été séparées deux mois et non deux jours. Helen lui répondit tout aussi affectueusement. Depuis la mort de Théo, Kathleen était devenue une sorte de grande sœur pour elle, ou du moins une confidente et une véritable amie.

Quand Théo avait épousé Kathleen, tout le monde avait espéré qu'elle réussirait à l'apaiser. Comme des générations de Ravenel dont les ancêtres s'étaient distingués au combat au temps de la conquête normande, Théo avait hérité d'un tempérament belliqueux qui, s'il faisait merveille sur un champ de bataille, n'avait pas sa place en société.

Lorsqu'il avait hérité du titre de comte, le domaine d'Eversby Priory tombait en ruine. Le manoir était délabré, les métayers mouraient de faim et les terres mal entretenues avaient besoin d'un nouveau système de drainage. Nul ne saurait jamais ce que Théo aurait fait en tant que comte de Trenear car, trois jours après son mariage, il avait piqué une rage et, contre toute raison, s'était entêté à monter un pur-sang mal débourré. Sa monture l'avait désarçonné et il s'était brisé la nuque.

Kathleen, Helen et les jumelles s'attendaient à devoir quitter le domaine quand le nouveau comte, Devon Ravenel – un lointain cousin de Théo – viendrait prendre possession de son héritage. À leur grande surprise, non seulement il leur avait permis de rester, mais il s'était de surcroît totalement investi dans ses nouvelles responsabilités. Décidé à sauver Eversby Priory, il s'était attaché à rendre le domaine viable, aidé de son frère cadet Weston. Et comme il ignorait tout de la gestion d'une grande exploitation, il avait appris tout ce qu'il pouvait sur les techniques agricoles les plus modernes.

Kathleen alla embrasser les jumelles. Sa chevelure auburn flamboyait dans la lumière grise de cette journée d'hiver. Petite et menue, elle était d'une beauté exceptionnelle, le côté félin de ses traits étant accentué par ses yeux couleur d'ambre en amande et ses pommettes saillantes.

— Oh, mes chéries, vous m'avez manqué ! s'exclama-t-elle. Tout va pour le mieux. J'ai tellement de choses à vous raconter !

— Moi aussi, dit Helen avec un sourire hésitant.

— Pour commencer, annonça Kathleen, nous avons ramené de la compagnie.

— Notre cousin Weston ? hasarda Helen.

À cet instant, un concert d'aboiements retentit dans le hall.

— Napoléon et Joséphine ! s'écria Pandora.

— Vous leur manquez trop, expliqua Kathleen. Nous n'avons pas eu le cœur de les laisser là-bas. Il n'y a plus qu'à espérer qu'ils se tiendront tranquilles, sinon retour direct dans le Hampshire.

Les deux petits épagneuls noirs firent irruption dans le salon en jappant, tout excités. Ils sautèrent sur les jumelles qui se laissèrent tomber par terre pour les câliner et jouer avec eux. À quatre pattes, Pandora



fit mine de se jeter sur Napoléon qui roula sur le dos en signe de joyeuse capitulation.

Kathleen ouvrit la bouche, prête à sermonner les jumelles, puis se contenta de secouer la tête en riant.

Devon, lord Trenear, entra à son tour et sourit en découvrant la scène.

— Comme c'est charmant, commenta-t-il. On se croirait dans un tableau de Degas que l'on nommerait *Jeunes filles sages à l'heure du thé*.

Brun, les yeux bleus, le comte était un bel homme dont le passé devait regorger d'aventures, devinaient-on. Son regard dévia sur Kathleen et se réchauffa aussitôt d'une lueur passionnée, tel celui d'un homme amoureux pour la première fois de sa vie. Il vint se placer derrière la jeune femme et, une main posée sur son épaule, cala le menton sur le sommet de son crâne.

Jamais Helen ne l'avait vu se conduire aussi familièrement avec Kathleen.

— Avez-vous été sages durant notre absence ? s'enquit-il.

— Deux d'entre nous l'ont été, répondit Cassandra.

— Pandora, qu'avez-vous encore fait ? demanda Kathleen d'un ton accusateur.

— Pourquoi pensez-vous tout de suite que je suis fautive ? se récria Pandora.

Un éclat de rire général salua cette remarque indignée. Tenant dans les bras Napoléon qui se tortillait en lui léchant le visage, Pandora se releva et observa d'un air malicieux :

— Et puisque nous en sommes à poser des questions... Kathleen, qu'est-ce que cette bague à votre annulaire ?

Tous les regards convergèrent sur ladite bague.

Rayonnante, Kathleen leva la main pour que chacun puisse admirer le rubis d'une teinte rare, appelée sang de pigeon, serti dans un anneau d'or jaune filigrané.

Cassandra abandonna Joséphine et sauta sur ses pieds pour se joindre à Pandora et à Helen qui s'étaient approchées.

— Juste avant de prendre le train pour le Hampshire, Devon et moi nous sommes mariés devant un juge de paix, annonça Kathleen.

La nouvelle provoqua des cris de joie chez les trois sœurs Ravenel. Cela dit, elles n'étaient pas si surprises que cela. Ces derniers mois, toute la maisonnée avait perçu l'attirance grandissante entre Devon et Kathleen.

— C'est merveilleux, se réjouit Helen.

— J'espère que vous ne m'en voudrez pas de m'être mariée alors que je suis encore en deuil. Je ne voudrais pas que vous pensiez que j'ai oublié Théo, ou que je ne respecte pas sa mémoire. Mais comme vous l'avez sans doute deviné, j'en suis venu à éprouver un profond respect et de l'affection pour Devon, et nous avons décidé...

— De l'affection ? répéta Devon en haussant les sourcils.

Kathleen avait grandi au sein d'une famille pudibonde où exprimer ses émotions était très mal vu. Elle était d'un naturel réservé et Devon ne pouvait s'empêcher de la taquiner à ce sujet.

— De l'amour, murmura-t-elle en rougissant.

— Pardon ? Je n'ai pas entendu, prétendit-il en portant la main à son oreille.

— Je suis amoureuse de vous. Je vous adore, lâcha-t-elle. Je peux continuer maintenant ?

— Oui, vous pouvez.

— Comme je le disais, reprit Kathleen, nous avons décidé qu'il valait mieux nous marier sans attendre.

— C'est magnifique, dit Cassandra, mais pourquoi n'avez-vous pas attendu un peu pour que nous puissions organiser un vrai mariage ?

— Je vous l'expliquerai plus tard. Pour l'instant, prenons le thé.

— Vous n’avez qu’à nous expliquer pendant le thé, insista Pandora.

— Ce n’est pas vraiment le moment, répliqua Kathleen, évasive.

Forte de son expérience toute neuve, Helen comprit.

Kathleen attendait un enfant. C’était l’explication la plus logique à ce mariage précipité et à son incapacité à en expliquer la raison à une jeune fille de dix-neuf ans.

Helen s’empourpra en songeant que Devon et Kathleen avaient partagé le même lit avant d’être légalement unis. C’était un peu choquant.

Cela dit, elle était fort mal placée pour les juger.

Pandora ne lâchait pas l’affaire.

— Mais pourquoi...

— Oh, regardez, les chiens sont en train de fureter autour de la table ! s’exclama Helen. Venez tous vous asseoir, je vais servir le thé. Kathleen, donnez-nous des nouvelles de cousin Weston.

Kathleen adressa un regard reconnaissant à Helen, avant d’aller s’asseoir dans la bergère.

Comme prévu, ce changement de sujet divertit l’attention des jumelles. Weston, le frère de Devon, était un séduisant gremlin qui tentait de se faire passer pour beaucoup plus cynique qu’il n’était en réalité. Les jumelles l’adoraient et il les traitait avec affection et bienveillance, se comportant un peu comme le grand frère qu’elles n’avaient pas vraiment eu, car Théo avait passé la majeure partie de son enfance au pensionnat avant de s’installer à Londres.

La conversation roula bientôt sur Eversby Priory. Devon décrivit l’immense gisement d’hématite qui venait d’être découvert et qu’il s’apprêtait à exploiter.

— Cela signifie-t-il que nous sommes riches ? risqua Pandora.

— Ce n’est pas poli de le demander, fit Kathleen. Mais, oui, nous le sommes.

Les jumelles poussèrent des hourras.

— Aussi riches que M. Winterborne ? voulut savoir Cassandra.

— Idiote, l’invectiva sa jumelle. Personne n’est aussi riche que M. Winterborne.

Notant la mine soudain renfrognée de Devon, Pandora murmura :

— Zut, j’avais oublié qu’il ne fallait plus prononcer son nom.

Devon ramena la conversation sur le domaine, et les filles, tout ouïe, l’écoutèrent décrire la future gare qui serait bientôt construite au village. Tout le monde convint que ce serait bien pratique d’avoir un accès au train si près du domaine, alors qu’auparavant il fallait se rendre à la gare d’Alton.

Le rituel du thé était toujours un moment privilégié chez les Ravenel, qui n’avaient jamais dérogé à cette tradition, même à l’époque où le dénuement les contraignait à d’autres sacrifices. On utilisait un ravissant service en porcelaine, des plateaux en argent massif et des présentoirs à trois étages surchargés de douceurs : scones croustillants, brioches aux fruits secs, toasts au fromage de chèvre frais et minuscules sandwiches au cresson ou aux œufs mimosa. Toutes les cinq minutes, un domestique venait remplir la théière ou le pot à lait.

La famille bavardait avec animation. Si Helen s’efforçait de participer, elle ne pouvait s’empêcher de jeter de fréquents coups d’œil à l’horloge posée sur le manteau de la cheminée. Celle-ci venait de sonner cinq coups. Il ne restait plus que quatre-vingt-dix minutes avant que l’heure officielle des visites soit passée.

Helen prit un scone, le coupa en deux, puis, saisissant un petit rayon de miel, elle laissa couler le liquide doré sur le gâteau encore chaud. Elle attendit un instant que le miel tiédisse avant de croquer une bouchée. C’était délicieux. Mais, tenaillée par l’anxiété, elle eut du mal à déglutir. Elle but une gorgée de thé, hochant la tête face à Cassandra qui jacassait alors qu’elle n’avait pas écouté un mot de son verbiage.

— Que c'est agréable de prendre le thé en famille, déclara Kathleen en posant sa serviette à côté de son assiette. À présent, je vais aller faire une petite sieste. La journée a été fatigante. Nous nous reverrons au dîner.

Devon se précipita pour l'aider à se lever.

— Il n'est pas encore 19 heures, objecta Helen, désespérée. C'est le jour des visites, quelqu'un pourrait passer.

— J'en doute, répondit Kathleen. Devon était absent et nous n'avons pas envoyé d'invitations. À moins que vous n'attendiez quelqu'un, Helen ?

Le silence retomba et l'on n'entendit plus que le tic-tac de l'horloge.

Helen se jeta à l'eau.

— Oui, j'attends quelqu'un.

— Qui ? demandèrent Kathleen et Devon d'une même voix.

À cet instant, le premier valet entra et annonça :

— Milord, monsieur Winterborne demande à être reçu.

*Tic-tac. Tic-tac. Tic-tac.*

Helen avait déjà les nerfs à fleur de peau. Son pouls s'emballa tandis que Devon lui décochait un regard acéré.

— L'avez-vous fait entrer ? demanda-t-il au valet.

— Oui, milord. Il attend dans la bibliothèque.

Helen s'obligea à dire d'une voix posée :

— Je vous en prie, ne le renvoyez pas.

— Je n'en ai pas l'intention, rétorqua Devon, dont le ton n'en était pas moins menaçant.

Kathleen lui effleura le bras et lui murmura quelques mots. La lueur meurtrière s'éteignit dans les yeux de Devon, mais on sentait qu'il bouillonnait de colère.

— Restez ici, intima-t-il, avant de quitter le salon à grands pas.

## 10

L'air étonnamment calme, Kathleen se rassit dans la bergère.

— Voulez-vous une autre tasse de thé, Helen ?

— Oui, merci.

Helen jeta un regard implorant aux jumelles.

Vous pourriez peut-être sortir les chiens dans le jardin ? suggéra-t-elle.

Les filles obéirent de bonne grâce et quittèrent la pièce en claquant dans leurs mains. Les deux épagneuls bondirent dans leur sillage.

Dès qu'elles furent seules, Kathleen demanda d'un ton pressant :

— Helen, que diable fait M. Winterborne ici ? Et comment saviez-vous qu'il devait venir ?

Helen glissa le doigt sous son col et tira sur le ruban de soie qu'elle portait autour du cou et auquel était suspendue la bague en pierre de lune.

Elle le dénoua, récupéra le bijou qu'elle glissa à son doigt.

— Je suis allée le voir hier, dit-elle simplement en tendant la main pour montrer la bague à Kathleen.

Cette dernière la dévisagea avec stupeur.

— Vous êtes allée au domicile de M. Winterborne seule ?

— Oui.

— Était-ce à sa demande ? Vous a-t-il envoyé sa voiture ? Comment...

— Non, c'était à mon initiative. Il ne se doutait de rien.

— Et il vous a offert cette bague ?

Helen eut un petit sourire :

— C'est moi qui la lui ai réclamée. En fait, je l'ai même exigée. Je n'aimais pas le diamant qu'il m'avait offert.

— Oui, je sais, mais pourquoi...

— Kathleen, je veux épouser M. Winterborne. Je sais que Devon et vous souhaitez me protéger et j'ai toute confiance en votre jugement, mais depuis la rupture de nos fiançailles je suis sur des charbons ardents. J'ai réalisé que je m'étais attachée à lui et...

— Helen, vous ignorez certaines choses...

— Non. Hier, M. Winterborne m'a avoué qu'il s'était conduit de manière fort grossière avec vous. Il le regrette beaucoup et il est venu ici pour vous présenter ses excuses. Il a agi sous le coup de la colère et du dépit et... soyez certaine qu'il ne pensait pas ce qu'il vous a dit.

Kathleen se frotta les paupières d'une main lasse.

— Je m'en suis rendu compte sur l'instant. Le problème, c'est que Devon est arrivé à ce moment-là, et qu'il en a assez entendu pour se mettre dans une rage noire. Et, hélas, les faits sont trop récents pour

qu'il puisse considérer la situation d'un point de vue objectif.

— Et vous ? s'enquit Helen avec angoisse.

— Je peux comprendre et pardonner quelques paroles offensantes. Mes réticences concernant M. Winterborne n'ont rien à voir avec ce qui s'est passé chez lui l'autre jour. Je continue de penser que vous n'avez rien en commun. Bientôt vous ferez vos débuts dans le monde et vous ferez la connaissance de jeunes gens distingués qui...

— Qui ne m'auraient pas accordé la moindre attention à l'époque où je n'avais pas de dot, coupa Helen. Du reste, je n'ai pas besoin d'établir des comparaisons : c'est M. Winterborne que je désire épouser. Je le préfère à tout autre.

Manifestement, Kathleen avait du mal à comprendre.

— Il y a moins d'une semaine, vous étiez en larmes parce qu'il vous avait embrassée.

— C'est vrai. Et, comme d'habitude, vous m'avez donné de précieux conseils. Vous m'avez dit qu'un jour, quand j'aurais trouvé l'homme de ma vie, s'embrasser me paraîtrait merveilleux. Et vous aviez raison.

— Il... vous l'avez laissé...

— Je ne nourris pas d'illusions sur M. Winterborne, Kathleen. Du moins, pas beaucoup. Il est impitoyable, ambitieux et très autoritaire. Peut-être n'est-il pas un vrai gentleman, mais il a son propre code de l'honneur. Et... il a un faible pour moi, ajouta Helen avec un sourire émerveillé. Je crois que je suis devenue son talon d'Achille et... il en avait grand besoin.

— Combien de temps êtes-vous restée chez lui ? Qui vous a vus ensemble ?

Kathleen songeait déjà à protéger la réputation de Helen et, selon toute vraisemblance, Devon réagirait de même. Helen comprenait maintenant pourquoi Rhys avait tenu à la compromettre. La tactique était imparable.

— Kathleen, je suis compromise.

— Pas nécessairement. Il y aura peut-être quelques rumeurs, mais...

— Non, nous devons nous marier.

Face à la mine perplexe de sa belle-sœur, Helen articula :

— Je n'ai pas le choix.

Kathleen comprit enfin.

— Oh ! Vous avez...

— Oui.

Kathleen retomba dans un silence abasourdi. Ses yeux couleur d'ambre reflétaient à présent une profonde anxiété.

— Pauvre Helen, dit-elle enfin. Vous ne saviez pas à quoi vous attendre. Vous avez dû être effrayée. Je vous en prie, ma chérie, vous a-t-il forcée...

— Non, cela ne s'est pas passé ainsi. J'étais consentante. M. Winterborne a pris le temps de m'expliquer ce qui allait se passer, et l'expérience s'est révélée... plaisante. J'y ai pris du plaisir. C'est sans doute honteux de ma part...

Kathleen lui tapota la main.

— N'ayez pas honte. Certaines personnes pensent que les femmes ne devraient pas prendre de plaisir, or, selon moi, cela rend la chose beaucoup plus attirante.

Helen avait toujours aimé la nature pragmatique de Kathleen, mais jamais plus qu'en cet instant.

— Je pensais que vous me désapprouveriez.

— Je n'irai pas jusqu'à prétendre que la nouvelle me fait bondir de joie. Ce serait toutefois malvenu de ma part de vous reprocher une faute que j'ai moi-même commise. Et puisque nous parlons en toute

franchise... sachez que je suis enceinte.

— Je m'en doutais, murmura Helen. Je ne voyais pas d'autre raison à ce mariage précipité.

— Hormis le fait, bien sûr, que je suis follement amoureuse.

Pensive, Kathleen se mit à grignoter un morceau de sucre.

— Helen, j'ignore ce que vous savez au juste concernant les relations charnelles. Avez-vous réfléchi aux conséquences éventuelles ?

— Oui, je sais qu'il est possible que je sois enceinte.

— À moins qu'il n'ait pris... certaines précautions.

Comme Helen la fixait sans comprendre, Kathleen poursuivit :

— Puis-je vous poser une question très intime ?

Helen hocha la tête.

— Était-il encore... en vous... quand il a atteint la jouissance ?

— Je ne suis pas sûre.

— Hum. Il faudra que nous ayons une petite conversation, toutes les deux. Il semblerait que M. Winterborne ne vous ait pas tout expliqué.

Kathleen saisit la petite montre en or qu'elle portait autour du cou, suspendue à une chaînette, et tapota le boîtier contre ses lèvres.

— Bien, qu'allons-nous faire maintenant ? murmura-t-elle, songeuse.

— J'espère que Devon et vous ne vous opposerez plus à notre mariage.

— Personnellement, je n'y vois plus aucune objection. Et je vous dois bien cela, pour m'être ingérée dans votre relation. Je vous demande pardon, Helen. Je pensais vraiment agir dans votre intérêt.

— Je sais. N'y songez plus, je vous en prie. Tout est bien qui finit bien.

— Vous trouvez ? Il est vrai que vous avez l'air heureuse, constata Kathleen. Se pourrait-il que vous soyez amoureuse, vous aussi ?

Avec un petit rire tremblé, Helen porta les mains à ses joues en feu.

— Je crois, souffla-t-elle. Il me suffit de penser qu'il est ici, tout près, pour avoir des palpitations. J'ai chaud, j'ai froid et... j'ai du mal à respirer. C'est l'effet de l'amour, à votre avis ?

— Cela, c'est plutôt l'effet du désir. Cela devient de l'amour quand on retrouve le souffle, murmura Kathleen qui, tout à ses réflexions, pliait et dépliait distraitemment la serviette posée sur ses genoux. Il va falloir se montrer prudentes. Devon ne doit pas savoir que vous avez couché avec M. Winterborne. Il serait sans doute bien moins compréhensif que moi. Il y verrait un affront à l'honneur de la famille et... Oh, je ne veux même pas y penser ! Mais je tâcherai de l'amadouer pour qu'il accepte ce mariage. Cela risque toutefois de prendre un peu de temps.

— M. Winterborne a l'intention de tout lui révéler ce soir.

Kathleen sursauta.

— Quoi ? Mais vous avez dit qu'il était venu présenter ses excuses ?

— Entre autres. Il va demander la bénédiction de Devon, mais si celui-ci la lui refuse, il compte lui dire que je ne suis plus vierge.

— Seigneur ! gémit Kathleen en se levant d'un bond. Il faut empêcher cela !

— Il est peut-être déjà trop tard.

— J'en doute, objecta Kathleen qui fonça vers la porte. Sinon nous aurions entendu des bruits de bagarre.

Helen se précipita à sa suite. Les deux femmes atteignaient le palier lorsqu'un rugissement retentit au rez-de-chaussée, suivi d'un fracas de verre brisé.

— Trop tard, marmonna Kathleen.

Elles dévalèrent l'escalier, traversèrent le hall en courant et firent irruption dans la bibliothèque.

La pièce était sens dessus dessous. Le guéridon était les pieds en l'air. Des livres et des morceaux de porcelaine jonchaient le tapis. Entre jurons et invectives, les deux hommes étaient en train de s'empoigner. Devon poussa Rhys de toutes ses forces contre le mur.

Ce dernier s'effondra en lâchant un cri rauque.

Helen se rua vers lui tandis qu'il basculait sur le flanc.

Devon fit mine de se jeter sur Rhys, mais Kathleen s'interposa.

— *Devon !* hurla-t-elle.

— Ôtez-vous de mon chemin, gronda son mari, le visage assombri par la fureur.

Sa cousine avait été déshonorée, et il entendait laver l'affront dans le sang. Seules deux personnes au monde étaient capables de lui faire entendre raison quand il était dans cet état : son frère Weston, et Kathleen.

— Laissez-le, ordonna cette dernière. Vous voyez bien que vous l'avez blessé.

— Pas suffisamment !

Il ébaucha un geste pour la repousser.

— Devon, *non*.

Fermement campée sur ses pieds, Kathleen ne bougea pas d'un pouce. Spontanément, elle posa la main sur son ventre, et ce geste suffit à désarmer Devon. Le souffle court, il se pétrifia.

Comprenant qu'elle avait l'avantage, Kathleen en profita sans vergogne.

— Il faut éviter tout bouleversement dans mon état.

— Vous comptez utiliser cet argument chaque fois que vous ne serez pas d'accord avec moi ? grogna-t-il.

— Seulement pendant les sept prochains mois. Ensuite il me faudra en trouver un autre.

Elle s'approcha, se pressa contre lui. Comme il l'entourait de ses bras, elle glissa une main apaisante sur sa nuque.

— Vous savez bien que je ne peux pas vous laisser commettre un meurtre. Cela nous mettrait en retard pour dîner et ce serait la pagaille à l'office.

Recroquevillé par terre, Rhys semblait souffrir le martyr. Helen s'agenouilla près de lui.

— Où avez-vous mal ? murmura-t-elle. C'est votre dos ?

— L'épaule. Luxée... ce matin, répondit-il les dents serrées.

— Mon Dieu ! Avez-vous vu un médecin ?

— Oui...

Il remua les doigts de la main gauche avec précaution.

— Ça va, marmonna-t-il en commençant à se redresser.

Helen voulut l'aider, mais il poussa une plainte sourde et elle comprit que son flanc était également endolori.

— Il n'y a pas que l'épaule, remarqua-t-elle.

Il eut un rire bref.

— *Cariad*, je ne suis que plaies et bosses.

Tant bien que mal, il réussit à s'asseoir et pivota pour appuyer son dos contre le sofa. Puis, fermant les yeux, il exhala un long soupir.

— Que puis-je faire ? demanda Helen.

D'un geste tendre, elle repoussa une boucle brune qui lui tombait sur le front. Il rouvrit les yeux, l'enveloppa d'un regard brûlant :

— Épousez-moi.

Elle sourit en dépit de son inquiétude, caressa sa joue râpeuse.

— Je vous ai déjà dit oui.

Devon s'approcha et demanda d'un ton brusque :

— Qu'est-ce qui vous arrive, Winterborne ?

— Vous venez de le pousser contre le mur, lui rappela Kathleen.

— J'ai fait bien pire dans le passé et je ne l'ai jamais envoyé au sol.

Les deux hommes fréquentaient le même club sportif et s'étaient régulièrement entraînés l'un contre l'autre, à la boxe ou à la savate – une forme de lutte née dans les rues de Paris.

— M. Winterborne s'est démis l'épaule ce matin, expliqua Helen.

Devon écarquilla les yeux, puis :

— Pourquoi diable ne me l'avez-vous pas dit ?

— Cela aurait fait une différence ? riposta Rhys.

— Après toutes les insanités que vous m'avez racontées ? Sûrement pas !

— Quelles insanités ? s'enquit Kathleen d'un ton calme en caressant le bras de son mari.

— Il a osé soutenir que Helen était venue le voir hier. *Seule !* Et qu'ils avaient...

Devon s'interrompit, incapable de répéter cette déclaration scandaleuse.

— C'est la vérité, intervint Helen.

Durant l'année écoulée, Devon avait eu son lot de surprises. Il n'était pas facile de le déstabiliser. Mais Helen avait dû y parvenir car il demeura bouche bée, les yeux comme des soucoupes.

— Je suis déshonorée, ajouta-t-elle, un peu trop gaiement peut-être.

Mais après vingt et un ans passés à se taire, sagement assise dans son coin, elle prenait un plaisir inattendu à choquer les gens.

Dans le silence qui suivit, elle se tourna vers Rhys et entreprit de dénouer sa cravate. Il tenta de l'en empêcher, mais ce simple mouvement le fit tressaillir de douleur.

— *Cariad*, que faites-vous ?

— Je veux jeter un coup d'œil à votre épaule, répondit-elle en écartant les revers de son manteau.

— Pas ici. Je consulterai un médecin plus tard.

Helen comprenait son désir d'intimité. Mais il n'était pas question de le laisser quitter Ravenel House alors qu'il était blessé et souffrait comme un damné.

— Voyons, il faut vérifier qu'elle n'est pas de nouveau luxée.

Elle essaya de tirer sur sa manche, lui arrachant un grondement. Kathleen vint prêter main-forte à Helen.

— Ne bougez pas et laissez-vous faire, ordonna-t-elle.

Rhys serra les dents tandis qu'elles joignaient leurs efforts. Au bout de quelques secondes, cependant, il les repoussa en jurant.

— Nous allons découper le tissu, décida Kathleen.

— Fichez-moi la paix, grogna Rhys, tremblant, les yeux clos. J'ai déjà sacrifié une chemise et un gilet cet après-midi, ça suffit.

Kathleen leva un regard implorant vers Devon.

Avec un soupir excédé, celui-ci se dirigea vers le bureau et revint, un objet brillant dans la main. Un canif à la lame acérée. Rhys rouvrit les yeux à cet instant et eut un sursaut.

— Du calme, imbécile, jeta Devon en s'accroupissant. Je ne vais pas vous trucher. Votre valet s'en chargera à ma place quand il verra l'état de vos vêtements.

— Il n'est pas qu...



— Winterborne, coupa Devon, vous avez insulté ma femme, suborné ma cousine, et à présent vous retardez mon dîner. Je crois que c'est le moment idéal pour vous taire.

Rhys demeura stoïquement immobile pendant que Devon découpait les coutures de ses habits. Au bout d'un moment, il s'adressa à Kathleen :

— Milady, je vous dois des excuses pour mon comportement abject de l'autre jour. C'était... inqualifiable.

— Je suis aussi à blâmer, répondit-elle en retirant les lambeaux de tissu que Devon découpait. J'ai agi sur une impulsion, et j'ai compliqué la situation pour tout le monde. J'aurais dû savoir qu'on ne se rend pas seule chez un gentleman, mais je m'inquiétais pour Helen et j'ai commis une erreur. J'accepte vos excuses, si de votre côté vous acceptez les miennes, monsieur Winterborne.

— Tout est ma faute, s'entêta-t-il. Je vous ai gravement insultée, mais je ne pensais pas un mot de ce que j'ai dit.

— Je sais.

— Je n'ai jamais été attiré par vous. Il n'y a pas de femme que je désire moins.

Kathleen retint à grand-peine un rire.

— Sachez que cette aversion est réciproque, monsieur Winterborne. Alors enterrons-nous la hache de guerre et repartons-nous sur de bonnes bases ?

— Et qu'en est-il de ce qu'il a fait à Helen ? s'insurgea Devon.

Rhys jeta un coup d'œil méfiant à la lame du canif.

— Je suis fautive, intervint Helen. Je me suis rendue à son bureau de mon propre chef pour lui demander de m'épouser, j'ai exigé une autre bague de fiançailles et... bref, je me suis imposée à lui. Enfin, je veux dire...

Rougissante, elle s'interrompit.

— J'espère qu'il n'a pas opposé de résistance, commenta Kathleen, pince-sans-rire.

Devon lança un regard furibond à son épouse.

— Lady Trenear, veuillez demander à Sutton d'aller chercher une de mes chemises, je vous prie. La plus large.

Kathleen obtempérait lorsqu'un pan de chemise retomba sur la ceinture de Rhys, dévoilant son épaule gauche. Elle se figea à la vue de l'énorme hématome violacé.

Helen enroula les doigts autour du poignet de Rhys et sentit qu'il se tendait instinctivement vers elle.

Devon émit un sifflement incrédule.

— Que vous est-il arrivé, mon vieux ?

— J'ai accompagné Severin sur un chantier de démolition, près de King's Cross. La toiture s'est effondrée.

— Nom d'un chien, vous les collectionnez ! D'abord cet accident de train, et maintenant...

— Curieusement chaque fois cela m'arrive quand je suis avec un soi-disant ami, répliqua Rhys d'un ton acide.

— J'imagine que ce serait trop demander que cette toiture ait aplati Severin par la même occasion ?

— Il n'a pas une égratignure.

Avec un soupir, Devon se tourna vers Kathleen.

— Il va nous falloir aussi du cognac et des poches de glace. Ainsi qu'un emplâtre au camphre, du genre de celui qu'on m'a posé quand j'avais les côtes cassées.

— Je n'ai pas oublié, sourit Kathleen.

Elle s'éloigna, ouvrit la porte de la bibliothèque... et s'immobilisa en se retrouvant nez à nez avec un groupe de curieux. Il y avait là trois servantes, un valet, Mme Abbott, Sutton et les jumelles.

La gouvernante fut la première à se ressaisir.

— Comme je vous le disais, lança-t-elle aux autres, il est temps de reprendre le travail. Tout cela ne vous concerne en rien.

Kathleen toussota.

— Sutton, nous avons besoin de certaines fournitures. Avez-vous entendu la liste ou dois-je la répéter ?

— Du cognac, de la glace, un emplâtre et une chemise, récita le valet d'un air digne. Et je vous ramène aussi un linge pour mettre le bras du gentleman en écharpe.

Sur ce, le valet s'esquiva. Kathleen reporta son attention sur la gouvernante.

— Madame Abbott, quelqu'un a été maladroit et a malencontreusement brisé un vase.

Trois servantes se portèrent volontaires avant même que Mme Abbott ait le temps d'ouvrir la bouche. Leur empressement n'était peut-être pas étranger au fait que M. Winterborne était torse nu un peu plus loin, à en juger par leur façon de se tordre le cou pour tenter de l'apercevoir.

— Je m'en occupe, milady, déclara Mme Abbott avant de renvoyer les filles à l'office. Je reviens dans un instant avec un balai.

Kathleen se tourna vers les jumelles.

— Vous attendez quelque chose, mesdemoiselles ?

— Pouvons-nous saluer M. Winterborne ? hasarda Pandora.

— Plus tard, chérie. Pour le moment, il n'est pas vraiment en état.

— Dites-lui bien que nous sommes désolées qu'il ait pris ce toit sur la tête.

— Je n'y manquerai pas. À présent laissez-nous.

Les jumelles s'éloignèrent en traînant les pieds.

Kathleen referma la porte et attrapa un plaid drapé sur le bras d'un fauteuil avant de rejoindre le petit groupe.

Devon était en train de palper l'épaule de Rhys pour vérifier que l'articulation était bien en place.

— Vous devriez être chez vous, au lit, dit-il d'un ton brusque. Au lieu de vous promener dans Londres pour demander la main des demoiselles que vous avez déshonorées.

— Primo, je ne me promène pas, et secundo, Helen... Aïe ! Nom d'un chien, ça fait mal !

Épuisé, Rhys laissa son menton retomber sur sa poitrine.

Helen l'enveloppa d'un regard compatissant. Elle savait qu'il détestait ne pas tout contrôler. Rhys était toujours tiré à quatre épingles et en pleine possession de ses moyens. Son nom était synonyme de succès, de luxe et d'élégance. Il n'inspirait cependant rien de tout cela en cet instant, assis par terre, meurtri, et à demi dévêtu.

— Et secundo ? demanda-t-elle.

— Vous n'êtes pas déshonorée. Vous êtes... parfaite.

Helen éprouva un délicieux pincement au cœur. Elle aurait voulu le prendre dans ses bras pour le reconforter, mais elle se contenta de lisser ses boucles en désordre d'une main légère. Il donna un petit coup de tête contre sa main, tel un loup affectueux recherchant les caresses. La paume de Helen descendit sur sa mâchoire puis sur son épaule valide.

— À première vue, ce n'est pas luxé, déclara Devon. Mais si vous continuez à le tripoter comme ça devant moi, Helen, je vais devoir lui démettre l'autre épaule.

Penaude, Helen laissa retomber sa main.

— Elle repart avec moi, décréta Rhys en adressant un regard mauvais à Devon.

— Quoi ? Vous n'imaginez quand même pas que...

— Mais nous préférions nous marier en juin, s'empressa de préciser Helen. Et surtout, nous voudrions votre bénédiction, cousin Devon.

Kathleen drapa le plaid sur les épaules de Rhys.

— Aidez-moi à l'asseoir dans le canapé, il sera bien mieux, dit-elle.

— Je n'ai pas besoin d'aide, grommela Rhys, qui parvint tant bien que mal à se hisser sur le canapé. Helen, préparez vos affaires.

Consternée, la jeune femme hésita. Pouvait-elle braver sa volonté alors qu'il était si mal en point ? Elle n'avait toutefois pas envie de quitter Ravenel House dans ces conditions. Devon s'était montré extraordinairement généreux en leur permettant, à ses sœurs et à elle, de demeurer à Eversby Priory, alors que d'autres à sa place les auraient mises à la porte. Elle ne voulait pas diviser la famille en s'enfuyant, les excluant, de fait, de son mariage.

D'un regard implorant, elle quémanda l'aide de Kathleen.

Celle-ci s'adressa à Rhys d'un ton apaisant :

— Vous n'êtes pas obligé d'en arriver à cette extrémité, monsieur Winterborne. Vous méritez tous deux de vous marier entourés des membres de votre famille et de vos amis. Vous n'allez pas vous contenter d'une cérémonie à la va-vite.

— Cela vous a bien suffi, à Trenear et à vous. S'il n'a pas été obligé d'attendre, pourquoi le serais-je ?

— Nous n'avions pas le choix, avoua Kathleen avec un petit sourire contrit après une hésitation.

Il fallut à peine deux secondes à Rhys pour saisir.

— Vous attendez un enfant ? Félicitations.

— Vous n'étiez pas obligée de lui dire, maugréa Devon.

— Voyons, M. Winterborne fera bientôt partie de la famille.

Devon se passa la main sur le visage, comme si ces mots venaient de lui provoquer une violente migraine.

— Et il se pourrait que Helen se retrouve bientôt dans la même situation, rappela Rhys.

— Nous n'en savons rien pour le moment, observa Helen en arrangeant le plaid sur son torse. Si tel était le cas, nous devrions évidemment changer nos plans. Je préfère cependant attendre d'en avoir la certitude.

Rhys la fixa d'un regard intense sans chercher à dissimuler son désir.

— Je ne peux pas attendre.

— Il le faudra pourtant, rétorqua Devon. C'est à cette condition que vous obtiendrez mon consentement. Vous avez traité Helen comme une pièce sur un échiquier. Mais vous allez devoir patienter jusqu'au mois de juin, parce qu'il me faudra tout ce temps-là pour pouvoir vous regarder sans avoir envie de vous étripier. En attendant, j'en ai assez que les Ravenel sèment la pagaille à Londres. Je ramène tout le monde dans le Hampshire.

Un cri plaintif se fit entendre dans la pièce voisine.

— *Noooooon !*

— Pandora, cria Kathleen, on n'espionne pas les conversations.

— Ce n'est pas Pandora, c'est Cassandra.

— C'est faux ! fit une autre voix juvénile. C'est moi Cassandra ! Elle veut me faire porter le chapeau !

— Vous êtes toutes deux punies, décréta Devon. Montez dans vos chambres.

— Mais on ne veut pas quitter Londres, se lamenta la deuxième voix.

— La campagne, c'est abominable !

Devon et Kathleen échangèrent un regard en se retenant de rire.

— Quand pourrai-je voir Helen ? s'enquit Rhys.

— Si cela ne tenait qu'à moi, pas avant le jour du mariage, répliqua Devon.

— *Cariad*, je veux vous...

— Je vous en prie, Rhys, ne me demandez pas cela, supplia Helen. Nous étions convenus de nous marier en juin. Vous n'avez rien perdu. Nous sommes de nouveau fiancés et nous pourrons célébrer nos noces en famille.

Colère, orgueil blessé, frustration se succédèrent sur le visage de Rhys.

— S'il vous plaît, insista-t-elle doucement. Dites que vous m'attendrez.

## 11

Après qu'on eut renvoyé M. Winterborne chez lui, le bras en écharpe et une poche de glace sur l'épaule, les Ravenel dînèrent. Puis chacun se retira tôt dans sa chambre. Kathleen n'avait pas été vraiment surprise que Devon, en dépit de sa rancune, ait veillé à ce que Winterborne reçoive des soins. Celui-ci l'avait certes déçu, mais avec le temps il lui pardonnerait, cela ne faisait aucun doute.

Blottie sous les couvertures, elle admira le corps viril de son mari qui venait d'ôter sa robe de chambre pour la rejoindre au lit.

Il s'étendit sur le dos, s'étira avec un soupir de bien-être.

Kathleen se redressa sur le coude et laissa courir ses doigts sur ses pectoraux.

— Cinq mois, c'est long. N'êtes-vous pas un peu strict ? risqua-t-elle.

— Winterborne ne tiendra jamais tout ce temps-là, j'en mettrais ma main au feu.

— Pourquoi ne pas lui avoir donné votre accord, dans ce cas ?

— Cette brute fait son chemin dans la vie telle une armée conquérante. Si je ne l'oblige pas à battre en retraite de temps en temps, il me méprisera. Sans compter que j'ai toujours envie de l'étripier pour ce qu'il a fait à Helen.

Après un bref soupir, il reprit :

— Nous n'aurions jamais dû laisser les filles seules à Londres. Dire que je m'inquiétais pour les jumelles, et que c'est Helen qui a créé le scandale.

— N'exagérons rien, elle a juste renoué avec son ex-fiancé. Et si l'on considère la situation d'un œil objectif, il serait injuste de tenir Winterborne pour seul responsable.

— Vous prenez sa défense, à présent ? Alors que, depuis le début, vous êtes contre cette union ?

— C'était pour protéger Helen. Je la savais prête à tous les sacrifices dans l'intérêt de la famille. Et je savais aussi que Winterborne l'intimidait. Les choses ont changé. Elle est sincèrement attachée à lui, je crois. J'ai totalement changé d'avis en la voyant vous tenir tête cet après-midi. Et si vraiment elle l'aime et veut l'épouser, je lui apporterai mon soutien.

— Je ne peux pas passer l'éponge aussi facilement. Helen se trouvait sous ma protection. Par simple respect pour moi, Winterborne n'aurait pas dû prendre son innocence.

Kathleen eut un rire moqueur.

— C'est vous qui dites cela ? Vous qui m'avez séduite dans tous les recoins d'Eversby Priory ? Vous ne respectiez pas à ce point l'innocence, à l'époque.

— C'était différent.

— En quoi, je vous prie ?

D'un coup de reins, Devon roula sur elle.

— Vous me rendiez fou de désir, dit-il d'une voix enrouée. Et en tant que seigneur du château, je pensais qu'il était temps que j'exerce mon droit de cuissage.

Il entreprit de dénouer le ruban qui fermait sa chemise de nuit tandis qu'elle se trémoussait en riant. Elle parvint à le repousser et, comme il retombait sur le dos, elle s'installa à califourchon sur lui, lui emprisonnant les poignets dans ses mains menues.

Il se laissa faire en riant.

— Ma chérie, vous surestimez vos forces. Vous êtes plus légère qu'un papillon. Un papillon déterminé, certes.

Retrouvant son sérieux, il déclara doucement :

— Je me suis conduit comme un fieffé égoïste. Je n'aurais pas dû vous séduire.

— J'étais consentante.

Il éprouvait des remords. Le noceur égoïste qu'il était avait changé, gagné en maturité sous le poids de ses nouvelles responsabilités.

— Aujourd'hui je n'agis pas ainsi, avoua-t-il. Pardonnez-moi. Mais je n'ai pas été élevé dans le respect des valeurs morales et j'ai eu du mal à devenir un gentleman.

— Il n'y a rien à regretter ni à pardonner, murmura Kathleen en entrecroisant ses doigts aux siens.

— Si. Je dois expier ma faute. Dites-moi comment.

Elle s'inclina pour effleurer ses lèvres d'un doux baiser et chuchota :

— Aimez-moi.

— Je ne cesserai jamais de vous aimer, assura-t-il avec fougue.

Capturant sa bouche dans un baiser fiévreux, il la renversa sur le lit, fit courir ses mains sur son corps. Elle était prête depuis longtemps lorsque, enfin, il lui écarta les cuisses et entra en elle. Toutefois, au lieu de l'empaler au plus profond, il attendit que, tenaillée par la frustration, elle se cambre sous lui.

— Devon... je vous en prie !

— Quoi ? Que voulez-vous, ma chérie ? la taquina-t-il tout en lui butinant la gorge de baisers.

— Oh, je vous déteste ! gémit-elle en se tordant en vain.

Alors qu'elle pensait devenir folle, il s'enfonça, de quelques centimètres seulement.

— Devon, s'il vous plaît !

— Comme cela ? souffla-t-il.

Et cette fois, il plongea en elle jusqu'à la garde. Kathleen ouvrit la bouche dans un cri silencieux. Puis il la posséda corps et âme, avec une tendresse empreinte de fièvre, une fougue voluptueuse.

— Fernsby !

Assis à son bureau, Rhys passait en revue les documents qui s'entassaient sur le plateau d'acajou.

Sa secrétaire apparut sur le seuil.

— Oui, monsieur Winterborne ?

— Entrez.

Il rassembla les papiers en une pile bien nette, les glissa dans une chemise cartonnée, noua la ficelle.

— Je viens d'étudier les documents que m'ont fait parvenir les collaborateurs de M. Severin, dit-il en lui tendant la chemise.

— Celui qui concerne ces immeubles en cours de démolition, près de King's Cross ?

— Oui. Il y a là les actes notariés, l'attestation de prêt, les contrats passés avec les artisans, etc. Mais le nom du propriétaire n'apparaît nulle part. Severin sait pourtant que je n'achèterai jamais un bien sans savoir qui me le vend.

— Je pensais que c'était là une obligation légale.

— Il y a mille manières de contourner la question. Le prêt n'a pas été financé par une banque, mais par une société immobilière. Selon l'acte notarié, les immeubles sont la propriété d'une société d'investissement privée. Je vous parie mille livres qu'une seule et même personne se cache derrière tout ça.

— Pourquoi le propriétaire se donnerait-il tant de mal pour dissimuler son identité ?

— Il m'est arrivé de me porter acquéreur d'un bien en restant anonyme, histoire d'éviter que le prix ne grimpe en flèche à la seule mention de mon nom. Et j'ai des ennemis dans le monde des affaires qui seraient ravis de me couper l'herbe sous le pied uniquement pour me contrarier. Je suppose que les motivations de ce type sont similaires. Je veux toutefois savoir de qui il s'agit.

— Et si vous posiez tout simplement la question à M. Severin ?

— S'il voulait que je le sache, il me l'aurait déjà dit. Je le soupçonne de se taire parce qu'il sait que l'affaire ne se conclura pas si je découvre le nom du propriétaire actuel.

— Dois-je confier l'enquête à l'homme qui s'est déjà renseigné pour nous au sujet de cette fabrique de boîtes de conserve ?

— Oui, bonne idée.

— Je m'en occupe tout de suite. Ah, et le Dr Havelock est ici. Il souhaite vous voir.

— Dites-lui que mon épaule va bien, merci, rétorqua Rhys avec impatience.

Une voix grave s'éleva depuis le seuil du bureau :

— Je me moque de votre épaule. Je suis venu discuter d'un sujet plus important.

Le Dr William Havelock avait jadis exercé la médecine dans un cabinet privé. Il avait compté parmi sa clientèle quelques-unes des familles les plus prestigieuses de Londres. Il avait également exercé la profession de journaliste médical et publié nombre d'articles aux vues progressistes sur les problèmes de santé publique des classes sociales défavorisées. Ses riches patients avaient fini par s'irriter de ses prises de position politiques et s'étaient détournés de lui pour consulter d'autres praticiens moins polémiques.

Rhys l'avait engagé dix ans plus tôt, à l'époque où il avait installé son grand magasin sur Cork Street. Il avait trouvé logique que son personnel puisse bénéficier de soins médicaux sur leur lieu de travail. Un employé en bonne santé était plus productif qu'un employé malade.

Ce veuf d'un certain âge affichait un physique imposant, une tête léonine couronnée de cheveux blancs, et un regard qui avait vu l'humanité dans ce qu'elle avait de plus noble et de plus vil. Son visage buriné aux traits sévères s'adoucissait en présence de ses patients qui lui accordaient d'emblée leur confiance.

— Docteur Havelock, je vous avais demandé d'attendre dans le salon des visiteurs, remarqua Mme Fernsby, un peu ennuyée.

— Winterborne ne se gêne pas pour bouleverser mon agenda, je ne vois pas pourquoi je respecterais le sien, rétorqua le praticien avec humeur.

La secrétaire et le médecin échangèrent un regard belliqueux.

Bien des employés de Winterborne's étaient convaincus que leurs perpétuelles prises de bec cachaient une attirance aussi secrète que réciproque. À les voir aujourd'hui, Rhys était plutôt enclin à croire cette rumeur.

— Bonjour, Havelock. Dites-moi donc en quoi j'ai bouleversé votre agenda ?

— Vous m'avez imposé une visite impromptue alors que j'avais au moins une douzaine de consultations prévues.

Mme Fernsby précisa :

— Il parle du Dr Gibson. Comme vous me l'aviez demandé, j'ai eu un entretien avec elle. Je l'ai trouvée sympathique et qualifiée, et je l'ai donc envoyée au Dr Havelock.

— Et comment sauriez-vous si elle est qualifiée ou pas ? lança Havelock avec brusquerie.

— Elle est diplômée et a reçu les félicitations du jury pour sa thèse.

— Dans une faculté *française*, ricana Havelock.

— Le corps médical anglais n'ayant pas réussi à sauver mon pauvre mari, je serais toute prête à consulter un médecin français, riposta Mme Fernsby du tac au tac.

Avant que leur querelle ne dégénère en pugilat, Rhys intervint :

— Asseyez-vous, Havelock. Nous allons discuter du cas du Dr Gibson.

Havelock obtempéra, jetant au passage :

— J'aimerais un thé, Fernsby.

— Ce sera « Mme Fernsby » pour vous. Et une théière se trouve à votre disposition à la cantine du personnel.

— Et pourquoi Winterborne est-il autorisé à vous appeler Fernsby, lui ? répliqua le médecin d'un air offensé.

— Parce qu'il est mon patron, ce qui n'est pas votre cas.

La secrétaire reporta son attention sur Rhys.

— Désirez-vous une tasse de thé, monsieur ? Si oui, je peux sans doute ajouter une tasse sur le plateau pour le Dr Havelock.

— Volontiers, Fernsby. Merci, répondit Rhys en ravalant un sourire.

Une fois seul avec Havelock, il déclara :

— J'ai été très clair avec le Dr Gibson. Son embauche sera soumise à votre approbation.

Le front du médecin se plissa.

— Cette péronnelle m'a pourtant mise devant le fait accompli.

— N'avez-vous pas réclamé de l'aide, le mois dernier ?

— Je comptais choisir moi-même la personne en question, étant donné que c'est moi qui prendrai en charge sa formation.

— Doutez-vous de ses compétences ?

Un simple « oui » de la part de Havelock suffirait à mettre un terme à la carrière naissante du Dr Gibson. Néanmoins le praticien était trop honnête pour faire ce choix.

— Si un homme s'était présenté avec de telles références, je l'aurais engagé sur-le-champ, reconnu-il. Mais une femme ? Comment lutter contre les préjugés ? Même les patientes préféreront un médecin de sexe masculin.

— Au début. Et puis elles se feront à cette idée.

Voyant que Havelock n'était pas vraiment convaincu, Rhys poursuivit avec une pointe de malice :

— J'emploie des centaines de femmes qui travaillent dur et démontrent chaque jour qu'elles sont tout à fait capables. Dernièrement j'ai promu une simple vendeuse chef de rayon. Eh bien ses résultats valent ceux de n'importe quel homme à son niveau. Et si vous voulez un autre exemple, les qualités professionnelles de Fernsby sont indiscutables. Je ne suis pas un révolutionnaire, Havelock. Je me contente d'examiner les faits. Nous sommes tous deux des hommes raisonnables. Par conséquent, je ne vois pas pourquoi nous refuserions au Dr Gibson l'opportunité de faire ses preuves.

— Je me suis assez battu comme cela dans ma vie. Je n'ai aucune envie d'embrasser la lutte féministe à mon âge.

Souriant, Rhys soutint son regard sans répondre.

Comprenant qu'il n'avait pas voix au chapitre, le médecin laissa échapper un soupir.



— Allez au diable, Winterborne !

Le froid était piquant. Frissonnante, Helen resserra le col de sa cape en laine et mordit ses lèvres engourdies pour tenter d'y faire circuler le sang. Elle avait relevé son voile, l'étiquette n'exigeant plus qu'elle dissimule son visage en public, et était bien contente de ne plus voir le monde à travers un morceau de crêpe noir.

La gare de Waterloo Bridge était un vrai capharnaüm avec ses bâtiments qui poussaient comme des champignons et ses quais construits à la va-vite pour répondre au nombre croissant de voyageurs qui doublait quasiment chaque année. Pour ajouter au chaos, les employés de la gare donnaient des informations contradictoires sur l'heure et le lieu d'arrivée des trains. Ils induisaient en erreur les malheureux à la recherche d'une station de fiacres ou de guichets de réservation. Les bagagistes se trompaient et chargeaient les malles dans les mauvais convois. Résultat, les voyageurs égarés pestaient en se bousculant entre les quais et les baraques.

Helen sursauta lorsqu'une fanfare entama une marche guerrière tonitruante. Le train de Chichester venait d'arriver, avec à son bord le premier bataillon du régiment de Coldstream, qu'une petite foule était venue acclamer.

Agacé par ce tintamarre, Devon annonça :

— Je vais aller me renseigner pour savoir où se trouve notre fichu train. Attendez mon retour et ne bougez pas d'ici. Si un malotru vous importune, le valet est autorisé à le rouer de coups. C'est compris, Kathleen ?

— Quelle autorité, chuchota sa femme qui se retenait de rire.

— Ce n'est pas ce qu'est censée répondre une épouse docile.

— Qui a dit que j'en étais une ?

— Vous pourriez faire semblant, par égard pour moi, lança-t-il par-dessus son épaule en s'éloignant.

Tandis que les jumelles admiraient les soldats, tout fringants dans leurs belles tuniques écarlates à boutons dorés, Kathleen s'approcha de Helen qui affichait une expression mélancolique.

— Je suis désolée que nous devions quitter Londres, Helen.

— Il ne faut pas. Tout va bien, je vous assure.

Ce n'était pas vrai, bien sûr. Elle était malheureuse à l'idée d'être séparée de Rhys si longtemps. D'autant qu'elle l'avait déçu en refusant de s'enfuir avec lui. Il n'avait pas l'habitude qu'on lui refuse ce qu'il convoitait.

Depuis sa visite mouvementée à Ravenel House, elle lui avait écrit chaque jour. Dans sa première lettre, elle s'était inquiétée de sa santé. Dans la deuxième, elle avait évoqué leur prochain départ pour le Hampshire. Et dans la troisième, elle avait osé lui demander, dans un moment de doute profond, s'il regrettait leurs fiançailles.

Chacune des deux premières missives avait reçu une réponse laconique, rédigée de son écriture nette, qu'un messenger avait apportée dans l'heure. Rhys lui avait assuré que son épaule guérissait bien, puis l'avait remerciée de l'avoir tenu informé de son prochain départ.

En revanche, Helen n'avait pas eu de réponse à sa troisième épître.

Peut-être éprouvait-il vraiment des regrets. Peut-être l'avait-elle déçu.

Elle s'efforçait de dissimuler sa tristesse, mais Kathleen était intuitive et savait capter ses humeurs.

— Le temps passera vite, vous verrez, dit gentiment cette dernière.

Helen se força à sourire.

— Oui, sûrement.

— Nous aurions été contraints de retourner à Eversby Priory, de toute façon. Il y a beaucoup à faire là-bas. Il faut aménager la carrière, préparer l'arrivée de la voie ferrée, et il ne serait pas juste que tout retombe sur les épaules de Weston.

— Je comprends. J'espère juste que Devon ne va pas rester fâché contre M. Winterborne.

— Tranquillisez-vous, il se laissera bientôt fléchir. Mais il faut se mettre à sa place : les jumelles et vous êtes sous sa protection et il vous aime beaucoup.

Kathleen jeta un coup d'œil circulaire, avant de poursuivre à voix basse :

— J'ai dit à Devon que ce n'était quand même pas un crime de faire l'amour à la femme qu'on a l'intention d'épouser. Il n'a pas pu me contredire. Ce qui l'a énervé, c'est la façon dont M. Winterborne a manœuvré pour parvenir à ses fins.

— Croyez-vous qu'ils redeviendront amis un jour ?

— Ils le sont toujours. Et d'ici à quelques semaines, je persuaderai Devon d'inviter M. Winterborne à Eversby Priory.

Helen pressa ses mains gantées l'une contre l'autre pour contenir son excitation. Elle était si heureuse qu'elle avait été à deux doigts de se donner en spectacle.

— Cela me plairait beaucoup, reconnut-elle.

Les yeux de Kathleen pétillèrent.

— En attendant, nous aurons largement de quoi nous occuper. Vous allez devoir trier les affaires que vous souhaitez emporter à Londres. Vos vêtements, ainsi que les meubles et objets qui vous aideront à vous sentir chez vous dans votre nouvelle maison.

— C'est très généreux de votre part... mais je ne voudrais pas prendre des choses que vous pourriez vouloir plus tard.

— Helen, le manoir est rempli de meubles dont personne ne se sert et de tableaux que personne ne regarde. Prenez tout ce que vous voudrez – cela vous appartient de plein droit.

Leur conversation fut interrompue par un crissement assourdissant. Un train venait d'arriver sur le quai voisin. Une odeur de métal chaud, de poussière de charbon et de vapeur flotta dans l'air, et les planches de bois sous leurs pieds parurent vibrer d'impatience.

Les passagers descendirent bientôt et se mirent à hâler les porteurs. La fanfare continuait de jouer, les soldats de défiler et les spectateurs d'applaudir. Helen finit par se boucher les oreilles. La foule grossissait et Kathleen alla récupérer les jumelles. Peter, le valet, faisait de son mieux pour empêcher que les jeunes femmes ne soient malmenées.

Une bourrasque rabattit un pan de la cape de Helen sur son épaule. Un bouton avait sauté de la boucle en passementerie. La jeune fille se mit dos au vent et tenta de reboutonner le vêtement, mais ses doigts gourds la rendaient maladroite. Deux femmes qui transportaient valises et cartons à chapeaux la bousculèrent en passant, et Helen fut projetée de côté. Elle faillit perdre l'équilibre, fit deux pas en arrière. Et heurta un grand corps ferme.

Un petit cri lui échappa tandis que deux mains solides la rattrapaient.

— Je vous demande pardon, monsieur, je ne voulais pas...

Elle leva les yeux et croisa un regard couleur de nuit. Le souffle lui manqua.

— Rhys !

Sans mot dire, il lui reboutonna sa cape. Très élégant, il portait un manteau de laine noire et un chapeau gris. Sa tenue civilisée ne parvenait cependant pas à adoucir l'impression de tension qui émanait de lui.

— Pourquoi êtes-vous venu ? balbutia-t-elle, le cœur dans la gorge.

— Vous pensiez que je vous laisserais quitter Londres sans vous dire au revoir ?

— Je ne m’attendais pas... mais j’avais envie... je veux dire... je suis heureuse de vous voir...

— Venez, dit-il.

La main au creux de ses reins, il la guida vers le grand panneau de bois sur lequel étaient punaisés les horaires des trains.

Une voix retentit dans leur dos :

— Milady ?

C’était Peter qui s’affolait de la voir s’éloigner.

— Le comte a expressément demandé que vous restiez ensemble, dit-il encore.

— Je veille sur elle, déclara Rhys d’un ton sans réplique.

— Mais...

— Accordez-leur cinq minutes, Peter, intervint Kathleen, qui venait de remarquer la présence de Rhys.

Elle leva la main, montrant ses cinq doigts écartés à Helen qui hocha brièvement la tête.

Rhys l’attira derrière le panneau de bois, dans le coin formé par un pilier métallique, se plaçant entre la foule et elle afin de la protéger des regards.

— J’ai eu un mal de chien à vous trouver. Vous n’êtes pas sur le bon quai.

— Je sais, Devon est allé se renseigner.

Une nouvelle rafale de vent malmena le chapeau de la jeune femme qui frissonna sous sa cape.

— Vous grelottez, constata Rhys.

L’air soucieux, il déboutonna son propre manteau, en écarta les pans.

— Venez plus près.

— Je ne crois pas que...

Ignorant ses protestations, il l’entoura de ses bras, la ramena contre son torse. Nichée dans ce cocon de laine et de chaleur qui l’isolait du vent et du vacarme, Helen ferma les yeux. Elle se sentait comme une petite créature sauvage blottie dans son nid, bien à l’abri du danger qui rôdait dans la forêt.

— C’est mieux ? lui chuchota-t-il à l’oreille.

Le nez contre sa poitrine, elle hocha la tête, puis demanda d’une voix étouffée :

— Pourquoi n’avez-vous pas répondu à ma dernière lettre ?

Il lui releva le menton de sa main gantée de cuir.

— Peut-être parce que je n’aimais pas la question, répondit-il avec une pointe d’ironie.

— Je craignais que... enfin, j’ai pensé que peut-être...

— J’avais changé d’avis ? Faut-il que je vous prouve mon désir, *cariad* ?

Avant qu’elle puisse répondre, la bouche de Rhys s’écrasa sur la sienne. C’était scandaleux de s’embrasser ainsi en public, mais il s’en moquait visiblement. Prise de vertige, Helen se cramponna à ses larges épaules. Il prolongea leur baiser, lui dévorant la bouche, et elle comprit alors que ce n’était pas la colère qui l’avait poussé à la rejoindre à la gare, mais bien les doutes qui le rongeaient lui-même. Lui aussi avait besoin d’être rassuré.

Enfin il interrompit leur baiser et leva la tête, son souffle haché laissant échapper une petite brume blanche. Il laissa retomber ses bras et recula d’un pas.

Helen se remit à trembler de froid.

Rhys glissa la main dans la poche intérieure de son manteau. Il en sortit une petite enveloppe cachetée qu’il lui glissa dans la main.

— Dites à votre famille que votre train se trouve quai numéro huit. Vous pouvez y accéder par une passerelle.

— Mais quand...

— *Hwyl fawr am nawr*. Cela signifie : « À bientôt. »

Un éclair malicieux s'alluma dans son regard sombre, puis il la fit pivoter et la poussa doucement en direction de Kathleen et des jumelles.

Helen s'éloigna de quelques pas, puis se tourna, son prénom sur les lèvres.

Mais déjà il fendait la foule de sa démarche assurée.

Helen cacha la lettre dans la manche de sa robe. Devon revint sur ces entrefaites et toute la famille gagna le quai numéro huit.

Helen attendit que le train ait quitté la gare pour récupérer discrètement la missive. Elle coula un regard aux autres. Les jumelles avaient le nez collé à la vitre ; Kathleen était en grande conversation avec Devon.

Rassurée, elle décacheta l'enveloppe et déplia le feuillet.

*Helen,*

*Vous me demandez si je regrette nos fiançailles.*

*Non. Je regrette chaque minute où vous êtes hors de ma vue. Je regrette chaque pas qui ne me rapproche pas de vous.*

*Chaque nuit, avant de m'endormir, je regrette que vous ne soyez pas dans mes bras. Je ne trouve ni plaisir ni paix dans mon lit vide, où je ne dors avec vous que dans mes rêves, et où je m'éveille en maudissant l'aube.*

*Si j'en avais le droit, je vous interdrais d'aller où que ce soit sans moi. Pas par égoïsme, mais parce que, être séparé de vous, c'est comme essayer de vivre sans respirer.*

*Pensez-y. Vous me volez chacun de mes souffles, cariad. Et je compte à présent les minutes qui me séparent du jour où je pourrai vous les reprendre, baiser après baiser.*

*Winterborne*

## 12

Agenouillée dans la bibliothèque devant une alcôve pourvue d'étagères, Helen triait les livres pour mettre de côté ceux qu'elle souhaitait emporter.

Depuis son retour à Eversby Priory trois semaines plus tôt, elle avait déjà entassé tout un tas de choses qui avaient pour elle une valeur sentimentale : la boîte à couture de sa mère, un plateau en porcelaine sur lequel figuraient des angelots peints, le tapis de bain brodé qu'elle utilisait enfant, la chaise en acajou sur laquelle s'installait sa grand-mère maternelle à l'heure des visites.

Rester occupé était le seul moyen qu'elle ait trouvé pour se distraire de sa mélancolie. *Hiraeth*, songeait-elle avec abattement. Tout ce qui, d'ordinaire, lui procurait du réconfort avait perdu son attrait. Ses occupations habituelles étaient devenues des corvées. Même soigner ses orchidées et jouer du piano l'ennuyait.

Tout lui semblait terne et sans intérêt comparé à Rhys Winterborne.

Elle n'avait passé que très peu de temps en sa compagnie, mais ces quelques heures lui avaient procuré tant de plaisir, avaient été si intenses que désormais ses journées lui paraissaient moroses.

Elle s'empara des volumes qui composaient le journal botanique de sa mère et les glissa dans un grand sac de voyage en toile. Il s'agissait de cahiers tout à fait banals, reliés de toile bleue, dont les pages étaient collées sur le dos et non cousues. Helen y tenait pourtant comme à la prunelle de ses yeux.

Sa mère, Jane, y avait consigné une énorme quantité d'informations concernant la culture des orchidées. Elle avait ajouté des illustrations des différentes variétés de fleurs, ainsi que des notes sur leurs caractéristiques respectives, et parfois aussi des réflexions personnelles, un peu comme dans un journal intime.

Depuis qu'elle l'avait lu, Helen comprenait un peu mieux cette mère qui avait été si peu présente dans sa vie au quotidien. Tandis que Jane séjournait des semaines, voire des mois à Londres, ses enfants restaient à Eversby Priory, sous la tutelle des gouvernantes et des domestiques. Et même lorsqu'elle résidait au manoir, elle ressemblait plus à une invitée de prestige qu'à une mère de famille, toujours vêtue à la dernière mode, parfumée, des bijoux scintillants aux oreilles, au cou et aux poignets, les cheveux parés d'orchidées fraîches.

Personne n'aurait soupçonné que cette femme, célébrée partout pour sa beauté et son esprit, pût avoir le moindre souci dans la vie. Et cependant, dans les pages de son journal, elle se révélait comme une femme angoissée et solitaire, rongée de culpabilité parce qu'elle n'avait pu engendrer qu'un seul fils.

*Deux filles*, avait-elle écrit après la naissance des jumelles, *qui m'ont arraché les entrailles. Et sans même attendre les relevailles, le comte m'a remerciée d'avoir mis au monde « deux parasites de plus ».* Mon Dieu, si un des bébés au moins avait été un garçon...

Et dans un autre cahier : *La petite Helen m'aide beaucoup avec les jumelles. Je me suis un peu attachée à elle, mais je crains qu'elle ne soit à jamais qu'une pauvre petite créature pâlichonne et craintive.*

En dépit de ces commentaires blessants, Helen éprouvait de la pitié pour Jane dont le mariage avec lord Trenear avait été de mal en pis. C'était un homme désenchanté, au caractère difficile. Ses humeurs oscillaient entre les emportements volcaniques et une indifférence glaciale sans vraiment connaître d'étapes intermédiaires.

Ce n'est après la mort de sa mère que Helen avait compris pourquoi ses parents l'avaient tenue à l'écart.

Elle avait appris la vérité alors qu'elle veillait son père sur son lit de mort, après qu'il eut contracté un très mauvais rhume lors d'une partie de chasse. En dépit des efforts du médecin, l'état du comte avait rapidement empiré. Il avait plongé dans un délire ponctué de brefs moments de lucidité, obligeant Helen et son valet Quincy à se relayer à son chevet. On lui avait administré du fortifiant et de l'infusion de sauge pour soulager sa gorge douloureuse, et appliqué des cataplasmes sur la poitrine.

— Le médecin va bientôt revenir, avait murmuré Helen en essuyant les traces de salive sur le menton de son père après une violente quinte de toux. Il a été appelé au chevet d'un malade au village, mais ce ne devrait pas être long.

Le comte avait ouvert des yeux vitreux et répondu d'une voix éraillée :

— C'est la fin... je le sais. Je veux un de mes enfants auprès de moi. Pas toi.

Persuadée que la fièvre lui brouillait l'esprit et qu'il ne la reconnaissait pas, elle avait répondu doucement :

— C'est moi, Helen. Votre fille.

— Non. Jamais. Ta mère... avait un amant.

L'effort avait provoqué une autre quinte de toux. Lorsque les spasmes s'étaient calmés, il était demeuré silencieux, les yeux clos, refusant de la regarder.

— C'est faux, avait affirmé Quincy à Helen un peu plus tard. Le pauvre maître a le délire, il ne sait plus ce qu'il raconte. Et votre mère, Dieu la bénisse, avait tant d'admirateurs que milord était rongé de jalousie. Vous êtes une Ravenel jusqu'au bout des ongles, milady. N'en doutez jamais.

Helen avait feint de croire Quincy. Mais au fond, elle savait que le comte avait dit la vérité. Cela expliquait pourquoi elle était si différente des autres Ravenel, tant par le physique que par le caractère. Pas étonnant que ses parents ne l'aient pas aimée. Elle était l'enfant du péché.

Durant l'un des rares moments où le comte avait repris conscience, Helen avait amené les jumelles à son chevet. Elle avait aussi envoyé un message à Théo, qui, hélas, n'avait pu arriver à temps au manoir. Et quand leur père avait sombré dans le coma, Helen n'avait pas eu le cœur d'obliger les jumelles à rester dans la chambre.

— Pouvons-nous partir ? avait chuchoté Cassandra, assise sur le petit banc près de la fenêtre, à côté de sa sœur qui se tamponnait les yeux avec son mouchoir.

Les filles n'avaient pas de tendres souvenirs à échanger. Leur père ne s'était jamais donné le mal de leur raconter des histoires ou de leur donner des conseils. Blotties l'une contre l'autre, elles écoutaient les râles du mourant, attendant qu'il pousse son dernier soupir.

— De toute façon, il se moque bien que nous soyons là ou pas, avait rétorqué Pandora d'une voix monocorde. Il ne s'est jamais soucié de nous.

Helen avait eu pitié d'elles.

— Je vais rester, ne vous inquiétez pas, avait-elle promis. Allez dire une prière pour son âme et trouvez-vous une occupation tranquille.

Soulagées, les jumelles s'étaient retirées. Cassandra s'était immobilisée sur le seuil pour contempler une dernière fois son père, mais Pandora l'avait franchi sans un regard en arrière.

Helen s'était approchée du lit où le comte, jadis si grand et athlétique, semblait s'être ratatiné. Son teint était gris, cireux. Son cou enflé déformait le bas de son visage. Il n'y avait plus qu'un mince souffle de vie dans cet homme implacable et tyrannique qui semblait s'être lentement consumé depuis la mort de sa femme, deux ans plus tôt.

L'avait-il pleurée ? Il est vrai qu'ils avaient eu une relation complexe, cimentée par les trahisons et les rancœurs, quand d'autres couples étaient liés par l'amour et la tendresse.

Helen avait osé prendre la main inerte du comte. Les os fragiles et les veines noueuses saillaient sous la peau parcheminée.

— Je suis désolée que Théo ne soit pas là, avait-elle murmuré. Je sais que vous préféreriez l'avoir à votre chevet pour vos derniers instants. Mais je ne vous laisserai pas affronter la mort seul.

À cet instant, Quincy était entré dans la chambre. Ses yeux brillaient de larmes qui débordaient et coulaient dans ses favoris blancs. Sans un mot, il s'était assis sur le banc, près de la fenêtre, résolu à être présent jusqu'à la fin.

Pendant une heure, ils avaient veillé le comte, dont la respiration s'était faite de plus en plus ténue. Finalement, Edmund, lord Trenear, était passé de vie à trépas sous l'œil d'un domestique et d'une fille qui n'avaient pas une seule goutte de son sang dans les veines.

Helen n'avait jamais osé parler de sa naissance illégitime à Théo. Elle était pourtant convaincue qu'il était au courant. C'était la raison pour laquelle il n'avait jamais voulu l'emmener en société et s'était toujours montré un peu dédaigneux avec elle comme en écho au mépris que lui vouait son père. De même, Helen n'avait pas eu le courage d'aborder le sujet avec Kathleen ou les jumelles. Même si elle n'avait rien fait de mal, elle avait honte. Et elle avait beau s'efforcer de l'ignorer, ce secret avait instillé en elle une dose de venin qui la rongait à petit feu.

Elle n'avait encore rien dit à Rhys et cela la tourmentait. Elle savait combien il aimait l'idée d'épouser une aristocrate. Lui avouer qu'elle n'était pas une Ravenel serait incroyablement difficile. Il serait déçu, aurait moins d'estime pour elle.

Pourtant il avait le droit de savoir.

Avec un soupir, elle déposa les derniers cahiers dans le sac. Alors qu'elle balayait les étagères vides du regard, elle remarqua un petit paquet abandonné dans un coin. Intriguée, elle se pencha pour le récupérer.

Il s'agissait d'une liasse de vieux papiers.

Elle s'assit, déplia délicatement les feuilles froissées et reconnut l'écriture de sa mère, bien que les mots soient plus espacés que d'ordinaire et que les lignes aient tendance à descendre.

*Mon très cher Albion,*

*C'est stupide, je le sais, d'en appeler à votre cœur au moment où j'en viens à douter de son existence. Pourquoi ne m'écrivez-vous plus ? Qu'en est-il des promesses que vous m'avez faites ? Si vous m'abandonnez, soyez sûr que la petite Helen sera privée de l'amour de sa mère. Je la regarde pleurer dans son berceau sans pouvoir me résoudre à la prendre dans mes bras. Elle est seule, inconsolée, comme moi qui me morfonds en me demandant si vous m'avez oublié.*

*Je ne respecterai pas les convenances. Ma passion ne sera pas domptée par la raison. Revenez-moi, et je vous promets d'envoyer le bébé au loin. Je dirai qu'elle est souffrante et que je suis contrainte de la confier à une nurse pour l'élever dans un pays au climat doux. Edmund ne s'y opposera pas, il ne sera que trop heureux de ne plus la voir sous son toit. Rien ne changera entre nous, Albion, du moment que nous restons discrets.*

La missive s'arrêtait là, de manière abrupte. Helen retourna la feuille, le verso était vierge.

Elle posa le feuillet froissé sur le sol et, machinalement, le lissa du plat de la main. Elle se sentait vide, comme tenue à distance d'émotions qu'elle n'avait aucune envie d'approfondir.

*Albion.*

Elle n'avait jamais voulu connaître l'identité de son père. Mais à présent, elle se demandait quel genre d'homme il avait été. Était-il encore en vie ? Et pourquoi Jane n'avait-elle jamais terminé cette lettre ?

— Helen !

Elle sursauta. Cassandra fit irruption dans la bibliothèque.

— Le courrier vient d'arriver ! annonça-t-elle. On nous a livré une caisse de chez Winterborne. Un valet est en train de la monter dans le salon. Viens tout de suite, nous allons...

Cassandra s'interrompit, les sourcils froncés.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu es toute rouge...

— C'est toute cette poussière, elle m'irrite les yeux. Je suis occupée à trier des livres et je n'arrête pas d'éternuer.

— Tu finiras cela plus tard. Oh, s'il te plaît, Helen ! Nous mourons d'envie de voir les cadeaux que t'envoie M. Winterborne. Il y a écrit « périssable » sur certains paquets, et nous pensons qu'ils contiennent des douceurs.

— J'arrive tout de suite.

Helen glissa furtivement la lettre sous les plis de sa jupe.

— Veux-tu que je t'aide pour aller plus vite ? proposa Cassandra.

— Merci, chérie, mais je préfère m'en charger moi-même.

— C'est si dur d'attendre, soupira Cassandra.

Le regard de Helen s'attarda sur sa sœur. Elle remarqua soudain que Cassandra avait perdu son air de pouliche nerveuse et dégingandée propre à l'adolescence. Avec ses traits bien dessinés et sa bouche pulpeuse, ses boucles dorées et ses grands yeux bleus frangés de cils épais, elle ressemblait étonnamment à leur mère, dans une version heureusement plus douce et affectueuse.

De son côté, Pandora, si facétieuse soit-elle, était la fille la plus gentille du monde. Helen remerciait le Ciel d'avoir de telles sœurs, qui l'avaient toujours aimée de manière inconditionnelle.

— Je vous rejoins. Commencez à ouvrir les paquets sans moi. Et si quelqu'un s'y oppose, dites que vous avez ma permission officielle.

Cassandra eut un sourire radieux.

— Si ce sont des bonbons, je t'en mettrai de côté avant que Pandora ne les dévore jusqu'au dernier.

Elle quitta la bibliothèque en trombe et, tandis qu'elle dévalait l'escalier, Helen l'entendit crier :

— Elle a dit de commencer sans elle !

Songeuse, Helen demeura un moment immobile, les yeux fixés sur le sac en toile qui recelait tant de mystères et de souvenirs douloureux. Même dans la tombe, Jane et Edmund semblaient encore capables de faire souffrir leurs enfants.

Mais Helen ne les laisserait pas faire.

D'un geste résolu, elle ferma le sac, faisant taire les murmures du passé. La lettre inachevée à la main, elle s'approcha de l'âtre et la déposa sur les braises. Elle regarda le papier brunir, se tordre, puis s'embraser dans une grande flamme blanche qui réduisit en cendres les mots cruels.

Après avoir frotté ses mains poussiéreuses, elle quitta la pièce.



## 13

Helen retrouva sa bonne humeur dès qu'elle pénétra dans le salon. Assis sur le tapis, Weston et les jumelles déballaient les paquets pendant que Kathleen, assise devant le secrétaire, ouvrait sa correspondance.

— L'idée de courtoiser quelqu'un m'a toujours rebuté, avoua Weston en fouillant dans une petite corbeille, mais c'est parce que je me trouvais du mauvais côté. En fait, il vaut mieux être celui qui reçoit que celui qui offre.

Weston Ravenel ressemblait beaucoup à son frère aîné. Séduisant, il avait les mêmes yeux bleus, la même constitution athlétique, et cet air canaille qui lui conférait un charme indiscutable. Au cours des derniers mois, il avait ingurgité toutes les connaissances disponibles sur l'agriculture et l'élevage. Désormais, l'ancien dandy n'était jamais plus heureux que lorsqu'il passait la journée en compagnie des métayers, à parcourir les champs et à retourner la terre, avant de rentrer au manoir crotté des pieds à la ceinture de son pantalon.

— Vous avez déjà courtoisé une dame, cousin Weston ? s'enquit Pandora.

— Uniquement quand je la savais trop intelligente pour accepter une demande en mariage de ma part.

— Vous n'avez pas l'intention de vous marier un jour ? demanda Helen en s'asseyant sur le sofa.

— Pourquoi se limiter à une seule friandise quand il y en a plein la boîte ? rétorqua-t-il en se levant pour aller déposer un coffret tendu de satin bleu dans son giron.

Helen souleva le couvercle, révélant un assortiment de caramels, bouchées à la crème, fruits confits, chocolats et marshmallows, délicatement emballés dans du papier ciré. Son regard dévia sur l'amoncellement de cadeaux qui avaient déjà été déballés : un jambon fumé du Wiltshire, du bacon, du saumon fumé, des pots de beurre danois, du ris de veau en conserve, de grosses dattes brillantes, une corbeille de fruits exotiques, des fromages de Brie dans des cercles de papier blanc, des petits fromages de chèvre emballés dans leurs filets, des pâtes de figue, des œufs de cailles, un flacon d'extrait de cacao, plusieurs bouteilles de liqueur aux fruits de différentes couleurs, ainsi que les minuscules verres qui allaient avec.

Elle eut un petit rire incrédule.

— M. Winterborne doit avoir perdu la tête ! Il nous a envoyé de quoi nourrir un régiment.

— Manifestement il fait la cour à toute la famille, commenta Weston. Je ne peux m'exprimer à la place des autres mais, personnellement, je me sens prêt à lui accorder ma main.

La mine chagrine, Kathleen remarqua :

— Et moi, je me sens capable de manger ce jambon jusqu'à l'os.

Depuis quelques jours, elle alternait entre fringales et nausées.

En riant, Weston alla poser devant sa belle-sœur un bocal en verre rempli d'amandes salées.

— Ceci vous suffira ?

Kathleen souleva le couvercle, saisit une amande et la croqua. Le bruit résonna dans toute la pièce. Apparemment séduite, elle en mangea plusieurs d'affilée, sous l'œil narquois, puis inquiet de Weston.

— Pas si vite, ma chère. Vous allez vous étouffer.

Il alla lui chercher un verre d'eau sur la desserte.

— Je meurs de faim, se défendit-elle. Ces amandes, c'est exactement ce dont j'avais envie, je viens juste de m'en rendre compte. Combien de pots M. Winterborne en a-t-il envoyé ?

— Si je le lui demande, il nous en fera parvenir d'autres, j'en suis sûre, déclara Helen.

— Oh oui, ce serait vraiment...

Kathleen s'interrompit, les yeux rivés sur la lettre qu'elle tenait à la main.

Un mauvais pressentiment envahit Helen. Kathleen s'était tassée sur sa chaise comme si elle tentait de parer à un coup. Elle voulut poser les amandes sur le secrétaire, mais calcula mal son geste et le pot bascula sur le sol. Par chance le tapis amortit sa chute. Les amandes roulèrent dans toutes les directions. Kathleen ne parut pas s'en apercevoir. Elle fixait toujours la lettre. Elle était livide et sa respiration était devenue saccadée.

Weston et Helen se précipitèrent.

— C'est mon père, souffla Kathleen. Je n'ai lu que le premier paragraphe... je n'ai pas la force de continuer.

Elle abandonna la missive à Helen.

Un mois plus tôt, lord Carbery avait eu un accident alors qu'il montait à cheval dans le manège de son domaine de Glengarrif. Sa monture avait fait un écart et il s'était cogné le crâne contre une poutre. Souffrant d'une commotion cérébrale, il n'avait pas réussi à se rétablir.

Weston porta le verre d'eau aux lèvres de Kathleen.

— Tenez, buvez.

Son regard croisa celui de Helen et il ajouta :

— Je vais chercher Devon.

Ce dernier ne devait pas être bien loin. Il avait rendez-vous avec le bûcheron pour discuter d'un chêne qui devait être abattu dans la partie est du domaine.

— Inutile de le déranger, objecta Kathleen, qui s'efforça de se ressaisir. Cela peut attendre. Je vais bien.

Elle attrapa le verre et le vida en quelques longues gorgées.

Helen fit un signe à Weston. Sur un hochement de tête, il quitta la pièce.

Helen reporta son attention sur la lettre.

— Il s'est éteint il y a deux jours, murmura-t-elle en parcourant rapidement le reste du message. Selon le régisseur, il souffrait depuis son accident de violentes migraines, et il lui arrivait parfois de perdre conscience. Il s'est couché tôt et il est mort dans son sommeil. Kathleen, je suis navrée, dit-elle en posant une main compatissante sur l'épaule de sa belle-sœur.

Celle-ci répondit d'une voix neutre :

— Il a toujours été un étranger pour moi. Il s'est débarrassé de moi en me faisant élever par quelqu'un d'autre. Je ne sais même pas ce que je devrais ressentir.

Le silence retomba. Pandora et Cassandra s'approchèrent d'un pas hésitant.

— Y a-t-il quelque chose que nous puissions faire, Kathleen ? demanda Pandora en s'agenouillant près de la chaise.

Kathleen secoua la tête et se pencha pour la serrer dans ses bras. Cassandra s'agenouilla de l'autre côté et toutes trois s'étreignirent.

— Il n’y a pas lieu de s’inquiéter, reprit Kathleen. Je vais m’en remettre. Vous êtes toutes là pour me soutenir.

Appuyant sa tête contre celle de Pandora, elle soupira :

— Nous avons connu bien des épreuves ces derniers temps, pas vrai ?

— Est-ce que cela signifie que nous allons encore devoir porter le deuil ? risqua Pandora.

— Pas vous. Seulement moi. Je vais encore devoir aller toute de noir vêtue avec mon gros ventre...

Je vais ressembler à un paquebot !

— Un paquebot ? Mais vous êtes toute fine ! protesta Cassandra.

— Je dirais une goélette, tout au plus, assura Pandora.

Kathleen eut un petit rire et les embrassa de nouveau. Ses joues avaient repris des couleurs. Elle se leva finalement, lissa ses jupes.

— Il y a beaucoup à faire, déclara-t-elle. Les obsèques auront lieu en Irlande et... je n’y suis pas retournée depuis que j’étais enfant.

Elle lança un regard désemparé à Helen, qui s’empressa de la rassurer :

— Vous n’êtes pas obligée de prendre des décisions dans l’immédiat. Pour l’heure, vous devriez monter vous étendre.

— Je ne peux pas, il y a tant de...

Kathleen s’interrompit comme Devon entra dans la pièce.

— Que se passe-t-il, ma chérie ?

— Mon père est décédé, articula-t-elle. Ce n’est pas une surprise, bien sûr. Je savais qu’il n’allait pas bien.

Devon s’approcha et l’entoura de ses bras.

— Je suis tout à fait calme, déclara-t-elle, le nez contre son épaule, avant d’ajouter : Et je ne vais pas pleurer. Mon père n’aimait pas les pleurnicheuses.

Devon lui caressa les cheveux avec tendresse.

— Vous pouvez pleurer, cela ne me dérange pas, chuchota-t-il avant de déposer un baiser sur sa tempe.

Kathleen appuya le visage contre son torse et sa silhouette menue parut fondre entre les bras de son robuste époux. Quelques secondes passèrent, puis un son étranglé jaillit de sa gorge. Devon resserra son étreinte.

Comprenant qu’ils avaient besoin d’intimité, Helen fit signe aux jumelles de la suivre. Toutes trois sortirent et, après avoir refermé la porte, Helen suggéra :

— Allons prendre le thé dans la bibliothèque.

— Zut, j’ai oublié les bonbons, pesta Pandora.

— Helen, que va-t-il se passer ? s’inquiéta Cassandra alors qu’elles traversaient le hall. Kathleen va vraiment devoir se rendre en Irlande pour les funérailles ?

— Oui, si son état le permet. C’est important de dire au revoir aux morts.

— Mais son père ne s’en rendra même pas compte, objecta Pandora.

— Ce n’est pas pour lui, murmura Helen en glissant son bras sous celui de sa sœur. C’est pour elle.

## 14

*Télégramme*

*Adressé à M. Rhys Winterborne*

*Cork Street, Londres*

*Venons d'apprendre décès lord Carbery, père de ma femme. Malgré circonstances délicates, votre présence serait souhaitable et bienvenue à Eversby Priory.*

*Vous serais très reconnaissant d'envoyer amandes salées à mon épouse.*

*Trehear*

— Fernsby, appela Rhys, annulez tous mes rendez-vous pour la semaine à venir et trouvez-moi deux places dans le prochain train pour le Hampshire. Priez Quincy de préparer ma malle et la sienne. Et envoyez quelqu'un demander à un vendeur du rayon épicerie de mettre tout notre stock d'amandes salées dans un sac de voyage.

— Tout notre stock ? répéta la secrétaire, éberluée.

— Jusqu'au dernier bocal.

Mme Fernsby quitta le bureau en toute hâte.

— *Diolch i Dduw*, marmonna Rhys. Dieu merci.

S'il n'avait pas reçu cette invitation providentielle, il n'aurait eu d'autre choix que de débarquer à Eversby Priory telle une armée d'invasion. Il était navré d'apprendre la mort du père de Kathleen, mais il n'en pouvait plus d'être séparé de Helen. La savoir au loin tout ce temps, hors de sa portée, alors qu'il se consumait de désir pour elle, avait été un véritable supplice.

Il ne pouvait qu'attendre, ce qu'il détestait par-dessus tout.

Helen lui avait envoyé trois ou quatre lettres chaque semaine, pour lui donner des nouvelles de la famille et lui raconter les récents événements survenus au village. Les travaux de rénovation du manoir avançaient. Et dans la nouvelle carrière, on exploitait déjà le gisement d'hématite.

Sur un ton léger, Helen saupoudrait ses récits d'anecdotes diverses sur son quotidien, comme la fabrication artisanale de bougies ou la récolte de la fausse rhubarbe dans la serre du domaine.

Ce qui ne faisait qu'accentuer la frustration de Rhys.

Jusqu'à présent, travailler comme un forcené avait toujours absorbé son inépuisable énergie. Mais à présent, cela ne suffisait plus. La passion le dévorait, de jour comme de nuit.

Le prochain train pour le Hampshire partait dans trois heures, lui apprit-on. Rhys n'avait de toute façon pas la patience d'attendre qu'on prépare son wagon privé et qu'on lui déniche une locomotive pour l'arrimer.

Miraculeusement, l'imperturbable Quincy parvint à boucler leurs bagages en un temps record, et ils arrivèrent à l'heure à la gare. Si Rhys avait eu des réserves au moment d'engager un valet – une

extravagance d'aristocrate, pensait-il –, celles-ci avaient disparu. Quincy lui était désormais indispensable.

Il fallait deux heures pour rejoindre la gare d'Alton. Durant tout ce temps, Rhys demeura rivé à son siège, le buste penché en avant, comme si cela pouvait accélérer la vitesse du train. Lorsqu'ils parvinrent enfin à destination, ils sautèrent dans une voiture de louage et prirent la direction d'Eversby Priory.

Le grand manoir d'architecture jacobéenne était en travaux depuis que Devon en avait hérité. Richement orné de parapets, d'arcades de pierre et de cheminées sculptées, il se dressait au cœur de l'immense domaine telle une douairière impérieuse au bal. La découverte du gisement d'hématite était survenue à point nommé. Sans cette manne inespérée, le manoir serait tombé en ruine et Devon n'aurait légué qu'un tas de décombres à la prochaine génération de Ravenel.

Rhys et Quincy furent accueillis par Sims, le majordome, qui ne put s'empêcher de faire remarquer qu'ils arrivaient plus tôt que prévu. Quincy admit qu'ils avaient quitté Londres dans l'urgence, et les deux domestiques échangèrent un regard qui en disait long sur ce qu'ils enduraient par la faute de leurs employeurs capricieux.

Alors que Rhys tournait tel un lion en cage dans le salon en attendant que quelqu'un daigne le recevoir, il s'avisa que le manoir était bien plus chaleureux que sa propre demeure, si moderne et luxueuse. Dans son esprit, les vieilles choses avaient toujours été synonymes de décrépitude. Il préférait ce qui était neuf, chic et à la mode. Pourtant, le charme suranné d'Eversby Priory avait un effet apaisant. Les bergères et sofas, regroupés autour de guéridons, invitaient à la détente. Le tapis élimé réchauffait le parquet aux lattes disjointes. Des livres et des magazines s'empilaient sur de petites tables et l'on trouvait un peu partout des coussins colorés et des plaids douillets.

Deux petits épagneuls frétilants vinrent lui rendre visite, le temps de lui renifler amicalement la main, avant de repartir au galop en entendant un bruit quelque part dans la maison. Une bonne odeur de pâtisserie envahit le salon, signe que l'heure du thé approchait.

Rhys avait du mal à comprendre qu'on l'ait invité à Eversby en pleine période de deuil. Il ne connaissait pas bien les rituels en vigueur – ses connaissances sur le sujet se limitaient aux toilettes et accessoires vendus au magasin –, il lui semblait cependant qu'une famille frappée par la perte d'un proche était censée se replier sur elle-même. Les amis et connaissances qui souhaitaient présenter leurs condoléances devaient au moins attendre que les obsèques soient passées.

Néanmoins Quincy, qui avait officié au service des Ravenel durant plusieurs décennies et était au fait des subtilités de l'étiquette, avait un peu éclairé sa lanterne.

— Il semblerait que lord et lady Trenear aient décidé de vous traiter comme un membre de la famille, bien que vous n'ayez pas encore épousé lady Helen. J'ai l'impression que cette génération de Ravenel s'est quelque peu détachée des traditions ancestrales, avait-il ajouté, une pointe de réprobation dans la voix.

Rhys fut brutalement ramené au présent par Devon, qui venait de pénétrer dans la pièce.

Celui-ci semblait fatigué, mais il gratifia Rhys d'un sourire semblable à ceux qu'ils échangeaient au temps de leur amitié.

Apparemment, leur différend était oublié.

— Bonté divine, Winterborne, vous avez fait vite ! J'ai posté mon télégramme ce matin.

— Comment va lady Trenear ?

Devon eut une légère hésitation, avant de concéder :

— Elle est fragile. Disons qu'elle pleure davantage le père qu'elle n'a jamais eu que le père qu'elle vient de perdre. J'ai fait prévenir lady Berwick. Elle arrivera demain de Leominster et sa présence reconfortera Kathleen. Ce sont les Berwick qui l'ont élevée.

— Où auront lieu les funérailles ?

— À Glengarrif. Je vais accompagner Kathleen. Inutile de vous dire que le moment n'est franchement pas idéal.

— Vous ne pouvez la faire escorter par quelqu'un de fiable ?

— Pas dans son état. Je veux être auprès d'elle.

Rhys songeait déjà à la logistique du voyage.

— Le plus rapide est de prendre le vapeur à Bristol pour rejoindre Waterford. Là-bas, vous pourrez passer la nuit au Granville – c'est un hôtel très respectable, tout près de la gare. Et le lendemain, vous prendrez le train pour Glengarrif. Si vous le souhaitez, je peux envoyer un télégramme à mon secrétariat afin de prendre les dispositions nécessaires. Mes employés connaissent les itinéraires de tous les vapeurs qui quittent l'Angleterre, ainsi que les horaires des trains et les lieux d'hébergements.

— Je vous en serais très reconnaissant, répondit Devon.

Sans mot dire, Rhys ramassa le grand sac de voyage en cuir noir qu'il avait gardé avec lui et lui tendit. La mine perplexe, Devon ouvrit le fermoir métallique et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Un sourire apparut sur ses lèvres à la vue des deux douzaines de bocaux d'amandes salées.

— J'ai cru comprendre que lady Trenear avait un faible pour ces friandises.

— Elle en raffole, en effet. Merci beaucoup, Winterborne.

Devon referma le sac, puis proposa :

— Venez donc boire un cognac dans la bibliothèque.

Rhys hésita.

— Où sont tous les autres ?

— Weston est à la carrière. Il va bientôt rentrer. Les jumelles sont allées se promener et ma femme se repose à l'étage. Quant à Helen, je pense qu'elle est dans la serre exotique avec ses chères orchidées.

Savoir Helen toute proche troubla Rhys au point que son cœur manqua quelques battements. Il consulta discrètement l'horloge posée sur le manteau de la cheminée, puis objecta :

— Il est un peu tôt pour un cognac, non ?

Devon lui retourna un regard incrédule, avant de laisser échapper un rire étouffé.

— Bonté divine, quel genre de Gallois êtes-vous donc ? Très bien, enchaîna-t-il sans laisser à Rhys le temps de répondre, Je vais porter ces amandes à ma femme. Et pour vous remercier de votre générosité, je ne dirai pas où vous vous trouvez. Mais si vous et Helen êtes en retard pour le thé, vous en assumerez l'entière responsabilité.

Après une courte pause, Devon ajouta :

— Vous la trouverez dans la première serre, dès que vous aurez passé le mur du jardin clos.

Rhys hocha la tête. L'appréhension montait en lui. Comment Helen allait-elle réagir en le voyant ?

Devon sourit.

— Inutile de vous torturer, Heathcliff. Elle sera heureuse de vous voir.

La référence littéraire échappa à Rhys, qui n'était pas amateur de romans. Il fut juste contrarié que ses émotions puissent se deviner aussi aisément.

Pestant contre lui-même, il ne put s'empêcher de demander :

— A-t-elle parlé de moi ?

— Vous plaisantez ? Elle ne parle *que* de vous ! Elle se passionne pour l'histoire du pays de Galles, dévore des livres sur le sujet et nous assomme avec les récits d'un certain Owain Glyndŵr. L'autre jour, nous avons eu droit à la lecture d'un article interminable sur le festival d'Eisteddfod. Et le lendemain elle s'est mise à éructer et à postillonner. Nous avons cru qu'elle s'était enrhumée, et puis nous avons compris qu'elle s'entraînait juste à prononcer l'alphabet gallois.

En temps ordinaire, Rhys aurait lâché une remarque sarcastique, mais il comprit à peine que Devon se moquait de lui. La joie menaçait de le suffoquer.

— Elle n'est pas obligée de faire tout ça, murmura-t-il.

— Elle veut vous faire plaisir. C'est dans sa nature. Ce qui m'amène à un point que je tiens à éclaircir. Helen est comme une petite sœur pour moi. Et même si je suis objectivement mal placé pour donner des leçons de morale, j'attends que durant les prochains jours vous restiez aussi chaste qu'un enfant de chœur.

— Il se trouve que j'ai été enfant de chœur, et je peux vous certifier que leur prétendue chasteté est très exagérée.

Avec un sourire un peu contraint, Devon tourna les talons.

Rhys quitta le salon et s'obligea à marcher d'un pas égal au lieu de courir comme un forcené. Il ne voulait pas faire peur à Helen. Après être passé par la véranda située à l'arrière de la maison, il traversa la pelouse fraîchement tondue.

Une allée de graviers serpentait entre les massifs de fleurs et de vieux murs couverts de plantes grimpantes qui s'entremêlaient comme de la dentelle. Dans les jardins, le sol gelé patientait en attendant le retour du printemps. La brise qui transportait des odeurs de tourbe et de joncs rappelait à Rhys le vallon gallois où il avait grandi, avant que sa famille ne parte pour Londres. Llanberis, avec ses sols rocaillieux et ses lacs d'altitude, ne ressemblait pourtant pas à Eversby, mais il y retrouvait les mêmes parfums.

Alors qu'il approchait de la première serre, il entrevit derrière les carreaux givrés une fine silhouette sombre qui se déplaçait. Son cœur bondit dans sa poitrine, et en dépit du froid mordant de ce mois de février, une bouffée de chaleur lui monta au visage. Il était aussi nerveux qu'un jeune homme se rendant à son premier rendez-vous amoureux ! Si quelqu'un lui avait prédit il y a peu encore qu'une simple jeune fille réussirait à le mettre dans un tel état, il aurait ricané avec dédain.

Il cogna doucement à la vitre, puis gravit le perron constitué d'une unique marche de pierre et pénétra dans la serre, avant de refermer la porte derrière lui.

C'était la première fois qu'il entra dans ce lieu. Helen le lui avait décrit en détail lors de son précédent séjour au domaine. À l'époque il était encombré de béquilles et d'un plâtre et avait regretté de ne pouvoir visiter cet endroit qui comptait tellement pour elle.

À l'intérieur, l'air était moite. Il y flottait une odeur de glaise, le parfum âcre de l'humus, l'arôme capiteux des fleurs, celui plus subtil de la vanille. On se serait cru à mille lieues de l'Angleterre, dans un palais de verre où éclataient des taches de couleurs vives aux formes étranges. Rhys balaya du regard les longues tables surchargées de pots et de jarres en terre cuite, qui contenaient toutes les espèces imaginables d'orchidées, dont certaines tendaient leurs lianes tarabiscotées vers la verrière.

La silhouette menue de Helen émergea de derrière une inflorescence d'un blanc de neige. Ses yeux d'une pureté cristalline s'illuminèrent et son adorable bouche s'arrondit tel un bouton de rose sous l'effet de la surprise. Elle articula son prénom en silence, puis s'élança. Dans sa hâte, elle heurta l'angle de la table, faillit trébucher. Sa maladresse attendrissante ravit Rhys. Il lui avait manqué. Elle était heureuse de le revoir !

En trois enjambées, il la rejoignit, l'enlaça avec une telle fougue qu'il la souleva du sol. Emporté par son élan, il la fit tourner, puis nicha le visage dans son cou pour respirer son parfum, s'en griser, absorber chaque parcelle de son être.

— *Cariad*, vous qui avez la grâce d'un cygne, c'est bien la première fois que je vous vois faire un faux pas.

Avec un petit rire, elle posa ses mains délicates sur ses joues.

— Oh, Rhys, quelle merveilleuse surprise ! Vous êtes là, murmura-t-elle, comme si elle n’osait en croire ses yeux.

Le souffle court, Rhys s’émerveillait de la douceur de sa peau et de ses cheveux. Une euphorie grandissante menaçait de lui faire tourner la tête.

— Je pourrais vous dévorer, chuchota-t-il.

Il posa sa bouche sur la sienne et Helen, les doigts enfouis dans ses cheveux, lui répondit avec ardeur. Comme sa langue cherchait la sienne, il sentit le désir l’embraser, tituba et dut prendre appui contre le bord de la table. Miséricorde, il devait calmer le jeu tout de suite, sinon...

Il s’arracha à ses lèvres, laissa échapper un long soupir en s’efforçant de se ressaisir. Helen ne l’aidait toutefois en rien. Elle déposait une pluie de baisers légers sur sa mâchoire, son menton, si bien que son sang continuait de bouillonner.

— Je vous espérais demain ou après-demain...

— Je n’ai pas pu attendre.

— J’ai l’impression de vivre un rêve.

Incapable de se retenir, Rhys la saisit aux hanches, plaqua son bassin contre le sien.

— Est-ce assez réel pour vous convaincre, *cariad* ?

Aucun gentleman n’aurait osé un geste aussi vulgaire. Mais Helen savait à quoi s’en tenir à présent. Quoiqu’elle perçût la dureté de son érection à travers les vêtements qui les séparaient, elle ne chercha pas à s’écarter pour autant.

— Vous avez l’air... en pleine forme, commenta-t-elle. Comment va votre épaule ?

— Pourquoi ne pas déchirer ma chemise pour en juger ?

Elle laissa échapper un rire de gorge.

— Pas ici, dans la serre.

Elle se pencha vers la table, cueillit une petite fleur vert pâle à la corolle parfaite et glissa la tige dans la boutonnière de sa veste.

— Un *dendrobium* ? devina Rhys.

— Oui. Comment le savez-vous ?

— J’ai un peu lu sur le sujet, je vous l’ai dit.

Il suivit du doigt l’arête de son petit nez. Il ne pouvait s’empêcher de la toucher, de jouer avec elle.

— Trenear m’a dit que vous aviez étudié l’histoire du pays de Galles ?

— En effet. C’est passionnant. Saviez-vous que le roi Arthur était gallois ?

— Il l’aurait sûrement été s’il avait existé, dit-il, amusé, en caressant son chignon tressé.

— Il a bel et bien existé. Une pierre porte l’empreinte du sabot de son cheval, près du lac Llyn Barfog. J’aimerais voir cela de mes propres yeux un jour.

Le sourire de Rhys s’élargit.

— Votre accent était presque parfait, *cariad* ! Le double L est juste un peu plus chuinté. Vous devez laisser passer l’air de chaque côté de votre langue.

Helen répéta le son à plusieurs reprises, sans parvenir tout à fait à imiter sa prononciation. Elle était tellement adorable, avec le bout de sa langue rose qui dépassait de ses dents nacrées, qu’il ne put s’empêcher de lui voler un autre baiser, suçant brièvement ses lèvres à la douceur satinée.

— Rien ne vous oblige à apprendre le gallois, vous savez.

— Mais j’en ai envie.

— C’est une langue difficile. Et à notre époque, il n’y a pas d’intérêt particulier à la parler. Ma mère disait qu’il fallait l’éviter à tout prix, ajouta-t-il d’un ton mélancolique.

— Pourquoi ?



— C'était mauvais pour les affaires. Vous savez, les gens ont certains préjugés contre mes semblables. Ils prennent les Gallois pour des attardés, des fainéants... et prétendent même qu'ils ne se lavent pas.

— Ce sont des bêtises. Les gens civilisés ne diraient jamais de telles choses.

— Pas en public. En revanche, on le chuchote, et on dit même bien pire dans l'intimité des salons.

Se rembrunissant, il poursuivit :

— Vous perdrez l'estime de certains qui penseront que vous commettez une mésalliance en m'épousant. Ils ne vous le diront pas en face, mais vous le lirez dans leur regard. Même s'ils vous font bonne figure.

Ils n'avaient pas abordé ce sujet lors de leurs premières fiançailles. Rhys était susceptible à propos de ses origines, et Helen n'avait pas voulu prendre le risque de le froisser. Il était soulagé de pouvoir se montrer franc avec elle. Et en même temps, admettre qu'il était son inférieur sur le plan social lui laissait un goût amer dans la bouche.

— Je serai une Winterborne, rétorqua-t-elle, et ce sont plutôt ces gens qui devront s'inquiéter de ce que je penserai d'eux.

— Vous avez raison, convint-il avec un sourire. Vous allez devenir une femme d'influence, et vous aurez les moyens d'accomplir tout ce qui vous fera plaisir.

Elle posa la main sur sa joue, avec une tendresse qui le transporta.

— Mon seul souci sera de rendre mon mari heureux, assura-t-elle.

— Une sacrée mission. Mais vous serez à la hauteur de la tâche, j'en suis sûr.

— Est-ce donc si difficile pour vous d'être heureux ?

— Ça l'est, oui. Je ne le suis qu'en votre présence, *cariad*.

De nouveau, il captura sa bouche, la fouilla longuement de sa langue. Sa main se referma sur sa robe et, l'espace d'un instant, il fut tenté de la prendre ici, maintenant. Il serait si facile de retrousser ses jupes, de lui écarter les cuisses et...

Avec un grondement de frustration, il mit fin à leur baiser, et appuya le front contre le sien.

— Nous avons été séparés trop longtemps, *cariad*. Dites quelque chose pour me changer les idées, je vous en conjure.

Helen avait les joues empourprées et les lèvres gonflées.

— Vous avez évoqué votre mère... Quand ferai-je sa connaissance ?

Il ricana. Elle n'aurait pu choisir meilleur sujet pour éteindre ses ardeurs.

— Quand je ne pourrai décentement plus retarder la chose, répondit-il.

Sa mère, Bronwen Winterborne, était une femme sévère et stricte, aussi mince et raide qu'un manche à balai. Quand Rhys était enfant, elle lui avait administré un nombre incalculable de calottes et de punitions, en revanche Rhys ne se souvenait pas qu'elle l'eût une seule fois enlacé de ses bras maigres. Elle s'était pourtant acquittée de ses devoirs de mère, l'avait nourri, vêtu, et lui avait inculqué la valeur de la discipline et du dur labeur. Il n'avait eu aucun mal à l'admirer. Mais de là à l'aimer...

— Vous croyez qu'elle m'appréciera ? s'inquiéta Helen.

Rhys s'efforça d'imaginer la réaction de sa mère face à cette sylphide éprise de littérature et de musique.

— Elle vous trouvera trop jolie. Et trop douce. Elle ne verra pas la force qui est en vous.

— Vous me trouvez forte ? demanda-t-elle, l'air ravie.

— Bien sûr. Sous vos airs sereins, vous avez une volonté de fer. Sinon comment pourriez-vous me mener par le bout du nez ?

D'un mouvement vif et gracieux, Helen se libéra et mit un peu de distance entre eux.

— Vous mener par le bout du nez ? C'est ce que j'ai fait en cédant à votre ultimatum et en acceptant de coucher avec vous alors que nous n'étions pas mariés ?

Elle se mit à déambuler dans la travée, entre les pots d'orchidées, et il la suivit sans réfléchir. Elle l'attirait comme un aimant.

— Vous m'avez ensorcelé, puis vous vous êtes empressée de quitter Londres, me laissant sur ma faim. Et à présent, je vous suis partout comme un bon toutou en laisse qui quémande vos caresses.

— Je ne vois ici aucun chien en laisse. Seulement un énorme loup.

Rhys la rattrapa et l'encercla de ses bras. Il posa sa bouche brûlante dans son cou, mordilla sa chair tendre.

— *Votre* loup, chuchota-t-il contre sa peau.

Helen se laissa aller contre lui.

— Dois-je venir vous rejoindre cette nuit dans votre chambre, quand tout le monde sera couché ?

Il sentit son sang bouillir dans ses veines. Oh, Seigneur, oui ! Il était affamé et voulait plus que tout retrouver les sensations grisantes éprouvées lors de leur première étreinte. Mais surtout il voulait retrouver cette paix bienheureuse qu'il avait ressentie ensuite, lorsqu'elle reposait entre ses bras et qu'il avait enfin eu la certitude qu'elle lui appartenait.

Fermant les yeux, il pressa la joue contre son oreille délicate. Un long moment passa avant qu'il ne recouvre l'usage de la parole.

— Vous avez lu des contes de fées. Vous savez ce qui arrive aux petites filles qui vont rendre visite au grand méchant loup.

— Oui, je le sais, souffla-t-elle en pivotant pour lui faire face.

Et elle lui offrit ses lèvres.

## 15

— Vous ne voulez pas jouer, Devon ? demanda Pandora. Il nous faut plus de participants, sinon le jeu ne durera pas assez longtemps.

Le dîner était terminé et tout le monde se détendait dans le salon. Les jumelles étaient allées chercher le seul jeu qu'elles aient jamais possédé et s'étaient installées à une petite table. Le jeu en question s'appelait « La maison du bonheur ». Un parcours tortueux était imprimé sur le plateau. Les joueurs faisaient tourner une roulette numérotée et avançaient leur pion sur des cases qui représentaient soit un vice, soit une vertu. C'était un vieux jeu de société traditionnel qui servait à enseigner la morale aux enfants.

Assis sur le canapé, Devon avait entouré les épaules de Kathleen du bras. Il secoua la tête en souriant.

— J'ai joué avec vous la dernière fois. C'est au tour de Weston.

Ce dernier lui décocha un regard noir. Les frères Ravenel détestaient ce jeu moralisateur, ce n'était un secret pour personne.

— Je vais perdre, c'est une évidence, protesta Weston. Chaque fois que je joue, je finis en maison de correction !

— Là où est ta place, commenta son frère.

À contrecœur, Weston alla rejoindre les jumelles.

— Il nous faut un quatrième joueur, dit Pandora. Helen, si tu posais ton accommodage...

— Non, pas elle ! objecta Cassandra. Elle gagne toujours.

— Bon, je me dévoue, dit Rhys.

Il acheva son cognac et alla s'asseoir à la table de jeu. Weston et lui échangèrent un regard de martyr, au grand amusement de Helen.

Celle-ci était ravie que Rhys ait trouvé tout naturellement sa place au sein de la famille. Auparavant, lorsqu'il était venu dîner à Ravenel House, il avait toujours été sur la réserve. Mais ce soir il était détendu, charmant, et participait spontanément aux conversations.

Il fut le premier à lancer la roulette. Son pion atterrit sur une case marquée *Vice*.

— *Vous abusez de la bouteille. Vous recevez le fouet et vous passez deux fois votre tour*, l'informa Pandora.

Helen sourit devant la mine déconfite de Rhys.

Cassandra joua ensuite et fit fièrement avancer son pion sur la case *Probité*. Puis ce fut le tour de Weston.

— *Vous manquez la messe, vous êtes un mécréant. Vous allez au pilori et passez trois fois votre tour*, annonça Cassandra.

— Cloué au pilori pour avoir manqué la messe ? se récria Weston, indigné.

— La règle est sévère. Ce jeu a été inventé au début du siècle, et à cette époque l'on pouvait être cloué au pilori et même pendu pour avoir volé un morceau de bacon.

— Comment le savez-vous ? demanda Rhys.

— Il y a un livre sur le sujet dans la bibliothèque, expliqua Pandora. Il s'intitule : *Crimes et châtiments d'une humanité déchu*.

— Nous l'avons lu au moins trois fois, précisa Cassandra.

Weston pivota vers le sofa.

— Est-il normal que les filles lisent ce genre d'ouvrage ?

— Pas du tout, répondit Kathleen. Si je l'avais su, je l'aurais enlevé.

Pandora se pencha par-dessus la table pour chuchoter :

— Elle est trop petite pour voir les livres qui sont rangés au-dessus de la sixième étagère. C'est là que nous cachons les plus intéressants.

Weston déguisa son rire en quinte de toux et Rhys baissa le nez, feignant d'étudier les cases du jeu d'un air inspiré.

— Helen aussi l'a lu, ajouta Pandora.

Sa jumelle la foudroya du regard.

— Bravo ! Maintenant ils vont confisquer tous les livres intéressants.

— Et alors ? Nous les connaissons par cœur.

Rhys jugea opportun de faire dévier la conversation.

— Il existe une version plus moderne de ce jeu. C'est une entreprise américaine qui en détient les droits. Il a été quelque peu modifié et les punitions sont moins rigoureuses. Il est en vente au grand magasin.

— Il faut acheter ce modèle moins barbare sans tarder, déclara Weston. Ou bien apprendre aux jumelles à jouer au poker.

— Weston... commença Devon d'une voix grondante.

— Pardon, mais le poker me semble plus inoffensif que ce jeu où l'on se fait fouetter plus souvent que dans les pages du marquis de Sade.

— *Weston !* s'exclamèrent Devon et Kathleen à l'unisson.

Les yeux brillants de curiosité, Pandora demanda :

— Monsieur Winterborne, savez-vous qui invente ces jeux ? Et comment l'on procède ?

— Il suffit d'établir les règles et de faire fabriquer le plateau par un imprimeur. C'est à la portée de n'importe qui.

— Si Cassandra et moi en inventions un, accepteriez-vous de le vendre dans votre magasin ?

— Je n'ai pas envie d'inventer un jeu, protesta Cassandra. Je veux juste jouer.

Mais Pandora attendait sa réponse.

— Il vous faut d'abord concevoir un prototype, expliqua-t-il. Si vous y parvenez, j'y jeterai un coup d'œil. Et si je pense pouvoir le vendre, je financerai la première édition. En échange d'un pourcentage sur les profits, bien entendu.

— Ah. Et quel est le pourcentage habituel ? Quel qu'il soit, je vous en offre la moitié.

— La moitié seulement ? En quel honneur ?

— Nous serons bientôt de la même famille, cela mérite bien une ristourne, non ?

Rhys eut un rire qui le fit paraître si jeune soudain que le pouls de Helen s'emballa.

— Probablement, reconnut-il.

— Mais comment être sûr qu'un jeu n'a pas déjà été inventé ? reprit Pandora, dont l'enthousiasme allait croissant. Je tiens à ce que le mien soit original.

— Je vous enverrai un exemplaire de chaque jeu de société que nous vendons au magasin. Ainsi vous pourrez les étudier à loisir.

— Oh, merci ! Cela m'aidera beaucoup. En attendant...

Pensive, Pandora se mit à tambouriner sur la table. Puis elle se leva abruptement, obligeant Weston et Rhys à l'imiter par courtoisie.

— Je ne veux plus jouer, annonça-t-elle. J'ai trop à faire. Viens avec moi, Cassandra.

— Mais je gagnais, protesta sa sœur. Et il est un peu tard, non ?

— Je n'y peux rien, j'ai une crise d'insomnie.

Pandora agrippa sa jumelle par le bras et l'arracha presque à son siège. Les filles quittèrent le salon.

Rhys s'adressa à Helen :

— Elle continue d'inventer des mots ?

— Elle l'a toujours fait. Elle aime exprimer de manière synthétique des notions complexes comme « la tristesse que suscite un après-midi pluvieux » ou « l'exaspération que l'on ressent en découvrant un trou dans son bas ». Depuis peu, cependant, elle essaie de se corriger. Elle a peur qu'on se moque d'elle quand elle fera ses débuts dans le monde.

— À raison, opina Kathleen d'un air chagrin. Il y a toujours des mauvaises langues, et les jeunes filles trop impétueuses ont la vie dure pendant la saison. Lady Berwick me grondait toujours quand je riais trop fort en société.

— Personnellement, j'aurais trouvé cela charmant, affirma Devon en enveloppant sa femme d'un regard caressant.

— Peut-être, mais vous n'alliez pas aux bals et réceptions. Weston et vous étiez bien trop occupés à faire tout ce que font les canailles de votre espèce.

Rhys s'approcha de la desserte pour se resservir un verre de cognac.

— Lady Helen et les jumelles resteront-elles à Eversby Priory pendant votre voyage en Irlande ? s'enquit-il.

— C'est la meilleure solution, je pense. Nous avons demandé à lady Berwick de venir les chaperonner en notre absence.

— Sinon le voisinage jaserait, soupira Kathleen. Weston a beau être comme un frère pour les filles, il n'en reste pas moins un célibataire à la réputation sulfureuse.

— Et méritée. J'ai fourni beaucoup d'efforts pour l'acquérir, sacrebleu ! lança Weston qui alla s'installer dans un fauteuil près du feu. Du reste, j'insiste pour faire venir un chaperon. Si l'on pensait tout à coup que je suis digne de confiance en présence de trois femmes innocentes, je perdrais toute crédibilité.

— Lady Berwick exercera une influence bénéfique sur les jumelles, intervint Kathleen. Elle m'a élevé avec ses filles, Dolly et Bettina, et nous a inculqué les bonnes manières. Et ce n'était pas une tâche facile, croyez-moi.

— Nous partirons pour l'Irlande après-demain, déclara Devon, qui ajouta, la mine légèrement soucieuse : Et si Dieu le veut, nous rentrerons très vite.

— Je suppose qu'il va falloir remettre la visite de Severin, murmura Weston. Je l'avais invité pour qu'il puisse juger de l'avancée des travaux du côté de la nouvelle voie ferrée.

— Il vaudrait mieux que je ne croise pas son chemin, déclara Rhys d'une voix neutre.

Tous les regards se braquèrent sur lui. Debout près de la desserte, son cognac à la main, il faisait doucement tourner le liquide ambré au fond du verre pour le tiédir. Son regard froid alerta Helen qui fut

secouée d'un frisson déplaisant.

— Que reprochez-vous donc à Severin ? s'enquit Devon.

— Il veut me convaincre d'acheter des immeubles en cours de démolition, du côté de King's Cross. Mais le nom du propriétaire actuel n'apparaît sur aucun document officiel. Pas même sur les papiers concernant le prêt immobilier.

— Comment est-ce possible ?

— N'y figure que le nom d'une société d'investissement privée. J'ai engagé un détective pour découvrir qui se cachait derrière tout cela, et grâce à lui j'ai découvert que la vente, si elle se faisait, irait au dernier homme sur terre avec qui je souhaite faire affaire. Et Severin le sait parfaitement.

— Vance ? devina Devon.

Rhys hocha la tête et Devon jura dans sa barbe.

— Vous connaissez Severin, intervint Weston. Il n'est pas malveillant, juste pragmatique. Il doit penser que lorsque vous découvrirez le pot aux roses, l'eau aura coulé sous les ponts, voilà tout.

Les yeux de Rhys étincelèrent.

— Si j'avais acheté ce lot immobilier avant de découvrir que l'argent irait à Vance, je vous jure que c'est le corps de Severin qu'on aurait vu sous les ponts. Je ne le considère plus comme un ami.

— Qui est ce M. Vance ? demanda Helen, déroutée.

Personne ne répondit.

Finalement, Kathleen expliqua :

— C'est le neveu de lord Berwick. Et comme celui-ci n'a pas de fils, Vance est aussi son héritier présomptif. À sa mort, il deviendra propriétaire du domaine. Ainsi le sort de lady Berwick et de ses filles dépendra entièrement de sa bonne volonté. Elles n'ont d'autre choix que de se montrer aimables avec lui. Je l'ai moi-même rencontré à deux ou trois occasions.

— Et que pensez-vous de lui ? demanda Devon.

Kathleen fit la grimace.

— C'est un odieux personnage, mesquin, cruel et imbu de lui-même. Il se targue d'être un génie de la finance alors qu'il croule sous les dettes. À plusieurs reprises, il a tenté d'emprunter à des créanciers en leur faisant miroiter son futur héritage. Lord Berwick était aux cent coups.

Helen glissa un regard à Rhys. Son expression morose la troubla. La trahison de Severin l'avait apparemment ébranlé.

— M. Severin sait-il à quel point vous détestez M. Vance ? demanda-t-elle timidement.

— Il le sait, oui.

— Alors pourquoi s'entête-t-il ?

Rhys se contenta de secouer la tête.

— Severin peut se révéler impitoyable quand il s'agit d'atteindre un but, répondit Devon, l'air pensif. Il est extraordinairement intelligent : un génie des affaires, sans exagérer. Cependant, son talent s'exprime souvent au détriment d'une certaine...

— Morale ? suggéra Weston, sarcastique.

Devon acquiesça.

— Quand on a affaire à Severin, il ne faut jamais oublier que c'est un opportuniste. Pendant que les rouages de son cerveau cliquettent, il ne se soucie des sentiments de personne, lui-même inclus. Cela dit, je l'ai parfois vu se démenier pour sortir des amis d'un mauvais pas. Il n'a pas mauvais fond. Ce serait dommage de renoncer à son amitié, Winterborne, conclut Devon avec un haussement d'épaules.

— Je renoncerais à n'importe qui ou n'importe quoi si cela pouvait me garantir de ne plus jamais avoir affaire à Albion Vance, rétorqua Rhys.

## 16

Tête baissée, Helen feignait de se concentrer sur son raccommodage. Une sensation désagréable, comme une nausée, l'avait envahie. Ses mains poursuivaient le travail, l'aiguille passait et repassait à travers le tissu avec une régularité méthodique, alors que dans sa tête tourbillonnaient des pensées folles qu'elle ne parvenait ni à isoler ni à comprendre.

Si Albion n'était pas un prénom courant, il n'était pas non plus exceptionnel. Cela pouvait être une simple coïncidence.

« Seigneur, faites que ce soit une coïncidence », supplia-t-elle, éperdue.

Cette expression sur les traits de Rhys... Une haine viscérale, le genre de détestation qu'un homme emporte avec lui dans la tombe.

Affolée, Helen luttait de toutes ses forces pour conserver son calme. Mais le vernis n'allait pas tarder à craqueler. Elle devait quitter la pièce, trouver refuge dans un endroit désert, le temps de respirer, de se ressaisir...

Et elle devait parler à Quincy.

Le valet avait accompagné Rhys à Eversby Priory. Il connaissait mieux que quiconque les secrets de la famille Ravenel. Cette fois, elle exigerait qu'il lui dise la vérité sur ses origines.

Alors que la conversation se poursuivait, Helen fit un nœud au fil de sa reprise et se baissa pour attraper ses ciseaux dans la boîte à couture posée à ses pieds. Elle tâtonna dans le compartiment supérieur jusqu'à sentir le métal sous ses doigts et, délibérément, appuya la pulpe de l'index contre le tranchant de la lame jusqu'à ressentir une vive douleur.

Dans un sursaut, elle retira sa main et regarda la goutte de sang qui perlait. Rhys la vit aussi et jura en gallois. Tirant son mouchoir de sa poche, il rejoignit Helen en un instant. Sans mot dire, il s'agenouilla et pressa le linge sur son doigt blessé.

— Je suis vraiment maladroite, dit-elle d'un ton penaud.

Le regard de Rhys avait perdu sa dureté. Il souleva le mouchoir avec précaution pour inspecter la plaie.

— Ce n'est qu'une petite coupure, mais il vous faut un pansement, constata-t-il.

— Voulez-vous que je sonne Mme Church, Helen ? demanda Kathleen.

— Non, inutile. Je vais passer à l'office. Ce sera plus simple, elle aura tout ce qu'il faut sous la main.

— Je vous accompagne, proposa Rhys en se redressant.

— Non, restez. Vous n'avez pas fini votre cognac.

Le mouchoir enroulé autour de son doigt, elle se leva et, évitant le regard de Rhys, elle sourit aux autres.

— De toute façon il est tard. Je monte me coucher. Bonne nuit tout le monde.

Elle quitta le salon en se retenant pour ne pas courir, puis emprunta l'escalier de service pour gagner l'office.

Là régnait une activité qui contrastait fort avec le calme de l'étage. Les domestiques avaient fini de dîner et étaient en train de débarrasser, tandis que la cuisinière supervisait déjà la préparation du prochain repas.

Helen s'approcha du seuil et aperçut Quincy encore assis à la grande table, en compagnie de quelques valets et femmes de chambre. Il était en train de les régaler d'anecdotes cocasses sur sa nouvelle vie à Londres, et les rires fusaient. Quincy avait toujours été apprécié par le personnel d'Eversby, et depuis qu'il était parti vivre chez son nouveau maître, il manquait à tout le monde.

Helen se demandait comment attirer son attention sans se faire remarquer quand la voix de Mme Church s'éleva dans son dos :

— Lady Helen, que faites-vous là ? Avez-vous besoin de quelque chose ? Vous auriez dû sonner, je vous aurais envoyé quelqu'un.

Helen lui montra son doigt.

— Je crains d'avoir été un peu maladroite. J'ai préféré venir vous trouver directement.

Après avoir inspecté la plaie, Mme Church emmena la jeune fille dans son bureau, situé un peu plus loin dans le couloir. C'était là qu'elle gérait l'intendance de la maison, et la pièce aménagée en salon lui servait en même temps de salle de repos. D'aussi loin que Helen s'en souvînt, Mme Church y conservait également dans un gros coffre tout ce qu'il fallait pour soigner les bobos. Chaque fois que Théo, les jumelles ou elle-même s'étaient blessés ou étaient tombés malades, ils étaient venus ici se faire panser et dorloter.

Helen s'assit à la petite table et fit remarquer :

— L'ambiance est très gaie à l'office, on dirait.

— Oui, tout le monde est content de retrouver M. Quincy, avoua la gouvernante en soulevant le couvercle du coffre. Les domestiques l'ont bombardé de questions sur le grand magasin. Quincy a apporté un catalogue et chacun s'est extasié dessus. C'est inimaginable d'avoir tant d'articles à disposition dans un même endroit.

— Winterborne's est immense, convint Helen. On dirait un palais.

— C'est ce que dit Quincy.

Après avoir désinfecté la coupure au benjoin, Mme Church découpa une petite bande de soie blanche imprégnée d'adhésif et l'humecta d'eau de lavande. Puis elle appliqua le pansement sur le doigt de Helen.

— On dirait que travailler pour votre M. Winterborne a redonné à Quincy une nouvelle jeunesse, reprit-elle. Cela faisait longtemps que je ne l'avais pas vu aussi fringant.

— Il faut s'en réjouir. À propos, j'aimerais parler en privé à Quincy. Pouvez-vous lui demander de venir ? s'enquit Helen d'un ton détaché.

— Maintenant ? s'étonna la gouvernante.

Helen acquiesça d'un hochement de tête.

— Bien, milady. Hum... il y a un problème ? demanda encore Mme Church après une pause.

— Oui, j'en ai peur, opina Helen d'un ton posé.

Mme Church se rembrunit.

— Désirez-vous une tasse de thé ?

— Non, merci.

— Alors, je vais chercher Quincy de ce pas.



Moins de deux minutes plus tard, on frappa discrètement à la porte, et Quincy entra. Ses petits yeux sombres pétillaient sous ses épais sourcils blancs.

— Bonsoir, lady Helen.

Sa présence procura un réconfort immédiat à Helen. Durant toute son enfance, ni son père ni son frère ne lui avaient témoigné la moindre marque d'intérêt ou d'affection. Quincy avait été la seule figure masculine bienveillante dans sa vie. Petite, elle se tournait vers lui chaque fois qu'elle avait des soucis. Il l'avait toujours aidée de son mieux, comme le jour où elle avait malencontreusement déchiré le coin d'une page de l'*Encyclopædia Britannica*. Il avait alors découpé la page au rasoir, très proprement, lui affirmant que sa famille ne verrait guère la différence si cet article sur l'histoire de l'astronomie croate disparaissait. Ou la fois où elle avait cassé un angelot en porcelaine, Quincy avait recollé la tête de manière si précise que personne ne s'en était aperçu.

Elle lui tendit la main.

— Je suis désolée de vous déranger à une heure si tardive.

— Vous ne me dérangez pas, milady. C'est toujours un plaisir, assura-t-il en lui serrant chaleureusement la main.

— Je vous en prie, asseyez-vous.

— Voyons, vous savez bien que ce ne serait pas correct.

Le sourire de Helen se crispa.

— Certes, mais je désire vous entretenir d'un sujet un peu particulier. Voilà, j'ai peur que...

Elle s'interrompit. Les mots se bousculaient dans sa tête et ne se décidaient pas à sortir. Lorsqu'elle reprit la parole, elle ne put que répéter d'une voix sourde :

— J'ai peur.

Dans un silence patient, Quincy attendit qu'elle poursuive. À sa grande honte, Helen sentit les larmes lui picoter les yeux.

— J'ai une question importante à vous poser, parvint-elle à articuler. J'ai besoin de savoir la vérité — même si je pense la connaître déjà. Cela m'aiderait toutefois beaucoup si vous me disiez...

Elle s'interrompit en voyant l'expression du valet se modifier. Ses épaules s'étaient voûtées, comme sous le poids d'un terrible fardeau.

— Peut-être vaut-il mieux ne pas poser la question, hasarda-t-il.

— Non, je dois savoir. Oh, Quincy... est-ce qu'Albion Vance est mon père ? balbutia-t-elle.

Lentement, le valet avança la main vers le dossier de la chaise, la déplaça légèrement avant de s'y asseoir pesamment. Il entrecroisa les doigts, posa ses mains jointes sur la table, puis porta les yeux vers la fenêtre.

— Où avez-vous entendu dire une chose pareille, milady ?

— J'ai trouvé une lettre que ma mère avait commencé à lui écrire.

Quincy garda le silence. Son regard était lointain.

— Je regrette que vous soyez tombée sur cette lettre, dit-il enfin.

— Moi aussi. Mais répondez-moi, s'il vous plaît, Quincy. Cet homme est-il mon père ?

— Oui, répondit-il.

Helen eut l'impression qu'une chape de plomb s'abattait sur ses épaules.

— Est-ce que je lui ressemble ? souffla-t-elle.

— Vous ne ressemblez à personne, répliqua-t-il avec douceur. Vous êtes unique. Et adorable.

— Pour certains, je ne suis qu'une « pauvre petite créature pâlichonne et craintive ».

Elle s'en voulut aussitôt de cette remarque qui trahissait son amertume.

— C'est ma mère qui a écrit cela.

— Votre mère était une femme compliquée. À ses yeux, les autres femmes étaient des rivales. Toutes, y compris ses propres filles.

— A-t-elle jamais été amoureuse de mon père... je veux dire... du comte ?

— Elle l'a aimé jusqu'à son dernier souffle.

— Pourtant, M. Vance et elle...

— Il n'a pas été sa seule aventure. Et le comte n'a pas été plus fidèle. Néanmoins, à leur manière, vos parents s'aimaient. Quand la liaison entre votre mère et M. Vance a pris fin, et après votre naissance, vos parents se sont retrouvés. Mais vous avez été sacrifiée. On vous gardait dans la nursery, loin des yeux et loin du cœur.

Quincy ôta ses lunettes. Il sortit un mouchoir de sa poche et entreprit de nettoyer les verres avec un soin méticuleux.

— Et M. Vance ? Aimait-il ma mère ?

— Je ne pourrais jurer de ses sentiments, toutefois je ne le pense pas capable d'une telle émotion. Croyez-moi, il vaudrait mieux oublier toute cette histoire, lui conseilla-t-il en rechaussant ses lunettes.

Helen posa les coudes sur la table et se prit le visage entre les mains.

— Je ne peux pas, avoua-t-elle. Il se trouve que M. Winterborne connaît M. Vance, et qu'il le déteste.

— Il n'y a pas un Gallois sur terre qui ne le haïsse.

— Vraiment ? Pourquoi ? fit Helen en relevant la tête.

— Tout le monde sait que M. Vance exècre les Gallois. Il est l'auteur d'un pamphlet contre l'usage du gallois dans les écoles. Je crois cependant que M. Winterborne a des raisons toutes personnelles de lui en vouloir. J'ignore de quoi il s'agit, mais c'est si grave qu'il refuse d'en parler. C'est un sujet dangereux qu'il ne faut pas aborder.

— Vous me suggérez de cacher à mon futur époux l'identité de mon véritable père ?

— Vous ne devez pas en souffler mot. Ni à lui ni à quiconque.

— Il finira bien par l'apprendre un jour.

— Si cela se produit, vous n'aurez qu'à dire que vous n'étiez pas au courant.

— Non, je ne veux pas lui mentir.

— Il est parfois nécessaire de mentir, dans l'intérêt général. Et c'est le cas ici, je vous le garantis.

— Mais il se pourrait que M. Vance approche M. Winterborne pour lui faire cette révélation. Voire qu'il tente de se rapprocher de *moi*. Oh, Seigneur ! gémit-elle en se frottant les yeux.

— Eh bien vous feindrez la surprise, et personne ne devinera que vous étiez au courant.

— Moi, je le saurai, Quincy. Non, je dois avouer la vérité à M. Winterborne.

— Je vous en conjure, milady, renoncez à cette folie. M. Winterborne a besoin de vous. Je ne le connais pas depuis longtemps, je peux cependant vous assurer qu'il a changé en bien, grâce à vous. Si vous l'aimez, ne l'obligez pas à faire un choix qui lui infligera une blessure inguérissable.

— Un choix ? Vous pensez qu'il irait jusqu'à rompre nos fiançailles ?

— Cela me semble improbable... quoique pas impossible.

Helen secoua la tête. Elle ne parvenait pas à y croire. Pas après tout ce que Rhys lui avait dit, et fait. Pas après ces baisers merveilleux qu'ils avaient échangés pas plus tard que cet après-midi, dans la serre.

— Non, il ne ferait pas une chose pareille.

— Pardonnez-moi de vous parler librement, lady Helen, mais je vous connais depuis le berceau. J'ai toujours pensé que c'était une grande injustice qu'une enfant innocente soit traitée avec un tel mépris. Vos parents, paix à leur âme, vous tenaient rigueur de leurs propres péchés. Pourquoi continueriez-vous à payer le prix d'une faute qui n'était pas la vôtre ? Vous méritez d'être aimée et considérée.

— Et je veux l'être. Mais d'abord, je dois dire la vérité à M. Winterborne.

L'air troublé, Quincy fit une pause avant de reprendre :

— M. Winterborne est un bon maître. Exigeant sans doute, mais juste et généreux. Il veille sur ses employés et les traite avec respect, tous autant qu'ils sont. Il y a néanmoins des limites. La semaine passée, il a surpris un de ses valets à calotter un petit mendiant qui l'importunait dans la rue. M. Winterborne était furieux, il a chauffé les oreilles du valet et l'a renvoyé sur-le-champ. Le pauvre Peter s'est confondu en excuses et l'a supplié de lui pardonner, mais M. Winterborne n'a rien voulu entendre. D'autres employés et moi-même avons tenté d'intercéder en faveur de Peter, et il a alors menacé de tous nous renvoyer si nous osions insister. « Certaines erreurs sont impardonnables », nous a-t-il déclaré.

Quincy demeura un instant silencieux, avant de conclure :

— Avec M. Winterborne, il y a des limites à ne pas franchir. Quand certains s'y risquent, il préfère couper les liens, sans un regard en arrière.

— Il ne ferait pas cela avec sa propre épouse !

— Je suis d'accord. Mais vous n'êtes pas encore sa femme.

Helen était sous le choc. Se pouvait-il que Quincy eût raison ? Prendrait-elle un risque inconsidéré en parlant de son véritable père à Rhys ?

— Milady, M. Winterborne n'est pas n'importe quel homme, reprit Quincy. Il n'a peur de rien et ne rend de comptes à personne. Dans une certaine mesure, il est au-dessus des lois. En toute franchise, il se conduit souvent mieux que ne le feraient la plupart des gens dans sa position. Son comportement n'en demeure pas moins imprévisible. Si vous voulez l'épouser, il faut vous taire.

Une horloge sonnait quelque part dans la maison quand Helen se glissa hors de sa chambre et remonta sans bruit le couloir plongé dans la pénombre. Par chance, Rhys s'était vu attribuer une chambre dans l'aile droite du manoir. Ils auraient toute l'intimité requise pour la conversation qu'ils s'apprêtaient à avoir.

Elle était terrifiée, plus qu'elle ne l'avait jamais été. Son cœur battait si fort qu'elle avait l'impression de recevoir des coups dans la poitrine. Elle ne connaissait pas suffisamment Rhys pour préjuger de sa réaction lorsqu'elle lui dirait la vérité. Même si ses sentiments à son endroit étaient sincères, ils étaient fondés sur une sorte d'idéal rêvé, l'image d'une épouse au sang bleu placée sur un piédestal. Lorsqu'il apprendrait qui elle était en réalité, elle ne descendrait pas d'un cran dans son estime... elle ferait une chute vertigineuse.

Serait-il ensuite capable de la regarder sans voir l'ombre d'Albion Vance ? Helen avait grandi auprès de gens censés l'aimer, mais qui la méprisaient. Elle ne supporterait pas de passer le reste de sa vie auprès d'un mari qui se comporterait de même.

En dépit de sa robe de chambre doublée et de ses pantoufles fourrées, elle grelottait lorsqu'elle s'arrêta devant la porte de la chambre de Rhys. Elle frappa timidement au battant.

Son cœur se serra quand la haute silhouette de Rhys se découpa dans l'embrasement, illuminée par la lueur des flammes dans la cheminée.

Il était pieds nus et ne portait qu'un peignoir ouvert sur son torse, nu lui aussi. Glissant le bras autour de sa taille, il lui fit franchir le seuil, referma la porte et donna un tour de clé.

Comme il l'attirait à lui, Helen appuya la joue contre sa poitrine.

— Vous tremblez, *cariad*, fit-il remarquer. Vous êtes nerveuse. Vous craignez que je vous fasse mal, comme la première fois ?

Il se méprenait. C'était une souffrance bien différente qu'elle redoutait.

— Cela n'arrivera pas cette fois, je vous le promets, poursuivit-il. Et je serai très doux. Votre plaisir est ce qu'il y a de plus important pour moi.

— Oh, Rhys... vous vous trompez ! Ce n'est pas cela. J'ai peur... de vous perdre.

— De me perdre ? Et pourquoi donc ?

L'heure était venue de tout lui dire. Elle voulut jeter tout à trac : « Albion Vance est mon père », mais elle ne put s'y résoudre. La lâcheté la paralysait.

— Je ne sais pas, répondit-elle.

— Vous vous inquiétez sans raison, mon ange, assura-t-il.

Puis il la souleva avec une facilité qui la stupéfia. Il était si fort. Il aurait pu l'écraser comme un moucheron, mais il se montrait doux, attentionné. Il alla s'asseoir dans la bergère, près de la cheminée, la

posa en travers de ses cuisses puissantes. Puis, après lui avoir ôté une de ses pantoufles, il prit son pied glacé entre ses grandes mains et entreprit de le masser doucement pour le réchauffer.

Helen retint un gémissement de plaisir lorsqu'il lui pétrit la plante du pied, soulageant une tension dont elle n'avait même pas eu conscience. Puis il lui frictionna le talon en petits mouvements circulaires.

Après quoi, il répéta l'opération avec l'autre pied.

La tête appuyée contre son torse, Helen se détendait progressivement. Elle avait cessé de trembler. Une sensation de bien-être cotonneuse l'envahissait.

Dehors, le vent soufflait, malmenait les branches des arbres. La maison elle-même semblait émettre de petits craquements et des bruits apaisants.

Blottis l'un contre l'autre, ils écoutaient les bûches grésiller dans l'âtre et regardaient les étincelles danser au-dessus des flammes. Personne n'avait jamais serré Helen dans ses bras aussi longtemps.

— Pourquoi les vieilles demeures craquent-elles ainsi ? demanda-t-il tout en jouant machinalement avec la natte de la jeune femme.

— La nuit, lorsque la maison se refroidit, les boiseries se contractent et frottent les unes contre les autres.

— Ce manoir est sacrément grand. Et on vous a laissée seule ici trop longtemps. Je n'avais encore jamais pris la mesure de votre isolement.

— Les jumelles m'ont tenu compagnie. Je veillais sur elles.

— Et vous, qui veillait sur vous ?

Une sensation de malaise envahit Helen, comme chaque fois qu'elle se remémorait son enfance. Elle avait toujours mis un point d'honneur à ne jamais se plaindre, à ne jamais attirer l'attention sur elle, comme si sa survie en dépendait.

— Je... je n'avais pas besoin qu'on veille sur moi.

— Toutes les petites filles ont besoin de se sentir aimée et en sécurité. Quand on grandit avec un manque, il demeure toujours en vous par la suite, même s'il est finalement comblé.

— C'est ce que vous éprouvez, vous aussi ?

Il eut un sourire ironique.

— *Cariad*, je suis riche à millions, pourtant il y a toujours une petite voix dans ma tête qui me chuchote que tout cet argent est susceptible de disparaître d'un coup, jusqu'au dernier shilling.

La main posée sur son genou, il poursuivit :

— Un jour, à Londres, vous m'avez dit que votre univers était très étriqué. Eh bien, le mien est immense. Et vous en êtes le personnage central. Aujourd'hui vous êtes aimée et protégée, Helen. Avec le temps, vous vous ferez à cette idée et vous cesserez de vous inquiéter. Nous sommes liés à jamais, désormais. Ne l'oubliez pas.

— Nous n'avons pas encore prononcé nos vœux.

— Si. Nous l'avons fait le jour où vous avez partagé mon lit. Nous sommes engagés l'un envers l'autre.

Il lui prit le menton pour lui relever la tête et plongea son regard dans le sien. De fines ridules apparurent au coin de ses yeux comme il souriait.

— Désolé, mon ange, mais vous ne vous débarrasserez pas de moi.

Helen se perdit dans la contemplation de son beau visage tout en angles et en méplats dans lequel brillaient ses prunelles de jais. Rhys ne lui cachait rien. Il laissait transparaître toute sa tendresse. Elle percevait la force du lien qui les unissait, telle la force de gravité entre deux étoiles jumelles.

Comme il la ramenait contre son torse puissant, elle sentit ses seins gonfler et leurs pointes se dresser. Partagée entre le désir qui montait et un sentiment de culpabilité ravageur, elle glissa les bras

autour de son cou. Elle le voulait tout entier, sa peau, son goût, son odeur.

« Dis-lui, criait la voix de sa conscience torturée. Dis-lui ! »

Puis elle perçut la dureté de son érection sous sa cuisse, et les seuls mots qui franchirent ses lèvres furent :

— Je veux aller au lit, à présent, souffla-t-elle.

— Seule ? s'enquit-il en arquant les sourcils.

— Avec vous.

Rhys ne comprenait pas pourquoi Helen était si tendue ce soir, en proie à une anxiété inexplicable. Elle ne se livrait jamais entièrement et cette réserve, ce mystère qui n'appartenait qu'à elle, le fascinait.

Jamais il n'avait autant désiré une femme.

Il l'emporta vers le lit, l'étendit sur le matelas.

Avec une détermination qui le prit au dépourvu, Helen s'attaqua à la ceinture de son peignoir. Celui-ci s'ouvrit, révélant une érection déjà imposante... Puis les petites mains fraîches se posèrent sur sa chair.

Il se débarrassa du peignoir et hésita, ne sachant que faire des siennes. Jamais, même dans ses rêves les plus fous, il n'aurait imaginé que Helen puisse se montrer aussi entreprenante. Qu'elle demeure aussi bien élevée qu'à l'accoutumée – elle le touchait avec la même délicatesse que si elle avait joué du piano ou tenu une tasse en porcelaine – ne faisait qu'ajouter à son excitation.

Comme elle effleurait l'extrémité de son sexe, il frémit. Elle le remarqua, chuchota :

— Cette zone est-elle plus sensible ?

Incapable d'articuler un mot, il se contenta de hocher la tête.

Tandis que Helen promenait lentement la main le long de sa virilité, il vit scintiller à son doigt la pierre de lune, symbole du lien qui les unissait. Elle le caressait avec une grande douceur, comme si elle craignait qu'il n'explode. Ce qui n'était pas loin de la vérité. Le corps de Rhys vibrait sous l'emprise d'une passion volcanique prête à se déchaîner. La partie archaïque de son cerveau jouissait d'un plaisir lubrique à voir cette blonde nymphe jouer avec son sexe. Le contraste entre sa beauté diaphane et l'audace dont elle faisait preuve l'excitait au plus haut point et réveillait ses instincts primitifs.

Les doigts de Helen s'arrondirent à la base de sa virilité, avant de remonter dans une caresse délicate. Du pouce, elle taquina son gland décalotté et Rhys vit des étoiles. Une sourde pulsation au creux de son ventre l'avertit qu'il était au bord de l'orgasme.

Il tenta de repousser les mains de Helen.

— Non, mon ange... arrêtez...

Mais elle s'inclina et il perçut son souffle sur sa chair en feu. La seconde d'après, elle l'embrassait. Ses lèvres s'attardèrent sur l'extrémité humide. Il faillit jouir aussitôt. Au prix d'un effort surhumain, il s'écarta, se laissa tomber à plat ventre sur le lit, haletant, les mains crispées sur la courtepoinette, attendant que les sensations retombent.

— Mon Dieu, Helen...

— Vous n'aimez pas cela ? demanda-t-elle, déconcertée.

La tête dans l'oreiller, il répondit par un gémissement explicite.

— Ah, tant mieux !

L'instant d'après, elle s'allongea sur lui, telle une chatte en manque de caresses, et il se rendit compte qu'elle avait ôté sa chemise de nuit. Grisé, il savoura le contact de ses seins moelleux contre ses omoplates, celui de sa toison intime qui lui chatouillait les reins...

Son haleine sur sa nuque le fit frissonner.

— J'ai parlé avec Kathleen. Elle m'a expliqué certaines choses que j'ignorais à propos des relations conjugales.

Elle se déplaça légèrement, de manière à se mouler étroitement aux reliefs durs de son corps masculin.

— Helen, je vous en prie... ne bougez plus.

Elle se figea.

— Je suis trop lourde ?

— Non ! C'est juste que j'essaie de ne pas jouir.

— Ah, souffla-t-elle avant d'ajouter : Il paraît que certains peuvent le faire plus d'une fois.

En dépit du désir qui le consumait, Rhys ne put s'empêcher de sourire dans l'oreiller.

— Vous êtes bien informée, *cariad*.

— Je veux apprendre tout ce qu'une bonne amante doit savoir afin de vous satisfaire.

Lentement, il se mit sur le côté, la laissant glisser sur le matelas, avant de rouler sur elle. Il enfouit ses doigts dans sa chevelure pâle.

— Mon ange, ne vous souciez jamais de cela. Tout en vous me ravit déjà.

Une ombre passa dans ses yeux gris.

— Je suis sûre que vous allez découvrir des choses qui ne vous plairont pas.

— J'espère bien. Si vous n'aviez aucun défaut, je serais désavantagé.

— Je crois que nous sommes au moins à égalité, rétorqua-t-elle d'un ton ironique qu'il ne lui connaissait pas.

— Si vous voulez parler de votre timidité, vous la surmonterez. Regardez les progrès que vous avez déjà faits avec moi.

Helen s'esclaffa doucement tout en rougissant jusqu'à la racine des cheveux. Sa main glissa sur le flanc de Rhys, puis s'immisça entre eux, se refermant de nouveau sur son sexe.

— Quel est le mot pour désigner ceci ? s'enquit-elle.

— Votre belle-sœur ne vous l'a pas dit ?

— Si, mais j'aimerais le connaître en gallois.

— Et c'est ainsi que vous comptez apprendre ma langue natale. En commençant par les mots vulgaires ?

— Oui, dit-elle sans se démonter.

— Eh bien, sachez que les grivoiseries galloises pourraient figurer dans un manuel d'agriculture. Le mot d'argot qui désigne le sexe masculin est *goesyn*. Tige.

— *Goesyn*, répéta Helen tout en le caressant.

Il sentit son souffle s'accélérer.

— Quand un homme possède une femme, on utilise le mot *dyrnu*. Labourer.

Il lui embrassa les seins, puis poursuivit sa progression, goûtant sur son ventre la saveur de sa peau à l'odeur de talc. Après avoir soufflé sur le buisson de boucles à la jonction de ses cuisses, il poursuivit :

— Et ceci est votre *ffwrch*. La motte.

Il inclina la tête, lécha sa fente pour en écarter les pétales avant de darder la langue pour atteindre le petit bourgeon caché.

— Et voici votre *chrib*. Le rayon de miel.



Il reprit ses taquineries et bientôt son clitoris gonflé palpita sous sa langue. Il continua de la caresser, fasciné par ses réactions. Ses orteils se crispaient, ses jambes tressaillaient, même lorsqu'il lui embrassait simplement la cheville ou l'arrière du genou.

Enfin il se redressa, positionna son sexe à l'orée du sien. Désireux d'attiser sa fièvre, il attendit. Elle paraissait désorientée.

— Voulez-vous que je vous prenne, Helen ?

— Oui. Oui !

Craignant de lui faire mal en la pénétrant trop vigoureusement, il lui immobilisa les hanches et lui demanda de ne pas bouger. Puis il commença à entrer lentement en elle. Bien qu'humide, sa chair intime était étroite et refusait de s'ouvrir. Tandis qu'il s'enfonçait par petites poussées, elle noua les bras autour de son cou en gémissant. Il butina de baisers sa bouche et sa gorge, s'obligeant à patienter de peur de lui faire mal comme la première fois. Il avait tellement envie que ce soit bon pour elle.

Lorsqu'il fut complètement en elle, il fit une pause et la contempla, émerveillé. Sa peau moite luisait, ses yeux scintillaient. On aurait dit une créature mythique, un ange tombé du ciel droit dans ses bras. Il arquait les hanches, enchanté de sentir son corps trembler sous le sien. Comme il effleurait de ses lèvres un téton, Helen émit un cri rauque. Il cueillit alors les deux globes marmoréens au creux de ses paumes et les rapprocha pour mieux en sucer les pointes dressées.

Puis il glissa la main sous sa croupe.

— Chaque fois que je plonge en vous, vous devez venir à ma rencontre... comme ceci, *cariad*, murmura-t-il en lui soulevant le bassin.

Il se retira doucement, puis revint en elle. Elle accompagna son mouvement d'un coup de reins qui décupla son plaisir.

— Oui, c'est bien... Seigneur, vous allez me tuer !

Tandis qu'il la possédait, elle prit appui sur ses talons pour mieux l'accueillir en elle. Cela ne ressemblait en rien à ses expériences passées. C'était à la fois incroyablement doux et incroyablement torride. Il n'avait jamais été aussi dur, n'avait jamais éprouvé des sensations aussi fortes – des sensations qui le précipitaient vers l'irrésistible dénouement...

Mais tout allait trop vite. Il voulait profiter de l'instant, savourer chaque seconde. Dents serrées, il réussit à s'immobiliser. Helen poussa un petit cri de protestation.

— Attendez, chuchota-t-il.

— Je ne peux pas...

— Juste une minute.

— C'est trop long !

Riant, il pesa sur elle pour la forcer à patienter. Puis il reprit son va-et-vient, avant d'accélérer peu à peu la cadence. Il était en nage. Des décharges électriques crépitaient dans son dos. Au bout de quelques minutes, il s'arrêta, laissa la tension retomber, puis recommença. Helen gémissait de plus en plus fort en se tordant sous lui. Rhys sut exactement à quel instant elle perdit pied, les yeux clos, le visage empourpré.

Glissant les bras sous ses genoux, il lui releva les jambes pour l'empaler au plus profond, puis plaqua sa bouche sur la sienne pour étouffer les cris qu'elle ne pouvait plus retenir. Ses muscles intimes l'étreignaient délicieusement, puis elle frissonna tandis que la jouissance l'emportait. À son tour il s'abandonna.

Son orgasme fut si violent qu'il parut résonner dans son crâne.

Étourdi, il la relâcha et demeura penché sur elle, haletant.

Helen l'encercla de ses bras pour l'obliger à s'étendre sur elle, jusqu'à ce qu'ils soient collés comme les pages d'un livre. Rhys aurait voulu prolonger indéfiniment leur fusion charnelle, mais il finit

par se retirer et retomber sur le côté.

Au bout de quelques minutes, Helen quitta le lit. Elle revint avec un linge qu'elle avait humidifié avec l'eau de l'aiguière et entreprit d'effacer les traces de leur étreinte. Rhys roula sur le dos, les mains croisées derrière la tête, attendri de la voir accomplir cette toilette intime comme la plus attentionnée des maîtresses.

— Personne ne m'a jamais donné autant de plaisir, *cariad*.

Elle le gratifia d'un petit sourire en coin. Puis, ayant terminé ses ablutions, elle posa le linge, baissa la flamme de la lampe et revint se glisser contre lui.

Rhys l'entoura de son bras et remonta les couvertures.

— Vous avez connu beaucoup de femmes ? demanda-t-elle.

Rhys réfléchit un instant. Qu'était censé répondre un homme quand sa femme – sa future femme – posait ce genre de questions ?

— Est-ce important ? biaisait-il.

— Pas vraiment. Je suis juste curieuse de savoir combien vous avez eu de maîtresses.

— Ma maîtresse la plus exigeante a toujours été le magasin.

Elle lui embrassa l'épaule.

— Ce ne doit pas être facile pour vous de l'abandonner.

— Moitié moins que d'être loin de vous.

— Vous n'avez toujours pas répondu à ma question.

— Si vous parlez des maîtresses attirées, celles qui se font entretenir, je n'en ai eu qu'une. Et je trouve que c'est un arrangement bizarre. Payer une femme pour qu'elle vous tienne compagnie dans et hors du lit.

— Pourquoi l'avez-vous fait, alors ?

Un peu mal à l'aise, il haussa les épaules.

— Les hommes dans ma position prennent une maîtresse. Une relation d'affaires m'a présenté cette femme qui venait de perdre le soutien de son protecteur. Je l'ai trouvée attirante et voilà.

— En êtes-vous venu à vous attacher à elle ?

Rhys n'avait pas l'habitude de ressasser le passé ou de discuter de ses sentiments. Il ne voyait pas ce qu'il gagnerait à dévoiler ses faiblesses à Helen. Toutefois, comme le silence s'étirait, il reprit de mauvaise grâce :

— Je n'ai jamais su si son affection était réelle ou si cela faisait partie du contrat. Je pense qu'elle-même ne le savait pas.

— Aviez-vous envie qu'elle éprouve de l'affection pour vous ?

— Non, répondit-il en toute franchise.

Helen lui caressa doucement la poitrine. Ce geste lui procura un tel sentiment de bien-être que, tout naturellement, il continua de se confier.

— J'ai eu des amantes, de temps à autre. Des femmes qui ne cherchaient pas un protecteur, mais appréciaient les relations musclées.

— Musclées ?

— Elles voulaient un homme du peuple, viril, qui ne les ménage pas au lit.

— Mais vous êtes très doux.

Manifestement, elle ne comprenait pas. Quelques anecdotes torrides lui revinrent en mémoire. Partagé entre honte et amusement, il répondit :

— Je suis heureux que vous le pensiez, *cariad*.

— Et vous n’êtes pas un homme du peuple, objecta-t-elle en dessinant machinalement des cercles sur son thorax.

— Dieu sait que je n’entre pas dans la catégorie des gens raffinés. Aux yeux de la bonne société, je ne suis qu’un parvenu qui a fait fortune dans le commerce. On nous appelle les « morues au sang bleu ».

— Pourquoi « morues » ?

— En référence aux riches négociants qui ont fondé les colonies américaines et ont fait fortune dans le négoce de la morue. Aujourd’hui, ce terme désigne tout homme d’affaires qui a réussi.

— On dit aussi « nouveau riche ». Et bien sûr, ce n’est jamais un compliment. Ce qui est idiot. Réussir en partant de rien, c’est admirable. Vraiment, insista-t-elle comme il riait tout bas.

— Vous n’êtes pas obligée de flatter ma vanité, Helen.

— Ce n’est pas mon intention. Je vous trouve remarquable.

Qu’elle soit sincère ou qu’elle se coule juste dans le moule de la loyale épouse, ses paroles lui mettaient du baume au cœur. Il avait toujours eu soif de reconnaissance.

— Avez-vous déjà rencontré une femme que vous auriez pu épouser ?

Il hésita. Il n’avait guère envie de se dévoiler en la laissant fouiller dans son passé, mais elle avait déjà percé son armure.

— Il y en a eu une, admit-il, l’esprit soudain envahi d’images, de mots et de sensations.

— Comment s’appelait-elle ?

— Peggy Gilmore. Son père était l’un des fournisseurs du magasin. Une jolie fille aux yeux verts. Je ne lui ai jamais fait la cour – cela n’a jamais été aussi loin.

— Pourquoi ?

— Je savais qu’un de mes amis, Ioan Crewe, était amoureux d’elle.

— C’est un nom gallois, non ?

— En effet. Les Crewe vivaient sur High Street, pas très loin de la boutique de mon père. Ils fabriquaient du matériel de pêche. Je me souviens qu’il y avait un énorme saumon naturalisé dans leur vitrine.

Il sourit au souvenir des poissons et des reptiles empaillés qui ornaient la devanture et le fascinaient tellement à l’époque.

— M. Crewe a convaincu mes parents de faire un emprunt afin de me permettre de prendre des cours de calligraphie deux fois par semaine. Il affirmait que cela profiterait à la boutique si quelqu’un était capable d’écrire de manière lisible. Des années plus tard, quand j’ai commencé à agrandir le magasin, j’ai embauché Ioan au poste de contrôleur des marchandises. C’était un garçon honnête, un type bien. Je ne peux pas en vouloir à Peggy de me l’avoir préféré. Je ne l’ai jamais aimée autant que lui l’aimait.

— Ils se sont mariés ? Il travaille toujours pour vous ?

Un sentiment de malaise envahit Rhys, comme chaque fois qu’il pensait à la famille Crewe. Il n’avait pas envie que les ombres du passé viennent ternir les moments précieux qu’il partageait avec Helen.

— Parlons d’autre chose, *cariad*. Ce n’est pas une histoire très gaie, et je n’aime pas l’évoquer.

Helen n’avait pas l’intention de le laisser s’en tirer à si bon compte, apparemment.

— Vous vous êtes brouillés ?

Rhys secoua brièvement la tête. Il pensait que Helen s’en tendrait là, mais elle l’embrassa sur la joue et glissa la main dans ses cheveux. Ce geste de réconfort le désarma complètement.

Stupéfait par son incapacité à lui cacher quoi que ce soit, il avoua dans un soupir :

— Ioan est mort il y a quatre ans.

Helen demeura silencieuse. Puis elle l’embrassa de nouveau, sur le torse cette fois. Au niveau du cœur. Et Rhys, incrédule, réalisa qu’il était sur le point de tout lui raconter. Quand elle se montrait aussi

câline, il était incapable d'instaurer une distance entre eux.

— Ioan et Peggy se sont mariés. Et ils ont été heureux un temps. Ils étaient bien assortis et Ioan gagnait beaucoup d'argent car il avait acheté des parts du magasin. Il offrait à Peggy tout ce qu'elle voulait. Sauf son temps. Il travaillait tard le soir et elle se retrouvait seule. J'aurais dû intervenir, lui dire de rentrer quand il s'attardait au magasin, lui conseiller de passer plus de temps avec sa femme.

— Ce n'était pas votre rôle.

— En tant qu'ami, c'est ce que j'aurais dû faire. Rassurez-vous je n'ai pas l'intention de vous délaisser de la sorte. Je changerai mes habitudes quand nous serons mariés.

— Notre maison est à côté du magasin. Si vous tardez trop le soir, je viendrai vous chercher, tout simplement.

Sa réponse pragmatique le fit sourire.

— Ce ne sera pas bien difficile, vos charmes dépassent de loin ceux de mon entreprise, assura-t-il en jouant avec ses cheveux déployés sur son torse.

— Peggy a-t-elle fini par se lasser ? murmura Helen.

— Oui. Elle s'ennuyait. Elle a commencé à sortir, s'est rendue à des réceptions sans Ioan, et elle est tombée sous la coupe d'un homme qui l'a séduite.

Rhys marqua une pause. Sa gorge s'était nouée. Il se força à poursuivre, à relater les événements sans émotion, comme s'il les posait sur la table devant lui.

— Un jour, en pleurs et honteuse, elle a avoué à Ioan qu'elle attendait un enfant et qu'il n'était pas de lui. Il l'aimait. Il lui a accordé son pardon, lui a promis de continuer à veiller sur elle. Il se sentait fautif de l'avoir tant délaissée, et il a décidé de reconnaître le bébé, de l'aimer comme le sien.

— C'était une réaction fort honorable.

— Ioan était vraiment un être exceptionnel. Il s'est consacré à Peggy. Il est resté le plus possible auprès d'elle pendant sa grossesse, et jusqu'aux premières douleurs de l'accouchement. Mais cela ne s'est pas bien passé. Le travail a duré deux jours. La douleur était telle que le médecin a donné du chloroforme à Peggy. Elle a eu une réaction très violente au produit – qui lui avait été administré trop rapidement – et elle est morte au bout de quelques minutes. Quand il a appris la nouvelle, Ioan s'est effondré, terrassé par le chagrin. J'ai dû le porter jusque dans sa chambre.

Rhys se rappelait encore son sentiment d'impuissance, détestable pour lui qui avait un besoin viscéral de tout contrôler.

— Ioan était fou de désespoir. Les jours suivants, il a été victime d'hallucinations. Il parlait à des gens qui n'étaient pas présents. Il demandait si l'accouchement était enfin terminé, comme si le temps s'était arrêté à la mort de Peggy.

Avec un sourire sans joie, Rhys poursuivit :

— Il était mon ami, celui vers qui je me tournais chaque fois que j'étais confronté à un problème épineux ou quand il me fallait un conseil avisé. À mon tour, je me suis mis à avoir un comportement irrationnel. Plus d'une fois, je me suis surpris à penser : « Tiens, il faut que je parle de cela à Ioan, que nous trouvions une solution ensemble. » Sauf que c'était un homme brisé. J'ai envoyé des médecins à son chevet. Un prêtre. Et des amis communs. Toutes personnes qui, je l'espérais, réussiraient peut-être à le ramener à la vie. Pourtant, une semaine après la mort de Peggy, il s'est pendu.

— Oh, mon Dieu ! souffla Helen.

Tous deux demeurèrent silencieux.

— Ioan était comme un frère pour moi, reprit Rhys après quelques instants. Je me suis dit qu'avec le temps la douleur s'estomperait, mais il n'en est rien. Le mieux que je puisse faire est de ne pas y penser.

— Je comprends. Et le bébé ? Est-il mort lui aussi ?

— Non, il a survécu. Une fille. La famille de Peggy a refusé d'accueillir la petite bâtarde, elle a donc été envoyée chez son père naturel.

— Vous ne savez pas ce qu'elle est devenue ?

— Non, et je m'en moque, jeta-t-il avec colère. C'est la fille d'Albion Vance.

Un engourdissement étrange s'empara de Helen, comme si son âme s'était soudain détachée de son corps. Elle était toujours pelotonnée contre Rhys, et ses pensées tourbillonnaient dans sa tête tels des phalènes dans les ténèbres. Pourquoi ne lui était-il pas venu à l'esprit que sa mère n'était sans doute pas la seule femme que Vance ait séduite et abandonnée ?

Pauvre petite fille, dont personne ne voulait. Elle avait quatre ans à présent. Quel sort lui avait réservé Vance ? L'avait-il gardée auprès de lui ?

Helen en doutait.

Elle ne s'étonnait plus que Rhys haïsse Vance.

— Je suis désolée, murmura-t-elle.

— Pourquoi ? Vous n'avez rien à voir là-dedans.

— Je suis... désolée quand même.

Il poussa un soupir déchirant, et Helen fut submergée par une vague de compassion mêlée de tendresse qui lui fit oublier son malaise. Elle voulait le réconforter, effacer la souffrance causée par cette blessure qui n'avait jamais guéri.

Dans l'âtre, les flammes avaient laissé la place à des braises rougeoyantes. La température de la pièce avait baissé, mais Rhys irradiait de chaleur. Helen se laissa glisser le long de son corps, le caressant des mains et de la bouche. Il se figea, les muscles de son abdomen se contractant au contact de ses lèvres. Elle descendit plus bas encore, inhala son parfum intime et musqué qui évoquait l'écorce de bouleau et l'herbe d'une prairie en été.

Il émit un grondement sourd lorsqu'elle saisit son sexe qui durcissait déjà, puis laissa échapper quelques mots sans suite. Sans doute ne se rendait-il même pas compte qu'il s'était exprimé dans sa langue natale et qu'elle n'avait aucune chance de le comprendre. Néanmoins certaine qu'il ne protestait pas, elle inclina la tête pour l'embrasser, comme elle l'avait fait un peu plus tôt. Il arqua le bassin par réflexe, grogna comme sous l'effet de la douleur. Helen hésita. Mais il posa une main tremblante sur sa tête, lissa ses cheveux dans une invite suppliante. Alors elle osa le prendre dans sa bouche et goûter sa saveur salée, puis faire descendre ses lèvres sur son érection, avant de remonter dans une lente caresse qui lui arracha un autre gémississement torturé.

La seconde d'après, il fit basculer Helen sur le flanc avant de se plaquer contre son dos. Son bras musclé glissa entre ses cuisses et il lui releva la jambe. Puis, d'un coup de reins, il entra en elle.

Comme elle se raidissait, surprise, il pressa la bouche dans son cou et trouva l'endroit sensible, juste sous l'oreille. Il ajusta sa position et, alors qu'il commençait à se mouvoir en elle, Helen sentit que son sexe stimulait un endroit précis, créant de nouvelles sensations. Il glissa la main entre ses cuisses, et elle gémit.

Elle se plia à son rythme, s'abandonna à sa force qui l'entourait comme un cocon. Ses coups de boutoir devinrent plus puissants et le plaisir monta en flèche. Une vague de chaleur explosa en elle, puis une seconde, si intense qu'elle lui mordit le biceps afin d'étouffer les cris qu'elle ne pouvait plus retenir. L'haleine de Rhys lui brûla la nuque, elle sentit ses dents et sa barbe naissante lui griffer la peau. Elle s'arc-bouta pour le prendre plus profondément en elle et se laissa emporter par l'orgasme tandis qu'il répandait sa semence dans son ventre.

Tous deux retombèrent sur le matelas, pantelants. Helen se sentait comblée, envahie d'une délicieuse torpeur. Rhys ne s'était pas retiré et elle sentait au creux de ses entrailles une pulsation persistante dont

elle n'aurait su dire si elle provenait de sa chair ou de la sienne.

Il posa la main sur sa taille, suivit l'arrondi de sa hanche. Elle frissonna lorsqu'il lui mordilla doucement le lobe de l'oreille.

— Vous avez encore parlé en gallois, dit-elle d'une voix de gorge qui la surprit elle-même.

— Vous m'avez rendu fou... Je n'aurais même pas pu me rappeler mon propre nom.

— Vous croyez qu'on nous a entendus ?

— J'imagine que ce n'est pas un hasard si l'on m'a attribué une chambre si éloignée du reste de la famille.

— On craignait peut-être que vous ne ronfliez, plaisanta-t-elle, avant de demander : Vous ronflez ?

— Je ne crois pas. Il faudra me le confirmer.

Helen se pelotonna dans ses bras et soupira :

— Il ne faut pas que la bonne qui viendra nettoyer la cheminée demain matin me trouve ici. Je dois retourner dans ma chambre.

Il resserra son étreinte.

— Non, restez. Je vous réveillerai. Je me réveille toujours à l'aube.

— Comment cela se fait-il ?

— C'est ainsi quand on est fils d'épicier. Mes journées commençaient dès le lever du soleil, car je devais livrer les commandes aux familles du voisinage. Et si je me dépêchais, je pouvais m'arrêter cinq minutes pour jouer aux billes avec mes camarades. (Avec un petit rire, il ajouta :) Chaque fois que ma mère entendait des billes s'entrechoquer au fond de ma poche, elle me les confisquait en me donnant une taloche. Il y avait trop de travail pour jouer, me disait-elle. Alors j'ai fini par les envelopper dans mon mouchoir pour qu'elles ne fassent pas de bruit.

Helen imaginait un garçon dégingandé qui se hâtait d'expédier ses corvées, les poches pleines de billes. Une bouffée d'émotion lui gonfla la poitrine, presque douloureuse.

Elle aimait Rhys. Le petit garçon qu'il avait été et l'homme qu'il était devenu. Elle aimait tout chez lui, son physique, son parfum, le grain de sa peau, son accent exotique, son orgueil et sa susceptibilité. Et cette détermination farouche qui l'avait aidé à aller sans cesse de l'avant. Et toutes ces autres qualités qui faisaient de lui un être extraordinaire.

## 19

— La voiture remonte l'allée, annonça Cassandra qui, agenouillée sur le sofa, regardait par la fenêtre du salon du rez-de-chaussée.

Weston avait été missionné pour aller chercher à la gare d'Alton lady Berwick et sa femme de chambre.

— Oh, Seigneur ! murmura Kathleen en portant la main à son cœur.

Elle avait été nerveuse et distraite toute la matinée, était passée de pièce en pièce pour s'assurer que tout était parfait. Elle avait inspecté les compositions florales, éliminant impitoyablement les fleurs fanées, fait battre et brosser les tapis, polir l'argenterie et recharger tous les bougeoirs en chandelles neuves. Elle avait aussi fait disposer sur la desserte des corbeilles de fruits frais, des bouteilles de champagne et des pichets de citronnade dans des seaux à glace.

— Pourquoi êtes-vous si soucieuse des apparences ? s'étonna Cassandra. Lady Berwick est venue au manoir quand vous avez épousé Théo.

— Oui, mais à l'époque je n'étais responsable de rien. Je vis ici depuis presque un an maintenant, et si quelque chose manque, elle m'en imputera la faute.

Kathleen tournait en rond au milieu du salon.

— N'oubliez pas de faire la révérence. Et ne dites surtout pas : « Comment allez-vous ? » Lady Berwick n'aime pas cela. Dites juste : « Bonjour, milady. » Et...

Elle s'interrompit, jeta des regards affolés autour d'elle.

— Mon Dieu, où sont les chiens ?

— Dans le salon de l'étage, répondit Pandora. Voulez-vous que nous allions les chercher ?

— Surtout pas ! Lady Berwick n'autorise pas les chiens dans la maison. Ah, et n'allez pas dire que nous avons un cochon domestique l'an passé ! Si elle vous questionne, répondez le plus simplement possible et n'essayez pas de faire de l'esprit. Elle n'aime pas les traits d'humour.

— Nous ferons de notre mieux, assura Pandora, tandis que Kathleen se remettait à arpenter le salon. De toute façon, elle ne nous aime pas. Au mariage, je l'ai entendu dire que nous étions de vrais cabris sauvages.

— Je lui ai écrit que vous aviez changé et que vous étiez désormais des demoiselles accomplies aux manières parfaites.

Pandora ouvrit de grands yeux.

— Vous avez menti ?

— Vous aviez commencé vos cours de maintien, répliqua Kathleen, sur la défensive. J'ai juste un peu anticipé vos progrès.

— J'aurais dû écouter davantage le professeur, marmonna Cassandra, la mine inquiète.

— Je me moque d’avoir l’approbation de lady Berwick, asséna Pandora.

— Pas Kathleen, lui rappela Helen. C’est pour elle que nous devons faire des efforts.

Pandora laissa échapper un soupir.

— J’aimerais être parfaite comme toi, Helen.

— Je t’assure que je suis loin de l’être, répliqua cette dernière avec un petit rire gêné.

— Nous savons bien que tu as fait des erreurs, intervint Cassandra. Ce que veut dire Pandora, c’est que tu donnes *l’impression* d’être parfaite. Et c’est tout ce qui compte, non ?

— Pas du tout, objecta Kathleen.

— Voyons, il n’y a aucune différence entre « être » parfaite et « avoir l’air » parfaite dès lors que personne ne connaît la vérité. Le résultat est le même.

Perturbée, Kathleen se frotta le front.

— Il y a sûrement une réponse sensée à vous faire mais, pour le moment, j’avoue que je n’en trouve pas.

Un instant plus tard, Sims, le majordome, introduisit lady Berwick dans le salon.

Eleanor était une femme à l’allure majestueuse, grande et large d’épaules, la poitrine généreuse. Avec son port de tête altier, elle rappelait à Helen les figures de proue de ces grands vaisseaux qui fendent les flots. L’illusion était encore accentuée par sa tournure et les plis compliqués de sa jupe qui flottaient dans son sillage. Avec son visage étroit, ses lèvres minces et ses paupières tombantes, la comtesse était loin d’être une beauté. Ce qui ne l’empêchait pas d’afficher l’assurance de ceux qui pensent avoir des réponses à toutes les questions qui valent la peine d’être posées.

Son visage s’éclaira à la vue de Kathleen, qui s’était précipitée à sa rencontre. Manifestement, une profonde affection liait les deux femmes. Pourtant, lady Berwick s’offusqua lorsque Kathleen l’êtreignit spontanément.

— Voyons, ma chère, un peu de tenue !

Kathleen ne s’écarta pas.

— Je vous jure que je comptais rester digne, milady, mais quand je vous ai vue entrer, j’ai eu l’impression d’avoir de nouveau cinq ans.

Le regard de lady Berwick se radoucit. Elle posa une longue main pâle sur l’épaule de Kathleen.

— Certes, ce n’est pas facile de perdre son père, murmura-t-elle.

Sa voix était aussi rêche qu’un thé nature qui exprime ses tanins. Après avoir tapoté le dos de Kathleen, elle déclara :

— Allons, il faut vous ressaisir.

Kathleen hocha la tête et la lâcha avant de jeter un regard en direction de la porte.

— Où est passé Weston ?

— M. Ravenel était pressé d’échapper à ma compagnie, je crois. Il n’a pas paru apprécier notre conversation durant le trajet. C’est un joyeux drille, n’est-ce pas ? conclut lady Berwick, avec un regard entendu.

— Ma foi, il peut paraître quelque peu irrévérencieux, je vous assure cependant...

— Inutile d’épiloguer. Je sais à qui j’ai affaire : un désinvolte futile et mielleux.

— Vous ne le connaissez pas, marmotta Pandora.

Lady Berwick l’entendit et tourna un regard aigu vers les sœurs Ravenel.

Kathleen se hâta de faire les présentations.

— Voici mes belles-sœurs, lady Berwick. Lady Helen, lady Cassandra et lady Pandora.

Le regard hautain de la comtesse s’arrêta sur Cassandra. Elle lui fit signe d’approcher :

— Vous êtes un peu voûtée, mon enfant. Il faudra corriger cela. Quels sont vos talents domestiques ?



Cassandra s'était préparée à la question. Elle récitait laborieusement :

— Je sais coudre, dessiner au fusain et je fais un peu d'aquarelle, milady. Je ne suis pas musicienne, mais je lis beaucoup.

— Avez-vous appris les langues étrangères ?

— Un peu de français.

— Et avez-vous des centres d'intérêt personnels ?

— Non, madame.

— Tant mieux. Les hommes n'aiment pas que les jeunes filles aient des marottes. Cette petite est une vraie beauté, dit encore lady Berwick à l'adresse de Kathleen. Quand elle sera mieux dégrossie, je ne doute pas qu'elle devienne la reine de la saison.

— Moi, j'ai une marotte, déclara Pandora que personne n'avait interrogé.

Lady Berwick arqua un sourcil.

— Vraiment ? Et quelle est-elle, petite effrontée ?

— Je suis en train d'inventer un jeu de société. Si tout va bien, je le vendrai dans les grands magasins et je gagnerai beaucoup d'argent.

— Un jeu de société ? répéta lady Berwick, l'air ahurie.

— Oui, vous savez, ces jeux auxquels jouent les enfants et les dames pour se divertir.

Lady Berwick étrécit les yeux. Malheureusement, Pandora continua de soutenir son regard avec aplomb.

Le verdict ne se fit pas attendre.

— Cette petite est trop impétueuse. Les yeux sont d'un joli bleu, mais on y détecte un esprit frondeur.

— Milady, commença Kathleen, Pandora est juste...

Lady Berwick la réduisit au silence d'un geste impérieux et s'adressa à Pandora :

— Avez-vous songé, ma chère, que ce passe-temps pour le moins déconcertant – sans parler de ce désir répugnant de vouloir gagner de l'argent – risque de décourager vos futurs prétendants ? Cela ne vous inquiète pas ?

— Pas du tout, milady.

— Vous ne voulez donc pas vous marier ?

Comme Pandora gardait le silence, lady Berwick insista :

— Eh bien, vous avez perdu votre langue ?

Pandora jeta un regard interrogateur à Kathleen.

— Dois-je dire la vérité ou la réponse qu'on attend de moi ?

— Répondez avec franchise, mademoiselle, intima lady Berwick.

— Dans ce cas, sachez que, non, je ne souhaite pas me marier. J'aime bien les messieurs, du moins ceux que je connais, mais je n'ai aucune envie d'obéir à un homme et de me plier en quatre pour satisfaire ses désirs. Je n'envisage pas d'avoir une douzaine de marmots et de rester à tricoter à la maison pendant que mon mari ira s'amuser avec ses amis. Je préfère être indépendante.

Un silence pesant tomba dans le salon. Lady Berwick ne changea pas d'expression, on aurait toutefois dit qu'une bataille muette se livrait entre le vieux dragon autoritaire et la jeune fille rebelle.

Finalement lady Berwick déclara :

— Vous avez dû lire Tolstoï.

— En effet, admit Pandora, visiblement déstabilisée. Comment le savez-vous ?

— Aucune jeune fille ne souhaite se marier après avoir lu Tolstoï. C'est la raison pour laquelle j'ai interdit les auteurs russes à mes filles.

— À ce propos, comment vont Dolly et Bettina ? intervint Kathleen, cherchant désespérément à changer de sujet.

Mais ni lady Berwick ni Pandora n'entendaient laisser dévier la conversation.

— Ce n'est pas seulement à cause de Tolstoï que je refuse de me marier.

— Quelles que soient vos raisons, elles sont infondées. Je vous expliquerai plus tard pourquoi vous devez vous marier. Par ailleurs, vous êtes une jeune personne excentrique et il va vous falloir apprendre à dissimuler ce travers. Personne en ce bas monde, homme ou femme, ne trouve le bonheur en s'éloignant trop d'un certain conformisme.

— Bien, milady, acquiesça Pandora avec une surprenante docilité.

Helen soupçonnait les deux femmes de chercher à en découdre.

Lady Berwick lui fit signe.

— Approchez.

Helen s'exécuta et subit sans ciller l'examen minutieux de la comtesse.

— Des manières gracieuses, une attitude modeste et humble. Charmante. Mais ne soyez pas trop timide, jeune fille, sinon les gens se méprendront et vous croiront orgueilleuse. Vous devez apprendre à avoir confiance en vous.

— Je m'y efforcerai, milady. Merci.

— Vous êtes fiancée au mystérieux M. Winterborne, n'est-ce pas ?

— Est-il vraiment si mystérieux ? murmura Helen avec un petit sourire.

— À mes yeux assurément, puisque je n'ai pas encore fait sa connaissance.

— C'est un gentleman, qui gère de nombreuses affaires, expliqua Helen, choisissant ses mots avec soin. Il est très occupé et n'a guère le temps de fréquenter la bonne société.

— Il n'est pas non plus invité dans les meilleures familles, car ce n'est qu'un commerçant. Ce mariage doit vous perturber, j'imagine. Après tout, il s'agit d'une mésalliance.

Bien que blessée par ces paroles, Helen parvint à rester impassible. Elle avait bien conscience de passer un test.

— Une mésalliance ? En aucune façon, milady. On juge un homme à sa valeur personnelle, et non à son lignage.

— Bien dit. Fort heureusement pour M. Winterborne, épouser une Ravenel lui ouvrira les portes des grandes maisons. On ne peut qu'espérer qu'il se montrera digne d'un tel privilège.

— Et que la haute société se montrera digne de lui, riposta Helen.

Une lueur s'alluma dans les yeux gris de la comtesse.

— Est-il d'une grande élévation morale ? A-t-il des goûts raffinés ? Des manières exquises ?

— Il est très bien élevé, intelligent, honnête et généreux.

— Mais pas distingué, traduisit lady Berwick.

— Je ne doute pas qu'il acquière les qualités qu'il estimera essentielles pour côtoyer les membres de l'aristocratie. Toutefois, je ne lui demanderai pas de changer. Je l'admire déjà infiniment et, s'il se bonifiait, je risquerais de pécher par fierté excessive.

Le regard de lady Berwick se réchauffa.

— Quelle jeune fille extraordinaire. D'un sang-froid admirable, commenta-t-elle. Domage que vous vous destiniez à un Gallois. Nous aurions pu vous marier à un duc, j'en suis convaincue. Cependant, j'admets que ce genre d'alliances – l'union de la fortune et du sang bleu – est indispensable de nos jours, même pour les meilleures familles. Nous devons nous soumettre à de telles épreuves avec dignité et courage.

La comtesse se tourna vers Kathleen.

— M. Winterborne a-t-il conscience de la chance qu'il a d'épouser une jeune fille de haute naissance ?

— Vous en jugerez par vous-même, milady.

— Et quand vais-je enfin faire sa connaissance ?

— M. Winterborne et lord Trenear devraient arriver d'un moment à l'autre. Ils sont allés inspecter la partie est du domaine, là où doit passer la future voie ferrée et où sera bientôt construite la nouvelle gare. Ils ont promis de rentrer pour le thé.

Kathleen avait à peine fini sa phrase que Devon franchissait le seuil, tout sourire, en s'exclamant :

— Et nous avons tenu parole !

Ils échangèrent un regard qui était une conversation muette – question inquiète, réponse rassurante –, puis Devon alla saluer lady Berwick.

Il était suivi de Rhys qui portait une tenue similaire à la sienne : culotte d'équitation, bottes, manteau de laine.

Rhys s'arrêta près de Helen et lui sourit. Il apportait des odeurs champêtres : grand air, feuillage humide, cheval. Et comme toujours, son haleine avait un léger parfum de menthe.

— Bonjour, murmura-t-il.

Helen se rappela qu'il l'avait réveillée avec ces mêmes mots, très tôt ce matin-là. Le souvenir de leur nuit raviva ces émotions troublantes et persistantes que lui seul avait le don de susciter. Elle sentit qu'elle s'empourprait.

Elle avait passé une nuit agitée. Plusieurs fois, elle avait eu conscience de la main de Rhys qui se posait dans son dos en un geste apaisant. Quand il l'avait réveillée, au petit jour, elle avait déclaré, contrite :

— Vous ne voudrez plus jamais dormir avec moi après une telle nuit.

— Cela m'étonnerait fort, car j'ai l'intention de recommencer dès ce soir, lui avait-il chuchoté à l'oreille.

Puis il lui avait fait l'amour encore une fois, sans écouter ses faibles protestations.

Revenant au présent, elle se ressaisit et, tandis que Kathleen présentait Devon à lady Berwick, elle demanda à Rhys :

— Avez-vous passé un bon moment ?

— Cela dépend. À quel moment faites-vous allusion ?

Il lui fallut quelques secondes pour comprendre le sous-entendu.

— Ne soyez pas paillard, chuchota-t-elle en lui décochant un regard sévère.

Il lui prit la main et la porta à ses lèvres. La pression insistante de sa bouche la fit rougir de plus belle.

La voix cassante de lady Berwick s'éleva :

— Il semblerait que vous ayez perdu votre fameux sang-froid, lady Helen. Présentez-moi donc à ce monsieur qui vous donne si aisément des vapeurs.

Helen et Rhys s'avancèrent vers la comtesse.

— Lady Berwick, je vous présente M. Winterborne.

Une expression curieuse se peignit sur le visage de lady Berwick tandis qu'elle fixait le grand Gallois aux cheveux sombres. Son regard d'acier s'adoucit, comme noyé de brume, et ses joues se colorèrent comme celles d'une écolière. Au lieu de le saluer d'un hochement de tête, elle lui tendit la main.

Rhys saisit les doigts chargés de bagues et s'inclina avec élégance et naturel.

— C'est un plaisir de vous rencontrer, lady Berwick.

— Vous êtes jeune, remarqua-t-elle froidement, bien qu'elle continuât de l'observer d'un air presque émerveillé. J'avoue que je m'attendais à quelqu'un de plus âgé au vu de ce que vous avez déjà accompli.

— J'ai appris très tôt le métier de mon père, milady.

— On m'a parlé de vous comme d'un « magnat » des affaires. On emploie généralement ce terme pour désigner un homme à la fortune colossale.

— J'ai fait quelques investissements fructueux.

— La fausse modestie est souvent la marque d'une fierté secrète, monsieur Winterborne.

— Le sujet me met mal à l'aise, reconnut-il avec franchise.

— Vous avez raison. Parler d'argent est vulgaire. Néanmoins, à mon âge, je pose les questions que je veux, et si certains osent m'en faire le reproche, grand bien leur fasse.

Rhys eut un rire spontané, ce rire juvénile qui le rendait si séduisant.

— Lady Berwick, je n'oserai jamais vous reprocher ni vous refuser quoi que ce soit.

— Dans ce cas, j'ai une question à vous poser. Lady Helen affirme qu'en vous épousant, elle ne commet pas de mésalliance. Êtes-vous d'accord ? Ne pensez-vous pas qu'elle devrait plutôt épouser un homme de sa condition ?

Rhys eut un petit haussement d'épaules nonchalant.

— Lady Helen est tellement exceptionnelle que nul homme ne saurait se prétendre digne d'elle. Par conséquent, je ne vois pas pourquoi elle ne m'épouserait pas.

Lady Berwick laissa échapper un gloussement. Elle semblait sous le charme.

— Vous êtes d'une arrogance charmante et je serais presque d'accord avec vous.

— Milady, nous devrions envoyer ces messieurs se changer avant que le thé soit servi, intervint Kathleen. La gouvernante risque d'avoir une attaque si elle voit leurs bottes crottées sur ses tapis.

— Et je ne veux certes pas en être la cause, déclara Devon.

Kathleen avait eu beau lui dire que lady Berwick n'aimait pas les effusions en public, il se pencha pour embrasser sa femme sur le front. Puis, après s'être inclinés, les deux hommes se retirèrent.

— Eh bien, cette maison ne manque pas de charme viril, constata lady Berwick, narquoise.

Le regard lointain, elle poursuivit :

— Quand j'étais enfant, il y avait ce valet... Un solide gaillard qui venait du nord du pays de Galles, brun comme le diable, avec des yeux de braise. Un gremlin, assurément, mais fort plaisant à regarder.

Se ressaisissant, elle ajouta :

— Croyez-en une femme d'expérience, mesdames, il n'y a pas de pire ennemi pour la vertu qu'un beau Gallois.

Comme Pandora lui décochait un discret coup de coude dans les côtes, Helen songea qu'on ne pouvait contredire la comtesse sur ce point.

— Ne croisez pas les jambes, Pandora. Et restez assise au fond de votre siège. Cassandra, ne faites pas voler vos jupes en vous asseyant.

Pendant que la famille prenait le thé, lady Berwick prodiguait conseils et réprimandes aux jumelles avec l'autorité d'une matrone qui avait dressé plus d'une débutante.

Pandora et Cassandra se pliaient bon gré, mal gré à ses consignes, mais elles ne se priveraient pas pour déclarer plus tard que la comtesse avait réussi à transformer le délicieux rituel du thé en épreuve.

Kathleen et Devon se débrouillèrent pour amener la conversation sur le sujet de prédilection de lady Berwick : les chevaux. Son défunt mari et elle s'étaient consacrés avec passion à leur élevage de pur-sang. C'est d'ailleurs ainsi qu'ils s'étaient liés d'amitié avec les parents de Kathleen, lord et lady Carbery, qui possédaient un haras d'étalons arabes en Irlande.

Lady Berwick fut fort intéressée d'apprendre que Kathleen allait hériter d'une vingtaine de pur-sang arabes, ainsi que de terres sur lesquelles se trouvaient une école d'équitation, des écuries, des paddocks et un manège. Le titre et le domaine iraient évidemment à l'héritier présomptif, un petit-neveu de la branche paternelle, mais le haras proprement dit avait été créé par les parents de Kathleen et n'entrait pas dans la catégorie des biens inaccessibles.

— Nous ferons venir ici trois ou quatre pur-sang, annonça Devon. Mais il va falloir vendre les autres.

— Le plus difficile sera de trouver un acheteur qui comprenne la nature profonde des arabes, dit Kathleen, l'air préoccupée. On ne peut pas les traiter comme des chevaux ordinaires ou l'on s'expose à de gros problèmes.

— Que comptez-vous faire du haras ? s'enquit Rhys.

— J'aimerais le vendre au nouveau lord Carbery et ne plus y penser, confia Devon. Malheureusement, à en croire le régisseur, Carbery ne s'intéresse pas aux chevaux.

— Est-ce possible ? se récria lady Berwick, scandalisée.

— Nous verrons sur place quelles mesures doivent être prises, décréta Kathleen. Et j'ai bien peur que cela ne nous prenne au moins deux semaines, voire un mois entier.

— Je ne peux pas rester aussi longtemps à Eversby Priory, objecta lady Berwick.

Weston, qui s'était assis le plus loin possible de la comtesse, déclara hypocritement :

— Oh, quel dommage !

— Ma fille Bettina ne peut plus quitter son domicile en raison de l'arrivée prochaine du bébé. Il faut que je sois près d'elle le moment venu.

— Pourquoi n'emmenez-vous pas Helen et les jumelles à Londres ? suggéra Devon. Vous résideriez à Ravenel House.

— Oh, j'adorerais cela ! s'exclama Pandora. Il y a tellement plus de choses à faire en vi...

— Dites oui, milady ! coupa Cassandra, qui se trémoussait sur sa chaise.

La comtesse les gratifia d'un regard sévère :

— Cessez de vous agiter ainsi, mesdemoiselles. C'est inconvenant.

Elle attendit que les filles replongent dans un silence penaud avant de répondre :

— Certainement, milord. Cela semble la solution idéale.

Helen sentit les battements de son cœur s'accélérer à l'idée de retourner à Londres, où elle ne serait pas loin de Rhys. Elle n'osa pas le regarder, mais l'entendit proposer à lady Berwick :

— Je vous escorterai durant le voyage, si cela vous agrée, bien sûr.

— J'y consens, monsieur Winterborne, opina la comtesse.

— Je suis à votre service, milady. Et pendant votre séjour, ce sera un privilège de vous prêter assistance, quels que soient vos désirs.

— De la part d'un homme possédant votre entregent, j'ai conscience de la valeur de cette offre. Nous n'hésiterons pas à faire appel à vous en cas de besoin, monsieur.

La comtesse marqua une pause, le temps de laisser tomber un morceau de sucre dans son thé, puis ajouta :

— Peut-être pourrez-vous nous rendre visite à Ravenel House de temps en temps.

— Ce sera avec plaisir. En retour, j'aimerais vous inviter dans mon magasin.

Lady Berwick eut l'air dérouté.

— Je ne fréquente que les petites boutiques, où les vendeurs connaissent déjà mes goûts et préférences.

— Mes vendeurs vous présenteront un choix extraordinaire d'articles de luxe. Des gants, par exemple. Parmi combien de paires pouvez-vous choisir en boutique ? Une douzaine ? Une vingtaine ? Au rayon Gants de Winterborne's, vous en verrez dix fois plus, en chevreau glacé, en daim, en suédine, en peau d'élan, de pécarie, d'antilope... et même de kangourou.

Voyant qu'il avait capté l'intérêt de la comtesse, Rhys enchaîna :

— Nous faisons fabriquer nos meilleurs gants dans trois pays. Les peaux d'agneau sont tannées en Espagne, coupées en France et cousues en Angleterre. Chaque gant est si fin qu'on peut le glisser à l'intérieur d'une coquille de noix.

— Vous vendez vraiment ce genre d'articles dans votre magasin ?

— Oui. Il y a quatre-vingts rayons qui proposent des marchandises en provenance du monde entier.

— J'admets que je suis intriguée. Néanmoins, frayer avec les gens du commun... jouer des coudes dans la foule...

— Vous pourrez venir avec les jeunes filles après les heures d'ouverture. Vous ferez ainsi vos emplettes en toute tranquillité. Je demanderai à quelques chefs de rayon de rester pour vous guider dans vos achats. Et si vous voulez, ma secrétaire prendra rendez-vous avec la couturière du magasin pour lady Helen. Il est temps de fabriquer son trousseau, n'est-ce pas ?

— Oui, plus que temps, confirma Kathleen, qui jeta un regard interrogateur à Devon.

Celui-ci répliqua :

— N'étant pas très versé dans ce domaine, je n'en remets entièrement à vous, lady Berwick.

— Si lady Berwick et Helen sont d'accord, la couturière pourra commencer la confection du trousseau au plus vite, enchaîna Kathleen.

— Ce serait parfait, opina Helen.

Elle observa Rhys à la dérobée. Il affichait un masque courtois, mais si elle se fiait à la lueur dans son regard, il mijotait quelque chose.

— Je vais y réfléchir, dit lady Berwick.

Puis, remarquant que Pandora pianotait sur la table, elle fronça les sourcils.

— Voyons, jeune fille, cette table n'est pas un tambourin !

Helen trouva à la fois merveilleux et atroce de vaquer à ses occupations habituelles alors que Rhys était à Eversby Priory. Il était là, tout près, mais ils n'étaient jamais seuls. C'était épuisant de devoir maîtriser en permanence les émotions qui la submergeaient en sa présence. Elle ne s'attendait pas du tout que l'amour, combiné au désir physique, se révèle si puissamment déstabilisant. Frustrée et mélancolique, elle avait l'impression que le temps passé ensemble lui filait entre les doigts comme du sable. Elle devait lui parler de son père... et ne parvenait pas à s'y résoudre.

La soirée s'écoula lentement. En attendant minuit, Helen arpenta sa chambre, incapable de tenir en place. Puis, quand le silence retomba sur la grande demeure, elle courut pieds nus dans les couloirs pour rejoindre Rhys.

Elle n'eut pas le temps de frapper à la porte que celle-ci s'ouvrit. Un bras solide l'attira à l'intérieur de la pièce. Rhys referma le battant, donna un tour de clé, puis la reprit dans ses bras avec un rire étouffé. Sentir son corps musclé contre le sien et sa virilité déjà durcie électrisa Helen. Puis elle cessa de penser lorsque sa bouche captura la sienne, libérant un flot de désir. Les mains enfouies dans ses cheveux, elle répondit à son baiser avec fougue.

En un tournemain, Rhys la déshabilla, et l'emporta au lit. Puis, avec une lenteur délibérée, il se délecta de son corps, le caressa, le mordilla, le lécha. Sa main s'aventura entre ses cuisses. Il écarta les pétales de son sexe, fit glisser deux doigts de chaque côté de la petite crête sensible. Helen se cambra, tenta de l'attirer sur elle, mais il résista, désireux de prolonger les préliminaires.

— Vous n'êtes pas encore prête, *cariad*.

— Si, je le suis !

— Montrez-moi.

Après une infime hésitation, elle referma la main sur son sexe érigé, qui palpita sous ses doigts et grossit davantage encore. Le guidant entre ses cuisses, elle en frota l'extrémité contre sa féminité pour l'enduire de son miel intime.

Tous deux tremblaient d'impatience quand Rhys s'enfonça en elle d'un puissant coup de reins. Helen s'arc-bouta, comblée. Elle gémissait, ronronnait presque, émettait de drôles de petits bruits qui n'avaient jamais franchi ses lèvres auparavant, mais qu'elle était incapable de retenir.

Le plaisir déferla avec une intensité décuplée par l'attente.

Lorsqu'elle eut retrouvé son souffle, Rhys la souleva sans effort, s'assit au bord du lit avant de la déposer à califourchon sur ses cuisses musclées. Spontanément, elle se cramponna à son cou.

Une main calée au creux de ses reins, Rhys lui butina la bouche. Il semblait attendre quelque chose de sa part. Elle baissa les yeux sur son érection qui se dressait contre son ventre.

Il rit doucement et la lumière de la lampe de chevet se refléta dans ses yeux de jais.

— Vous avez l'air d'une colombe prise au piège, *cariad*.

— Je ne sais pas ce que vous attendez de moi, avoua-t-elle, mortifiée.

Lui empoignant les fesses, Rhys la souleva et la ramena contre lui.

— Laissez-vous glisser sur moi.

Comprenant enfin ce qu'il voulait, elle ouvrit de grands yeux. Puis elle prit appui sur ses épaules, et se laissa lentement descendre sur lui. Mais il était trop volumineux, et elle s'immobilisa avec une petite grimace. Il la souleva de nouveau pour soulager son inconfort, et son visage moite de transpiration se

crispa sous l'effort de volonté qu'il s'imposait. Il semordit la lèvre, marmonna quelque chose dans sa langue natale.

— Que dites-vous ? Je ne comprends pas.

— Cela vaut mieux, rétorqua-t-il avec un rire rauque. Je viens de vous faire un compliment... quoique dans un langage plutôt cru.

Il se renversa en arrière, s'appuya sur les coudes, et Helen put s'étendre à demi sur lui.

— C'est mieux ?

— Oui...

De cette façon, elle contrôlait mieux la situation. Et c'était une sensation extraordinaire de se sentir en position dominante, au-dessus de ce corps puissant qu'elle tenait entre ses cuisses.

Une lueur de défi dans le regard, Rhys arqua les hanches dans une invite muette.

Helen commença à onduler, tandis que, patient, il la laissait découvrir ces nouvelles sensations. Sous ses paumes, elle sentait son cœur cogner comme un marteau sur une enclume. Elle trouva vite la bonne cadence, qui attisa en elle un feu nouveau. À en juger par ses grondements, Rhys éprouvait un plaisir équivalent. Chaque fois qu'elle se redressait, il happait entre ses lèvres la pointe d'un sein. S'enhardissant, Helen se mit à le taquiner, tantôt se laissant seulement effleurer, tantôt se refusant à sa bouche vorace.

Son ruban s'était dénoué, si bien que ses longs cheveux caressaient le visage et le torse de Rhys.

— *Cariad...* vous aimez me torturer, haleta-t-il.

Elle rit doucement. Ce jeu l'excitait bien plus qu'elle ne l'aurait imaginé. Les poings serrés sur les draps froissés, les muscles tétanisés, Rhys était à sa merci. Elle se pencha pour le prendre plus profondément en elle, contracta ses muscles intimes, ravie de l'entendre gémir sans retenue. Ses coups de boutoir se firent plus violents, anarchiques, jusqu'au moment où il se cabra, foudroyé par l'extase, dans un sursaut qui faillit la désarçonner.

Un long moment passa avant qu'il retrouve ses esprits. Puis, d'une main tremblante, il repoussa les cheveux du visage de Helen.

— J'ai été trop brutal, *cariad* ?

Helen s'étira langoureusement avant de répondre :

— Non. Et moi ?

— Vous, si. Vous ne m'avez pas entendu vous supplier d'arrêter ? répliqua-t-il avec un petit rire.

— C'était donc cela ? Et moi qui pensais que vous m'encouragez.

— C'était sans doute un peu des deux.

Il l'attira dans ses bras, et ils continuèrent de parler à mi-voix dans la chambre plongée dans la pénombre.

— Vous avez envoûté lady Berwick, remarqua Helen. Elle vous a même invité à Ravenel House.

— Et j'ai l'intention d'y aller aussi souvent que possible.

— Je suis sûre qu'elle ira au magasin. Elle ne pourra pas résister à la tentation. Vous l'avez bien eue, avec vos histoires de gants. Comment avez-vous deviné que cela vaincrait ses réticences ?

— La plupart des dames de son âge vont tout droit au rayon Gants dès qu'elles franchissent la porte du magasin.

— Et les femmes de mon âge, vers quoi se dirigent-elles en premier ?

— Le rayon Parfums et le rayon Cosmétiques.

— Mais vous savez tout des femmes ! s'exclama Helen, amusée.

— N'exagérons rien, *cariad*. Je sais juste de quelle manière elles préfèrent dépenser leur argent.

Il cala le dos contre la tête de lit, et Helen s'appuya contre son épaule.



— J'ai convaincu lady Berwick de vous inviter à dîner dès que nous nous serons installées à Londres. Mais ce sera difficile de vous voir et de garder une distance de bon aloi, avoua-t-elle dans un soupir.

— Il va falloir être sage, mon ange.

— J'essaierai, sourit-elle.

Rhys garda le silence quelques instants, puis lâcha soudain :

— Quand je pense que Vance est son neveu. Je vais demander à Trenear de lui faire savoir que je ne veux pas qu'il vous approche, les jumelles et vous.

Helen sentit un grand froid l'envahir. Rencontrer son vrai père... L'idée l'horrifiait, et en même temps elle ne pouvait s'empêcher de ressentir une certaine curiosité. C'était légitime, non ?

— Je n'ai aucune envie de le croiser, prétendit-elle, avant de demander : Savez-vous si M. Vance a de la famille ?

— Sa femme est morte d'une pneumonie l'an passé. Les enfants qu'ils ont eus ensemble sont morts à la naissance. Ses autres parents vivent dans le Nord et ne viennent que rarement à Londres.

— Quelle ironie que le seul enfant qui ait survécu soit illégitime. Si tant est qu'elle ait survécu, la pauvre.

— Mieux vaudrait qu'elle soit morte. La progéniture d'un tel démon ne peut être que de la mauvaise graine.

Helen se raidit, quand bien même elle comprenait que Rhys soit si virulent.

Dans leur monde, tout tournait autour des origines. La société elle-même se fondait sur le principe que le lignage d'une personne déterminait sa vie entière – sa moralité, son caractère, son intelligence, et tout ce qu'elle était censée accomplir. Les gens ne pouvaient lutter contre leur propre sang car le passé décidait de leur avenir. Raison pour laquelle les nobles estimaient s'abaisser en épousant quelqu'un du peuple. Un roturier qui faisait fortune grâce à son talent ne serait jamais aussi respecté qu'un pair du royaume. Et la plupart des gens étaient persuadés qu'un criminel, un fou ou un idiot ne pouvait qu'engendrer un double de lui-même.

« Bon sang ne saurait mentir », affirmait l'adage.

Rhys avait dû percevoir son malaise.

— Qu'y a-t-il ? murmura-t-il.

— Rien. C'est juste que je vous trouve... impitoyable.

Il y eut un silence, puis :

— Je n'y peux rien. Vance fait ressortir le pire en moi. J'aime autant que nous ne parlions plus de lui.

Helen ferma les yeux, ravalant les larmes qui montaient. Elle n'avait personne à qui se confier, en dehors de Quincy qui lui avait déjà donné son opinion. Elle aurait aimé demander conseil à Kathleen, mais celle-ci avait déjà son lot de soucis et il était inutile d'en rajouter.

Rhys interrompit le cours de ses pensées en resserrant son étreinte

— Reposez-vous, murmura-t-il. Je vous promets que lorsque vous vous réveillerez demain matin, la bête qui sommeille en moi sera redevenue un homme civilisé.

## 21

Le lendemain fut une journée de frénésie pour les domestiques, chargés de remplir malles, valises et cartons à chapeaux pour chaque membre de la famille, hormis Weston. Kathleen, Devon, le valet Sutton et Clara, la femme de chambre, prenaient en effet le train pour Bristol le soir même. Ils passeraient la nuit à l'hôtel, sur le port, puis embarqueraient le lendemain matin sur un vapeur qui les emmènerait jusqu'à Waterford. À la demande de Rhys, l'agence de voyages Winterborne's avait planifié leur voyage dans les moindres détails.

Quelques minutes avant de partir pour la gare d'Alton, Kathleen trouva Helen dans sa chambre, occupée à ranger des affaires dans un petit bagage à main.

— Mais que faites-vous ? s'étonna Kathleen. C'est à Clara de s'occuper de cela.

— Je lui ai proposé de l'aider. Il faut bien qu'elle trouve le temps de boucler sa propre valise.

— Merci, Helen. Seigneur, quelle journée de fous ! Vos malles sont prêtes aux jumelles et à vous ?

— Oui. Nous partons demain matin avec M. Winterborne et lady Berwick. Si vous voulez jeter un coup d'œil au contenu de ce sac, dit Helen en désignant le bagage posé sur le lit. J'espère n'avoir rien oublié.

Elle avait rangé là le châle préféré de Kathleen, un bocal d'amandes salées, un calepin et un crayon, un nécessaire à couture, une brosse et quelques épingles à cheveux, des mouchoirs, des gants, un petit pot de crème contre les gerçures, un flacon d'eau de rose, une timbale, une boîte de pastilles pour la gorge, des sous-vêtements de rechange, une petite bourse pleine de menue monnaie et les trois volumes d'un roman-fleuve.

— Les jumelles ont insisté pour que j'y inclue un pistolet, au cas où votre navire serait attaqué par des pirates. J'ai dû leur expliquer qu'on n'avait pas vu de pirates en mer d'Irlande depuis plus de deux cents ans.

— Dommage. Je leur aurais réglé leur compte. Bon, pour me distraire, il me reste ce roman.

Kathleen s'empara d'un des volumes, en lut le titre, et s'esclaffa.

— *Guerre et Paix* ?

— Je sais que vous ne l'avez pas lu, car il était rangé sur la septième étagère de la bibliothèque. Et tant pis si lady Berwick pense que Tolstoï a une mauvaise influence sur les femmes. Après tout, vous êtes déjà mariée.

— Rassurez-vous, rien ne pourra me détourner de Devon. Il est aussi fiable que l'Étoile polaire, et si tendre. J'ai besoin de lui plus que je ne l'aurais pensé.

— Lui aussi a besoin de vous.

Kathleen ferma le sac et adressa un regard affectueux à Helen.

— Vous allez me manquer terriblement. Mais je suis rassurée de vous savoir à Londres. J'espère que M. Winterborne viendra vous rendre visite souvent. Je sais qu'il est prêt à tout pour vous rendre heureuse, hormis peut-être à faire des sauts périlleux arrière. Il vous aime, c'est évident.

Helen ne sut que répondre. Elle mourait d'envie d'ouvrir son cœur à Kathleen, de lui avouer que, même si Rhys l'aimait, cela ne suffirait peut-être pas à les sauver s'il découvrait qui elle était en réalité.

Elle esquissa un sourire contraint, puis détourna le visage.

La seconde d'après, Kathleen l'entourait de ses bras.

— Tout ira bien, ma chérie. Lady Berwick est la personne la plus droite que je connaisse, et la plus avisée. En notre absence, les jumelles et vous pourrez vous reposer sur elle sans hésiter.

— Ne vous inquiétez de rien. Nous allons passer un très bon séjour à Londres en attendant votre retour, murmura Helen en l'étreignant à son tour.

Quiconque aurait assisté aux adieux de la famille Ravenel aurait supposé qu'ils étaient sur le point d'affronter des années de séparation. Heureusement, lady Berwick, qui déplorait les effusions, se trouvait dans sa chambre à ce moment-là. Rhys, pour sa part, avait eu le tact de se retirer dans la bibliothèque pour accorder un peu d'intimité à la famille.

Les jumelles s'efforçaient d'être drôles et désinvoltes mais, lorsque sonna l'heure du départ, les larmes jaillirent et elles se précipitèrent sur Kathleen pour l'étreindre avec force. Depuis un an, leur jeune belle-sœur s'occupait d'elles avec une tendresse quasi maternelle. Elle allait leur manquer cruellement.

— J'aimerais tant venir avec vous, dit Pandora d'une voix étranglée.

Cassandra étouffa un petit sanglot.

— Allons, allons, murmura Kathleen, dont on distinguait à peine la silhouette menue entre les jumelles éplorées. Nous serons très bientôt de nouveau réunies, mes chéries. En attendant, vous allez bien vous amuser à Londres. Et à mon retour, vous aurez chacune un magnifique cheval. Pensez-y !

— Et si mon cheval ne supporte pas le voyage en mer ? s'inquiéta Cassandra.

Kathleen voulut répondre mais, à demi suffoquée par les baisers des jumelles, elle avait du mal à se faire entendre.

Amusé, Devon vint dégager sa femme de cet enchevêtrement de bras.

— Les chevaux voyageront dans des box capitonnés, expliqua-t-il. Et nous installerons de grandes bâches de toile sous leur ventre, un peu comme des hamacs, pour les empêcher de tomber si jamais ils étaient déséquilibrés. Je resterai avec eux dans la cale pour les calmer.

— Moi aussi, ajouta Kathleen.

Devon lui jeta un regard d'avertissement.

— Nous en avons déjà discuté. Durant le voyage de retour, ma mission consistera à prendre soin des chevaux, pendant que vous prendrez soin de notre futur enfant.

— Je ne suis pas invalide.

— Non. Mais vous êtes la prunelle de mes yeux et je ne prendrai aucun risque.

Kathleen croisa les bras, s'efforçant de paraître indignée.

— Comment voulez-vous que je trouve un argument valable pour répondre à cela ?

— Ce n'est même pas la peine d'essayer.

Devon embrassa les jumelles.

— Au revoir, les farfadets. Tâchez de ne pas contrarier lady Berwick, et prenez soin de Helen.

— Il est temps de partir, lança Weston depuis le seuil. Vous êtes sûrs que vous ne voulez pas que je vous accompagne à la gare ?

— Merci, mais la voiture est bourrée à craquer, répondit son frère. Et puis, il faut bien que tu assumes le rôle de maître de maison pour lady Berwick en mon absence.

— En effet, répondit Weston d'un ton neutre.

Mais dès que son frère eut le dos tourné, il lui adressa discrètement un geste obscène. Pandora le vit et s'exclama :

— Kathleen, cousin Weston vient de refaire cette chose interdite avec son doigt !

— J'avais une crampe, se défendit Weston en coulant un regard noir à Pandora.

Kathleen sourit et alla serrer son beau-frère dans ses bras.

— Et qu'allez-vous faire quand nous vous aurons tous laissé en paix, Weston ?

Il l'embrassa sur le front et soupira :

— Piaffer d'impatience en attendant votre retour, comme un misérable.

Le lendemain matin, juste avant le départ, Weston prit Helen à part. Ils se rendirent dans la véranda, une pièce encombrée de palmiers et de fougères en pot. Par les grandes vitres, on apercevait la silhouette majestueuse d'un grand saule pleureur dont les branches retombaient tristement, comme accablées par le poids de l'hiver. Une volée de pinsons était descendue du ciel grisâtre pour picorer les faines au pied des hêtres au tronc nouveaux.

Weston baissa la tête pour ne pas se cogner aux panières suspendues dans lesquelles poussaient diverses variétés de plantes.

— Il m'est venu à l'esprit que c'est la première fois que les jumelles et vous allez résider à Londres plus d'une nuit sans famille pour vous surveiller, commença-t-il.

— Lady Berwick sera là, lui rappela Helen.

— Elle ne fait pas partie de la famille.

— Il n'empêche que Kathleen a toute confiance en elle.

— Uniquement parce que lady Berwick l'a recueillie alors que ses parents étaient prêts à l'exposer au coin de la rue avec une pancarte *Enfant gratuit* autour du cou. Kathleen la considère comme une source de sagesse et de bienveillance, mais vous et moi savons pertinemment que la cohabitation ne sera pas facile. La comtesse et Pandora vont se prendre de bec durant tout le séjour.

— Qui ne durera qu'un mois, dit Helen, touchée qu'il se fasse un tel souci pour elles. Nous apprendrons à nous entendre avec elle. Et M. Winterborne ne sera pas loin.

Weston se rembrunit davantage.

— Cela ne me rassure pas.

— Pourquoi ?

— J'ai peur qu'il ne vous manipule et qu'il ne profite de vous.

— Voyons, il n'agirait pas ainsi !

Weston ricana.

— Vous dites cela parce que c'est déjà fait.

Il prit Helen par les épaules et plongea son regard dans le sien.

— Je veux que vous restiez prudente. Rappelez-vous que Londres n'est pas le pays magique du bonheur et des pâtisseries. Les inconnus ne sont pas tous des héros déguisés.

— Je ne suis pas naïve à ce point, répliqua Helen sur un ton de reproche.

— En êtes-vous sûre ? Parce que la dernière fois que vous êtes allée à Londres, vous vous êtes gaiement aventurée toute seule au domicile de Winterborne et que vous êtes revenue – quelle surprise ! – proprement déflorée.

Helen rougit.

— Nous avons conclu un pacte, lui et moi.

— Il n’y avait nul besoin de pacte. Il vous aurait épousée de toute façon.

— Vous n’en savez rien.

— Helen, tout le monde le sait, sauf vous apparemment. Non, inutile d’argumenter, nous n’avons pas le temps de nous disputer. Souvenez-vous juste que si vous avez le moindre problème, que ce soit vous ou les jumelles, je veux que vous fassiez appel à moi. Envoyez un valet porter un télégramme au bureau de poste et je serai là dans l’heure. Promettez-moi que vous le ferez.

— Je vous le promets. Et je crois que vous êtes un héros déguisé, dit Helen en se hissant sur la pointe des pieds pour l’embrasser sur la joue.

— Si vous le pensez, c’est que vous ne me connaissez pas. Et je m’en félicite. Venez, il est temps de rejoindre les autres. Auriez-vous un miroir de poche, par hasard ?

— Non, pourquoi ?

— Je vous ai mise en retard, ce qui signifie que des serpents doivent être en train de pousser hors de la tête de lady Berwick et que je ne peux plus la regarder directement.

Dans le train, lady Berwick insista pour que Rhys prenne place à côté d’elle. Il s’exécuta, mais ne put s’empêcher de jeter un regard affligé à Helen, qui s’installa derrière eux avec son cercle à broderie.

Tout en dessinant la bordure d’une feuille à petits points soignés, elle tendit l’oreille pour écouter leur conversation. Rhys traitait la comtesse avec un intérêt empreint de respect, sans paraître le moins du monde intimidé par ses manières autoritaires. Il l’entretenait de son sujet préféré, les chevaux et leur entraînement, tout en admettant franchement ne pas y connaître grand-chose. Lui-même était un cavalier médiocre, ajouta-t-il. Cet aveu déclencha une réaction passionnée de la comtesse, qui n’aimait rien tant que donner des conseils.

L’attention de Helen dériva vers les jumelles qui papotaient sur la banquette derrière elle.

— ... tu sais bien, disait Pandora, ce mot dans *Othello* que nous ne sommes pas censées connaître.

— Puant ?

— Mais non, idiote. Ça, c’est dans *Henry IV*. Je parle de ce mot que prononce Othello quand il croit que Bianca aime un autre homme.

Un silence perplexe s’ensuivit, puis un chuchotement.

— Je ne connaissais pas ce mot, avoua Cassandra.

— Alors c’est que tu as lu la version expurgée. Moi j’ai lu l’originale et j’ai regardé la définition du mot dans le dictionnaire. Il s’agit d’une femme qui dort avec un homme contre de l’argent.

— Je ne vois pas pourquoi un homme paierait pour ça. Sauf s’il fait très froid et qu’il n’a pas de couverture. Mais dans ce cas, il est plus simple d’en acheter, non ?

— Moi je préfère dormir avec les chiens. Ils sont bien plus chauds que les humains.

Un peu perturbée, Helen songea que décidément les jumelles avaient été trop protégées. Quelques années plus tôt, elle avait pris sur elle de leur parler de leurs menstruations, afin de leur épargner le choc qu’elle-même avait subi. Pourquoi les maintenir dans l’ignorance des réalités du monde ? Un homme averti en vaut deux, disait-on. Cela valait aussi pour les femmes.

Dans la foulée, elle décida qu'à la première occasion elle aurait une discussion avec les jumelles, afin de leur expliquer certains faits, plutôt que de les laisser aboutir elles-mêmes à des conclusions erronées.

Le train arriva à la gare de Waterloo, ses abris grouillants de voyageurs, son atmosphère enfumée et sa cacophonie. Sur le quai, les Ravenel et leurs domestiques furent accueillis par quatre employés en livrée du grand magasin Winterborne's. Ces derniers s'occupèrent d'empiler les bagages dans des chariots roulants et de leur frayer un chemin parmi la foule avec une efficacité quasi magique.

Helen ne put s'empêcher d'être amusée par les efforts que faisait lady Berwick pour ne pas paraître impressionnée, tandis qu'on les escortait vers les deux voitures qui leur avaient été réservées – une pour la famille et une pour les serviteurs, sans compter une charrette destinée aux malles.

La berline de Rhys était un véhicule moderne dont les portières laquées noires arboraient son monogramme, un *W* calligraphié. Il aida les dames à monter à l'intérieur, d'abord lady Berwick, puis Helen. L'une des jumelles lui tira alors sur la manche d'un air implorant.

— Pouvez-vous patienter un instant, mesdames ? dit-il aux deux femmes déjà installées sur la banquette.

Puis il referma la portière.

— Mais enfin, que se passe-t-il ? dit la comtesse.

Helen secoua la tête en signe d'ignorance.

La portière se rouvrit dans un léger cliquetis, s'entrebâilla de quelques centimètres, puis se referma.

*Clic.* Elle s'ouvrit de nouveau, se referma. *Clic-clic.*

Helen réprima un sourire ; les jumelles jouaient avec la poignée, un modèle ultramoderne qu'il suffisait d'abaisser d'une légère pression, contrairement aux poignées ordinaires qui se tournaient.

— Mesdemoiselles, veuillez monter immédiatement en voiture et vous asseoir, ordonna la comtesse lorsque la portière se rouvrit.

Les filles obtempérèrent et prirent place à côté de Helen.

— On ne joue pas avec les poignées des portières, les tança la douairière d'un air sévère.

— M. Winterborne était d'accord.

— Il ne sait manifestement pas grand-chose sur la façon dont les jeunes filles doivent se conduire.

Le regard pétillant, Rhys s'installa à côté de la comtesse.

— Pardonnez-moi, milady. Elles étaient si curieuses, j'ai voulu leur montrer comment fonctionnait le mécanisme.

Amadouée, la comtesse déclara plus calmement :

— Il faut freiner ces jeunes natures impulsives. Trop réfléchir leur embrouille l'esprit.

Helen pressa le coude contre les côtes de Pandora pour lui enjoindre de garder le silence.

— Mes parents disaient exactement la même chose, opina Rhys. Mon père prétendait qu'à trop penser, je deviendrais insolent et exigeant. « Reste à ta place et n'en bouge pas », me répétait-il.

— Eh bien ? Lui avez-vous obéi ? s'enquit lady Berwick.

— Si je l'avais fait, milady, je tiendrais une épicerie sur High Street au lieu d'être assis dans une berline à côté d'une comtesse, rétorqua-t-il avec un petit rire.

Durant la première semaine de leur séjour à Londres, Helen n'eut que peu l'occasion de voir Rhys. Elle en fut fort déçue. S'étant absenté plusieurs jours du magasin, il avait accumulé du retard dans son travail et avait nombre de questions urgentes à traiter. Lorsqu'il put enfin passer à Ravenel House, la présence de la comtesse et des jumelles les contraignit à se limiter à une conversation banale. Lady Berwick avait des règles strictes concernant les visites : celles-ci devaient se dérouler à des horaires bien définis, et le visiteur n'était pas censé s'attarder plus d'un quart d'heure. Au terme de ce délai, la comtesse commença à lancer des regards éloquentes en direction de l'horloge.

Rhys et Helen échangèrent un coup d'œil exaspéré, puis Rhys se leva, un demi-sourire aux lèvres.

— Je crois que j'ai assez abusé de votre temps, milady.

— Votre visite nous a fait très plaisir, monsieur Winterborne. Si votre emploi du temps le permet, nous serions heureuses que vous partagiez notre dîner après-demain soir.

Rhys esquissa une petite grimace.

— Vendredi ? J'en serais très heureux moi aussi, milady, mais je crains d'avoir déjà accepté l'invitation à dîner du Premier ministre.

— M. Disraeli est un de vos amis ? s'enquit Helen, stupéfaite.

— Disons que c'est une connaissance. Il veut que je soutienne son projet de loi qui légalisera le droit de grèves des ouvriers.

— Je ne savais pas que la grève était illégale.

— Seule une poignée de corporations – les charpentiers, les maçons, les mineurs – ont l'autorisation. Mais de nombreux syndicalistes font tout de même grève et se retrouvent en prison.

— Et vous soutenez ce projet de loi ? Alors que vous êtes vous-même un patron ?

— Oui. Je pense que les classes laborieuses doivent avoir les mêmes droits que les autres.

Lady Berwick agita la main pour clore le sujet.

— Les dames ne sont pas concernées par de telles questions. Monsieur Winterborne, je vais m'efforcer de trouver une date qui corresponde à nos agendas respectifs.

— Je raccompagne M. Winterborne, annonça Helen, qui brûlait de se retrouver enfin seule avec Rhys.

— Ma chère, ce ne serait pas convenable.

Helen jeta un regard suppliant à ses sœurs.

Pandora glissa aussitôt la jambe sous le pied de la chaise la plus proche, la faisant basculer en arrière.

— Oh, crotte !

— Pandora, vous ne pouvez pas dire cela ! s'exclama la comtesse, outrée.

— Et que dois-je dire quand je fais tomber quelque chose ?

Il y eut un bref silence, puis lady Berwick répondit après mûre réflexion :

— Vous pouvez dire : « Hélas. »

— Hélas ? Mais c'est ridicule !

— Cela ne veut rien dire, du reste, renchérit Cassandra.

Profitant de ce que les jumelles distrayaient lady Berwick, Helen se faufila dans le couloir en compagnie de Rhys. Sans un mot, il glissa la main derrière sa nuque et plaqua sa bouche sur la sienne, la dévora de baisers enfiévrés.

— Helen ? fit la voix de la comtesse dans le salon.

Rhys la lâcha aussitôt et serra les poings de frustration. Étourdie par ses baisers, Helen avait les jambes flageolantes.

— Vous devez partir. Hélas, ajouta-t-elle dans une piètre tentative d'humour.

Rhys lui adressa un sourire sardonique avant d'aller récupérer son chapeau et ses gants sur la console du hall.

— Je ne peux pas revenir et me contenter d'un quart d'heure, *cariad*. J'ai passé quinze minutes épouvantables ; j'étais aussi malheureux qu'un mendiant affamé devant la vitrine d'un boulanger.

— Quand vous reverrai-je ?

— Je veillerai à ce que lady Berwick vous amène au magasin lundi soir.

— Vous croyez qu'elle acceptera de nous laisser seuls ? fit Helen, dubitative.

— Ne vous inquiétez pas. Au magasin, je suis sur mon territoire.

Le lendemain, le salon fut envahi par une douzaine de matrones que lady Berwick avait invitées dans un but précis. Ces dames étaient en effet les hôtes les plus en vue de Londres et organiseraient les réceptions les plus prestigieuses de la prochaine saison. Elles avaient pour mission de préparer la future génération d'épouses et de mères, et le destin de toutes les jeunes filles à marier dépendait de leur bon vouloir.

Lady Berwick avait sermonné les filles.

— Parlez aussi peu que possible, mesdemoiselles. Rappelez-vous que le silence est d'or. Et de platine dans votre cas, Pandora !

Les trois sœurs s'étaient retranchées dans un coin du salon pour observer les matrones qui bavardaient en buvant du thé à la santé de la reine. La discussion porta d'abord sur le temps qu'il faisait, et toutes s'accordèrent pour dire que l'hiver avait été particulièrement rigoureux et que le printemps serait certainement tardif cette année.

Helen dressa l'oreille lorsque lady Berwick commença à poser des questions sur la couturière qui officiait à Winterborne's. Ses amies la rassurèrent d'emblée. Les créations de Mme Allenby étaient d'une qualité irréprochable. Elle était désormais fournisseur officiel de la Couronne si bien qu'il fallait s'inscrire sur une liste d'attente pour obtenir un rendez-vous.

— J'imagine toutefois que lady Helen n'aura pas à se plier à ce genre de formalités, remarqua une douairière avec un sourire.

Helen garda les yeux modestement baissés.

— Certes, dit lady Berwick. M. Winterborne est vraiment très accommodant.

— Vous avez fait sa connaissance ? s'enquit une autre dame.

Tous les sièges grincèrent à l'unisson comme ces dames se penchaient en avant, curieuses d'entendre la réponse de lady Berwick.

— En effet. Il a même fait le voyage en train avec nous.



Des murmures excités parcoururent l'assistance. Lady Berwick adressa un regard éloquent à Helen, qui se leva aussitôt.

— Si vous n'y voyez pas d'objections, milady, mes sœurs et moi allons nous retirer pour apprendre notre leçon d'histoire.

— Très bien, mon enfant, cultivez-vous, cultivez-vous.

Les jeunes filles firent la révérence avant de quitter le salon. À peine eurent-elles franchi le seuil qu'une volée de questions fusa concernant M. Winterborne.

Les jumelles s'immobilisèrent. Mal à l'aise, Helen chuchota :

— Venez, les filles. Les gens qui écoutent aux portes entendent rarement dire du bien d'eux.

— Possible, mais ils entendent des choses fascinantes sur les autres, rétorqua Pandora.

— Chut, fit Cassandra, qui s'efforçait d'écouter ce qui se disait dans le salon.

— ... il est assurément séduisant, même s'il n'a pas un physique très aristocratique, disait lady Berwick, qui ajouta un ton plus bas : Il est très brun, et robuste physiquement.

— Et son tempérament ?

— Aussi farouche que celui d'un étalon berbère. Je ne doute pas qu'il soit bien équipé pour remplir ses devoirs de futur père.

D'autres questions et commentaires suivirent.

— Je me demande si elles parlent vraiment des pauvres lors des réunions du comité de charité, murmura Cassandra avec une mimique comique.

Pouffant, Helen la prit par le bras pour l'entraîner vers l'escalier.

Ayant surmonté l'épreuve sans commettre un suicide social, Pandora, Cassandra et Helen furent dispensées de visites le lendemain. Pandora persuada Cassandra de l'aider dans la conception de son jeu de société tandis que Helen s'isolait dans le salon à l'étage pour lire.

Elle était toutefois si nerveuse qu'elle ne parvenait pas à se concentrer sur son roman. Elle finit par le refermer.

Peter, le valet, choisit ce moment pour apparaître sur le seuil.

— Milady, lady Berwick souhaite que vous la rejoigniez dans le salon de réception.

— A-t-elle dit pourquoi ? demanda Helen, surprise.

— Afin de recevoir un invité.

Helen se leva à contrecœur.

— A-t-elle également requis la présence de lady Pandora et de lady Cassandra ?

— Non, milady, seulement vous.

— Bien, dites-lui que j'arrive.

Après avoir lissé ses cheveux et rectifié les plis de sa jupe, Helen descendit l'escalier. Elle ralentit le pas en découvrant lady Berwick sur le seuil du salon.

— Vous m'avez fait demander, milady ?

La comtesse tournait le dos à son invité, affichant une posture digne, comme à son habitude. Pourtant, quelque chose dans son attitude trahissait un profond désarroi. Elle rappela à Helen cette hirondelle affolée aux ailes bridées qu'elle avait vue un jour chez un oiseleur.

À mi-voix, la comtesse expliqua :

— C'est tout à fait inattendu, mais l'héritier de mon mari est venu pour faire votre connaissance. Je vous conseille d'en dire le moins possible. Et tenez-vous droite.

Sans plus attendre, elle fit volte-face et pénétra dans le salon.

— Lady Helen, je vous présente mon neveu, M. Vance.

Helen sentit une bouffée de chaleur l’embraser, comme si on l’avait jetée dans un bûcher. Elle ne percevait plus que les battements effrénés de son cœur, tel un poing qui cognait contre une porte close.

Les yeux baissés, elle fit la révérence.

— Enchanté, fit une voix bien modulée.

Helen entra dans la pièce. Une force extérieure semblait lui dicter ses mouvements. Elle alla s’asseoir et arrangea les plis de sa jupe avant d’oser lever les yeux sur Vance, qui s’était installé sur le sofa.

Albion Vance était un homme dont la beauté singulière donnait le frisson. Il avait le teint clair, un visage d’une étonnante jeunesse, des yeux gris très pâles et des cheveux courts d’un blanc de neige dont les reflets irisés semblaient de nacre. Ses traits ciselés évoquaient ces têtes de cire exposées dans les vitrines des barbiers pour montrer les dernières coupes à la mode. De taille moyenne, il était mince, tonique, et il se dégageait de sa personne une grâce presque féline.

Helen éprouva un choc déplaisant en découvrant qu’il avait, comme elle, des cils et des sourcils foncés. La situation était très étrange, pourtant, contre toute attente, elle sentit un grand calme l’envahir. Toutes ses sensations semblaient comme étouffées.

Vance la considérait d’un air détaché. Il y avait quelque chose de magnétique dans son regard qui semblait illuminé d’une flamme glacée.

— Vous me rappelez votre mère, observa-t-il. Mais vous êtes bien plus fluette.

Consciente qu’il venait de formuler une critique, Helen demanda :

— Vous la connaissiez donc, monsieur Vance ? Je ne me rappelle pas vous avoir vu à Eversby Priory.

Son sourire révéla des petites dents blanches parfaitement alignées.

— Je la voyais de temps à autre à Londres, lors de réceptions. C’était une vraie beauté. Une personnalité impétueuse, peut-être un peu puérile. Elle adorait danser et ne pouvait s’empêcher de taper du pied quand il y avait de la musique. Un jour, je lui ai dit qu’elle me faisait penser à ce charmant conte de fées, celui où il est question de chaussures rouges.

Helen avait toujours détesté cette histoire, dans laquelle une petite fille qui avait osé mettre des souliers rouges le jour de sa confirmation avait été punie en étant obligée de danser jusqu’à ce que mort s’ensuive.

— Le conte d’Andersen ? Dont la moralité dit qu’un pécheur reçoit toujours un juste châtiment ?

Le sourire de Vance s’évanouit. Il étudia de nouveau la jeune femme, de manière moins méprisante cette fois.

— J’avoue avoir oublié la morale de ce conte.

— Sans doute parce que vous l'avez lu il y a fort longtemps. Les souliers rouges deviennent l'instrument de la mort de la fillette, après l'avoir induite en tentation.

Helen prenait soin d'afficher cette expression impassible qui ennuyait tant les jumelles. « Ton air de sphinx », disaient-elles.

Vance l'observait entre ses paupières plissées, se demandant manifestement si le sous-entendu était délibéré.

— J'ai été navré d'apprendre la mort de votre mère et, plus récemment, celle de votre père et de votre frère. C'est une période tragique pour les Ravenel.

— Oui, nous espérons des meilleurs jours, répondit Helen d'un ton neutre.

Vance pivota vers lady Berwick en arborant un sourire rusé.

— La famille Ravenel semble se remettre plutôt bien. Cette petite futée de Kathleen n'a certes pas perdu de temps pour mettre le grappin sur le nouveau comte de Trenear.

Qu'il sous-entende que Kathleen avait épousé Devon par calcul et opportunisme agaça visiblement la comtesse, qui répliqua :

— C'est un mariage d'amour.

— Comme son premier mariage, paraît-il. Dieu que c'est commode de tomber amoureuse si facilement !

Helen ressentit un mépris sans nom pour cet homme. Il y avait en lui quelque chose de foncièrement pervers et cruel. Savoir que le même sang coulait dans leurs veines lui était odieux. « La progéniture d'un tel démon ne peut être que de la mauvaise graine », avait déclaré Rhys. Maintenant qu'elle avait rencontré Vance, elle était bien obligée d'en convenir. Comment sa mère avait-elle pu s'éprendre d'un tel homme ? Et Peggy Crewe ?

Chez certains, le mal semblait avoir le même pouvoir de fascination que la vertu chez d'autres.

— Lady Helen, j'ai appris que vous étiez fiancée à M. Winterborne, reprit Vance. Quel dommage que vous deviez prendre pour époux un homme qui n'est pas issu de votre milieu. Cela dit, je vous félicite l'un et l'autre.

Ce commentaire hérissa Helen bien davantage que lorsqu'il était sorti de la bouche de lady Berwick. Elle brûlait de répliquer que s'il était à ce point attaché aux convenances, il aurait dû s'abstenir de séduire les femmes mariées. Consciente, cependant, que Vance l'aiguillonnait à dessein, elle réussit à garder son sang-froid.

— J'espère que quelqu'un a eu le bon sens de vous prévenir, poursuivit-il, que vos enfants, en dépit d'une éducation soignée, ne pourront jamais prétendre à la distinction. Tout est dans le sang, ma chère. On peut dresser un loup, mais sa progéniture n'en restera pas moins sauvage. Les Gallois sont par nature sanguins et malhonnêtes. Ils mentent comme des arracheurs de dents, même quand dire la vérité les servirait tout autant. Ils adorent dénigrer ceux qui leur sont supérieurs par la naissance et ils sont prêts à tout pour éviter l'honnête labeur.

Helen songea à Rhys, qui avait travaillé d'arrache-pied toute sa vie et n'avait certainement rien fait pour mériter le dédain de cet homme né avec une cuillère en argent dans la bouche.

Cachant ses mains dans les plis de sa jupe, elle serra les poings.

— Et comment se fait-il que vous soyez si bien renseigné sur le sujet ? s'enquit-elle.

— Tout le monde le sait. Et il se trouve, en outre, que je suis l'auteur d'un pamphlet. Avant de l'écrire, j'ai parcouru le pays de Galles en tous sens. Je me suis donné pour mission de bannir le gallois de leurs écoles, bien que ces gens se cramponnent à ce dialecte grossier. Du diable, si je comprends pourquoi.

— Faites un effort d'imagination.

Helen avait répliqué d'une voix douce. Vance ne saisit pas le sarcasme, ou choisit de l'ignorer. À ce stade, elle se rendait compte qu'il n'essayait plus de la provoquer, mais exprimait seulement ses convictions profondes.

— Il faut agir pour éveiller l'intelligence de ces gens, et cela commence par l'obligation d'employer l'anglais, que cela leur plaise ou non. On ne peut pas les laisser patauger dans cette médiocrité crasse. Voyons, ils ne sont même pas bons à servir de domestiques.

Soucieuse de dissiper la tension qui devenait palpable, lady Berwick intervint :

— Vous avez retrouvé l'Angleterre avec soulagement, je suppose.

— Certes. Je préférerais rôtir dans les flammes de l'Enfer plutôt que de remettre les pieds au pays de Galles, répondit-il avec emphase.

Incapable d'en supporter plus, Helen se leva et déclara froidement :

— Cela devrait pouvoir se faire, j'en suis sûre, monsieur Vance.

Pris au dépourvu, il se leva lentement à son tour.

— Pardon ? Mais...

— Veuillez m'excuser, l'interrompit-elle. J'ai de la correspondance en retard.

Sur ce, elle quitta tranquillement le salon.

Helen n'aurait su dire combien de temps elle demeura prostrée sur son lit, un mouchoir pressé sur ses yeux d'où coulaient des larmes intarissables, la gorge si douloureuse qu'elle avait du mal à respirer.

Elle aurait préféré ne pas avoir de père du tout. Albion Vance était encore plus ignoble qu'elle ne le supposait. Et elle lui devait la vie ! Son sang coulait dans ses veines comme un poison.

La Bible disait que les enfants seraient punis pour les péchés de leurs pères. Cela signifiait que, quelque part en elle, se cachaient des vices épouvantables que cet individu lui avait transmis.

On frappa à la porte, et lady Berwick pénétra dans la chambre, deux verres pleins d'un liquide ambré dans les mains.

— Vous vous êtes fort bien comportée, remarqua-t-elle en s'immobilisant au pied du lit.

— En insultant votre invité ? répliqua Helen d'une voix hachée.

— Je ne l'avais certes pas invité. Je n'ai que mépris pour cet homme. C'est un parasite, un ver qui se repaîtrait des ulcères de Job. Il ne m'est pas venu à l'esprit qu'il pourrait se présenter ici sans y avoir été convié.

Helen se moucha dans le mouchoir humide avant de déclarer :

— M. Winterborne sera furieux. Il avait bien spécifié qu'il ne voulait à aucun prix que mon chemin croise celui de M. Vance.

— Alors à votre place, je ne lui en parlerais pas.

Helen froissa le mouchoir dans son poing.

— Vous me conseillez de garder le secret ?

— Nous savons toutes deux qu'il ne serait pas dans votre intérêt d'évoquer cette rencontre.

Helen leva un regard hagard sur la comtesse. Oh, Seigneur, elle savait !

Lady Berwick contourna le lit et lui tendit un des verres.

— C'est du cognac, précisa-t-elle.

Helen but une gorgée. L'alcool lui brûla les lèvres et la saveur corsée lui emporta la bouche.

— Je croyais que les dames n'étaient pas censées boire du cognac ? dit-elle d'une voix enrouée.

— Pas en public. Il n'est toutefois pas interdit d'en boire en privé en cas de besoin.

Tandis que Helen sirotait son cognac, la comtesse lui parla sans condescendance, avec une grande franchise tempérée par une touche de compassion.

— L'année dernière, quand j'ai appris à Vance que Kathleen allait épouser un Ravenel, il m'a avoué qu'il avait eu une liaison avec votre mère. Il a affirmé que vous étiez sa fille – ce dont j'ai eu la confirmation dès que je vous ai vue. Ses cheveux étaient jadis exactement de la même couleur que les vôtres, et vous avez les mêmes yeux, les mêmes sourcils.

— Kathleen est au courant ?

— Non. Je ne savais pas si vous l'étiez vous-même jusqu'à ce que je voie votre tête quand vous êtes entrée dans le salon. Mais vous vous êtes vite ressaisie, et vous avez fait preuve d'un sang-froid admirable, Helen.

— M. Vance avait-il l'intention de me révéler la vérité en venant aujourd'hui ?

— Oui, mais vous avez saboté la grande scène dramatique qu'il avait prévue.

La comtesse marqua une pause, le temps de boire une gorgée de cognac, puis ajouta d'un air sombre :

— Avant de partir, il m'a demandé de vous annoncer qu'il était votre père.

— Ce mot ne s'applique pas à lui.

— Je suis d'accord avec vous. On ne devient pas père simplement parce qu'on a dégainé le bon jour du mois.

Helen ne put s'empêcher de sourire en dépit de son désespoir. C'était là le genre d'expressions qu'aurait pu employer Kathleen.

Elle se redressa, frotta ses yeux douloureux.

— Il va réclamer de l'argent, dit-elle à mi-voix.

— Évidemment. Vous serez bientôt l'épouse d'un homme qui possède l'une des plus grosses fortunes d'Angleterre. Et je ne doute pas qu'à l'avenir, Vance exige également que vous influenciez les décisions de votre époux concernant ses affaires.

— Je n'ai pas l'intention de vivre avec cette épée de Damoclès au-dessus de la tête.

— C'est pourtant ce que je fais depuis des décennies, ma chère. Le jour où j'ai épousé lord Berwick, j'ai su que je devrais faire des courbettes à Vance si je n'engendrais pas d'héritier mâle. À présent c'est votre tour. Si vous ne vous pliez pas à ses exigences, il saccagera votre mariage. Peut-être même avant qu'il n'ait lieu.

— Il n'en aura pas l'occasion, rétorqua Helen. Car je vais tout dire moi-même à M. Winterborne.

Lady Berwick écarquilla les yeux.

— Voyons, vous vous rendez compte qu'il ne voudra plus de vous lorsqu'il saura.

— Je m'en rends compte, oui. Mais je lui dois la vérité.

La comtesse vida son verre d'une gorgée convulsive, puis le posa sur la table de chevet d'un geste irrité.

— Bonté divine, mon enfant, écoutez bien ce que je vais vous dire. Le monde n'est pas tendre avec les femmes. Notre avenir repose sur du sable. Je suis comtesse, Helen, et pourtant, dans un avenir proche, je ne serai probablement qu'une veuve désargentée, autant dire rien. Vous devez faire en sorte d'épouser M. Winterborne, parce que la sécurité est ce qui compte le plus pour une femme. Si vous perdiez l'affection de votre époux, une toute petite fraction de sa fortune vous protégerait à jamais de la pauvreté. Encore mieux si vous mettez au monde un fils : c'est là la seule arme véritable d'une femme.

— M. Winterborne ne voudra pas d'un enfant qui aurait le sang d'Albion Vance dans les veines.

— Il n'y pourra plus rien quand l'enfant sera là, pas vrai ?

— Je ne peux pas le tromper ainsi.

— Ma chère, vous êtes bien naïve. Croyez-vous qu'il ne dissimule rien de sa vie passée ou présente ? Les époux ne se disent pas tout – aucun mariage n'y survivrait.

Helen avait la nausée et une douleur persistante dans les tempes. Elle espérait de tout cœur que cela n'annonçait pas une migraine.

— Je ne me sens pas bien, murmura-t-elle.

— Terminez votre cognac.

La comtesse s'approcha de la fenêtre, écarta le rideau et jeta un coup d'œil dehors.

— Vance veut vous revoir demain, dit-elle. Si vous refusez, il ira trouver M. Winterborne sur-le-champ.

— Je ne refuserai pas, déclara Helen avec résignation.

Elle avait l'intention de dire la vérité à Rhys quand elle le jugerait opportun.

— Je vais lui envoyer un message pour lui demander de nous retrouver en terrain neutre. Je refuse qu'il remette les pieds à Ravenel House, décréta la comtesse.

Helen réfléchit un instant.

— Pourquoi pas au British Museum ? suggéra-t-elle. Les jumelles souhaitent visiter la galerie zoologique. M. Vance et moi pourrions avoir un aparté sans que personne le remarque.

— Oui, bonne idée. Quel endroit dois-je lui indiquer plus précisément ?

Helen réfléchit de nouveau, puis, après avoir bu une autre gorgée de cognac, répondit :

— La vitrine des serpents venimeux.

Lady Berwick esquissa un sourire, avant de se rembrunir.

— Je sais déjà comment Vance va vous présenter la situation. Je connais son esprit tortueux. Il ne prononcera pas le mot « chantage ». Il vous parlera d'une rente annuelle, que vous lui paierez pour qu'il vous permette de vivre tranquillement auprès de M. Winterborne.

— Il n'existe pas de taxe sur le bonheur, murmura Helen en se frottant les tempes.

La comtesse lui retourna un regard plein de commisération.

— Ma pauvre petite... le bonheur n'est en tout cas pas gratuit en ce bas monde.

— Helen, tu es sûre que tout va bien ? s’alarma Cassandra alors qu’elles descendaient de voiture. Tu ne dis rien et tu as les yeux dans le vague.

— J’ai un peu mal à la tête, c’est tout.

— Oh, désolée ! Tu veux qu’on remette la visite du musée à un autre jour ?

— Non, cela n’ira pas mieux si je reste enfermée à la maison. Marcher un peu me fera peut-être du bien.

Bras dessus, bras dessous, elles se dirigèrent vers l’imposant portique de pierre, tandis que Pandora les précédait, tout excitée.

Dans son sillage, lady Berwick lança avec impatience :

— Pandora, ne galopez pas comme un poulain !

Le bâtiment à l’architecture inspirée par la Grèce antique était si vaste que les jeunes filles n’avaient pas vu plus d’un tiers des expositions, en dépit de leurs nombreuses visites. La veille au soir, quand lady Berwick avait proposé de retourner au musée, les jumelles avaient sauté de joie.

Elles achetèrent leurs tickets et, après s’être munies d’un plan, elles gravirent l’escalier principal. À l’entrée de la galerie zoologique, trois girafes naturalisées les accueillirent, hiératiques, derrière la petite barrière en bois qui maintenait les curieux à distance.

Les quatre femmes s’arrêtèrent pour les admirer et, comme de bien entendu, Pandora tendit la main.

— Pandora, si vous touchez aux animaux exposés, nous ne remettons plus jamais les pieds au musée, prévint lady Berwick.

— C’est une *girafe* ! Ici, à Londres ! Une girafe qui galopait autrefois dans la savane africaine. Vous n’avez pas envie de toucher son poil ?

— Certainement pas.

— Aucune pancarte ne l’interdit.

— La barrière n’a pas été placée là pour rien.

— Mais elle est tout près ! Si vous tournez la tête cinq secondes, je pourrai poser la main dessus et ma curiosité sera satisfaite, plaida encore Pandora.

Lady Berwick soupira et jeta un regard circulaire pour vérifier que personne ne les observait.

— Bien, mais dépêchez-vous.

Pandora se pencha d’un mouvement leste par-dessus la barrière et fit courir ses doigts sur la patte et le genou plissé de l’animal.

— Cela ressemble au pelage d’un cheval, les informa-t-elle fièrement. Les poils font environ un demi-centimètre de long. Cassandra, tu veux toucher ?

— Non, merci.



— Bon, alors allons-y, dit Pandora en saisissant la main de sa jumelle. Par quoi veux-tu commencer ? Les sabots ou les griffes ?

— Les griffes.

Comme elles s'éloignaient, lady Berwick s'attarda près de la girafe, puis tendit furtivement la main pour lui palper la patte.

Ravalant un sourire, Helen feignit de s'absorber dans la lecture du plan de visite.

Tandis que la comtesse rejoignait les filles dans la galerie sud, elle s'aventura dans la galerie nord, une enfilade de cinq grandes salles. La deuxième contenait l'exposition des reptiles. Helen s'immobilisa devant un lézard empaillé. Celui-ci arborait autour du cou une grande collerette qui faisait un peu penser à la fraise de la reine Elizabeth. À en croire la pancarte, le lézard la déployait pour paraître plus impressionnant et faire fuir les prédateurs.

Avant qu'elle ait le temps de s'approcher de la vitrine voisine, qui contenait plusieurs variétés de serpents, un homme s'arrêta près d'elle. Sachant qu'il s'agissait de Vance, elle se raidit et ferma brièvement les yeux.

Penché sur deux caméléons originaires d'Afrique, Vance murmura :

— Ce parfum... votre mère portait le même. Orchidée et vanille... je ne l'ai jamais oublié.

La pensée qu'il ait autrefois connu et senti le parfum de sa mère la prit de court. Personne n'avait jamais remarqué qu'elle portait la même fragrance.

— J'ai trouvé la recette dans son journal botanique.

— Cela vous va bien.

Helen tourna la tête et vit qu'il la considérait avec attention.

Vu d'aussi près, avec son visage à la délicatesse presque androgyne et ses yeux couleur ciel de novembre, Albion Vance était fascinant.

— Vous êtes jolie, même si vous n'êtes pas aussi belle que l'était votre mère. Vous me faites honneur. Est-ce qu'elle vous en a voulu ?

— Je préfère ne pas parler de ma mère avec vous.

— Vous devez comprendre qu'elle a compté pour moi.

Helen reporta son attention sur les lézards. Vance semblait attendre une réponse de sa part, mais rien ne lui venait.

Ce manque de réaction parut le contrarier.

— Bien sûr. À vos yeux, je suis l'infâme suborneur, murmura-t-il d'un ton sec. Celui qui a abandonné sa maîtresse et son enfant. Sauf que Jane n'avait aucune intention de quitter le comte. Et que je ne le voulais pas non plus. Quant à vous... je n'étais pas en mesure de faire quoi que ce soit pour vous, ni vous pour moi.

— En revanche, maintenant que je suis fiancée à un homme très riche, je deviens soudain intéressante. Inutile de tourner autour du pot, monsieur Vance. Avez-vous une liste d'exigences matérielles ou préférez-vous énoncer un chiffre ? demanda-t-elle d'un ton froid.

Il haussa ses sourcils bruns.

— J'espérais que nous pourrions parvenir à un accord en restant courtois.

Helen ne répondit pas. Elle se contenta de le regarder droit dans les yeux d'une manière qui le mit visiblement mal à l'aise.

— Vous êtes un petit glaçon, n'est-ce pas ? remarqua-t-il. Si pur, si transparent. Vous n'avez pas de flamme intérieure. C'est sans doute pour cela que vous êtes moins belle que votre mère.

Helen refusa de mordre à l'hameçon.

— Que voulez-vous, monsieur Vance ?

— Lady Berwick préside plusieurs comités de charité. L'un d'eux offre des pensions à des aveugles pauvres. Vous allez convaincre Winterborne de faire une donation de vingt mille livres à ce comité. Vous lui direz que l'argent sera investi dans une rente foncière en pleine propriété à West Hackney dont les dividendes seront reversés aux aveugles.

— Alors qu'en réalité, c'est vous qui empocherez l'argent.

— Ce don doit être fait très rapidement. J'ai des besoins immédiats en liquidités.

— Vous voudriez que j'adresse cette requête à M. Winterborne alors que nous ne sommes même pas encore mariés ? demanda Helen, incrédule. Je vois mal comment je pourrais le persuader d'investir.

— Les femmes ont plus d'un tour dans leur sac. Vous y parviendrez, je n'en doute pas.

Helen secoua la tête.

— Il ne signera jamais de chèque avant de s'être renseigné sur ce comité. Et il découvrira le pot aux roses.

— Il ne trouvera aucun document officiel pour prouver quoi que ce soit, répliqua Vance avec suffisance. Rien ne me rattache au comité ou à cet investissement. Les accords sont verbaux.

— Qu'advient-il des aveugles ?

— Ils percevront un peu de cet argent, bien sûr, afin que les apparences soient sauvées.

— Pour que les choses soient bien claires : vous faites chanter votre propre fille dans le but de voler des aveugles dans la misère, c'est bien cela ?

— Personne ne vole les aveugles : cet argent ne leur appartient pas, pour commencer. Et il ne s'agit pas de chantage. Un enfant a l'obligation de subvenir aux besoins de ses parents lorsqu'ils sont dans le besoin.

— Moi, j'aurais des obligations envers vous ? s'exclama Helen, sidérée. Et qu'avez-vous fait pour moi ?

— Je vous ai fait don de la vie.

Il était tout à fait sérieux. Helen sentit un rire irrépressible la secouer. Elle pressa la main sur ses lèvres, ce qui ne fit qu'accentuer son hilarité. Et la mine offensée de Vance n'arrangea pas les choses.

— Vous trouvez cela drôle ?

— Par... pardonnez-moi, bégaya Helen qui luttait pour se ressaisir, mais cela ne vous a pas demandé beaucoup d'effort, n'est-ce pas ? Vous avez juste dégainé le bon jour du mois.

Vance lui retourna un regard offusqué.

— Je vous prie de ne pas avilir la relation que j'avais avec votre mère.

— Ah oui, c'est vrai. ! Elle a *compté* pour vous...

Le rire de Helen cessa et elle prit une inspiration tremblante avant d'ajouter :

— Autant que Peggy Crewe, je suppose.

— Ainsi Winterborne vous a parlé de cela. J'aurais dû m'en douter.

Helen vit une femme et trois enfants se diriger vers la vitrine devant laquelle ils se trouvaient. Se gardant de répondre, elle feignit de s'intéresser à la vitrine voisine et s'en approcha. Vance la suivit.

— Winterborne n'a aucune raison de me vouer une haine éternelle, reprit-il. Je ne suis pas différent des autres hommes. Je ne suis ni le premier ni le dernier à avoir couché avec une femme mariée.

— À cause de vous, Mme Crewe est morte en couches et son mari, que M. Winterborne aimait comme un frère, a mis fin à ses jours.

— Est-ce ma faute si cet imbécile a eu la faiblesse de se suicider ? Si une femme de constitution fragile meurt en couches ? Tout cela aurait pu être évité si Peggy avait commencé par ne pas écartier les cuisses. Je n'ai fait que prendre ce que l'on m'offrait.

Son insensibilité sidéra Helen. Ce monstre n'éprouvait aucun remords. Il n'avait pas plus de conscience qu'un requin. Elle le dévisagea, cherchant sur son visage une trace d'humanité, un soupçon de culpabilité, de regrets ou de tristesse. En vain.

— Qu'avez-vous fait de l'enfant ? demanda-t-elle.

La question parut le surprendre.

— J'ai trouvé une femme pour s'en occuper.

— Et quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

— Je ne l'ai jamais vue. Et je n'en ai pas l'intention, rétorqua-t-il avec impatience. Cela n'a du reste rien à voir avec le sujet qui nous occupe.

— Vous ne vous souciez pas de son bien-être ?

— Pourquoi le devrais-je, alors que la famille de sa mère ne s'en soucie pas ? Personne ne veut de cette petite bâtarde encombrante.

Helen ne doutait pas qu'il ait pensé la même chose à son sujet. Et soudain, elle s'inquiéta pour cette petite fille. Sa demi-sœur. Était-elle bien nourrie ? Éduquée ? Ou négligée ? Voire maltraitée ?

— Quel est le nom de la femme à qui vous l'avez confiée ? Où habite-t-elle ?

— Cela ne vous concerne pas.

— À l'évidence, *vous* ne vous sentez pas concerné. J'aimerais tout de même savoir.

— Pour se servir d'elle contre moi ? ricana Vance. Tenter de jeter l'opprobre sur ma personne ?

— Pourquoi agirais-je ainsi ? Il n'est pas dans mon intérêt de provoquer un scandale.

— Dans ce cas, je vous conseille d'oublier cette gamine.

— Honte à vous, articula Helen, frémissante. Non seulement vous avez refusé d'assumer vos responsabilités, mais vous empêchez les autres de lui venir en aide.

— Je paie pour son entretien depuis quatre ans. Que voulez-vous que je fasse d'autre ? Que j'aille lui donner personnellement la becquée ?

Helen s'efforça de ne pas laisser la fureur qu'elle sentait grandir en elle l'empêcher de réfléchir. Si Vance refusait de lui fournir les informations qu'elle demandait, elle ne pourrait pas retrouver sa demi-sœur.

Elle allait devoir négocier, réalisa-t-elle.

— Vous exigez une grosse somme d'argent, et vous en réclamerez davantage dans le futur, or tout ce que vous m'offrez en échange, c'est de me laisser garder ce que j'ai déjà. Je n'accepterai pas un marché dans lequel vous ne faites pas de concessions de votre côté. Et cela ne vous coûtera rien de me dire qui s'occupe de votre fille.

Il y eut un long silence, puis :

— Ada Tapley. C'est la bonne d'une relation de mon avocat. Elle habite Welling.

— Où...

— C'est un village sur la route principale qui mène dans le Kent.

— Comment s'appelle la petite ?

— Je n'en ai aucune idée.

*Bien sûr !*

— Alors nous sommes d'accord ? s'enquit Vance. Vous convaincrez Winterborne de faire ce don dès que possible ?

— Si je veux l'épouser, je n'ai pas le choix, observa Helen, impassible.

Vance se détendit visiblement, et un sourire lui incurva les lèvres.

— Je trouve savoureux qu'il croie épouser une Ravenel pour porter ses enfants, alors qu'il ne fera que prolonger *ma* lignée. Des Vance avec du sang gallois, miséricorde !

Après son départ, Helen continua de fixer la vitrine. Avec leurs yeux de verre perpétuellement écarquillés, les animaux semblaient se demander comment ils étaient arrivés là.

Helen se sentait souillée. Et, pour la première fois de sa vie, elle se méprisa.

Jamais elle ne demanderait à Rhys de faire une donation à ce pseudo-comité, bien sûr. Et elle ne l'épouserait pas non plus. Il n'était pas question de lui imposer l'intrusion d'Albion Vance dans sa vie. Et elle non plus ne s'imposerait pas à lui.

Lui avouer la vérité serait la pire épreuve qu'elle ait jamais eue à affronter. Un cauchemar. Elle ignorait comment elle en trouverait le courage, mais elle n'avait pas le choix.

Une vague de chagrin la submergea. Elle lutta pour ne pas s'y abandonner. Elle en aurait tout le temps ensuite.

Elle aurait des années.

Bien plus tard ce jour-là, de retour à Ravenel House, Helen s'installa devant l'écritoire, dans le salon de l'étage, et trempa la pointe de son stylo dans l'encre.

*Chère Mme Tapley,*

*J'ai appris récemment que l'on avait confié à vos bons soins un nourrisson, il y a de cela quatre ans. J'aimerais savoir si cet enfant vit toujours avec vous et, le cas échéant, je vous serais très reconnaissante de bien vouloir me donner de ses nouvelles...*

## 25

La voiture familiale venait de s'immobiliser dans la cour arrière du grand magasin.

— Tout cela semble fort extravagant, déclara lady Berwick. Faire des courses à 6 heures du soir, et dans un tel endroit. Mais M. Winterborne a beaucoup insisté.

— Il s'agit d'une vente privée, lui rappela Pandora. Ce qui, quand on y pense, est bien plus discret que de faire ses achats en milieu de journée sur une avenue bondée.

Son argument ne parut pas tranquilliser la comtesse.

— Les vendeuses ne connaîtront pas mes goûts. Et elles seront peut-être impertinentes.

— Je vous assure qu'elles vous seront d'une grande aide, intervint Helen. Et qu'elles sont des plus stylées.

Elle n'en dit pas plus et ferma les yeux. Sa migraine – sans doute due à l'anxiété qu'elle éprouvait à la perspective de se retrouver face à Rhys – empirait à toute allure. Comment se comporter normalement, lui sourire, se montrer affectueuse, alors qu'elle savait qu'ils ne se marieraient pas ?

— Je ne regarderai que les gants, décréta lady Berwick. Ensuite je m'installerai sur une chaise et j'attendrai que vous en ayez terminé avec la couturière, Helen.

— Cela ne devrait pas prendre trop de temps, murmura Helen, les yeux clos. J'aimerais rentrer tôt à la maison.

— Tu as mal à la tête ? demanda Cassandra, soucieuse.

— Je le crains, oui.

— Pauvre Helen.

Pandora se montra moins compatissante.

— Helen, s'il te plaît, essaie de surmonter la douleur. Pense à quelque chose qui te calmera. Je ne sais pas... imagine que ta tête est un ciel empli de nuages apaisants.

— J'ai plutôt l'impression que c'est un tiroir plein de couteaux, murmura Helen en se frottant les tempes. Mais je te promets de tenir le plus longtemps possible, ma chérie. Je sais que tu veux avoir suffisamment de temps pour faire tes emplettes.

— Nous allons t'emmener au rayon Mobilier, proposa Pandora. Tu n'auras qu'à t'allonger sur un divan.

— Les dames ne s'allongent pas en public, objecta lady Berwick. Allons, dépêchons-nous, mesdemoiselles.

Helen les suivit dans une sorte d'état second.

Lady Berwick ouvrit des yeux ébahis en découvrant les grandes salles qui communiquaient entre elles par de larges passages voûtés, pour inciter les clients à déambuler librement d'un rayon à l'autre. Les

parquets luisaient sous les immenses lustres de cristal, et il flottait dans l'air une odeur de cire, de parfum, et de luxe.

Lorsqu'elles pénétrèrent dans la rotonde centrale coiffée de son dôme de verre, qui s'élevait sur plusieurs étages, lady Berwick ne put dissimuler sa stupéfaction.

— On dirait une cathédrale du commerce, articula Pandora.

La comtesse ne songea même pas à la réprimander pour ce blasphème.

Rhys les rejoignit d'un pas nonchalant, détendu et séduisant dans son costume sombre. En dépit de sa migraine, Helen ne put réprimer un frisson de plaisir à sa vue. Il semblait si puissant, si sûr de lui dans cet univers magique qu'il avait créé et sur lequel il régnait en maître. Son regard brûlant croisa brièvement le sien, puis il se tourna vers lady Berwick.

— Bienvenue chez Winterborne's, milady.

— C'est extraordinaire, déclara lady Berwick, l'air incrédule.

Elle regarda à droite, puis à gauche. Les salles semblaient se succéder à perte de vue, comme si un jeu de miroirs les reflétait à l'infini. Les multiples présentoirs recelaient mille trésors.

— Quelle est la superficie du magasin ?

— Cinq acres, si l'on compte les étages supérieurs, répondit Rhys d'un air détaché.

— C'est prodigieux ! Mais comment s'y retrouver dans un tel espace ?

— Tout est très bien organisé, rassurez-vous. Et six vendeuses sont là pour vous conseiller.

Il désigna d'un geste la rangée d'employées, impeccables dans leur uniforme noir et ivoire orné de l'emblème bleu nuit du magasin. Sur un signe de sa part, Mme Fernsby s'approcha. Elle portait une élégante robe noire à col et manchettes de dentelle ivoire.

— Lady Berwick, je vous présente ma secrétaire personnelle, Mme Fernsby. Elle se fera un plaisir de vous guider.

Mme Fernsby et les vendeuses entourèrent la comtesse, et il ne fallut pas plus de cinq minutes pour que les ultimes appréhensions de cette dernière fondent comme neige au soleil. Tandis qu'on l'accompagnait au rayon Gants, les jumelles gagnèrent le premier étage.

Rhys dévisagea Helen.

— Que se passe-t-il ? s'enquit-il à mi-voix.

— J'ai la migraine, souffla-t-elle.

Il lui tâta le front, comme s'il vérifiait sa température.

— Avez-vous pris un remède ?

— Non.

— Venez. Nous allons vous trouver quelque chose au rayon Apothicaire.

Helen avait maintenant l'impression qu'on lui enfonçait des griffes et des crocs dans la tête, et elle doutait que quoi que ce soit puisse la soulager.

— Lady Berwick ne veut pas que je m'éloigne.

— Elle ne s'en apercevra pas. Mes vendeuses vont la distraire pendant au moins deux heures.

Helen souffrait trop pour discuter. Elle se laissa entraîner, reconnaissante qu'il n'essaie pas de lui faire la conversation.

Au rayon Apothicaire, le parquet laissait place à du carrelage blanc et noir. La luminosité était moins forte qu'ailleurs, car la plupart des lampes avaient été éteintes à l'heure de la fermeture officielle. Des armoires à étagères et des consoles flanquaient la longue allée centrale qui aboutissait à un comptoir transversal. Les vitrines contenaient des bocalis emplis de poudres et pilules diverses, des pots de pommades et de crèmes, ainsi que des flacons d'infusions, sirops et toniques. Sur les consoles étaient disposées des préparations médicamenteuses : gouttes contre la toux, pastilles au poivre de Cayenne,

gommes arabiques. En temps normal ces odeurs herbacées n'auraient pas dérangé Helen mais, ce soir, cela lui donnait la nausée.

Une jeune femme était occupée à trier le contenu des tiroirs aménagés sous le comptoir transversal. De temps en temps, elle s'arrêtait pour prendre des notes dans un calepin. Mince et brune, à peine plus âgée que Helen, elle portait une robe bordeaux à la coupe stricte et une petite coiffe toute simple.

À leur approche, elle leva la tête et sourit.

— Bonsoir, monsieur Winterborne.

— Vous travaillez encore à cette heure ?

— Non. Je m'apprête à aller à l'orphelinat. L'infirmerie est à court de médicaments et le Dr Havelock m'a dit de me servir dans le stock du magasin. Bien sûr, je les paierai demain.

— Winterborne's vous les offre, répliqua Rhys sans hésiter. C'est une noble cause. Prenez tout ce dont vous avez besoin.

— Merci, monsieur.

— Lady Helen, je vous présente le Dr Garrett Gibson. C'est l'un des deux médecins qui travaillent ici.

— Bonsoir, dit Helen avec un sourire crispé en pressant les doigts contre sa tempe.

— C'est un honneur, milady. Mais on dirait que vous n'allez pas très bien. Puis-je faire quelque chose pour vous ?

— Elle a mal à la tête, intervint Rhys.

Le Dr Gibson considéra Helen d'un regard pénétrant.

— La douleur se déploie-t-elle dans toute la tête ou se concentre-t-elle dans une zone particulière ?

— Aux tempes et derrière l'œil droit, répondit Helen. Et la douleur pulse.

— Donc, c'est une vraie migraine. Quand a-t-elle commencé ?

— Il y a quelques minutes seulement, et elle empire de seconde en seconde.

— Je préconise du citrate de caféine. Ne bougez pas, je vais en chercher une boîte.

— Je suis désolée de vous retarder, murmura Helen en prenant appui sur le comptoir.

— Les migraines sont une véritable torture, dit le Dr Gibson qui s'était dirigée vers une armoire vitrée. Mon père en souffre aussi. Il a beau être dur à cuire, il est obligé de s'aliter chaque fois.

Elle revint avec une boîte métallique de couleur verte.

— Il est possible que vous ayez de légers vertiges après la prise, mais c'est toujours mieux que de souffrir le martyr.

Helen trouvait Garrett Gibson très sympathique. Elle connaissait son affaire, et se montrait compatissante et amicale, contrairement à certains médecins qui prenaient leurs patients de haut.

Rhys se pencha pour faire coulisser une porte dans la partie basse du comptoir et attrapa un casier métallique qui contenait quatre petites bouteilles de soda.

— C'est un compartiment réfrigéré, expliqua-t-il à Helen. Comme ceux qu'on trouve dans les épiceries.

— Je n'ai jamais été dans une épicerie, avoua-t-elle.

Les bouteilles, de forme ovoïdale, ne pouvaient tenir en équilibre sur leur base arrondie, nota-t-elle.

Le Dr Gibson prit un sachet de poudre dans la boîte verte et déplia le papier de façon à former une petite gouttière.

— Le goût est infect, prévint-elle en le tendant à Helen. Je vous conseille de déposer la poudre le plus loin possible sur la langue.

Rhys dénoua le fil de fer qui fixait le bouchon de liège sur la bouteille, avant de la tendre à Helen.

Elle hésita à s'en emparer et il sourit.

— Vous n’avez jamais bu au goulot, c’est cela ? Allez-y doucement et ne la penchez pas trop.

Helen déposa la poudre sur sa langue, puis avala une gorgée du liquide frais et pétillant. La saveur citronnée aida à faire passer l’amertume du médicament.

— Encore un peu, *cariad*, dit Rhys en essuyant du pouce une goutte de soda qui coulait au coin de ses lèvres.

Elle prit deux bonnes gorgées, puis lui rendit la bouteille.

— Le principe actif fera effet d’ici à quelques minutes, expliqua le Dr Gibson.

Helen ferma les yeux et appuya de nouveau les doigts sur ses tempes pour tenter de soulager la douleur. Elle avait conscience de la présence de Rhys tout près d’elle, présence qui la réconfortait autant qu’elle l’angoissait. Songeant à ce qu’elle allait devoir lui annoncer et à sa réaction probable, ses épaules se voûtèrent.

— Parfois une poche de glaçons ou un cataplasme à la moutarde soulagent efficacement, remarqua le Dr Gibson. Ou encore un massage de la nuque.

Helen tressaillit en sentant les mains de Rhys se poser sur son cou. Elle protesta :

— Oh, pas ici...

— Chut. Appuyez-vous sur le comptoir.

— Mais si quelqu’un nous voit...

— Il n’y a personne. Détendez-vous.

Du bout des doigts, il se mit à pétrir doucement les muscles noués, tout en faisant remonter ses pouces à la base de son crâne. Puis ses mains descendirent sur ses épaules pour exercer des pressions d’intensité variable. Helen ne put retenir un soupir de bien-être.

Sans cesser de la masser, Rhys demanda au Dr Gibson :

— Cet orphelinat dont vous parlez... vous y allez souvent ?

— Chaque semaine, du moins j’essaie. Et je me rends aussi régulièrement dans un atelier. Ni l’orphelinat ni l’usine n’ont les moyens de s’offrir les services d’un médecin, et pourtant leur infirmerie ne désemplit pas.

— Où sont-ils situés ?

— L’atelier est à Clerkenwell. L’orphelinat un peu plus loin, à Bishopsgate.

— Ce ne sont pas des quartiers sûrs pour une femme qui se déplace sans escorte.

— Je connais bien Londres, monsieur. Je ne prends pas de risques inconsidérés et j’emmène toujours une canne pour me défendre en cas de besoin.

— Une canne ? Je ne vois pas bien à quoi elle pourrait vous servir en cas d’attaque, objecta Rhys, sceptique.

— Croyez-moi, je sais m’en servir.

— Est-elle lestée ?

— Non. Une canne légère se manie bien plus rapidement. Mon professeur d’escrime m’a conseillé de sculpter la tige pour améliorer la prise en main. Et il m’a enseigné quelques parades efficaces pour terrasser un assaillant.

— Vous pratiquez l’escrime ? demanda Helen.

— Oui, milady. C’est un excellent sport pour les femmes. Il développe la force physique, corrige la posture et apprend à mieux respirer.

Décidément cette femme plaisait de plus en plus à Helen.

— Je vous trouve fascinante, docteur !

Garrett Gibson laissa échapper un petit rire étonné.



— C'est très gentil à vous. Je dois dire que vous ne ressemblez pas du tout à ce que j'avais imaginé. J'avoue que je m'attendais à quelqu'un de snob, or vous êtes on ne peut plus charmante.

— Elle l'est, en effet, confirma Rhys.

À sa grande surprise, Helen constata que la douleur était en train de refluer. La pulsation s'était atténuée. Au bout d'une ou deux minutes, elle se redressa en cillant.

— Je n'ai presque plus mal, souffla-t-elle, émerveillée.

Rhys la fit pivoter et écarta une mèche blonde qui lui retombait sur l'œil.

— Vous avez meilleure mine.

— C'est extraordinaire. Il y a un instant j'étais au plus mal, et maintenant...

Elle se sentait gagnée par une douce euphorie qui chassait ses angoisses. Comme c'était étrange ! Elle n'avait pas oublié ce qui la tracassait, et pourtant elle était incapable de s'inquiéter. C'était l'effet du médicament, bien sûr, et cela ne durerait pas. Quoi qu'il en soit, ce moment de répit était le bienvenu.

— Merci, docteur Gibson. Vous avez fait des merveilles !

— De rien. Tenez, emportez la boîte. Vous pouvez reprendre un sachet d'ici à une douzaine d'heures si nécessaire. Et jamais plus de deux par jour.

Helen voulut prendre la boîte, mais tituba légèrement. Rhys passa le bras autour de sa taille, puis glissa la boîte dans la poche de sa veste.

Avisant la canne sculptée accrochée au comptoir, Helen gloussa :

— Dorénavant je ferai appel à vous chaque fois que j'aurai besoin des services d'un médecin... ou d'un garde du corps.

— N'hésitez pas. Et au risque de paraître présomptueuse, je vous invite à faire de même si vous avez besoin d'une présence amicale.

— Volontiers. Soyons amies ! Nous irons bavarder dans un salon de thé. J'ai toujours eu envie de faire cela. Sans mes sœurs, je veux dire. Dieu que j'ai la bouche sèche...

Helen n'eut pas l'impression de bouger, pourtant elle se retrouva cramponnée au cou de Rhys. Elle avait chaud dans tout le corps.

— Reste-t-il du soda ? J'adore l'eau pétillante. Toutes ces bulles... On dirait des lutins qui dansent sur la langue.

Rhys décocha un regard soupçonneux au Dr Gibson.

— Dites-moi, docteur, qu'y a-t-il au juste dans cette poudre ?

— La sensation de vertige est tout à fait normale. Cela ira mieux d'ici à quelques minutes.

Rhys tendit la bouteille de soda à Helen qui en avala une longue gorgée.

— J'adore aussi boire à la bouteille. Regardez, j'y arrive très bien maintenant.

— Pas trop vite. Vous allez avoir le hoquet.

— Aucune importance, le Dr Gibson peut tout soigner, rétorqua Helen en désignant cette dernière d'un grand geste du bras.

— Hélas, pour le moment je n'ai pas encore inventé la potion magique qui soignera les crises de hoquet, remarqua Garrett Gibson en ravalant un sourire.

Elle alla récupérer sa canne au bout du comptoir, pendant que Rhys rangeait le casier à bouteilles dans le compartiment réfrigéré. Helen enroula les bras autour de la taille de ce dernier. C'était choquant, elle le savait, mais c'était le seul moyen de tenir debout.

— Avez-vous remarqué que « hoquet » rime avec « bilboquet » ? dit-elle soudain.

Avec précaution, Rhys la força à appuyer la tête contre son torse.

— Docteur Gibson, en partant, pouvez-vous dire discrètement à l'une des vendeuses d'aller voir la couturière et de lui demander de reporter le rendez-vous de lady Helen ?

— Je vous assure que d’ici à quelques minutes elle se sentira tout à fait...

— Je ne tiens pas à ce qu’elle choisisse sa robe de mariée dans un état second. Dieu sait avec quoi elle pourrait se retrouver.

— Une robe couleur d’arc-en-ciel, murmura Helen, rêveuse. Et des chaussures en licorne.

— Bon, eh bien, je vous souhaite une bonne soirée, dit Garrett Gibson avant de s’éloigner. Helen leva la tête.

— Je plaisantais, vous savez. Je ne veux pas des chaussures en licorne.

Son sourire la fit fondre. Oh, il était si grand, et si fort, et si beau !

— Dommage *cariad*, parce que j’étais prêt à en attraper une pour vous. Et il resterait sûrement assez de peau pour vous fabriquer un réticule.

— Non, je ne veux pas la transformer en sac à main !

— À votre guise.

Suivant de l’index le contour de ses lèvres fermes, elle murmura :

— Je suis de nouveau moi-même, à présent. Je ne vais plus dire de bêtises.

— Alléluia, marmonna-t-il avant de déposer des baisers légers sur son visage.

Enfouissant les doigts dans ses cheveux, elle se hissa sur la pointe des pieds pour coller maladroitement sa bouche sur la sienne. Rhys tressaillit et l’enlaça. Sa main lui emprisonna la nuque et il l’embrassa avec douceur, sensualité. Helen lui abandonna ses lèvres. C’était merveilleux d’être dans les bras de cet homme magnifique, si tendre et passionné... qui ignorait encore que, bientôt, il cesserait de l’aimer.

Cette pensée fit voler en éclats la magie de l’instant.

Rhys perçut ce changement en elle et releva la tête.

— Est-ce que tous les hommes embrassent ainsi ? chuchota-t-elle.

Il eut un petit rire et elle sentit le parfum mentholé de son haleine.

— Je ne sais pas, mon trésor. Et vous n’en saurez jamais rien non plus. Comment vous sentez-vous ?

— Plus stable.

Elle tourna sur place pour vérifier son équilibre. La sensation de vertige avait disparu. Sa migraine était apaisée.

— Ça va. Le Dr Gibson avait raison, il n’y a aucune raison d’annuler le rendez-vous avec la couturière.

— Nous verrons. Si vous vous sentez bien d’ici à une demi-heure, je vous emmènerai dans son atelier. En attendant, je veux vous montrer quelque chose. Êtes-vous capable de monter un escalier ?

— Je pourrais gravir mille marches.

— Quatre volées de marches suffiront.

Une petite voix souffla à Helen que rester seule avec lui n’était pas une bonne idée. Elle risquait de dire des choses qu’elle regretterait par la suite. Elle accepta pourtant son bras et se laissa entraîner vers un large escalier en travertin.

— Je n’ai pas pensé à demander au liftier de rester, dit Rhys d’un ton d’excuses. Je sais à peu près comment fonctionne l’ascenseur, mais je n’ai pas envie de m’y essayer pour la première fois alors que vous êtes dans la cabine.

— De toute façon, je ne serais pas montée dedans. J’aurais trop peur. Si le câble se rompait...

Elle avait beau savoir que l’ascenseur de Winterborne’s était un modèle hydraulique des plus modernes, bien plus sûr que les vieux ascenseurs qui fonctionnaient à la vapeur, l’idée de se retrouver enfermée dans un espace exigu, suspendue au bout d’un fil, la terrifiait.

— Il n’y a aucun danger. L’ascenseur est actionné par quatre câbles et dispose d’un système de sécurité automatique qui le bloque sur les rails en cas de rupture.

— Je préfère quand même emprunter l’escalier.

— Qu’avez-vous fait ces jours derniers ? demanda Rhys, alors qu’ils gravissaient les marches, main dans la main.

Helen s’efforça de répondre d’un ton naturel :

— Lady Berwick a reçu ses amies. Et vendredi, nous sommes allées au British Museum.

— Comment était-ce ?

— Tolérable.

— Tolérable ? Pas plus ?

— Nous avons visité la galerie zoologique, et cela ne m’intéresse pas autant que la peinture. Ces pauvres animaux empaillés, tout raides avec leurs yeux de verre...

Elle lui raconta comment Pandora avait réussi à toucher la girafe naturalisée et comment lady Berwick, se croyant à l’abri des regards, s’était empressée de l’imiter.

Rhys s’esclaffa, puis demanda :

— Il ne s’est rien passé d’autre ?

Il ne semblait pas avoir d’arrière-pensée, pourtant Helen ne put s’empêcher de tressaillir.

— Pas que je me souviene.

Elle avait horreur de lui mentir. Elle se sentait coupable, mal à l’aise, nerveuse, et cela lui donnait envie de pleurer.

Rhys fit une pause sur le troisième palier.

— Voulez-vous vous asseoir un instant pour reprendre votre souffle ?

Il s’était exprimé avec douceur mais, alors qu’elle levait les yeux vers lui, une lueur particulière s’alluma dans son regard, quelque chose qui rappelait le chat qui guette une souris. Ce fut si furtif qu’elle aurait pu croire qu’elle l’avait imaginé.

— Non, tout va bien, assura-t-elle en se forçant à un sourire.

Il la scruta quelques secondes, puis l’entraîna dans le couloir.

— N’aviez-vous pas parlé de quatre volées de marches ? s’étonna-t-elle.

— Si. Et le dernier escalier se trouve de l’autre côté.

Ils se trouvaient au rayon Sols. Helen le suivit entre les longues tables sur lesquelles étaient entreposés des tapis persans, des toiles cirées, des nattes et des lattes de parquet. Il flottait dans l’air des odeurs de cèdre et de benzène – qu’on utilisait pour éloigner les parasites.

Rhys se dirigea vers une porte dans un renforcement.

— Où allons-nous ? s’enquit Helen, dévorée de curiosité.

L’air énigmatique, il ouvrit ladite porte à l’aide d’une petite clé qu’il avait pêchée au fond de sa poche.

— Ne vous inquiétez pas, nous ne serons pas longtemps absents.

Avec une pointe d’appréhension, Helen franchit le seuil et se retrouva dans une cage d’escalier fermée qu’elle reconnut aussitôt. Mais, au lieu de se diriger vers la maison, Rhys la guida jusqu’au palier supérieur.

Ils se retrouvèrent devant une autre porte.

— Elle donne sur le toit de notre maison, expliqua-t-il. Il est plat et on y a aménagé une terrasse protégée par une balustrade.

Voulait-il lui montrer la ville ? Ce devait être très haut.

— Il doit faire froid dehors, dit-elle.

— Faites-moi confiance.

Il déposa un baiser sur son front avant d'ouvrir la porte.

Au grand étonnement de Helen, l'air se révéla aussi tiède qu'en été. Elle se trouvait dans une grande véranda, dont les carreaux étaient scellés dans une élégante structure en ferronnerie.

Une serre, réalisa-t-elle avec un coup au cœur.

— Pour mes orchidées ? dit-elle d'une voix faible.

Derrière elle, Rhys l'entoura de ses bras et lui murmura à l'oreille :

— Je vous avais dit que je trouverais une solution pour que vous puissiez les cultiver.

Une serre exotique. Posée sur le toit de l'immeuble. Un véritable palais de verre suspendu dans le ciel. C'était une idée magique, d'un romantisme fou !

Et Rhys l'avait fait construire pour elle.

Émerveillée, elle contempla le ciel londonien d'un gris plombé, éclaboussé par les rayons rougeâtres du soleil couchant. Par endroits, les nuages se déchiraient, laissant passer une lumière dorée. Quatre étages plus bas, la ville étendait son réseau de ruelles, tels des tentacules. Les silhouettes sombres des immeubles se dressaient de part et d'autre des rives sinueuses du fleuve. Et une multitude de points lumineux venaient piquer ce décor urbain à mesure que s'allumaient les réverbères.

Rhys expliqua que le sol de briquettes était chauffé au moyen de tuyaux dans lesquels circulait de l'eau chaude. Il était prévu d'installer un évier en faïence équipé d'un robinet. La robustesse des poutrelles, précisa-t-il encore, avait été testée par une presse hydraulique. Helen hochait la tête comme si elle écoutait, un sourire au coin des lèvres. Seul un homme pouvait mentionner des détails si prosaïques en un moment pareil. Elle se laissa aller contre lui, rêvant que cet instant dure à jamais.

Lorsque Rhys évoqua les panneaux préfabriqués qui avaient permis de construire si rapidement la structure, elle pivota entre ses bras, et le fit taire d'un baiser. Il se figea une seconde, puis réagit avec enthousiasme. La poitrine gonflée de gratitude, mais aussi de désespoir, elle l'embrassa avec passion. Son cœur se brisait à la pensée qu'elle ne pourrait jamais remplir cet endroit sublime avec ses chères orchidées. Elle cilla pour contenir son émotion, mais ne put empêcher une larme de s'échapper. Celle-ci roula sur sa joue, jusque dans sa bouche, donnant un goût de sel à leur baiser.

Déconcerté, Rhys essuya du pouce le sillon humide sur sa peau.

— Vous pleurez, ma douce ?

— De bonheur, prétendit-elle.

Il ne se laissa pas berner et la serra dans ses bras en murmurant :

— Cœur de mon cœur... comment puis-je vous aider si vous ne me dites pas la vérité ?

Helen se raidit.

Le moment était venu de tout lui révéler. Sachant qu'elle gâcherait la beauté de ce moment précieux, et que tout serait fini entre eux. Elle n'était pas encore prête à lui dire adieu. Elle ne le serait jamais, mais

elle pouvait encore voler un peu de temps, quelques jours seulement...

— Ce n'est rien, je vous assure.

Elle l'embrassa de nouveau, perçut sa réticence et comprit qu'il ne lâcherait pas prise si aisément. Alors elle ouvrit la bouche pour chercher sa langue et se plaqua contre lui. Rhys tressaillit. Encouragée, elle glissa les mains sous sa veste, caressa son large torse, puis ses abdominaux noueux...

Rhys se redressa en ravalant un juron. Sa respiration s'était accélérée.

— Vous jouez avec le feu, *cariad*.

Se hissant sur la pointe des pieds, elle lui lécha le cou, puis lui souffla à l'oreille :

— Emmenez-moi dans votre chambre.

C'était la pire idée qu'elle ait jamais eue, elle en avait conscience. Mais elle s'en moquait. Faire l'amour avec Rhys une dernière fois valait bien tous les sacrifices, tous les scandales.

Il secoua la tête.

— Sacrebleu, je vais passer un savon au Dr Gibson. Ce médicament est aussi un aphrodisiaque.

— Vous n'allez tout de même pas vous en plaindre, rétorqua-t-elle en réprimant un rire.

— Vous n'êtes pas vous-même ce soir, *cariad*. Dites-moi ce qui vous a bouleversée au point de déclencher cette migraine ?

Il montrait des signes d'impatience. Helen s'efforça de trouver une réponse satisfaisante.

— Vous me manquez. C'est dur de vous savoir tout près et de ne pas pouvoir vous voir.

— Mais je suis à vous, pour toujours.

— J'ai envie de vous maintenant.

Elle fit descendre sa main sur le devant du pantalon où son érection formait une bosse. Il prit une brève inspiration.

— Bon sang, Helen, vous allez me rendre fou !

Elle adorait qu'il soit si réceptif à sa présence, à ses caresses, cet homme tellement physique. Elle aimait son âme, la substance même de son être.

Un ultime rayon de soleil orangé les éclaira, avant d'être avalé par la pénombre. Dans le firmament, la lune luisait faiblement, emmitouflée de nuages. Ils étaient seuls dans la nuit, au sommet de cet immeuble qui dominait la ville dont la rumeur ne pouvait les atteindre.

Helen encadra le visage de Rhys de ses mains, savoura le contact de ses joues râpeuses contre ses paumes. Il était si vibrant d'énergie, si vrai.

Cette fois il ne chercha pas à se dégager et elle comprit qu'il était tout près de capituler. Alors elle articula les mots qu'elle n'avait pas le droit de prononcer :

— Je vous aime.

Ébranlé jusqu'au tréfonds, Rhys dévisagea Helen. Ses yeux couleur de lune étaient lumineux et hantés, et si beaux qu'il aurait pu tomber à genoux devant elle.

— *Dw i'n dy garu di*, chuchota-t-il.

Cette phrase, il ne l'avait jamais dite à quiconque.

Puis sa bouche fondit sur la sienne. Il se surprit à pousser Helen contre un pilier. Elle se cramponna à lui tandis qu'il faisait courir ses mains sur ses épaules, ses seins, ses hanches. Il avait besoin du contact de sa peau, besoin de sentir son corps dépouillé de tous ces maudits vêtements... Fou de désir, il empoigna ses jupes, les retroussa et, d'une pression du genou, lui écarta les jambes. Ses doigts frôlèrent ses cuisses satinées, trouvèrent rapidement la fente de sa culotte, s'immiscèrent dans les replis de sa chair intime. Elle était si étroite qu'il semblait impossible qu'elle puisse l'accueillir tout entier.

Doucement, il frotta la perle de son clitoris. Le bassin arqué, la tête basculée en arrière, Helen referma les poings sur son gilet. Hypnotisé par la vision de sa gorge nacrée qui luisait dans la pénombre, il y posa la bouche, lui rendit hommage des lèvres et de la langue. Aveuglément, il déboutonna son pantalon afin de libérer son sexe palpitant. Une main glissée sous le genou de Helen, il lui releva la jambe, la cala sur sa hanche.

Tous deux retinrent leur souffle lorsqu'il commença à entrer en elle. Il fléchit les genoux, à la recherche du meilleur angle, et plongea jusqu'à la garde d'un puissant coup de boutoir. Helen cria et il se pétrifia, craignant de lui avoir fait mal. Puis il sentit sa chair intime s'adapter à son invasion. La laissant descendre sur sa virilité, il glissa la main entre eux pour taquiner son clitoris. Il commença à la posséder à petits coups de reins réguliers et elle gémit sans retenue. On n'entendait plus que le bruit saccadé de leur respiration, le froissement de leurs vêtements, et ses plaintes qui allaient crescendo à mesure que le plaisir les emportait dans sa spirale étourdissante.

Il perçut les premiers spasmes de son orgasme et s'abandonna à son tour, dans un moment de pure extase, si intense qu'il eut l'impression de perdre conscience et de mourir, avant de revenir lentement à la vie.

Helen s'effondra contre lui, sa jambe coulissa sur sa cuisse tétanisée. Écrasant sa bouche contre la tempe de Helen, il dut fournir un ultime effort pour la soutenir encore en dépit de ses jambes flageolantes. Comme il faisait mine de se retirer, elle l'enlaça avec une vigueur retrouvée pour le garder en elle. Un frisson le parcourut et son sexe frémit en elle.

Le front appuyé contre l'épaule de Rhys, Helen chuchota :

— J'ignorais qu'on pouvait faire cela debout,

Il sourit et lui mordilla le lobe de l'oreille. Son goût salé lui enchantait les papilles, l'émoustilla comme une drogue. Jamais il ne se rassasierait de cette femme.

— Il ne faut pas m'encourager, *cariad*. C'est votre mission de me transformer en gentleman, non ?

— Je ne vous demanderai jamais cela.

Rhys n'avait pas envie de la lâcher. Il savait qu'elle lui cachait quelque chose. Quelque chose qui l'effrayait. Il décida cependant de ne pas la brusquer. Pour le moment.

Il se retira et, après avoir récupéré son mouchoir au fond de sa poche, il le glissa entre les replis de son sexe, rajusta la culotte de satin.

Il devina qu'elle rougissait dans l'obscurité.

— Il faudra que nous parlions, *cariad*, la prévint-il en se reboutonnant Mais j'avoue que j'aime assez vos tentatives de diversion, ajouta-t-il avant de déposer un baiser sur sa tempe.

Helen fut dans un état second le reste de la soirée, sans savoir au juste si c'était l'effet de la poudre antalgique ou de son interlude passionné avec Rhys.

Quand ils avaient quitté la terrasse, il l'avait emmenée dans la salle de bains pour qu'elle se recoiffe et rectifie sa tenue. Puis il l'avait escortée dans l'atelier de la couturière, au premier étage. Il lui avait présenté Mme Allenby, une grande femme mince au sourire avenant. Apprenant que Helen avait la migraine, elle lui avait proposé de prendre uniquement ses mesures et de reporter leur rendez-vous.

Lorsqu'elle sortit de l'atelier, Helen découvrit Rhys qui l'attendait pour l'accompagner au rez-de-chaussée. Au souvenir de leur étreinte passionnée, à peine une heure plus tôt, elle se sentit rougir jusqu'à la racine des cheveux.

— Ne prenez pas cette mine coupable, chuchota-t-il. Je viens de passer un quart d'heure à justifier notre absence auprès de lady Berwick.

— Que lui avez-vous dit ?

— J'ai énuméré tous les prétextes que j'ai pu trouver. Certains comportaient même un fond de vérité.

— Et vous pensez qu'elle vous a cru ?

— Elle a fait semblant, en tout cas.

Au grand soulagement de Helen, lady Berwick se montra d'excellente humeur durant le trajet de retour. Elle avait fait l'acquisition d'une douzaine de paires de gants, ainsi que d'articles et accessoires divers glanés dans les autres rayons. Elle manifesta même son intention de revenir sous peu faire d'autres emplettes. En définitive, la perspective de frayer avec la plèbe ne lui semblait plus si terrible. Les jumelles, quant à elles, étaient intarissables. Elles avaient discuté avec les vendeuses, qui leur avaient révélé les prochaines tendances en matière de mode. Les écharpes à broche allaient faire fureur, tout comme les vestes et chapeaux à brandebourgs. Et les élégantes seraient coiffées à la Récamier, un chignon auréolé de bouclettes serrées comme celles d'un caniche.

— Pauvre Helen, dit Pandora, nous rentrons à la maison avec des montagnes de cartons et de sacs, et la seule chose que tu rapportes, ce sont des sachets de poudre pour la migraine.

— Je n'ai besoin de rien, répondit Helen, les yeux rivés sur la boîte verte qui reposait sur ses genoux.

— Et pendant que nous achetions toutes ces jolies choses, Helen se déshabillait, ajouta Cassandra.

Helen lui jeta un regard stupéfait et pâlit.

— Dans l'atelier de la couturière, précisa Cassandra. Tu as bien dit qu'elle avait pris tes mesures ?

— Ah... oui.

— Cela n'a pas dû être très drôle, n'est-ce pas ?

— Pas vraiment, en effet, opina Helen, qui s'empressa de baisser la tête, soudain consciente du silence de lady Berwick.

La voiture s'immobilisa devant Ravenel House. Un instant plus tard, le valet emportait une pile impressionnante de cartons ivoire avec la dextérité d'un jongleur. Tandis que les jumelles rejoignaient leurs chambres, lady Berwick informa le majordome qu'elle désirait prendre le thé au salon.

— Vous joindrez-vous à moi ? demanda-t-elle à Helen.

— Non, merci, je crois que je vais me coucher tôt, répondit celle-ci, avant d'ajouter après une légère hésitation : Puis-je vous parler un instant, milady ?

— Bien sûr.

Elles pénétrèrent dans le salon dont l'atmosphère s'était rafraîchie. Frissonnante, lady Berwick s'assit dans la bergère.

— Voulez-vous attiser le feu, mon enfant ?

Helen s'approcha de l'âtre, s'empara du soufflet et ranima les flammes qui se mirent à danser joyeusement. Puis, les mains tendues pour se réchauffer, elle murmura :

— Milady, si je me suis absentée si longtemps en compagnie de M. Winterborne...

— Inutile de vous justifier, coupa la comtesse. J'approuve totalement.

Helen lui lança un regard stupéfait.

— V... vraiment ?

— Je vous ai déjà dit dans ce même salon que vous deviez tout mettre en œuvre pour épouser M. Winterborne. Bien entendu, en d'autres circonstances, je serais terriblement choquée. Mais s'il faut lui accorder quelques privautés pour vous l'attacher définitivement, je suis prête à fermer les yeux. Un chaperon avisé accepte de perdre quelques batailles pour remporter la guerre.

— Vous êtes étonnamment... pragmatique, déclara Helen.

Le mot qui lui venait en tête était plutôt « impitoyable ».



— Nous autres femmes sommes bien obligées d'employer tous les moyens à notre disposition. On prétend que c'est grâce à la parole que nous nous défendons le mieux, mais ce n'est pas notre seule arme, loin de là.

Le lendemain matin, une lettre timbrée à un penny arriva alors que lady Berwick prenait son petit déjeuner dans sa chambre et que les jumelles étaient encore au lit.

Le pli était adressé à Helen. Alors que le majordome lui tendait le plateau d'argent, elle vit au premier coup d'œil que la missive émanait d'Ada Tapley.

Elle s'en saisit d'une main tremblante.

— Je souhaiterais que vous ne fassiez mention de cette lettre devant personne, dit-elle.

— Bien, milady.

Helen attendit que le domestique se soit retiré pour ouvrir l'enveloppe. Elle parcourut rapidement les quelques lignes.

*Milady,*

*Vous m'avez demandé des nouvelles du bébé qu'on m'a confié. Je l'ai nommée Charity pour qu'elle n'oublie pas ce qu'elle doit à ceux qui ont eu la bonté de la recueillir. C'est une bonne petite qui ne m'a jamais causé de tracas, mais la pension ne suffisait pas à son entretien. J'ai maintes fois demandé une augmentation, sans jamais rien recevoir. Et il y a cinq mois, je n'ai eu d'autre choix que de l'envoyer à l'orphelinat Stepney de St. George-in-the-East.*

*J'ai écrit à l'avocat pour lui dire que je la reprendrais chez moi s'il voulait bien me verser une pension correcte, mais je n'ai pas eu de réponse. J'espère que ce vieux rat grillera en enfer ! Par sa faute, la pauvre petite moisit à l'orphelinat. Là-bas ils l'ont appelée Charity Jeudi, car c'est ce jour-là qu'elle est arrivée. Si vous pouvez quoi que ce soit pour elle, soyez bénie. Cette histoire m'a retournée et je ne dors plus la conscience tranquille.*

*Bien sincèrement,*

*Ada Tapley.*

Heureusement, Helen n'avait pas encore pris son petit déjeuner, car elle aurait sûrement vomi si elle avait eu l'estomac plein. La main pressée sur la bouche, elle bondit sur ses pieds et se mit à aller et venir dans le salon.

Sa demi-sœur avait été abandonnée, confiée à une institution sordide où il se pouvait qu'elle ne mange pas à sa faim, qu'on la batte ou qu'elle soit malade.

Helen n'aurait jamais imaginé qu'elle puisse se montrer violente, pourtant, en cet instant, elle avait des envies de meurtre. Elle voulait tuer Albion Vance de la manière la plus douloureuse qui soit. Elle voulait le voir souffrir.

Pour l'heure, néanmoins, elle devait penser à la petite Charity.

Il fallait d'abord s'assurer qu'elle avait survécu. Puis la retirer de l'orphelinat et lui trouver un foyer où elle serait traitée avec bienveillance.

En dépit de sa colère et de sa peur, Helen s'efforça de rester lucide et pragmatique. Elle allait se rendre à Stepney et ramener Charity à Ravenel House. Cela dit, en avait-elle le droit au regard de la loi ? Et pouvait-elle intervenir sans révéler sa véritable identité ?

Seigneur, elle avait besoin d'aide.

Vers qui se tourner ? Pas Rhys, et certainement pas lady Berwick, qui lui ordonnerait d'oublier jusqu'à l'existence de cette enfant. Si Kathleen et Devon étaient en Irlande, Weston était là, lui. Il lui avait fait promettre de faire appel à lui en cas de problème, mais même si elle avait confiance en lui, elle n'était pas sûre de sa réaction. Il ne lui avait pas échappé que son cousin pouvait se montrer d'un pragmatisme impitoyable à l'occasion, un peu à la manière de lady Berwick.

Elle songea alors au Dr Gibson. La jeune femme lui avait offert son amitié. Elle avait paru sérieuse. Pouvait-elle se fier à elle ? C'était risqué. Rhys était son patron et l'on ne pouvait exclure qu'elle aille le trouver pour tout lui raconter. Ou qu'elle refuse de s'en mêler, tout simplement.

Helen se souvenait cependant du regard franc de Garrett Gibson. Cette femme était foncièrement indépendante. *Elle n'avait peur de rien.* De plus, elle connaissait bien Londres et fréquentait les orphelinats. Elle saurait la conseiller sur la meilleure façon de procéder.

Helen prit sa décision. Tout bien considéré, Garrett Gibson représentait sa meilleure chance de sauver Charity. Et son instinct lui soufflait qu'elle pouvait compter sur elle.

— Pourquoi désirez-vous consulter un médecin ? s'étonna lady Berwick en levant le nez de son secrétaire. Vous avez encore la migraine ?

— Non, milady, répondit Helen, qui se tenait sur le seuil de sa chambre. Il s'agit d'une indisposition féminine.

La comtesse pinça les lèvres. Pour une femme si versée en reproduction équine, elle se montrait bizarrement prude lorsqu'on abordait le même sujet chez les humains.

— Avez-vous essayé la bouillotte chaude sur le ventre ?

Helen réfléchit à la formule la plus adaptée, puis répondit :

— Je crains d'être dans une situation *délicate*.

Le visage de lady Berwick perdit toute expression. D'un geste précautionneux, elle posa son stylo-plume sur le secrétaire.

— Si cette inquiétude est le résultat de votre rendez-vous avec M. Winterborne l'autre soir, sachez qu'il est bien trop tôt pour savoir si l'arbre porte des fruits.

— Je sais, dit Helen, les yeux rivés sur le sol, mais il se trouve que M. Winterborne et moi... avons eu un autre rendez-vous il y a quelque temps.

— Vous voulez dire que...

— Le jour de nos fiançailles, oui.

La comtesse poussa une exclamation exaspérée :

— Ah, ces Gallois ! Aucune ceinture de chasteté ne leur résiste. Entrez, mon enfant, et fermez la porte. Ce n'est pas un sujet qu'on peut aborder dans un couloir.

Elle attendit que Helen ait obtempéré pour demander :

— Vos menstruations ont-elles cessé ?

— Je crois.

Lady Berwick médita l'information quelques secondes et parut finalement satisfaite.

— Si vous êtes sur le point de fonder une famille, votre mariage avec M. Winterborne est pratiquement acquis. Je vais faire quérir le Dr Hall, qui s'occupe de ma fille Bettina.

— Merci, mais j'ai déjà envoyé quelqu'un solliciter un rendez-vous auprès du Dr Gibson, le plus tôt possible selon ses disponibilités.

— Le Dr Gibson ? Qui est-ce ? Je ne le connais pas.

— C'est une femme. Je l'ai rencontrée lundi soir, au magasin.

— Une femme, dites-vous ? Les femmes ne peuvent pas exercer la médecine, voyons. Elles n'ont pas les connaissances scientifiques nécessaires et manquent de sang-froid.

— Le Dr Gibson est très compétente. Et ma pudeur serait heurtée si j'étais examinée par un homme.

Lady Berwick leva les yeux au ciel en renflant d'un air agacé.

— Fort bien, marmonna-t-elle. Ce Dr Gibson peut venir vous ausculter ici.

— Je crains de devoir me rendre à son cabinet sur King's Cross.

— Et pourquoi donc ? Refuserait-elle de vous examiner chez vous, en toute intimité ?

— Elle dispose là-bas d'un matériel médical très récent, précisa Helen, se rappelant ce que lui avait dit Rhys après s'être luxé l'épaule. Dont une table d'examen sophistiquée. Et un réflecteur de lumière très puissant.

— Tout cela me semble très étrange, remarqua la comtesse, l'air méfiant.

— Le Dr Gibson est une femme moderne.

— Apparemment, soupira lady Berwick. Bon, comme vous voudrez.

— Merci, milady.

Soulagée, Helen s'empressa de tourner les talons avant que la comtesse change d'avis.

Un rendez-vous fut prévu le lendemain à 16 heures. En proie à une agitation grandissante, Helen ferma à peine l'œil cette nuit-là. Et lorsqu'elle se présenta au domicile du Dr Gibson, elle était épuisée et dans un état de grande nervosité.

— J'ai menti sur le motif de ma visite, avoua-t-elle tout de go lorsque le Dr Gibson lui ouvrit sa porte.

Cette confession ne parut pas troubler outre mesure le Dr Gibson.

— Eh bien, quel qu'il soit, vous êtes la bienvenue.

Une domestique dodue, au visage poupin, fit son apparition dans le vestibule.

— Puis-je prendre votre manteau, milady ?

— Non, merci, je ne resterai pas longtemps.

Le regard vif, l'air perplexe, Garrett Gibson proposa :

— Dans ce cas, voulez-vous passer un instant au salon ?

— Volontiers.

Helen pénétra dans une petite pièce impeccable, simplement meublée d'un divan, de deux fauteuils tapissés en bleu et blanc, et de deux guéridons. Le seul tableau au mur représentait une oie qui se pavanait près d'un cottage à la façade agrémentée d'un rosier grimpant – une vision apaisante pour Helen, car elle lui évoquait le Hampshire. L'horloge sur le manteau de la cheminée sonna quatre coups dans un gracieux tintement.

Le Dr Gibson désigna l'un des fauteuils à Helen, avant de prendre place dans l'autre. Dans la lumière pâle, son visage paraissait étonnamment jeune. Sa peau était lisse, et ses cheveux bruns aux reflets chauds étaient attachés en un chignon strict. Elle portait une robe sobrement coupée, d'un vert très sombre, presque noir, sans le moindre ornement.

— Si vous n'êtes pas ici en tant que patiente, que puis-je faire pour vous, milady ? s'enquit-elle.

— J'ai besoin d'aide pour une affaire d'ordre privé. J'ai pensé à vous parce que la situation est... compliquée. J'aimerais que cette conversation reste confidentielle, précisa Helen.

— Vous avez ma parole.

— Je souhaite me renseigner sur une petite fille et m'assurer qu'elle vit dans des conditions correctes. Mon chaperon, lady Berwick, a un neveu qui a conçu cette enfant hors des liens du mariage, il y a quatre ans. Il refuse d'assumer ses responsabilités et elle a apparemment été envoyée à l'orphelinat Stepney de la paroisse St. George-in-the-East.

Le Dr Gibson se rembrunit.

— Je connais cet endroit. C'est un coupe-gorge. Certains quartiers ne sont pas sûrs même de jour.

Helen joignit ses mains gantées et entrecroisa nerveusement les doigts.

— Peu importe, je dois savoir si Charity s'y trouve toujours.

— C'est son nom ?

— Oui. Charity Jeudi.

— Un nom typique d'orphelinat, commenta le Dr Gibson avec une moue sarcastique. Désirez-vous que je me rende là-bas à votre place ? Je ne mentionnerai pas votre nom, évidemment. Si la fillette est là, je m'enquerrai de son bien-être et je vous ferai un rapport. Je devrais pouvoir trouver le temps demain ou après-demain.

— Merci, c'est très généreux de votre part, mais... il faut que j'y aille aujourd'hui même. Tant pis si vous ne pouvez pas m'accompagner.

— Lady Helen, ce n'est pas un endroit pour une demoiselle de bonne famille. Il règne là-bas une misère humaine épouvantable, qui bouleverserait n'importe qui ayant mené une existence protégée.

Le Dr Gibson pensait bien faire en l'avertissant ainsi, néanmoins Helen se sentit ulcérée. Elle n'était pas une chochette, et elle n'était pas idiote ! Et elle avait déjà décidé d'entreprendre cette démarche et d'aller jusqu'au bout quoi qu'il lui en coûte.

— Rassurez-vous, je ne flancherai pas, affirma-t-elle. Si une petite fille de quatre ans a survécu dans un tel endroit, je devrais être capable de supporter une simple visite.

— Pourquoi n'en parlez-vous pas à M. Winterborne ? Un homme avec ses ressources...

— *Non*. Je ne veux pas qu'il soit au courant, coupa Helen avec véhémence.

— Pourquoi tenez-vous à régler vous-même cette affaire ? Pourquoi prendre un tel risque pour une enfant à qui vous n'êtes que vaguement liée ?

Helen garda le silence. Elle craignait de trop en révéler.

Le Dr Gibson attendit patiemment, puis finit par murmurer :

— Si vous souhaitez mon aide, milady, il faut me faire confiance.

— J'ai bien plus qu'un vague lien avec cette fillette.

— Je vois.

Le médecin fit une pause avant de demander d'une voix douce :

— Êtes-vous sa mère ? Loin de moi l'idée de vous juger : nombre de femmes commettent des erreurs.

Helen s'empourpra violemment. Elle s'obligea à affronter le regard du Dr Gibson.

— Charity est ma demi-sœur. Son père, M. Vance, a eu une liaison avec ma mère avant ma naissance. Il semblerait que, pour lui, séduire et abandonner des femmes s'apparente à un sport.

— C'est le cas de beaucoup d'hommes, je le crains. Et je constate les conséquences terribles de ce « sport » chaque fois que je rends visite aux femmes et aux enfants qui triment dans les usines. Selon moi, la castration serait la solution idéale.

Le Dr Gibson enveloppa Helen d'un regard songeur. Puis elle se leva abruptement.

— Allons-y, décida-t-elle.

— Vous m'accompagnez ? s'étonna Helen. Maintenant ?

— Je ne vais sûrement pas vous laisser y aller seule. Et autant ne pas perdre de temps. La nuit va tomber dès 18 heures. Il faut renvoyer votre cocher et votre valet et louer un fiacre. On ne peut pas se

promener dans ces faubourgs à bord d'une voiture élégante, et je doute que votre valet vous permette de poser un pied dehors en découvrant le quartier.

Helen suivit Garrett Gibson dans le couloir.

— Eliza ! appela-t-elle.

La domestique dodue apparut.

— Je sors et je ne rentrerai pas avant ce soir. Occupez-vous de mon père et surtout ne le laissez pas se gaver de bonbons !

Tandis que la bonne l'aidait à enfiler son manteau, elle expliqua à Helen :

— Cela perturbe sa digestion.

— Je passe mon temps à cacher la boîte de bonbons, docteur, protesta la bonne. Mais monsieur trouve toujours le moyen de la dénicher.

— Eh bien, surveillez-le mieux, répliqua Garrett Gibson en enfilant ses gants. Ce ne devrait pas être difficile, il est aussi discret qu'un éléphant quand il descend l'escalier.

— Oh, quand il fouine dans les placards, il sait avoir le pied léger ! se défendit Eliza.

Le Dr Gibson s'approcha du porte-parapluies, fit sauter en l'air sa canne sculptée et la rattrapa habilement d'une main.

— Nous aurons peut-être besoin de ceci, déclara-t-elle, la mine résolue. En route, milady !

Le cocher et le valet furent renvoyés à Ravenel House, avec un message pour prévenir que le rendez-vous prendrait plus de temps que prévu. Puis Helen et le Dr Gibson se rendirent à pied à Pancras Road. Tandis qu'elles marchaient d'un pas vif, Garrett Gibson expliqua à Helen quel comportement adopter dans les faubourgs de l'East End, en particulier aux alentours des docks.

— Surveillez toujours votre environnement. Repérez les gens qui se tiennent sous les portes cochères, dans les venelles ou derrière les voitures en stationnement. Si quelqu'un s'approche pour vous parler, ignorez-le, même s'il s'agit d'une femme ou d'un enfant. Avancez d'un pas décidé et n'ayez jamais l'air perdue ou indécise, surtout si vous l'êtes. Et ne souriez pas, jamais. Si deux personnes se dirigent vers vous, ne passez pas entre elles.

Ayant atteint une large avenue, elles s'immobilisèrent près de l'intersection.

— On trouve toujours des fiacres sur les grands boulevards, reprit le Dr Gibson, qui leva soudain la main. Tenez, en voilà un. Ils vont toujours très vite, aussi prenez garde à ne pas vous faire renverser quand ils se garent le long du trottoir. Une fois la voiture immobilisée, il faut monter à bord rapidement. Les chevaux des fiacres ont tendance à ruer et à se cabrer, et l'on risque de tomber du marchepied si l'on n'y prend garde.

Helen hochâ la tête, le cœur battant tandis que le fiacre hélé par Garrett Gibson – un véhicule à deux roues – s'arrêtait brusquement à leur hauteur.

Garrett monta la première en glissant la tête sous les rênes qui passaient par-dessus la capote. Helen l'imita et s'agrippa au garde-fou. Sous leurs pieds, la plate-forme en bois était boueuse et glissante. Pour couronner le tout, le poids de sa tournure menaçait de la faire basculer en arrière. Elle réussit pourtant à grimper à l'intérieur.

— Bravo, la félicita Garrett.

Helen s'apprêtait à refermer la portière pliante, mais elle l'arrêta.

— Inutile, le cocher va s'en charger à l'aide d'un levier.

Elle leva la tête vers la trappe aménagée dans la capote. Un journal égaré avait choisi de se poser là, masquant l'ouverture. Après l'avoir écarté d'un coup de canne, Garrett cria leur destination au cocher. La portière se referma et le véhicule s'ébranla.

Helen n'avait jamais voyagé à bord d'un fiacre de louage. Elle trouvait l'expérience terrifiante, et en même temps étrangement exaltante. Le fiacre roulait à toute allure sur les pavés, au milieu d'une circulation dense d'attelages divers, berlins, phaétons, omnibus, charrettes, qui se suivaient et se croisaient en cahotant, rasant les réverbères, les voitures en stationnement et les piétons imprudents.

— Nous arrivons bientôt, annonça Garrett. Je vais payer le cocher par la trappe et il ouvrira la portière avec son levier. Veillez à ce que les rênes ne vous arrachent pas votre chapeau quand vous

passerez dessous.

Le fiacre s'immobilisa dans un soubresaut. Garrett Gibson régla la course et donna un petit coup de coude dans les côtes de Helen lorsque la portière s'ouvrit. Celle-ci s'extirpa de la banquette. Une fois sur le marchepied, elle dut gigoter pour dégager sa tournure. Elle sauta sur le trottoir sans s'étaler de tout son long ni perdre son couvre-chef. Sa tournure rebondit lorsque ses pieds heurtèrent le sol, la faisant tituber. Garrett Gibson descendit à son tour avec une grâce athlétique.

— Quand on vous regarde, cela a si l'air facile, remarqua Helen.

— J'ai de l'entraînement, rétorqua Garrett en ajustant l'angle d'inclinaison de son chapeau. Et je ne porte pas de tournure, cela aide. N'oubliez pas mes recommandations, ajouta-t-elle tandis qu'elles se mettaient en route.

Le quartier ne ressemblait à rien de ce que Helen connaissait. Même le ciel semblait différent, de la couleur et de la texture des vieux torchons de cuisine. Il n'y avait que quelques rares échoppes aux vitres noires de suie. Les immeubles mitoyens qui s'alignaient de chaque côté de la rue et avaient été construits pour loger les plus démunis étaient de toute évidence insalubres. Une foule de gens circulaient, se disputaient, juraient, buvaient, se battaient. D'autres étaient assis sur les marches des perrons, ou à même le trottoir, ou encore sous des portes cochères. Leurs visages aux yeux creux, à la pâleur malsaine, trahissaient une lassitude infinie et les faisaient ressembler à une armée de fantômes.

La rue principale, jonchée de détritrus et d'objets divers écrasés par les roues des voitures, paraissait pourtant luxueuse comparée aux venelles perpendiculaires où les gens pataugeaient dans des flaques putrides. Helen aperçut la carcasse d'un animal près d'un cabinet de toilette dépourvu de porte. Un frisson de dégoût la secoua. Des gens vivaient dans cet endroit immonde ! Ils y mangeaient, y travaillaient, y dormaient. Comment survivaient-ils ?

Elle talonnait Garrett Gibson, qui avançait sans paraître affectée par toute cette misère.

Un relent fétide flottait dans l'air, en imbibait chaque bouffée. Les miasmes de pourriture et de déjections se mêlaient et, trois mètres plus loin, se combinaient en un remugle différent mais tout aussi écœurant. Alors que les deux femmes dépassaient une ruelle particulièrement sale, une odeur pestilentielle leur agressa les narines. Helen en eut l'estomac retourné.

— Respirez par la bouche, lui conseilla Garrett en pressant le pas.

Si la nausée s'apaisa, Helen se sentit vaguement étourdie, comme si elle avait été empoisonnée. Elle avait un goût de plomb dans la bouche. Au coin de la rue, elles bifurquèrent et se retrouvèrent face à un grand bâtiment de brique protégé par de hautes grilles en fer forgé aux pointes acérées.

— Voilà l'orphelinat, annonça Garrett.

— On dirait une prison.

— J'ai vu pire. Au moins le terrain est à peu près propre.

Elles franchirent le haut portail resté entrebâillé. Parvenue devant la porte, Garrett tira la chaîne de la cloche qui résonna quelque part dans la demeure. Une bonne minute s'écoula. Garrett s'apprêtait à sonner de nouveau quand le battant pivota. Une femme à la silhouette massive, presque rectangulaire, s'encadra sur le seuil. Elle semblait n'avoir pas dormi depuis une éternité. Son visage s'affaissait en larges bajoues.

— Êtes-vous la responsable ? s'enquit Garrett.

— Oui. Que voulez-vous ?

— Je suis le Dr Gibson, et voici Mlle Smith.

— Mme Leech.

— Nous aimerions vous poser quelques questions, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

La femme ne changea pas d'expression, mais il était clair que l'idée ne l'enchantait pas.



— Et qu'est-ce que j'aurai en échange ? grommela-t-elle.

— Je suis prête à soigner gratuitement les enfants à l'infirmerie.

— Nous n'avons pas besoin d'un médecin. Les Sœurs de la Pitié viennent trois fois par semaine s'occuper des malades.

La porte commença à se refermer.

— En dédommagement de votre temps, dit Helen en lui tendant une pièce.

La main de la responsable se referma dessus. Ses lourdes paupières battirent lorsqu'elle réalisa qu'il s'agissait d'une demi-couronne. Reculant d'un pas, elle rouvrit la porte et les laissa entrer.

Garrett et Helen pénétrèrent dans une salle en L, flanquée de bureaux d'un côté, d'une nursery de l'autre. On entendait vagir un nourrisson. Par la porte de la nursery, Helen aperçut une femme qui allait et venait, un bébé dans les bras. Droit devant, une double porte s'ouvrait sur un réfectoire. Des enfants y étaient attablés et raclaient les bols de leurs cuillères.

— Ils auront terminé d'ici à dix minutes, annonça Mme Leech après avoir consulté sa montre de poche. Je ne peux pas vous accorder plus de temps.

Quelques enfants quittèrent les bancs pour s'approcher de la double porte et observer les visiteuses.

La responsable les fusilla du regard.

— Retournez tout de suite à table ou je vous jure que vous allez le regretter !

Les enfants s'empressèrent d'obéir. Mme Leech se retourna vers Garrett Gibson et secoua la tête avec lassitude.

— Certains sont persuadés que leur mère va revenir les chercher. Chaque fois que nous avons de la visite, ils s'agitent.

— Combien d'enfants sont hébergés ici ?

— Cent vingt garçons, quatre-vingt-dix-sept filles, et dix-huit bébés.

Helen remarqua qu'une petite fille était restée tapie derrière la porte. Ses cheveux d'un blond très clair, coupés à la diable, se dressaient sur sa tête. Ils étaient par endroits si emmêlés qu'ils semblaient agglomérés. La fillette avait l'air d'un poussin déplumé. Et elle regardait Helen fixement.

— Cela n'arrive pas qu'une mère revienne chercher son enfant ? s'étonna Garrett.

— Certaines le faisaient avant. Des enquiquineuses, qui prenaient l'orphelinat pour un hébergement gratuit. Elles amenaient leur marmaille, la laissaient aux bons soins de la charité publique, puis revenaient quand l'envie les prenait. Ici, on les appelait les profiteuses. Alors le conseil de direction a rendu les procédures d'admission et de sortie plus complexes, histoire de faire cesser ces allées et venues. Mais cela nous donne encore plus de travail, à mon équipe et à moi. Déjà que nous sommes déb...

Mme Leech s'interrompit. Elle venait de remarquer la petite fille blonde qui avait fait un pas incertain en direction de Helen.

— Qu'est-ce que j'ai dit ? rugit-elle. Retourne à table !

L'enfant ne bougea pas et, d'une petite voix tremblante, à peine audible, elle articula :

— Maman ?

Puis tout à coup elle s'élança dans un battement de jambes grêles. D'un écart, elle évita le bras tendu de la responsable et se jeta contre Helen, se cramponnant à ses jupes.

— Maman ! Maman ! répétait-elle, comme une incantation.

La petite avait beau être maigrichonne, Helen faillit perdre l'équilibre. Le cœur fendu, elle vit l'enfant tirer désespérément sur ses cheveux, comme pour les comparer à ceux de Helen. Celle-ci lui prit la main pour l'empêcher de continuer et les petits doigts agrippèrent les siens.

— Charity ! s'exclama Mme Leech. Veux-tu lâcher la dame avec tes mains sales.

Elle se pencha pour donner une calotte sur la tête de la gamine. Sans réfléchir, Helen tendit le bras pour l'en empêcher.

— Elle s'appelle Charity ? s'enquit Garrett. Charity Jeudi ?

— Oui, confirma la responsable qui faisait les gros yeux à la petite.

Garrett pivota vers Helen, l'air abasourdi.

— Mais pourquoi a-t-elle... Oh, je comprends ! C'est votre couleur de cheveux. Elle est assez rare et on dirait... deux oiseaux d'un même nid, murmura-t-elle, tandis que son regard passait de Helen à l'enfant.

Helen était incapable d'articuler un mot. Elle avait remarqué tout de suite que Charity lui ressemblait : mêmes cils et sourcils sombres, mêmes yeux gris argent, mêmes cheveux d'un blond presque blanc. Et elle s'était aussi reconnue dans le regard perdu de la petite fille qui n'avait pas de place en ce monde.

Cette dernière, la joue collée à sa jupe, la tête levée, fermait les yeux comme si elle savourait la caresse du soleil sur son visage. Un soulagement intense se lisait sur ses traits juvéniles. *Tu es là. Tu es venue me chercher. J'ai enfin quelqu'un.*

Enfant, Helen avait peut-être rêvé d'un tel moment. Elle ne s'en souvenait pas, mais cela aurait été tout à fait possible. Quoi qu'il en soit, personne n'avait répondu présent.

Elle entendit la responsable demander ce qu'il se passait et ce qu'elles voulaient à Charity. Puis la voix de Garrett qui posait des questions à son tour. Des pleurs s'échappaient de la nursery. Dans le réfectoire, les enfants devenaient remuants. Plusieurs d'entre eux s'étaient de nouveau attroupés près de la porte.

Helen se baissa pour soulever la petite. Elle était si légère... Charity l'entoura de ses bras et de ses jambes comme un petit ouistiti. Elle avait besoin d'un bon bain. Voire de plusieurs. Et il faudrait brûler son uniforme – une robe en serge bleue et un tablier gris. Helen mourait d'envie de l'emmener dans un endroit propre et tranquille, de la débarbouiller et de lui donner quelque chose de chaud et de nourrissant à manger. L'espace d'un instant désespérant, elle songea à toutes ces procédures compliquées qui l'attendaient pour récupérer Charity, et à la réaction probable de lady Berwick lorsqu'elle rentrerait à Ravenel House avec sa demi-sœur dans son sillage.

Car une chose était sûre : elle ne la laisserait pas dans cet horrible endroit.

— Je suis ta grande sœur, ma chérie, murmura-t-elle. Je m'appelle Helen. J'ignorais que tu étais ici, sinon je serais venue te chercher bien plus tôt. Et tu vas venir avec moi.

— Maintenant ? demanda la fillette d'une voix frémissante d'espoir.

— Oui, maintenant.

Helen réalisa en cet instant que le cours de son existence venait de changer irrémédiablement, tel un train après avoir franchi un aiguillage.

Une petite fille venait d'entrer dans sa vie.

Un mélange d'émotions confuses l'envahit. La peur que personne, pas même Kathleen, ne soutienne sa démarche... le chagrin de savoir qu'elle avait perdu Rhys à jamais et que chaque pas dans cette nouvelle aventure l'éloignerait de lui... et aussi une joie balbutiante.

L'avenir recelait des compensations. Une promesse de bonheur.

Mais il n'y aurait plus jamais un homme tel que Rhys Winterborne.

Elle se rendit compte tout à coup que le ton montait entre les deux femmes.

— Madame Leech ! coupa-t-elle sèchement.

Le silence retomba.

— Nous allons attendre dans un bureau pendant que vous vous occupez des enfants dans le réfectoire, continua Helen, calquant son ton autoritaire sur celui de lady Berwick. Je vous prie de faire diligence, car nous n'avons pas beaucoup de temps. Il faut que nous parlions.

— Bien, mademoiselle, dit la responsable d'un ton geignard.

— Appelez-moi « milady ».

— Oui, milady, acquiesça la femme, matée.

Elle les conduisit dans un bureau pauvrement meublé. Helen s'assit et prit Charity sur ses genoux.

Le Dr Gibson se promena dans la pièce. Elle feuilleta sans vergogne les documents posés sur le bureau et ouvrit quelques tiroirs.

— Si vous souhaitez emmener cette petite dès ce soir, j'ai le regret de vous dire que ce ne sera sans doute pas possible.

Charity respirait fort, le front collé contre l'épaule de Helen. Elle releva la tête et gémit :

— Je veux pas rester ici !

— Chut, souffla Helen en lissant ses mèches hirsutes. Tu vas venir avec moi, je te le promets.

Du coin de l'œil, elle vit Garrett secouer la tête.

— À votre place, je ne lui ferais pas une telle promesse.

— S'il me faut enfreindre la loi pour la sortir d'ici, je suis prête. Pourquoi diable lui a-t-on coupé les cheveux aussi courts ? enchaîna-t-elle en continuant de caresser la tête de la petite.

— En général, les orphelins sont rasés à leur arrivée, à cause des poux.

— S'ils étaient si soucieux d'hygiène corporelle, ils pourraient laver les enfants un peu plus souvent !

— J'aime pas l'eau, déclara Charity en lui jetant un regard anxieux.

— Pourquoi, ma chérie ?

Le menton de la petite se mit à trembler.

— Quand on fait des bêtises, les sœurs... elles nous plongent la tête dans un seau.

La colère de Helen se mua en fureur. Et tant mieux, décida-t-elle. Sa détermination s'en trouvait renforcée. Et elle y voyait plus clair. Machinalement, elle commença à bercer Charity comme s'il s'agissait d'un nourrisson.

Garrett Gibson se percha au bord du bureau, ce que l'absence de tournure lui permettait. Helen ne put s'empêcher de lui envier sa liberté de mouvement.

— Quelles sont les formalités à remplir pour la sortie ? demanda-t-elle.

— Selon la responsable, vous devrez remplir des documents administratifs pour déposer ce qu'ils appellent une « réclamation ». Ils ne vous laisseront prendre l'enfant que si vous parvenez à prouver votre lien de parenté. Cela signifie qu'il vous faudra obtenir une déclaration de M. Vance confirmant votre filiation, ainsi que celle de Charity. Ensuite il vous faudra comparaître devant le conseil de direction de l'orphelinat qui vous accordera – ou pas – la garde de l'enfant.

— Pourquoi rendent-ils si difficile l'adoption de ces pauvres petits ? s'écria Helen, révoltée.

— Je pense que le conseil a intérêt à garder les orphelins pour pouvoir les exploiter. Ils les font travailler et empochent la majorité de leur salaire. À partir de six ans, on leur apprend un métier et on les envoie à l'usine.

Écœurée, Helen cherchait un moyen de se dépêtrer de cette situation. Alors qu'elle considérait le petit corps amaigri de Charity, une idée lui vint.

— Qu'advierait-il si sa présence à l'orphelinat représentait un danger ? Par exemple, si vous lui diagnostiquiez une maladie contagieuse qui nécessiterait son départ immédiat pour éviter toute contamination ?

Garrett réfléchit un instant, puis opina.

— Excellente idée. Je suis fâchée de ne pas y avoir songé la première. Un cas de scarlatine fera très bien l'affaire. Je suis sûre que Mme Leech nous soutiendra, pour peu que vous lui offriez une autre demi-couronne.

Elle hésita avant de reprendre :

— Il est possible qu'un problème de tutelle se pose plus tard si le conseil de direction décidait de la récupérer. Cela dit, ils n'oseront jamais s'opposer à un homme aussi puissant que M. Winterborne.

— Je ne crois pas que M. Winterborne souhaitera s'en mêler, déclara Helen posément. Pas après que je lui en aurai parlé.

— Ah.

Garrett Gibson garda le silence un moment, avant d'ajouter :

— J'en suis désolée, milady. Pour quantité de raisons.

Le soleil venait de se coucher quand elles quittèrent enfin l'orphelinat. Conscientes qu'elles n'avaient pas intérêt à s'attarder dans les parages, elles s'éloignèrent d'un pas rapide. Helen portait Charity qui s'accrochait à elle.

Elles se dirigeaient vers le deuxième carrefour quand deux hommes se mirent à les suivre.

— Deux belles dames comme ça, ça doit avoir une bourse bien pleine, lança le premier d'une voix sonore.

— Passez votre chemin, répliqua Garrett sans ralentir.

Les deux hommes ricanèrent, et Helen sentit les poils sur sa nuque se hérissier.

— Y se trouve que notre chemin passe par le vôtre, m'dame.

— Des vermines du port, murmura Garrett à Helen. Ignorez-les, milady. Ils n'oseront plus nous importuner quand nous aurons atteint le boulevard.

Mais les deux hommes n'avaient manifestement pas l'intention de les laisser aller si loin.

— Si vous voulez pas nous donner quelques pièces, va falloir que je me console avec ce joli petit lot, déclara celui qui se trouvait derrière Helen.

Une main s'abattit lourdement sur son épaule et la fit pivoter si brusquement qu'elle faillit trébucher. L'homme était râblé, tout en muscles. Il avait une trogne patibulaire et sa peau épaisse évoquait celle d'une orange. Des touffes de cheveux d'une couleur indéterminée s'échappaient de sa casquette crasseuse.

Il reluqua Helen.

— Elle est jolie comme un cœur, celle-là, commenta-t-il avant de s'humecter les lèvres.

Dans la pénombre, sa denture ressemblait au clavier d'un piano avec des touches noires et blanches.

— Ça me dirait bien, un petit roulé-boulé avec toi, ma beauté.

Helen voulut se dégager, mais la main sur son épaule resserra sa prise.

— Eh, où tu vas comme ça ? Si tu crois que je vais laisser s'échapper une jolie poulette comme...  
Bon Dieu !

La canne venait de s'abattre sur son poignet dans un sifflement. L'homme émit un glapisement de douleur. Déjà Garrett Gibson relevait le bras... Helen bondit en arrière au moment où la canne retombait sur le crâne de la brute. Dans la foulée, Garrett lui enfonça l'extrémité de la canne dans l'estomac. Le souffle coupé, il se plia en deux. La canne virevolta et Garrett asséna le coup de grâce, le frappant entre les jambes avec le bout recourbé. Le type s'effondra à terre et, gémissant, se recroquevilla comme une crevette trop cuite.

L'opération n'avait pas pris plus de cinq ou six secondes.

Sans attendre, Garrett pivota pour faire face au deuxième gredin qui se ruait sur elle. C'est alors qu'une silhouette sombre surgie de nulle part s'interposa. L'inconnu saisit l'homme par le collet et l'envoya valdinguer.

Comme ce dernier revenait à la charge, il l'évita d'un mouvement fluide, avant d'enchaîner une série de coups d'une violence inouïe : rapide direct au menton, coup droit croisé, uppercut du gauche. Puis il conclut par un crochet du droit asséné de toutes ses forces.

Le ruffian bascula sur le pavé au côté de son acolyte.

Charity, pétrifiée, se cramponnait à Helen.

— Tout va bien. C'est fini, n'aie pas peur, lui chuchota celle-ci.

L'inconnu rectifia l'inclinaison de son chapeau, avant de se tourner vers les deux femmes.

Garrett lui jeta un regard méfiant, puis consentit à baisser sa canne.

— Vous n'êtes pas blessées, mesdames ?

— Non, tout va bien, répondit Garrett. Merci de nous avoir prêté assistance, mais j'avais la situation en main.

— En effet, j'ai vu que vous saviez vous défendre, admit l'inconnu. Toutefois, quand deux femmes se font attaquer, un honnête homme se doit d'apporter son aide.

Il était jeune, bien habillé, légèrement plus grand que la moyenne, et athlétique. Il avait aussi un curieux accent, difficile à replacer. Comme il s'approchait, Helen put l'étudier en détail. Yeux bleus, cheveux bruns, traits réguliers, il était très séduisant.

— Que faites-vous dans le quartier ? interrogea Garrett, la mine suspicieuse.

— Je m'apprêtais à retrouver un ami dans une taverne voisine.

— Quelle taverne ?

— La Vigne.

Reportant son attention sur Helen et l'enfant, il ajouta :

— Il ne fait pas bon traîner dans le coin à la nuit tombée, vous savez. Voulez-vous que je vous appelle un fiacre ?

— Merci, nous allons nous débrouiller, répliqua Garrett.

— Je resterai à distance pour surveiller les parages le temps que vous trouviez une voiture.

— À votre guise. Venez, milady.

Helen hésita une seconde, puis demanda à l'inconnu :

— Comment vous appelez-vous, monsieur ? J'aimerais savoir à qui je suis redevable.

— Pardonnez-moi, milady, j'aime autant garder l'anonymat.

Il souleva son chapeau et lui adressa un sourire charmant. Alors que Helen le lui rendait, elle se rappela la mise en garde de Weston concernant les inconnus déguisés en héros. Elle était pressée de lui raconter cette aventure.

— Je vous avais dit de ne pas sourire, murmura le Dr Gibson comme elles s'éloignaient.

— Mais il a volé à notre secours !

— Nous n'en avons pas besoin.

Alors qu'elles atteignaient le boulevard, Garrett jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Il nous suit, dit-elle, visiblement contrariée.

— Comme un ange gardien.

— Vous avez vu comment il a proprement assommé cette fripouille ? Ce type se sert de ses poings comme un boxeur professionnel. Et il est sorti de nulle part pile au bon moment. Il y a lieu de s'interroger.

— Je crois qu'il a moins abîmé son adversaire que vous, objecta Helen, admirative. Tous ces coups de canne, si précis et rapides, je n'avais jamais rien vu de tel.

— Mouais... Je visais le nerf cubital, j'ai un peu loupé mon coup. Il va falloir que je revoie ma technique.

— C'était quand même très impressionnant. Je plains vivement les malheureux qui commettent l'erreur de vous sous-estimer, docteur Gibson.

— Je peux en dire autant à votre sujet, milady, rétorqua Garrett avec un sourire.

Bien que Helen ait, dans un passé récent, trouvé un certain plaisir à se rebeller contre les conventions, elle en était cependant arrivée à la conclusion que c'était très surfait. Elle avait la nostalgie des jours paisibles qu'elle coulait à Eversby Priory. Car, à Londres, les péripéties s'enchaînaient.

Lorsqu'elle revint de son expédition accompagnée d'une petite orpheline crasseuse, toute la maisonnée parut frappée de stupeur. Lorsqu'elle posa Charity sur le sol et lui prit la main, la fillette se blottit dans ses jupes. Les domestiques, qui vauquaient à leurs occupations dans le hall, se figèrent, la mine ahurie. Mme Abbott n'était pas la moins consternée. Et les jumelles, qui descendaient le grand escalier en jacassant, s'interrompirent abruptement.

Mais la réaction la plus impressionnante fut celle de lady Berwick, qui apparut sur le seuil du salon. Son regard passa de Helen à la fillette, et elle comprit dans la seconde de quoi il retournait. Son visage ne trahit cependant pas la moindre émotion. On aurait dit un général témoin de la retraite de ses troupes après la défaite, qui calculait déjà sa stratégie pour la prochaine bataille.

Comme de bien entendu, Pandora fut la première à rompre le silence.

— On se croirait sur une scène de théâtre quand le personnage principal a oublié sa réplique.

Sans mot dire, lady Berwick pivota sur ses talons et retourna dans le salon.

Helen avait de nouveau ce goût de plomb dans la bouche. Entraînant Charity, elle alla rejoindre ses sœurs au pied de l'escalier. La petite jeta un regard craintif aux jumelles qui la dominaient de leur taille élancée, et se recroquevilla.

— Que pouvons-nous faire ? demanda Cassandra.

Helen n'avait jamais autant aimé ses sœurs qu'en cet instant où elles lui offraient leur aide sans poser de questions.

— Je vous présente Charity, dit-elle à mi-voix. J'ai été la chercher à l'orphelinat aujourd'hui. Il faut la laver et lui donner à manger.

— Nous nous en chargeons, déclara Pandora qui se pencha, la main tendue. Tu viens avec nous, Charity ? Nous allons bien nous amuser. Je connais plein de jeux et de chansons...

Elle s'interrompit tandis que la fillette esquissait un mouvement de recul.

— Pandora, sois plus douce, conseilla Helen. Tu n'imagines pas d'où elle vient. Ah, et elle a peur de l'eau. Faites de votre mieux pour la débarbouiller.

Mme Abbott s'approcha.

— Milady, je vais faire monter un plateau avec de la soupe et du pain pour vous et la petite.

— Rien pour moi, je n'ai pas faim.

— Il faut manger, insista la gouvernante. Vous semblez sur le point de vous évanouir.

Et, sans attendre, elle prit la direction des cuisines.

Helen jeta un regard vers le salon. Un frisson d'appréhension la parcourut. Elle reporta son attention sur Charity.

— Ma chérie, je te présente mes sœurs, Pandora et Cassandra. Elles vont s'occuper de toi pendant que je discute avec quelqu'un.

— Me laisse pas ! supplia l'enfant.

— Ne t'inquiète pas, Charity, je te rejoins dans quelques minutes. S'il te plaît, sois raisonnable.

Mais l'enfant refusait de la lâcher. Heureusement Cassandra avait de la ressource. Elle s'agenouilla devant la fillette en souriant.

— Tu ne veux pas venir avec nous ? Nous sommes très gentilles. Nous allons t'emmener dans une très jolie pièce à l'étage. Il y a un bon feu dans la cheminée et une boîte qui joue de la musique. Six airs différents. Il faut que tu voies cela.

Charity émergea prudemment des plis de la jupe de Helen et tendit les bras. Cassandra la souleva et se redressa.

— J'ai toujours dit que, de nous deux, c'était toi la plus gentille, soupira Pandora.

Helen attendit qu'elles aient gagné l'étage, puis s'arma de courage et se dirigea vers le salon. Quelle que soit la réaction de lady Berwick, ce ne serait pas grand-chose comparé à ce qu'elle avait vu aujourd'hui, songea-t-elle. Ce qu'enduraient chaque jour tous ces pauvres gens la hantait. Plus jamais elle ne regarderait son environnement si privilégié sans songer à celui dans lequel vivaient les habitants de Stepney.

Elle s'immobilisa sur le seuil, hésitante. Lady Berwick avait pris place dans un des deux fauteuils placés devant l'âtre. Elle ne tourna même pas la tête quand Helen vint s'asseoir près d'elle.

— Milady, vous devez savoir que cette enfant...

— Je sais de qui il s'agit, coupa lady Berwick d'un ton sec. Elle ressemble à son père comme deux gouttes d'eau. Vous seriez-vous donné pour mission de récupérer tous ses bâtards à travers la ville ? Si oui, vous avez du pain sur la planche !

Sur ce, elle se lança dans un sermon tandis que Helen, silencieuse, gardait les yeux fixés sur les flammes. La comtesse fit des commentaires désobligeants sur sa naïveté et l'éducation qu'elle avait reçue, avant de s'en prendre aux Ravenel en général, puis aux femmes assez sottes pour se croire au-dessus des règles et du jugement d'autrui. Enfin elle fustigea la vie dissolue d'Albion Vance et pesta contre la gent masculine tout entière.

Les narines palpitantes et le menton tremblant d'indignation, elle daigna enfin regarder Helen.

— Je ne me serais jamais attendue à cela de votre part, Helen. Une telle duplicité ! Vous courez à votre perte. Vous ne voyez donc pas, petite imprudente, que je m'efforce de vous empêcher de gâcher votre vie ? Une vie de confort qui vous aurait permis de faire le bien autour de vous. Au lieu d'aider une seule orpheline, vous pourriez en secourir des milliers. Vous me croyez donc sans cœur ? Votre compassion est louable, c'est néanmoins pure folie de s'y prendre de cette façon ! Cette petite va ruiner votre réputation. La ressemblance physique saute aux yeux. Tout le monde pensera qu'il s'agit de votre fille. Et peu importe que ce ne soit pas vrai. Ceux qui répandent des ragots se moquent de la vérité. Vous serez mise au ban de la société.

Helen croisa le regard de la comtesse et, en dépit de ses propos peu amènes, y lut une inquiétude sincère.

Lady Berwick ne se battait pas *contre* elle, mais *pour* elle.

Elle comprenait maintenant pourquoi Kathleen l'aimait tant.

Une bouffée de gratitude et d'affection l'envahit. Néanmoins sa résolution n'avait pas faibli.



— Vous avez raison, naturellement, milady. Et j'ai conscience de ce que je vais perdre. Il n'en reste pas moins que Charity doit trouver un foyer. Elle a besoin que quelqu'un l'aime et s'occupe d'elle. Et qui le fera, si ce n'est moi ?

Un silence glacial accueillit ses paroles. Obéissant à une impulsion, Helen glissa de son fauteuil et se retrouva à genoux, la tête posée dans le giron de la vieille dame. Lady Berwick se raidit.

— Vous avez recueilli Kathleen alors qu'elle avait juste un an de plus que Charity. Vous lui avez donné votre amour alors que personne ne voulait d'elle. Vous lui avez sauvé la vie. C'est elle qui me l'a dit.

— Pas au détriment de la mienne !

La comtesse laissa échapper un soupir tremblé, puis Helen sentit la pression légère de sa main sur sa tête.

— Pourquoi refusez-vous de m'écouter, mon enfant ?

— Parce que je dois écouter mon cœur.

La comtesse eut un rire amer.

— Depuis Ève et la nuit des temps, ces paroles ont signé la perte des femmes.

Elle ôta sa main, lâcha un autre soupir.

— Bien, laissez-moi seule, à présent.

— Je suis désolée de vous causer du souci, chuchota Helen, avant de déposer un baiser sur les doigts froids et ridés.

Comme elle se relevait, la comtesse détourna promptement la tête, mais Helen eut le temps d'entrevoir une larme sur sa joue parcheminée.

— Partez, lui intima-t-elle d'un ton bref.

Helen gravit l'escalier d'un pas pesant, comme si ses jupes étaient lestées de plomb. Elle avait mal en bas du dos et sa lassitude était telle qu'elle devait s'agripper à la rampe. À chaque pas, des relents déplaisants montaient de sa robe.

Une joyeuse mélodie s'échappait du salon. Elle provenait de la boîte à musique en bois de rose que Rhys lui avait offerte. Le caisson était si volumineux qu'il avait été livré avec une table spécialement conçue, qui disposait de tiroirs pour ranger les cylindres en cuivre hérissés de petits picots.

Helen s'immobilisa sur le seuil. Pandora l'aperçut et s'approcha, le doigt posé sur ses lèvres.

Au centre de la pièce, Cassandra tournoyait gracieusement au son de la musique, sous l'œil de Charity qui tentait tant bien que mal de l'imiter. La petite était vêtue d'une chemise de nuit blanche bien trop grande pour elle. Pieds nus, elle sautillait maladroitement, si gracile qu'on avait l'impression de voir voler un pistil de pissenlit. Elle était plus propre et ses cheveux humides étaient coiffés.

Pandora prit Helen par la main et l'entraîna dans son sillage.

— Suis-moi. Un plateau t'attend dans ta chambre. Tu pourras manger un peu pendant qu'elles jouent. Et je t'en *supplie*, prends un bain ! Je ne sais pas ce que c'est que cette odeur, mais c'est répugnant.

— Comment s'est passée la toilette de Charity ?

— Moyennement. Elle est sale à une échelle géologique : il y a des couches de crasse superposées. Il faudrait presque utiliser un burin. Elle n'a pas voulu que nous lui lavions les cheveux, toutefois, en lui mettant un gant de toilette sur les yeux, nous avons pu faire couler de l'eau sur sa tête. Deux fois, pas plus. Les enfants sont vraiment butés parfois, non ?

— Crois-tu ? ironisa Helen.

— Elle a mangé une assiette de soupe avec du pain et du beurre. Nous lui avons brossé les dents sans problème, elle aime bien le goût du dentifrice. Ses gencives sont rouges et enflées, mais elle a des dents comme des petites perles. Pas de caries, à première vue. Bien que je lui aie coupé les ongles le plus court possible, il reste encore des saletés dessous. Je lui ai prêté une de mes chemises de nuit. Mme Abbott est en train de laver ses vêtements. Elle voulait les brûler, mais je lui ai dit de ne pas le faire, parce que nous n'avons pas d'autres habits à sa taille.

— Nous en achèterons demain, murmura Helen d'un air absent.

— Helen... puis-je te poser une question ?

— Oui, ma chérie.

— Qui est Charity ? D'où vient-elle ? Pourquoi l'as-tu amenée ici ? Et qu'allons-nous faire d'elle ?

Helen poussa un soupir.

— Mon Dieu, il y a tant à raconter.

— Tu me raconteras en dînant.

— Je préfère attendre Cassandra. Je n'ai pas envie de tout répéter.

Helen dîna et prit un bain. Après avoir enfilé une chemise de nuit et une robe de chambre, elle s'assit sur son lit, Charity blottie contre elle, et elles regardèrent les jumelles interpréter l'histoire de Boucle d'Or et les trois ours. Naturellement Cassandra jouait le rôle de Boucle d'Or, tandis que Pandora jouait celui des ours tour à tour.

Fascinée par l'histoire et les pitreries des jumelles, Charity regardait avec des yeux écarquillés le papa ours chasser Boucle d'Or hors de la maison. L'histoire terminée, elle frémissait d'excitation.

— Encore ! Encore ! s'écria-t-elle.

— Cette fois, c'est moi qui vais raconter, proposa Helen.

Pendant que les jumelles s'étalaient sur le lit en prenant le plus de place possible, Helen répéta l'histoire d'une voix douce et chantante, s'efforçant de la faire traîner en longueur. Bientôt les paupières de Charity commencèrent à papilloter.

— ... et alors Boucle d'Or se coucha dans le lit du bébé ours, qui était très confortable et très propre, avec de jolis draps et une couverture douillette en laine de mouton. Elle posa la tête sur le petit oreiller si moelleux qu'elle eut l'impression de flotter sur un nuage. Elle savait qu'elle allait faire de très beaux rêves dans ce joli lit bien chaud, et qu'au matin elle pourrait manger des choses succulentes, et boire un bon bol de chocolat...

Helen s'interrompt. Charity avait fermé les yeux et sa bouche s'était relâchée.

— Helen, ta version est bien trop longue, observa Pandora. Comment veux-tu qu'on ne s'endorme pas quand tu parles de cette voix monocorde ?

Elles échangèrent un sourire. Les jumelles se levèrent sur la pointe des pieds et, doucement, Helen remonta la couverture sur la fillette endormie.

— Elle ne rit jamais, remarqua-t-elle en étudiant le petit visage sérieux.

— Elle apprendra, assura Cassandra.

Pandora leur fit signe de la suivre.

— Allons dans ma chambre. J'ai comme l'impression que la prochaine histoire sera vraiment intéressante.

Helen commença par la lettre inachevée qu'elle avait trouvée dans le journal botanique de leur mère. Elle poursuivit son récit, et termina avec la visite de l'orphelinat.

N'importe quelle demoiselle bien élevée aurait poussé les hauts cris en entendant une histoire aussi choquante. Mais les jumelles avaient grandi loin de la haute société et de ses principes rigides. Elles étaient trop indépendantes et rebelles pour accorder une importance démesurée à l'opinion d'autrui. Aussi prirent-elles la situation comme elle venait.

Helen en fut réconfortée.

— Tu restes notre sœur, déclara Pandora. Cela m'est complètement égal que tu sois la fille de notre vieux dragon de père ou de l'horrible M. Vance.

— Je me serais bien passée de ce père supplémentaire, soupira Helen.

— Es-tu certaine que M. Winterborne ne voudra plus t'épouser quand il apprendra cette histoire ? demanda Cassandra

— Oui, et de toute façon je ne voudrais pas lui imposer cela. Il a travaillé dur toute sa vie pour s'élever dans la société. Il aime les belles choses et il mérite d'épouser une femme qui ne le tirera pas vers le bas.

— Je ne vois pas comment tu pourrais le tirer vers le bas, rétorqua Pandora, outrée.

Helen eut un sourire triste.

— Je serai conspuée et mon nom sera à jamais synonyme de scandale et d'amoralité. Quand les gens me verront avec Charity, ils supposeront que c'est ma fille. Si j'épousais M. Winterborne, ils chuchoteraient dans son dos que sa femme est une dévergondée. Ils feraient semblant de le plaindre, mais se moqueraient de lui.

— Qui se soucie des ragots ? objecta Pandora.

— Tu sais très bien qu'ils peuvent détruire quelqu'un aussi sûrement que si on le hachait menu, contra sa jumelle.

Pandora lui concéda le point.

— La vérité, c'est que je salirais le renom de Winterborne, dit encore Helen.

— L'homme ou le magasin ? s'enquit Cassandra.

— Les deux. Son entreprise symbolise l'élégance et la perfection. Je viendrais écorner cette belle image. Pire, Charity et moi serions une faille dans son armure.

— Quand comptes-tu lui parler ?

— Demain.

À cette pensée, Helen ressentit un élancement dans la poitrine.

— Ensuite, reprit-elle, j'emmènerai Charity à Eversby Priory où nous resterons jusqu'au retour de Kathleen et de Devon.

— Nous viendrons avec toi, décréta Cassandra.

— Non, vous êtes mieux à Londres. Il y a plus de distractions, et lady Berwick veut que vous fassiez vos débuts dans le monde. Je l'ai beaucoup déçue, je compte sur vous pour lui remonter le moral et lui tenir compagnie.

— Tu comptes t'installer définitivement à Eversby Priory ? voulut savoir Cassandra.

— Non. Mieux vaut pour tout le monde que Charity et moi partions loin, là où personne ne nous connaît. Vous aurez ainsi plus de chances de faire un beau mariage.

— Oh, ne t'embête pas avec cela ! Pandora ne veut pas se marier, et moi je ne voudrais pas d'un mari qui dénigrerait ma sœur et la traiterait de gourgandine.

— J'aime bien ce mot, intervint Pandora. *Gourgandine*. On dirait un instrument de musique coquin.

— Cela mettrait de l'animation dans un orchestre. Tu n'aimerais pas écouter le Concerto en do majeur pour gourgandine de Vivaldi ?

L'impertinence des jumelles fit sourire Helen malgré elle.

— Arrêtez, toutes les deux, dit-elle. J’essaie d’être morose et tragique, mais vous ne me facilitez pas les choses.

— Tu n’iras pas vivre loin de nous, décida Pandora en drapant le bras sur ses épaules. Charity et toi viendrez vivre avec moi. Je vais bientôt gagner de l’argent, beaucoup d’argent, et je nous achèterai une grande maison.

— Tu vas connaître un grand succès, je n’en doute pas une seconde, assura Helen.

Cassandra les entourra de ses bras.

— Moi aussi, je viendrai vivre avec vous.

— Bien sûr, acquiesça Pandora. Qui a besoin d’un mari ?

Helen se réveilla lorsque Agnès, la femme de chambre qui s'occupait d'elle et des jumelles, entra dans la pièce avec un plateau.

— Bonjour, milady.

— Bonjour, répondit Helen, encore ensommeillée.

Elle s'étira, se tourna sur le côté. L'espace d'un instant, elle fut désorientée de se retrouver face à la frimousse endormie d'un enfant.

Ce n'était donc pas un rêve.

Charity dormait si profondément que le cliquetis des tasses sur le plateau ne la fit même pas frémir. Helen la considéra avec une sorte d'étonnement émerveillé. En dépit de sa maigreur, la fillette avait gardé ses joues rondes de bébé. Ses paupières étaient aussi fines que des feuilles de papier, striées de délicates veinules bleues. Sa peau était lisse, presque transparente là où battait son pouls. Elle était si vulnérable... Une fragile créature constituée de petits os, de chair tendre et de minuscules vaisseaux.

Helen se redressa avec précaution pour permettre à Agnès de poser le plateau sur ses genoux.

— La petite a-t-elle passé une bonne nuit, milady ?

— Je pense. Elle n'a pas bougé. Mais, Agnès... je n'avais pas demandé qu'on m'apporte mon thé au lit ce matin.

— Non, milady. C'est la comtesse qui m'a demandé de vous le monter. Ainsi que du chocolat pour la petite.

— C'est gentil de sa part.

Après leur confrontation de la veille, Helen pensa qu'il fallait voir là une offre de paix.

Elle allait bientôt changer d'avis.

Une enveloppe était glissée sous la soucoupe. Elle l'ouvrit.

*Helen,*

*Après mûre réflexion, j'ai trouvé la solution parfaite à vos déboires. Cette enfant est la fille de mon neveu, et c'est à lui d'en assumer la responsabilité. Il est grand temps qu'il répare ses erreurs passées. Je lui ai donc envoyé un message pour le prier de venir récupérer l'enfant.*

*La question est donc réglée en ce qui vous concerne.*

*M. Vance doit arriver dans l'heure. Veillez à ce que Charity soit habillée et prête à partir. Et efforçons-nous de ne pas faire de scène quand viendra l'heure de la séparation.*

*J'agis dans votre intérêt. Si vous n'en êtes pas convaincue, vous le serez bientôt.*

Helen reposa la lettre d'une main tremblante. Elle avait du mal à respirer et les murs de la pièce lui semblaient flous. Vance viendrait. Il tenait à ce qu'elle épouse Rhys, et Charity constituait un obstacle à

son plan. Et s'il l'emmenait, elle mourrait. Oh, il ne la tuerait pas de sa main ! Mais il s'empresserait de se débarrasser d'elle, l'abandonnant là où elle ne pourrait survivre. Ce qu'il avait déjà fait, peu ou prou.

Eh bien, cela n'arriverait pas. Pas tant que Helen aurait un souffle de vie !

Elle voulut boire une gorgée de thé, mais sa main tremblait si fort que le liquide brûlant déborda, éclaboussant le col de sa chemise de nuit.

— Quelque chose ne va pas, milady ?

Helen reposa la tasse.

— Lady Berwick me demande d'habiller Charity le plus vite possible. Il nous faut les vêtements que Mme Abbott a lavés hier soir. Pouvez-vous lui demander de me les apporter au plus tôt ? En personne. Je dois lui parler.

— Bien, milady.

— Reprenez le plateau, s'il vous plaît, et posez-le sur la commode.

Une fois Agnès partie, Helen se glissa hors du lit et courut à son armoire. Elle en tira un sac de voyage en toile, le posa au pied de la coiffeuse et entreprit d'y jeter les accessoires dont elle aurait besoin : brosse à cheveux, mouchoirs, gants, bas, un pot de crème nourrissante. Elle n'oublia pas non plus la boîte verte qui contenait le remède contre la migraine. Il n'était pas question d'en prendre pendant le voyage, mais elle en aurait sûrement besoin lorsqu'elle serait parvenue à destination.

— Helen ?

Assise dans le lit, Charity la regardait de ses grands yeux. Une touffe de cheveux se dressait au sommet de son crâne, la faisant ressembler à un moineau ébouriffé.

En dépit de sa panique, Helen lui sourit et s'approcha pour l'embrasser. Charity lui entoura la taille de ses petits bras minces.

— Bonjour, mon poussin.

— Tu sens bon.

Helen lui caressa les cheveux avec tendresse, avant d'aller chercher le plateau et de lui servir une tasse de chocolat. Elle plongea l'auriculaire dans le liquide pour en vérifier la température.

— Tu aimes le chocolat, Charity ?

Un silence perplexe lui répondit.

— Tiens, goûte.

Elle lui tendit la tasse, veilla à bien placer les petits doigts autour du récipient avant de le lâcher. Charity trempa les lèvres dans le chocolat moussieux, se purlécha. Elle regarda Helen en souriant, puis se remit à boire à petites gorgées, pour prolonger le plaisir de la dégustation.

— Je reviens tout de suite, ma chérie. Il faut que j'aie réveiller mes sœurs.

Helen quitta la pièce d'un pas tranquille. Sitôt dans le couloir, elle courut jusqu'à la chambre de Cassandra. Celle-ci dormait comme un loir.

Helen la secoua.

— Cassandra ! Réveille-toi, s'il te plaît. J'ai besoin d'aide !

— Mmm... trop tôt.

— M. Vance sera là dans une heure. Il va emmener Charity ! Je t'en prie, tu dois m'aider. Il faut que je quitte Ravenel House au plus vite.

Cassandra se dressa sur son séant, l'air abasourdie.

— Quoi ?

— Va réveiller Pandora et rejoignez-moi dans ma chambre. Essayez de ne pas faire de bruit.

Cinq minutes plus tard, les jumelles retrouvaient Helen. Elle leur tendit la lettre de la comtesse.

— *La question est donc réglée en ce qui vous concerne*, lut Pandora à mi-voix. Oh, je déteste cette vieille bique !

— Non, il ne faut pas, protesta Helen. Elle se trompe, mais en toute bonne foi.

— Cela m'est égal, le résultat est le même.

Quelqu'un frappa doucement à la porte.

— Lady Helen ? fit la voix de la gouvernante.

— Oui, entrez madame Abbott.

La gouvernante apportait les vêtements soigneusement repassés.

— Tout a été lavé et recousu, annonça-t-elle. Les bas étaient vraiment en piteux état ; je les ai repris du mieux que j'ai pu.

— Merci beaucoup. Charity va être contente de porter des habits tout propres.

Helen désigna l'enfant restée au lit, pour rappeler à tout le monde qu'elle entendait chaque mot prononcé. Elle tendit la lettre de la comtesse à la gouvernante et attendit que celle-ci l'ait lue avant de murmurer d'un ton d'excuse :

— J'aimerais pouvoir vous expliquer la situation, mais...

— Vous êtes une Ravenel, milady. C'est tout ce que j'ai besoin de savoir. Dites-moi ce que vous comptez faire.

— Me rendre à la gare et prendre le prochain train pour le Hampshire.

— Je vais demander au cocher de préparer la voiture.

— Non, cela prendra trop de temps, et ce ne sera pas très discret. On ne nous autorisera jamais à partir. Je vais rejoindre le boulevard par l'issue de service et prendre un fiacre.

Mme Abbott s' alarma.

— Milady... un fiacre...

— Ne vous inquiétez pas. Le problème, c'est que quand M. Vance découvrira que je ne suis plus là, il me suivra jusqu'à la gare. Il est évident qu'Eversby Priory est le seul endroit où je puisse emmener Charity.

— Il faut gagner du temps, déclara Pandora. Nous allons nous enfermer dans ta chambre et faire semblant de t'aider à préparer Charity.

— Je vais parler à un valet, chuchota Mme Abbott. Et quand M. Vance voudra reprendre sa voiture, il manquera une vis à une roue.

Impulsivement, Helen lui prit la main et l'embrassa. Un peu décontenancée, la gouvernante murmura :

— Allons, allons, milady. Je vais vous envoyer Agnès pour qu'elle vous aide à vous habiller.

— Nous nous chargerons du reste, affirma Cassandra.

Dans les minutes qui suivirent, une étrange effervescence régna dans la chambre, qui bourdonnait de murmures. Helen avait déjà enfilé ses sous-vêtements et sa camisole quand Agnès revint. Elle se battait avec son corset sans parvenir àagrafer correctement le plastron.

— Ma mère disait toujours : « Faire trop vite ralentit et faire lentement fait gagner du temps », déclara la femme de chambre en venant à sa rescousse.

— Je tâcherai de m'en souvenir, soupira Helen.

La domestique s'approcha de l'armoire.

— Non, l'arrêta Helen, je ne mets pas de tournure.

— Milady ! se récria Agnès, choquée.

— Vous n'avez qu'à rassembler les plis de ma jupe sur l'arrière et les fixer avec des épingles. Aujourd'hui je ne peux pas me permettre de me déplacer à petits pas. Je suis pressée.

Agnès revint avec une jupe de voyage et un chemisier blanc.

De son côté, Cassandra avait habillé Charity en un temps record, en lui expliquant gaiement qu'elle allait faire une belle promenade en compagnie de Helen.

— Pandora, elle n'a pas de bonnet ni de manteau. Tu peux aller lui chercher un châle ?

Pandora se précipita dans sa chambre, puis revint avec un châle et une toque en fourrure ornée de galons tressés. Fort heureusement, la mode n'était guère différente pour les femmes, quel que soit leur âge.

Après avoir aidé Helen à enfiler une jaquette de voyage en velours noir, Agnès demanda :

— Dois-je aller vous chercher un en-cas, milady ?

Cassandra, qui avait entendu du bruit dehors et s'était approchée de la fenêtre, répondit d'un ton péremptoire :

— Pas le temps. La voiture de M. Vance vient d'arriver !

Agnès rassembla la chevelure de Helen, la tordit en une tresse sommaire qu'elle fixa sur l'arrière de sa tête à l'aide de quelques épingles.

Pandora récupéra un chapeau dans l'armoire et le lança à la domestique qui l'attrapa au vol avant d'en coiffer Helen.

— Tu as de l'argent ? s'enquit Cassandra.

— Oui.

Helen récupéra ses gants dans le sac de voyage et le ferma. Puis elle se tourna vers Charity avec un grand sourire.

— Tu es prête à partir te promener, ma chérie ?

La fillette acquiesça. La toque en fourrure couvrait ses cheveux taillés à la diable et le châle dissimulait en partie son uniforme d'orpheline. Elle était présentable.

Cassandra jeta un regard admiratif à Helen.

— Tu as l'air si calme.

— Mon cœur est sur le point d'exploser. Vite, dites-moi au revoir.

Cassandra l'embrassa sur la joue.

— Je t'aime, chuchota-t-elle, avant de s'accroupir pour embrasser Charity.

Pandora embrassa sa sœur à son tour, puis se pencha et prit le minois de la fillette entre ses mains. Charity crut qu'elle voulait lui inspecter les dents, comme elle l'avait fait la veille et, docile, ouvrit la bouche.

Pandora eut un petit rire. Elle lui caressa le menton, puis déposa un baiser sur le bout de son nez. Se redressant, elle annonça à Helen :

— Nous allons les retarder le plus possible, sois tranquille.

Helen saisit d'une main la poignée du sac de voyage et de l'autre la main de Charity. Puis elle quitta la chambre derrière Agnès.

Dès qu'elles eurent franchi le seuil, la porte se referma et la clé tourna dans la serrure.



## 31

En route pour la gare de Waterloo, alors que le fiacre cahotait furieusement sur les pavés, Helen découvrit qu'il était plus facile d'être courageuse en présence d'un enfant. Elle tenait tellement à rassurer Charity qu'elle se surprit à faire des remarques ridicules, du genre « N'est-ce pas excitant ? » quand le fiacre manqua de percuter un omnibus, ou encore « Comme c'est drôle ! » lorsqu'une roue passa sur un nid-de-poule.

Silencieuse, Charity observait le spectacle chaotique de la rue. Elle faisait montre d'une remarquable faculté d'adaptation face à l'inconfort de la situation, qu'elle supportait sans se plaindre. Helen avait fait preuve d'un stoïcisme semblable durant son enfance, c'était du reste une des qualités qu'on lui reconnaissait. Elle n'était pas certaine que ce soit une bonne chose.

Le fiacre s'arrêta sur Waterloo Road, près des bâtiments massifs qui longeaient les quais. Helen régla la course au cocher. Elle descendit, se tourna vers Charity qui se jeta presque dans ses bras. Elle la rattrapa sans mal et, tandis qu'elle la reposait sur le sol, elle songea qu'elle n'aurait jamais pu réussir tel exploit si elle avait porté sa tournure.

Elles emboîtèrent le pas au flot de voyageurs qui se dirigeaient vers la gare.

La gare étant en travaux, il fallait, pour rejoindre le guichet des réservations, emprunter un passage étroit qui zigzaguait entre les abris temporaires – salles d'attente de fortune et zones de service rudimentaires.

Sans lâcher la main de Charity, Helen prit place dans la file d'attente. Lorsque son tour arriva, l'employé lui annonça que le prochain train pour la gare d'Alton partait dans une heure et demie. Helen acheta deux billets de deuxième classe. Elle était soulagée de ne pas avoir raté le train, mais regrettait de devoir attendre si longtemps. Il n'y avait plus qu'à espérer que les jumelles et les domestiques parviendraient à retenir Vance tout ce temps.

Elle se dirigea vers la rangée d'échoppes où l'on vendait des journaux, des magazines, et des provisions de bouche. Là, elle acheta un verre de lait et une brioche pour Charity. Puis, après avoir feuilleté quelques livres, elle se décida pour un recueil d'histoires illustrées. Elles s'installèrent ensuite dans la salle d'attente des premières classes, où l'on pouvait s'asseoir sur des bancs tout simples, sans dossier. Certains voyageurs se plaignaient du manque de confort, d'autres se taisaient en supportant benoîtement ces conditions d'accueil spartiates.

Helen choisit un banc dans un angle et posa son sac à ses pieds. Pendant que Charity mangeait sa brioche et buvait son lait, elle ouvrit le recueil d'histoires. Charity reconnut aussitôt les trois ours sur une illustration.

— Raconte-moi celle-là, Helen !

— Tu ne t'en lasses pas ?

— Non.

Helen, qui continuait de feuilleter le recueil, se figea. *Les Souliers rouges*. Ce conte qu'avait évoqué Vance, et qu'elle détestait.

Sans réfléchir, elle réunit les trois feuillets et les arracha d'un geste sec. Il lui fallut aussi sacrifier la dernière page de *Jack et le haricot magique*, mais elle s'en moquait.

En entendant le bruit du papier déchiré, la femme assise sur le banc voisin tourna la tête et fronça les sourcils, la mine outrée. Helen soutint son regard tout en froissant les pages dans sa main gantée. Elle se sentait d'humeur rebelle. Puis elle entama à mi-voix la lecture de *Boucle d'Or*. Toutes les deux ou trois minutes, elle levait la tête pour scruter la foule, redoutant d'apercevoir parmi tous ces visages celui d'Albion Vance.

Que se passerait-il s'il les retrouvait ? S'il tentait d'emmener Charity de force ? En cas de conflit dans un lieu public entre une femme et un homme d'allure respectable, l'homme était quasi certain de gagner. Personne ne lèverait le petit doigt pour aider Helen.

La salle d'attente n'était pas chauffée. Des courants d'air glacés lui engourdisaient les pieds et elle ne cessait de remuer les orteils pour faire circuler le sang. Le banc semblait de plus en plus dur sous ses fesses, et, au bout d'un moment, Charity se désintéressa du livre. Frissonnante, elle se blottit contre Helen qui l'enveloppa plus étroitement dans son châle. Elle regrettait de ne pas avoir emporté une couverture. Dans la salle d'attente, des gens s'en allaient, remplacés par d'autres. Le brouhaha incessant, percé de temps à autre par le sifflet des trains qui arrivaient en gare, commençait à lui vriller les nerfs.

Elle sursauta soudain, le cœur battant, en voyant un homme s'arrêter devant elle.

Ce n'était que le vieil employé qui lui avait vendu les billets. Sa moustache grise aux extrémités retroussées donnait l'impression d'un sourire perpétuel.

— Pardonnez-moi, madame, vous prenez bien le prochain train pour Alton ?

D'abord surprise de s'entendre appeler « madame » plutôt que « mademoiselle », Helen se souvint qu'elle avait pris les billets sous le nom de Mme Smith.

Elle acquiesça.

— Je suis venu vous dire que le train partira avec un retard d'une heure.

— Puis-je connaître la raison de ce retard ? s'enquit Helen, consternée.

— Le train est obligé d'attendre à l'extérieur de la gare parce que nous manquons de quais disponibles. L'arrivée d'un train spécial a chamboulé nos horaires.

Une heure d'attente supplémentaire. Et autant de temps qu'Albion Vance pourrait mettre à profit pour les retrouver.

— Merci de m'avoir prévenue.

— Vu que vous voyagez seule avec un enfant, puis-je vous proposer de patienter dans un endroit plus confortable ? suggéra l'employé à mi-voix. Nous n'offrons pas ce privilège à tous nos voyageurs, mais la petite a l'air d'avoir froid. Il y a des bureaux derrière les guichets. Ils sont chauffés et plus tranquilles que cette salle.

Helen bénit intérieurement l'employé. Comment refuser ? Non seulement elles gagneraient en confort, mais surtout, elles seraient loin des regards. C'était inespéré.

— C'est très gentil, toutefois je ne voudrais pas rater mon train, objecta-t-elle néanmoins.

— Ne vous inquiétez pas, je vous avertirai quand il sera à quai.

— Merci beaucoup.

Helen rajusta le châle et la toque de Charity, avant de lui murmurer :

— Nous allons attendre dans un endroit plus chaud. Viens.

Elle ramassa son sac, et elles suivirent l'employé. Une fois passée la rangée de guichets, celui-ci ouvrit une porte qui donnait sur une enfilade de bureaux et les guida jusqu'au fond du couloir.

La pièce bien rangée disposait d'un grand fauteuil et d'une chaise. On apercevait les quais par la fenêtre aux stores à demi baissés. Helen jeta un coup d'œil aux cartes punaisées au mur et aux piles de brochures qui s'entassaient sur le bureau.

— Cela vous convient-il, milady ? s'enquit l'employé.

— Oui, c'est parfait, merci.

Il s'éclipsa. Helen installa Charity dans le fauteuil et posa le sac de voyage à côté d'elle pour qu'elle puisse y appuyer la tête. Puis elle drapa le châle sur elle. Cela fait, elle s'approcha de la fenêtre et observa les quais bondés.

Elle éprouvait comme un malaise diffus. À l'instant, l'employé l'avait appelée « milady ».

Elle n'avait pas rêvé. Sa voix résonnait encore dans sa tête. Elle y était tellement habituée qu'elle n'avait pas fait attention sur le moment mais, maintenant qu'elle y repensait... Il n'avait aucune raison d'utiliser son titre.

Un grand froid l'envahit.

Elle gagna la porte d'un pas vif, l'ouvrit.

Un homme vêtu d'un costume sombre se tenait dans le couloir. Elle reconnut son chapeau, puis ses yeux d'un bleu perçant.

C'était l'inconnu qui avait rossé le docker, le soir où le Dr Gibson et elle s'étaient fait agresser à Stepney.

— Que faites-vous là ? s'enquit-elle.

— J'assure votre protection, milady, répondit-il avec un sourire qui se voulait rassurant.

Helen prit une profonde inspiration et articula :

— Nous allons partir, la petite et moi.

— Je crains que ce ne soit pas possible.

— Pourquoi ?

— Il va falloir patienter un peu.

Sur ces mots, il lui referma la porte au nez.

Furieuse, Helen serra les poings. Elle en voulait à l'inconnu, et plus encore à elle-même. « Les inconnus ne sont pas tous des héros déguisés », lui avait dit Weston. Dieu qu'elle avait été stupide !

Ses paupières la picotèrent. Elle dut lutter pour ne pas fondre en larmes. Après avoir pris plusieurs inspirations, elle s'assura que Charity dormait, puis retourna près de la fenêtre.

Sur le quai numéro huit, un train venait d'arriver. *Numéro huit !* Celui qui était inscrit sur ses billets. Son train n'avait pas été retardé.

En dépit de sa peur, sa détermination ne fit que se renforcer. Elle revint près du fauteuil, souleva Charity dans ses bras et attrapa son sac. Puis elle alla ouvrir la porte qu'elle poussa du pied.

L'inconnu aux yeux bleus lui adressa un regard interrogateur.

— Vous désirez quelque chose, milady ?

— Oui. Je désire partir. Mon train est à quai.

— Vous allez devoir attendre encore quelques minutes.

— Qui êtes-vous ? Et que faites-vous ici ?

Sans répondre, il referma la porte. Cette fois, Helen entendit la clé tourner dans la serrure. Désespérée, elle ferma les yeux.

— Je suis désolée, murmura-t-elle contre les cheveux de Charity.

Elle la reposa dans le fauteuil, puis se mit à arpenter le bureau.

Au bout de quelques minutes, elle entendit un bruit de voix dans le couloir. La clé tourna dans la serrure. D'instinct, Helen se plaça devant le fauteuil pour protéger Charity.

Une haute silhouette s'encadra sur le seuil.

— Rhys ? souffla-t-elle, stupéfaite.

Il s'avança dans le bureau, le regard dur, inclina la tête pour jeter un coup d'œil à la petite dans le fauteuil, puis reporta son attention sur Helen. Jamais, réalisa-t-elle, elle ne l'avait jamais vu en proie à une telle colère.

Torturée par son silence, elle bredouilla :

— Je suis censée prendre le train pour le Hampshire.

— Vous prendrez le suivant. Mais avant, vous allez me dire ce qu'il se passe, bon sang. Et vous allez commencer par m'expliquer ce que vous faites avec la fille d'Albion Vance, ajouta-t-il, les yeux étrécis.

C'était si humiliant d'avoir été manipulée et piégée de la sorte. Helen était furieuse. Elle jeta un regard à Charity, qui dormait tranquillement, recroquevillée dans le fauteuil.

— Je ne veux pas la réveiller. Pouvons-nous discuter ailleurs ? s'enquit-elle.

Sans mot dire, Rhys l'entraîna hors de la pièce, une main autoritaire posée sur sa nuque comme si elle était un chaton impuissant. Helen en fut d'autant plus mortifiée que l'inconnu au chapeau était toujours dans le couloir. Elle se retrouva propulsée dans le bureau voisin. Rhys s'arrêta un instant, le temps de glisser à son sbire :

— Ransom, ne laissez personne approcher l'enfant.

— Comptez sur moi, monsieur.

Cette pièce était plus petite. Elle ne contenait qu'un bureau, une chaise et une étagère. Avec sa carrure imposante, Rhys semblait emplir tout l'espace. Il affichait une expression à la fois calculatrice et assurée, certainement celle qu'il réservait d'ordinaire à ses rivaux en affaires lorsqu'ils s'asseyaient à la table des négociations.

Helen se retrancha contre le mur, entre le bureau et la porte. Sa nuque la brûlait là où se trouvait la main de Rhys l'instant d'avant.

— Cet homme, dans le couloir... il travaille pour vous ? risqua-t-elle.

— De temps à autre.

— Vous l'avez payé pour me suivre.

— À l'origine, je l'ai engagé pour surveiller Vance lorsque j'ai découvert que celui-ci était secrètement impliqué dans la transaction immobilière que j'espérais conclure. Je n'avais pas l'intention de me laisser berner par ce salopard. À ma grande surprise, j'ai appris que Vance avait été reçu à Ravenel House et, pire, que vous l'aviez rencontré en cachette le lendemain au musée.

Il marqua une pause avant d'ajouter d'un ton glacial :

— J'ai trouvé surprenant que vous passiez ce rendez-vous sous silence quand nous nous sommes revus ensuite.

— Pourquoi n'en avez-vous pas fait mention si vous étiez au courant ? riposta Helen.

— Je voulais vous laisser l'initiative. Je vous ai maintes fois donné l'occasion de parler quand nous étions au magasin.

Helen sentit ses joues s'empourprer au souvenir de ce qui s'était passé ce soir-là sur la terrasse. Rhys esquissa un sourire narquois, mais, Dieu merci, se garda de faire un commentaire.

— Et comme je me suis tu, vous avez demandé à ce M. Ransom de me suivre, dit-elle.

— Cela m'a paru une bonne idée. Et cela s'est vérifié quand le Dr Gibson et vous avez décidé de vous promener du côté des docks de l'East End à la nuit tombée.

— C'est elle qui vous a parlé de Charity ?

— Non. Ransom a graissé la patte de la responsable de l'orphelinat. J'ai convoqué le Dr Gibson pour la sommer de s'expliquer, et elle m'a envoyé paître.

— Je vous en prie, ne lui en tenez pas rigueur. Elle m'a accompagnée parce que j'étais prête à me rendre seule à l'orphelinat s'il le fallait.

Rhys perdit son sang-froid.

— Bon sang, Helen, dites-moi que vous ne l'auriez pas fait ! Dites-le-moi ou je vous jure que...

— Non, je ne l'aurais pas fait, coupa-t-elle. Néanmoins, comme le Dr Gibson a accepté de venir...

— Parce que vous croyez que c'est un bon garde du corps ? C'est ridicule ! Quand je pense que vous avez arpenté Butcher Row, au milieu d'une foule de prostituées et de criminels...

— Nous n'y avons pas été par plaisir. Je n'avais pas le choix. Il fallait que je voie si Charity était en sécurité. Or elle ne l'était pas. Cet orphelinat est un endroit innommable. Si elle a échoué là, c'est parce que personne ne voulait d'elle. Moi, je veux d'elle. Je vais la garder et m'occuper d'elle.

Rhys explosa :

— Mais *pourquoi*, sacrebleu ? Elle n'est rien pour vous !

— *C'est ma sœur !* cria Helen dans un sanglot.

Rhys blêmit sous son hâle. Les yeux fixés sur Helen comme s'il la voyait pour la première fois, il s'assit lentement sur le plateau du bureau.

— Vance et ma mère...

Un autre sanglot l'empêcha de poursuivre.

Le silence retomba dans le petit bureau.

Il fallut à Helen une bonne minute pour surmonter son émotion et recouvrer l'usage de la parole.

— Je suis navrée. J'ai eu tort de ne pas vous en parler ; c'est juste que je ne savais pas comment vous le dire. Je suis tellement désolée.

Rhys semblait curieusement amorphe, sonné comme un boxeur.

— Quand l'avez-vous su ?

Helen lui raconta toute l'histoire d'une voix atone. Elle avait perdu tout espoir et avait l'impression d'être un condamné faisant son ultime confession. C'était une torture de couper les derniers liens qui les unissaient mais aussi, d'une certaine façon, un soulagement. Après, elle n'aurait plus rien à redouter.

Rhys l'écoutait, tête baissée, les mains crispées sur le bord du bureau.

— J'ai juste voulu profiter du peu de temps qui nous restait. Par pur égoïsme. J'aurais dû tout vous révéler, mais l'idée de vous perdre était si douloureuse que... je n'ai pas pu m'y résoudre et...

Elle s'interrompit. Tout cela sonnait de manière fort mélodramatique. Il allait croire qu'elle cherchait à le manœuvrer.

Elle reprit d'un ton presque détaché :

— Vous survivrez sans moi. Pas Charity. Il est à présent évident que nous ne pouvons plus nous marier. Et je pense qu'il vaudrait mieux que je quitte l'Angleterre.

Rhys ne répondit pas. Elle aurait voulu qu'il réagisse. Qu'il la regarde, au moins. Au lieu de rester immobile, à respirer bruyamment, les muscles bandés, comme s'il avait un mal fou à se contrôler et qu'il était sur le point de commettre une folie.

— Vous avez déjà décidé de tout, n'est-ce pas ? articula-t-il finalement sans relever la tête.

— Oui. Je vais emmener Charity en France. Et vous pourrez reprendre le cours de votre vie ici, sans que... je sois une nuisance pour quiconque.

— Vous pouvez toujours essayer, marmonna-t-il.

— Pardon ?

— J'ai dit : « Vous pouvez toujours essayer ! »

Il s'écarta du bureau et, vif comme l'éclair, l'emprisonna entre la cloison et son torse avant d'abattre les poings sur le mur. Sous le choc, ce dernier trembla et elle sentit les vibrations se répercuter dans son dos.

Son visage furibond à quelques centimètres du sien, il éructa :

— Essayez de me quitter pour voir ! Allez en France, allez où bon vous semble, vous verrez combien de temps il me faudra pour vous retrouver.

Comme elle le dévisageait, tétanisée, il poursuivit d'un ton farouche :

— Je vous aime. Je me moque que vous soyez la fille du diable en personne. Je vous laisserais m'enfoncer un couteau dans le cœur si cela vous faisait plaisir, et je vous aimerais encore jusqu'à mon dernier souffle.

Les yeux noyés de larmes, Helen murmura :

— Vous... vous ne voulez tout de même pas vivre avec les deux filles d'Albion Vance ?

— Je sais ce que je veux.

Il l'attira vers lui, inclina la tête.

Elle tenta faiblement de se libérer et la bouche de Rhys glissa le long de sa mâchoire, laissant une trace brûlante sur sa peau.

— Lâchez-moi, gémit-elle.

Il parlait sans réfléchir. Sa volonté et son désir ne changeaient rien aux faits. Il devait les affronter.

Mais il lui embrassait le cou, sa barbe naissante lui griffait la peau, ses lèvres s'égarèrent à la base de sa gorge, là où une veine battait follement au rythme désordonné de son pauvre cœur.

— Vous avez dit que la progéniture de Vance... ne pouvait être que de la mauvaise graine.

— Je ne parlais pas de vous. Quoi que j'aie pu dire, cela ne vous concernait pas.

— Chaque fois que vous me regarderez, vous vous souviendrez que la moitié de son sang coule dans mes veines.

— Non, répliqua-t-il en essuyant ses larmes de son pouce. Vous êtes mienne. C'est tout ce que je vois quand je vous regarde.

Il pencha de nouveau la tête, chercha sa bouche. Helen tenta de le repousser, mais il n'y avait pas moyen de lutter contre un homme de sa corpulence en proie à la passion. Sous ses baisers, les arguments lui manquaient et sa résistance faiblissait... Finalement elle lui abandonna ses lèvres dans un gémissement. Il fit tomber les deux petits peignes qui retenaient son chapeau et repoussa ce dernier. Puis sa bouche fondit sur la sienne tandis qu'il lui encadrait le visage de ses mains.

— Rhys, supplia-t-elle lorsqu'elle put enfin respirer. Arrêtez. Cela ne résoudra rien... Vous n'avez pas pris le temps de réfléchir à ce que tout cela implique.

— Inutile. Je sais ce que je veux. *Vous*.

— Cela ne suffit pas à aplanir toutes les difficultés.

— Bien sûr que si.

Il était si arrogant, si buté, qu'elle se retrouva à court de mots. Il fixait ses lèvres d'un regard assombri, faisant naître en elle des frissons tour à tour brûlants et glacés.

— Comment avez-vous pu croire que je pouvais survivre sans vous ? reprit-il d'une voix rauque. Vous serez punie pour avoir osé dire une chose pareille, *carriad*. Des heures durant...

De nouveau, sa bouche écrasa la sienne dans un baiser chargé de promesses si sensuelles qu'elle sentit son corps s'embraser.

Comprenant qu'elle avait renoncé à lutter, il s'écarta légèrement et sortit de sa poche un mouchoir blanc qu'il lui tendit. Tandis qu'elle s'essuyait les yeux, il la garda contre lui dans une étreinte

protectrice.

— Dites-moi de quoi vous avez peur, demanda-t-il posément.

— Le scandale ne s'apaisera jamais, répondit-elle, misérable. Les gens parleront dans votre dos à cause de moi...

— J'ai l'habitude.

— J'étais censée vous aider à acquérir une position sociale plus élevée, mais cela n'arrivera pas. Charity et moi, nous serons... un poids pour vous.

— Pas dans mon monde, *cariad*. Dans le vôtre uniquement. Cette société superficielle, tellement attachée aux apparences, que j'étais si désireux de rejoindre. Par pur orgueil. Pour plastronner et prouver qu'un Gallois pouvait obtenir tout ce qu'il voulait. Mais désormais, tout cela ne signifie plus rien pour moi. Vous seule comptez.

— Et Charity ?

L'expression soigneusement neutre Rhys répondit :

— Elle compte aussi.

Helen était consciente qu'il essayait de s'accoutumer à cette idée. Elle savait aussi que c'était trop lui demander.

— Vous réussirez peut-être à la tolérer, mais cela ne suffira pas. J'ai grandi auprès d'un père indifférent, et je ne veux pas...

Elle s'interrompit, déglutit avec difficulté. Rhys lui saisit le menton et plongea son regard dans le sien.

— J'en viendrai à l'aimer, Helen. Ce ne sera pas difficile puisqu'une moitié d'elle est comme vous.

— La moitié d'Albion Vance, fit-elle avec amertume. Vous ne pouvez prétendre tirer un trait sur cette évidence et faire comme si elle n'existait pas.

— *Cariad*, je ne prends rien à la légère dans cette histoire. Toutefois, si vous espérez que nous allons discuter des heures de mes sentiments, vous serez déçue. Je viens du nord du pays de Galles, là où les hommes s'expriment en lançant des pierres sur les arbres. J'ai éprouvé plus d'émotions ce dernier quart d'heure que durant toute ma vie passée, et je crois que j'ai atteint mes limites.

— Cela ne change rien au...

— J'aime tout chez vous. *Tout*.

Apparemment, il estimait l'affaire close.

— Mais...

— Cessez de discuter, coupa-t-il doucement. Ou je vais trouver un meilleur moyen d'utiliser votre bouche.

— Rhys, vous ne pouvez pas...

Il mit aussitôt sa menace à exécution. Helen se raidit, s'efforçant de garder la tête froide, il l'embrassait cependant avec une telle ardeur qu'elle ne tarda pas à se cramponner à ses épaules, les jambes flageolantes, le corps parcouru de frissons délicieux.

On frappa trois coups brefs à la porte du bureau.

Avec un grondement, Rhys tendit la main pour actionner la poignée. Ransom se tenait sur le seuil, les yeux pudiquement baissés. Il le gratifia d'un regard noir et aboya :

— Vous avez intérêt à avoir une bonne raison de nous déranger.

Helen pressa le visage contre son torse et n'entendit pas l'échange qui suivit. L'instant d'après elle le sentit exhiler un long soupir.

— C'était une bonne raison, murmura-t-il avant de la lâcher et de s'écarter.



— Mon ange, Charity et vous allez suivre Ransom. Il vous conduira à ma voiture et je vous y rejoindrai d'ici à une minute.

— Où allez-vous ? demanda-t-elle, anxieuse.

— J'ai une petite chose à régler.

— Cela concerne-t-il M. Vance ? Est-il ici, à la gare ?

Rhys sourit, puis l'embrassa sur le front.

— J'ai juste deux mots à lui dire. À tout de suite.

Sur ce, il disparut dans le couloir.

Helen leva un regard inquiet sur Ransom.

— C'est vrai ? Il va juste lui parler ?

— Pour le moment, oui. Mais si j'étais M. Vance... je me dépêcherais de mettre un continent entre M. Winterborne et moi.

Après avoir échangé quelques mots avec l'employé moustachu à qui il donna un souverain en or, Rhys se rendit sur le quai numéro huit. Les derniers passagers étaient montés à bord du train et les porteurs finissaient de charger les bagages.

Il repéra tout de suite Albion Vance. Celui-ci parlait avec trois employés en uniforme : un chef de gare, un vigile et le conducteur du train. Sans doute leur ordonnait-il de se mettre à la recherche de Helen, car il désignait le wagon de première classe. Son attitude était calme et réfléchie – un prédateur qui ignore encore qu'il est poursuivi par un autre prédateur, bien plus féroce.

Rhys s'immobilisa à l'extrémité du quai. Une question le turlupinait. S'il avait su, lorsqu'il avait fait la connaissance de Helen, qu'elle était la fille de cet individu, cela aurait-il eu de l'importance ?

Peut-être au début. Il n'en était pas sûr. Mais il était convaincu qu'au bout du compte il n'aurait pu lutter contre l'irrésistible attirance qu'elle exerçait sur lui. Dans son esprit, il n'y avait aucun lien entre Helen et Vance, quelle que soit leur ressemblance physique ou leur hérédité commune. Helen n'avait que des qualités à ses yeux. Sa douceur, sa vaillance, ce mélange incroyable de force intérieure et de bonté, tout cela n'appartenait qu'à elle.

Rien que de penser qu'elle s'était aventurée dans l'East End, il en avait encore des sueurs froides. Même s'il l'avait appris de la bouche de Ransom, alors que tout danger était écarté, il avait eu une belle peur rétrospective.

— Vous êtes sûre qu'elle n'a rien ? avait-il demandé une bonne demi-douzaine de fois à son homme de main.

Ce dernier avait eu beau le rassurer, il n'avait pu trouver l'apaisement. Et soudain il avait compris quel enfer ce pauvre Ioan Crewe avait vécu après la mort de Peggy, et pourquoi il en était arrivé à commettre l'irréparable. En risquant sa vie, Helen avait joué avec la sienne. Car si par malheur il la perdait, il en serait brisé. Et il savait déjà qu'il n'y survivrait pas.

Pour l'heure, il devait la protéger de l'homme qui se tenait à quelques mètres de lui. Tandis qu'il regardait Albion Vance, Rhys sentit ressurgir en lui cette sauvagerie latente qu'il s'efforçait de dissimuler, héritage d'une vie passée où la violence était quotidienne et nécessaire à la survie.

Il s'approcha du petit groupe à pas lents. Le chef de gare fut le premier à remarquer la présence de cet homme robuste à la mine menaçante, qui ne portait ni manteau, ni chapeau, ni gants. Le voyant changer d'expression, les autres se tournèrent pour suivre la direction de son regard.

Vance reconnut Rhys, et plusieurs émotions se succédèrent sur ses traits : surprise, colère, impuissance, résignation.

— Elle n'est pas dans le train, lâcha Rhys.

Avec un soupir fataliste, Vance pivota vers les trois employés.

— Inutile de vous donner du mal, messieurs. Vous pouvez retourner à vos occupations.

Pour quitter le quai, Vance n'eut pas d'autre choix que de marcher au côté de Rhys.

Une cloche tinta, et la locomotive lança deux coups de sifflet stridents.

— J'aurais dû dire à Helen que la gamine était morte, déclara Vance. Je ne pensais pas qu'elle s'en préoccuperait. Mais les femmes sont ainsi : leurs émotions éclipsent toute raison.

Rhys ne répondit pas. Entendre ce sale type prononcer le nom de Helen lui donnait envie de lui broyer les os et les articulations à mains nues avant de le précipiter sur les rails.

— Qu'allez-vous faire d'elle ? demanda Vance.

— L'orpheline ?

— Non. Helen.

Rhys serra les poings.

— Je vais l'épouser.

— Malgré tout ? Mazette ! Quelle belle portée de petits bâtards vous allez engendrer. Et mes petits-enfants hériteront de votre fortune. C'est cocasse.

Rhys agrippa Vance par les revers de son manteau et le plaqua violemment contre le pilier en fer d'une passerelle.

Le souffle court, celui-ci arrondit les yeux et agrippa les poignets de Rhys.

— Quand j'étais gosse, commença Rhys d'une voix grondante, mon père m'a envoyé donner un coup de main au boucher qui s'était blessé à la main et avait besoin d'aide pour débiter la viande. La plupart des hommes n'aiment pas ce genre de besogne. Au début, cela soulève le cœur. Mais j'ai vite appris à scier les côtes d'un porc le long de la colonne vertébrale, à découper les côtelettes, ou à briser la mâchoire d'un mouton pour enlever la langue.

Rhys marqua une pause délibérée avant d'enchaîner :

— Si jamais vous tentez d'entrer en contact avec ma femme, je vous découperai comme une selle d'agneau. Cela prendra dix minutes et, avant que j'en aie terminé avec vous, vous me supplierez d'abrégé vos souffrances.

D'une brusque secousse, il relâcha Vance qui tituba, puis se redressa en rajustant son manteau.

— Vous croyez que j'ai peur de vous ? fit Vance en lui jetant un regard méprisant.

— Vous devriez. Je vous conseille même de quitter l'Angleterre. Pour toujours.

— Je suis l'héritier d'un comte, espèce de porc de Gallois. Si vous pensez m'impressionner et me forcer à l'exil, c'est que vous êtes fou.

— Comme vous voudrez. Personnellement je préfère que vous restiez.

— Pour avoir le plaisir de me découper comme un filet mignon ? ironisa Vance.

— Depuis des années, vous proclamez votre mépris des Gallois. Vous les trouvez primaires, brutaux, sauvages. En vérité, vous n'avez pas idée de ce dont ils sont réellement capables. Je n'ai jamais oublié les hurlements de Peggy quand elle accouchait. On aurait cru qu'on lui arrachait les entrailles avec un crochet. Un jour, bientôt, j'essaierai cette technique sur vous, Vance. Et vous risquez de crier encore plus fort.

La voix de Rhys vibrait de haine. En cet instant, on ne pouvait douter de sa sincérité. Le rictus de Vance s'effaça et la peur lui déforma les traits.

— Quittez le pays, reprit Rhys à mi-voix. Si vous ne voulez pas mourir bien plus tôt que prévu.

Après avoir échangé quelques mots avec Ransom, Rhys grimpa dans la voiture et frappa brièvement sur la cloison pour donner le signal du départ au cocher. Il s'assit près de Helen, qui s'était installée dans l'angle, Charity sur les genoux. La jeune femme était décoiffée, et elle arborait une expression de profond désarroi.

— Comment cela s'est-il passé ? demanda-t-elle.

— Bien, dit-il en lui caressant la joue. Rassurez-vous, vous ne risquez plus rien. Ce type ne vous ennuiera plus.

Elle laissa échapper un soupir de soulagement et se détendit visiblement.

— Où nous emmenez-vous ? demanda-t-elle alors que la berline quittait la gare pour s'engager sur Waterloo Road.

— Où désirez-vous aller ?

— N'importe où du moment que vous restez avec moi.

Attendri, Rhys la récompensa d'un baiser. La petite gigota entre eux. Il s'écarta et, pour la première fois, regarda avec attention cette enfant qu'il avait promis d'élever comme la sienne.

Elle ressemblait indéniablement à Helen avec ses grands yeux innocents et ses cheveux d'un blond presque blanc. Cramponnée à la jeune femme, elle décocha à Rhys un regard méfiant.

— Nous allons passer le reste de la journée à Cork Street, annonça-t-il. Et je vais prendre mes dispositions pour que nous partions pour le pays de Galles en train privé dès ce soir.

— Vous m'enlevez ?

— Oui. J'en ai assez de vous surveiller, c'est un travail à plein temps. Soit je vous épouse pour vous garder à l'œil, soit j'engage une douzaine de détectives pour vous suivre partout. Vous n'aurez qu'à écrire une lettre à lady Berwick et aux jumelles pour les prévenir. Et tant que vous y êtes, écrivez aussi à Trenear et à Ravenel. Et débrouillez-vous pour qu'ils ne rappliquent pas dare-dare en réclamant ma tête.

— Ils comprendront, assura Helen.

Rhys l'aurait volontiers embrassée de nouveau, mais la fillette l'observait avec une curiosité non dissimulée.

— Qui c'est le monsieur ? demanda-t-elle d'une voix fluette qu'il entendait pour la première fois.

— C'est... l'homme que je vais bientôt épouser.

Rhys plongea la main dans la poche de sa veste et en tira une boîte de pastilles. Il en goba une, puis tendit la boîte ouverte à Charity.

— Tu veux un bonbon, *bychan* ?

La petite se servit d'une main hésitante, déposa une pastille sur sa langue. Un sourire surpris éclaira sa frimousse.

Rhys remarqua la crasse encore incrustée sous ses ongles et dans les plis de son cou.

— Pourquoi n'a-t-on pas donné un bain à cette petite ?

— Elle a été lavée sommairement, mais des punitions à l'orphelinat lui ont laissé une certaine...

réticence vis-à-vis de l'eau, expliqua Helen.

— *Wfft*, marmotta Rhys.

Quelques secondes plus tard, il entendit la gamine souffler :

— *Wfft*.

L'imitation était parfaite. Rhys ravala un sourire.

— Avez-vous essayé les bulles ? demanda-t-il.

— Les bulles ?

— Oui, un bain avec de la mousse. Pour jouer.

— J'aime pas les bains, déclara Charity.

— Même pas un bon bain chaud ? s'étonna Rhys.

— Non.

— Tu préfères sentir bon comme une fleur ou comme un mouton ?

— Comme un mouton.

Cette fois encore, Rhys eut du mal à garder son sérieux. Il opta pour une tentative de corruption.

— Tu n'aurais pas envie d'une pipe à savon, pour faire de belles grosses bulles qui flottent dans l'air ?

— Si.

— Parfait. Je t'en donnerai une si tu t'assois dans la baignoire avec de l'eau et du bain moussant.

— Non, pas d'eau.

— Juste un tout petit peu, *bychan*. Disons... cette hauteur-là.

Il écarta les deux mains d'une dizaine de centimètres. L'enfant le considéra d'un air sérieux, puis lui saisit les mains et les rapprocha de cinq bons centimètres.

Rhys s'esclaffa.

— Tu es douée pour la négociation, dis-moi !

Helen les observait avec un mélange de curiosité et de surprise.

Contre toute attente, Charity quitta son giron pour escalader les genoux de Rhys. Il la laissa glisser la main dans sa poche et récupérer la boîte de pastilles.

— Tu n'es pas un pickpocket, j'espère ? Bon, tu as le droit d'en prendre, mais une seule. On a des caries quand on mange trop de bonbons.

Docile, elle saisit une pastille avant de lui rendre la boîte. Chacun de ses gestes était précis et gracieux. Rhys étudiait ce petit être qui allait bouleverser sa vie. Charity. Ces prénoms vertueux – Charity, Patience, Providence... – sentaient l'orphelinat à plein nez. Ils devaient être durs à porter.

Et il n'était pas question que la fille d'un Winterborne ait honte de son nom.

— Charity, ce n'est pas un prénom à consonance galloise, remarqua-t-il. J'aimerais t'en donner un nouveau, qui serait différent tout en lui ressemblant. Par exemple... Carys. Cela signifie « petite chérie ». Cela te plairait ?

Elle hocha la tête et s'installa sur ses genoux. Elle ne pesait pas plus lourd qu'un chat. Un peu dérouté par la confiance qu'elle lui témoignait d'emblée, il la positionna plus confortablement.

— Carys Winterborne. C'est un joli nom, tu ne trouves pas ?

Il coula un regard à Helen ; elle avait les yeux embués.

— Si vous avez une autre idée... commença-t-il.

— Non, c'est un beau prénom. Très beau, Rhys, souffla-t-elle en lui caressant la joue avant de se blottir contre lui.

Durant le reste du trajet, elles demeurèrent lovées contre lui... et il se sentit bien.

— Fernsby, j'enlève lady Helen.

Après avoir installé Helen et Carys à son domicile, Rhys était retourné dans son bureau pour convoquer d'urgence sa secrétaire.

Sa déclaration fut accueillie avec un sang-froid remarquable, Mme Fernsby se bornant à remonter ses lunettes sur son nez.

— Où et quand, monsieur ?

— Le nord du pays de Galles. Ce soir.

Il bouillait d'impatience. À présent qu'il touchait au but, il lui tardait de légitimer leur union. Il se sentait fébrile, pris de vertige, comme sur le point de faire quelque chose de stupide.

Cela lui rappela un souvenir. L'été précédent, il avait passé un après-midi à boire dans une taverne en compagnie de Tom Severin et de quelques amis. Hilares, ils avaient regardé des abeilles boire les gouttes de rhum restées au fond d'un pichet. Rapidement, leur vol était devenu instable. Certaines tentaient de décoller de la table, mais ne parvenaient qu'à tourner en rond, et l'une d'elles était restée le dos collé au fond du pichet, les pattes en l'air. Rhys et ses amis avaient trouvé cela drôle parce qu'ils étaient eux-mêmes largement imbibés.

À présent Rhys éprouvait la même sensation d'ébriété. Voilà l'effet qu'avait l'amour sur un homme : il le transformait en un malheureux insecte désorienté.

— Vous risquez d'avoir un problème si vous comptez vous marier par dispense de bans, prévint Mme Fernsby.

Comme il l'interrogeait du regard, elle expliqua :

— Pour autant que je sache, l'archevêque n'accorde ce genre de dispense qu'aux pairs du royaume, aux membres du Parlement, aux édiles et aux juges. Et je ne suis pas certaine que lady Helen s'en voie accorder une, car elle n'a qu'un titre de courtoisie. Je vais tâcher de me renseigner à ce sujet.

— Si besoin est, demandez à l'archevêque de faire une exception à la règle, et rappelez-lui que je lui ai rendu service de par le passé.

— Vraiment ? Quel genre de service ?

— Il saura de quoi je parle.

Vibrant d'énergie contenue, Rhys tournait autour du bureau.

— Nous allons nous rendre en train privé à Caernarvon. Veuillez réserver une suite au *Royal Hotel* pour au moins une semaine.

— Désirez-vous que Quincy vous suive ?

— Oui, et trouvez également une femme de chambre pour lady Helen.

Une fois n'est pas coutume, Mme Fernsby parut perturbée.

— Monsieur, on ne trouve pas une femme de chambre comme cela. Il y a une procédure à suivre : consulter une agence de placement, procéder aux entretiens des candidates, lire les lettres de recommandation...

— Fernsby, sur les centaines de femmes que j'emploie, n'est-il pas possible d'en dégoter *une* qui sache coiffer une dame et boutonner ses robes ?

— Je crains que le poste ne requière d'autres compétences, monsieur, rétorqua la secrétaire d'un air guindé. Néanmoins je vais faire mon possible.

— Et pendant que vous y êtes, engagez aussi une nounou.

Le crayon de Mme Fernsby s'immobilisa sur son calepin.

— Une nounou ? répéta-t-elle, interdite.

— Oui. Nous emmenons une petite fille de quatre ans. Elle aura besoin de jouets et de vêtements. Chargez une vendeuse du magasin de nous trouver tout cela.

— Je vois.

— Lady Helen aura également besoin d'affaires neuves. Que Mme Allenby y pourvoie. Dites-lui qu'elle peut choisir toutes les couleurs qu'elle veut, excepté le noir. J'imagine qu'il serait un peu présomptueux de lui demander une robe de mariée, ajouta-t-il, songeur, en pianotant sur le plateau du bureau.

— Monsieur Winterborne, pensez-vous vraiment qu'il soit humainement possible d'accomplir tout ceci dans la journée ? articula Mme Fernsby.

— Vous avez plusieurs heures devant vous. Si vous ne traînez pas pendant la pause déjeuner.

Comme elle ouvrait la bouche pour protester, il concéda :

— Bon, je m'occupe de trouver une locomotive pour mon wagon privé.

Alors qu'il se dirigeait vers la porte, elle lança :

— Et le reste ? Les fleurs ? Le gâteau ? Le...

— Ne m'embêtez pas avec les détails, jeta-t-il par-dessus son épaule. Faites juste en sorte que tout soit parfait.

— Ainsi nous voilà redevenus amis, constata Severin en posant les pieds sur le plateau de son grand bureau, là où se trouvaient les deux hommes, au cinquième étage.

— Uniquement parce que j'ai besoin d'une faveur, pas parce que je vous aime bien, répliqua Rhys.

— Je ne demande pas à mes amis de m'aimer. En fait, je préfère qu'ils ne m'aiment pas.

— Tant mieux. Notre amitié dépend entièrement de ce service que vous allez pouvoir me rendre ou pas.

Severin leva la main.

— Un instant, voulez-vous. Barnaby ! appela-t-il. Le renseignement que je vous ai demandé ?

— Le voici, monsieur.

Barnaby, le secrétaire personnel de Severin – un grand costaud aux habits chiffonnés et à la tête couronnée d'une masse de boucles en désordre –, s'empressa d'apporter à son patron une pile de documents qu'il posa sur le bureau.

— Pour le moment, j'ai trouvé quatre gares privées, monsieur. J'attends confirmation pour la cinquième.

Le secrétaire se retira. Severin consulta rapidement les papiers.

— Celle-ci, dit-il en tendant une feuille à Rhys. Une petite gare sur mesure, avec une voie dédiée qui la relie à la grande route de l'Ouest. Je peux affréter un train spécial pour Caernarvon. Elle dispose d'une

salle d'attente confortable pour les voyageurs. Pas de foule, pas de billets, pas de temps d'attente. Le chef de gare fera rattacher votre wagon privé à la locomotive, et il prévoira un wagon supplémentaire pour les domestiques.

Satisfait, Rhys hocha la tête.

— Personne d'autre que vous n'aurait pu trouver une solution en si peu de temps.

— Si, il existe deux autres hommes qui en seraient capables en Angleterre, mais aucun ne vous offrirait le service en cadeau de mariage, comme j'ai l'intention de le faire.

— Merci, Tom.

Severin récupéra le document.

— Barnaby ! appela-t-il de nouveau.

Le secrétaire accourut. Severin lui rendit le feuillet.

— Cette gare conviendra. Tout doit être prêt ce soir. Assurez-vous que le wagon privé de M. Winterborne soit approvisionné en glaçons et en eau fraîche pour le voyage.

— Bien, monsieur.

De nouveau, Barnaby s'éclipsa.

— Voulez-vous que nous allions déjeuner quelque part dans le quartier ? proposa Severin. Ou acceptez au moins de boire un whisky en ma compagnie.

À regret, Rhys déclina les deux offres.

— Non, j'ai trop à faire. Nous nous reverrons quand je rentrerai du pays de Galles.

Il songea alors qu'à son retour il serait un homme marié. Helen partagerait son lit chaque nuit et prendrait son petit déjeuner avec lui. L'espace de quelques secondes, il s'autorisa à rêver, imagina leur vie au quotidien, la multitude de menus plaisirs qu'il savourerait et qu'il se garderait bien de tenir pour acquis.

Il tressaillit en se rendant compte que Severin le considérait d'un air narquois.

— L'amour vous change un homme, dirait-on. Vous étiez plutôt du genre taciturne et voilà que vous n'arrêtez pas de sourire. Je ne vous connaissais pas si jovial.

— Je ne suis pas jovial, je suis... heureux.

Tandis qu'ils se levaient et échangeaient une poignée de main, Severin murmura, pensif :

— Ce doit être agréable, j'imagine.

Rhys retourna au grand magasin et trouva son personnel en pleine effervescence. Le zèle de ses employés rivalisait avec celui du brave Barnaby. Les vendeuses et les assistantes de la couturière se relayaient pour apporter dans son bureau des piles de cartons et des brassées de vêtements, pendant que Mlle Edevane, son intendante, dressait des listes détaillées de toutes ces toilettes.

Les choses avançaient à toute allure, constata Rhys avec satisfaction. Il décida de se mettre en quête de Mme Fernsby pour voir où elle en était de son côté.

Comme il se dirigeait vers le bureau de la secrétaire, il se retrouva dans le sillage du Dr Havelock. Le vieux médecin portait un plateau sur lequel trônaient deux assiettes surmontées de dômes en argent, un pichet de citronnade glacée, ainsi qu'un soliflore dans lequel était glissée une superbe rose en bouton.

— Havelock ?

Le médecin tourna sa tête léonine.

— Winterborne, le salua-t-il d'un ton bourru.

— Pour qui ce repas de fête ?

— Pas pour vous, en tout cas.



Le bureau de Mme Fernsby était désert. Havelock alla déposer le plateau sur la table et grommela :

— Il paraît que vous aviez créé une belle pagaille en mettant tout le personnel administratif et trois rayons du magasin au service de votre dernière lubie. Tous les voyants sont au rouge, comme d'habitude. Pourquoi votre mariage doit-il être organisé à la dernière minute ?

— En général, on ne traîne pas quand on a décidé d'enlever la mariée.

— Ses parents sont à votre poursuite ? Vous craignez qu'un rival ne cherche à vous mettre des bâtons dans les roues ? Non, je crois plutôt que la seule raison est votre impatience. Du coup vous bousculez tout le monde et votre pauvre secrétaire n'a même pas le temps de déjeuner.

À cet instant, Mme Fernsby entra dans la pièce.

— Monsieur, j'ai trouvé une femme de chambre, annonça-t-elle à Rhys. C'est une assistante de Mme Allenby, et elle veut bien occuper le poste temporairement. Mme Allenby est en train de reprendre deux toilettes commandées par une cliente dont les mesures correspondent à peu près à celles de lady Helen. La cliente a donné son accord, du moment que le magasin lui offre deux robes encore plus chics. Et en ce qui concerne la nounou, Mlle Edevane a une sœur cadette qui sera ravie de vous accompagner pour s'occuper de...

La secrétaire s'interrompit soudain, puis :

— Docteur Havelock ? Il y a un problème ?

— Non, madame Fernsby, mais cela ne va pas tarder si vous sautez le déjeuner et si vous continuez de courir partout pour satisfaire les caprices de votre patron.

La prenant par le bras, il la conduisit d'autorité à sa chaise. Mme Fernsby ouvrit des yeux ronds en découvrant le plateau.

— Vous... vous m'avez apporté à manger ?

— Il faut vous nourrir correctement.

La secrétaire déplia la serviette en lin blanc et la drapa sur ses genoux. Le Dr Havelock guettait sa réaction et, lorsqu'il vit son sourire ravi, une petite flamme s'alluma dans ses yeux. Il se reprit bien vite et se remit à rouspéter :

— Si on laisse faire Winterborne, on va bientôt devoir vous porter dans mon cabinet pour dépression nerveuse et carences alimentaires. Et j'ai déjà bien assez de patients comme cela !

Il ôta les dômes en argent, révélant le contenu des assiettes, tourna délicatement le bouton de rose afin qu'il soit plus à son avantage.

— J'avoue que je suis affamée, reconnut Mme Fernsby. Voulez-vous me tenir compagnie, docteur ?

— Ma foi, pourquoi pas, marmonna Havelock. Au moins, je serai certain que Winterborne vous fichera la paix un quart d'heure.

Rhys fit semblant de se renfrogner.

— Très bien, Fernsby. Nourrissez-vous, puisque le docteur y tient tellement.

Et avant de tourner les talons, il échangea un regard avec la secrétaire, dont les yeux brillaient comme des étoiles.

Le wagon privé de Rhys était partagé en deux compartiments reliés par un passage flexible. Il était luxueusement décoré. Les banquettes étaient tendues de soie bronze et le sol recouvert d'un épais tapis. De larges baies vitrées permettaient d'admirer le paysage. Rhys et Helen occuperaient la chambre d'apparat. Charity – ou plutôt Carys – dormirait avec sa nounou dans la deuxième chambre, plus petite et située à l'arrière du wagon.

Helen avait craint que la fillette ne soit perturbée de devoir partager sa chambre avec une étrangère mais, par chance, elle avait adopté d'emblée Anna Edevane, qui était aussi avenante que gaie. Ayant quatre frères et sœurs, elle avait l'habitude des enfants et s'était tout de suite mis la petite dans la poche. Dès qu'ils furent à bord du train, Anna emmena Carys dans leur chambre, où les attendait toute une collection de jouets et de livres illustrés, ainsi qu'une poupée en porcelaine vêtue d'une robe en soie mauve et un jeu de figurines qui représentait l'Arche de Noé. Au début, Carys parut déroutée par cette profusion de jouets. Assise sur le sol, elle frôlait les animaux en bois sculpté comme si elle craignait de les casser en les manipulant.

L'idée du bain moussant s'était révélée brillante, et la petite était à présent propre comme un sou neuf. Elle sentait bon et portait une jolie robe rose dont la jupe plissée était ornée de petites rosettes.

— Il est 23 heures, dit Helen à Anna. Il faut coucher Carys. La journée a été longue et elle n'a fait qu'une courte sieste.

— J'ai pas envie de dormir, protesta la fillette.

— Je vais lui lire une histoire, proposa Anna. J'ai cru comprendre que sa préférée était... *Le Petit Chaperon rouge* ?

— Non, c'est *Boucle d'Or et les trois ours*, rectifia Carys.

Anna fit la sourde oreille.

— Ou bien c'est peut-être celle du *Nain Tracassin* ?

— *Les trois ours* !

— Que dis-tu ? *Les Trois Petits Cochons* ?

Anna prit la fillette dans ses bras et se laissa tomber à la renverse sur le lit.

— Les ours ! Les ours ! Les ours ! martela Carys en riant.

Helen trouva que son rire était la plus belle musique du monde.

Le reste de la domesticité, qui comprenait la femme de chambre, Quincy, un autre valet et une aide de cuisine, était logé dans le deuxième wagon gracieusement fourni par M. Severin.

Helen alla rejoindre Rhys dans l'autre compartiment.

— Je suis contente que vous vous soyez réconcilié avec M. Severin. « Le pardon est la plus gratifiante des vertus », dit-elle, citant un poème populaire.

— Pas aussi gratifiante qu'une locomotive gratuite, nuança Rhys.

— Ce n'est pas seulement pour cela que vous lui avez accordé votre pardon.

Il s'approcha pour l'embrasser dans le cou.

— *Cariad*, si vous essayez de vous convaincre qu'au fond je suis un homme d'honneur qui cache mille qualités vous allez vite déchanter.

Sa main s'aventura sur ses reins et Helen se tortilla pour protester. Elle avait revêtu une robe de voyage à laquelle Mme Allenby avait apporté quelques retouches. Il s'agissait d'une tenue en soie bleu clair et cachemire, à la coupe simple, agrémentée d'une élégante petite jaquette. Il n'y avait pas de tournure et les plis de la jupe, simplement ramenés en arrière, soulignaient les courbes de ses hanches. Un nœud décoratif était fixé au creux des reins et, depuis qu'ils avaient quitté Cork Street, Rhys ne pouvait s'empêcher de jouer avec. Chaque fois qu'elle avait le malheur de lui tourner le dos, il tirait sur les rubans.

— Rhys, arrêtez.

— C'est plus fort que moi. Cette chose m'hypnotise.

— Vous avez vu des nœuds sur une robe, tout de même.

— Mais pas à cet endroit. Et pas sur vous.

Il la lâcha à regret et sortit sa montre de gousset.

— Nous devrions être partis. Le train a cinq minutes de retard.

— Pourquoi êtes-vous si pressé ?

— Je veux aller au lit.

Helen sourit, se dressa sur la pointe des pieds et déposa un baiser sur sa joue.

— Nous avons la vie devant nous pour dormir ensemble, lui rappela-t-elle avant de se détourner.

Elle se pencha pour attraper sa petite valise posée sur le sol. Et entendit un bruit de tissu déchiré.

Avant même de se redresser et de se contorsionner pour jeter un coup d'œil, elle sut ce qu'il s'était passé. Le nœud pendouillait, la couture à demi arrachée.

— Enfin, Rhys !

Il afficha une mine penaude, tel un écolier surpris en train de chiper une pomme.

— J'ignorais que vous alliez vous baisser.

— Que vais-je dire à la femme de chambre ?

— Euh... Hélas ? suggéra-t-il.

Helen ravala un rire.

Deux coups de sifflet annoncèrent le départ, puis le train s'ébranla. La locomotive entraînait le convoi à une allure bien moins rapide que celle des trains express à bord desquels Helen avait voyagé entre Londres et le Hampshire. Les wagons étaient donc moins secoués et le voyage plus plaisant. Tandis qu'ils s'éloignaient de la ville et de ses lumières pour filer dans la nuit, les passagers se préparèrent au coucher après cette journée particulièrement longue et épuisante.

Rhys s'éclipsa lorsque la camériste vint aider Helen à se déshabiller.

— Le nœud de ma robe s'est défait. Il a dû s'accrocher dans quelque chose, dit Helen, sans préciser que ce « quelque chose » était des doigts masculins fureteurs.

— Je le recoudrai demain, milady.

Un peu surprise, Helen considéra la chemise de nuit que lui tendait la domestique : un morceau de soie vaporeux.

— Il n'y a rien d'autre ? demanda-t-elle.

— Non, milady. C'est Mme Allenby qui l'a choisie pour vous. Elle ne vous plaît pas ?

— Oh si ! Elle est... ravissante.

Perplexe, Helen tint la chemise à bout de bras devant la lampe. Le décolleté était si profond qu'il ne devait pas contenir grand-chose. Rougissante, elle l'enfila en hâte, frissonnant au contact de la soie sur son corps nu.

— Avez-vous encore besoin d'aide, milady ?

— Non, merci. Je vais me coucher. Bonne nuit, murmura Helen.

Elle se glissa entre les draps frais, sous la courtepointe douillette, et laissa échapper un soupir de bien-être. Une immense lassitude l'envahit tandis que les vibrations du train la berçaient déjà.

La porte coulissa et une haute silhouette apparut dans son champ de vision. Helen roula sur le dos, le bras posé en travers du front.

Rhys se tint devant elle. Il ôta lentement sa chemise, dévoilant ses pectoraux saillants. Il retroussa le drap, et sa main courut sur son corps nimbé de soie.

— Mon bel amour, chuchota-t-il.

Il éteignit la lampe. Helen sentit la soie de la chemise remonter. Elle perçut des mouvements dans l'obscurité, la caresse de la main de Rhys sur son ventre, puis le contact de sa bouche. Il joua avec les boucles au creux de ses cuisses, souffla dessus, la taquina jusqu'à ce que, oubliant toute pudeur, elle écarte les jambes.

Il répondit à son invitation d'un coup de langue dans sa fente.

Helen gémit, les doigts enfouis dans les mèches brunes. Rhys continua de promener ses grandes mains sur elle. Ses doigts traçaient des sillons sur sa peau parcourue de frissons. Puis il saisit la pointe d'un sein entre le pouce et l'index, la pinça doucement, au rythme de sa bouche qui s'activait entre ses cuisses.

Quand enfin il n'y tint plus, il s'allongea sur elle et la pénétra d'une puissante poussée. Ils demeurèrent immobiles un instant, bercés par les mouvements du train. Petit à petit des sensations fleurirent, submergèrent Helen. Ses muscles intimes se contractèrent autour du sexe qui l'empalait. Éperdue, elle se tendit vers Rhys, réclama sa bouche. Il ne se fit pas prier.

Profondément ancré en elle, il commença un voluptueux mouvement de va-et-vient, faisant monter la tension, la rendant folle. À l'apogée de la passion, elle s'arc-bouta, foudroyée par le plaisir, dans un sursaut si violent qu'elle souleva presque Rhys. Frissonnante, elle fit courir sa main sur son dos musclé.

— Jouissez en moi, à présent, chuchota-t-elle.

Il obéit dans un ultime coup de reins et déversa sa semence en l'étreignant comme s'il ne devait plus jamais la lâcher.

Rhys avait emmené Helen à Caernarvon, sur la côte du pays de Galles, parce que l'endroit était proche de son lieu de naissance, Llanberis, mais surtout parce qu'il pensait qu'elle aimerait l'aspect romantique du lieu. Avec ses ruines pittoresques et ses vallées verdoyantes, ses nombreuses cascades et ses lacs, Caernarvon aurait pu servir de décor aux légendes et aux contes de fées. Où que l'on se trouve, on voyait toujours la cime dentelée du Snowdon, une montagne dont la croyance populaire prétendait que si un homme l'escaladait, il en redescendrait soit fou, soit poète.

Grâce à Mme Fernsby, qui était une organisatrice hors pair, le voyage s'était déroulé sans heurts. À leur arrivée au *Royal Hotel*, Rhys et Helen avaient été conduits dans une suite spacieuse, mitoyenne de celle occupée par Carys et sa nounou. Les domestiques s'étaient vu attribuer des chambres confortables et paraissaient ravis de leur sort.

Le pasteur de l'église locale avait accepté de célébrer leur union dans les vestiges de l'ancienne chapelle bâtie sur la colline, non loin de l'hôtel. Des quantités de fleurs roses et blanches avaient été acheminées là-bas au moyen de charrettes à bras, car la chapelle n'était accessible que par un sentier et

un petit pont. Du sommet de la colline, on pouvait contempler le château de Caernarvon, les montagnes environnantes et les flots scintillants de la mer d'Irlande.

Le matin de leur arrivée, le ciel était dégagé, fait plutôt rare à cette époque de l'année. Le cortège devait se rassembler sur la terrasse située à l'arrière de l'hôtel, puis gagner la chapelle à pied. Il était ensuite prévu un petit déjeuner pantagruélique.

Vêtu d'une redingote sombre et d'une cravate claire, Rhys attendait dans la véranda de l'hôtel, où Helen et lui étaient convenus de se retrouver avant de rejoindre les autres. Résistant à l'envie de sortir sa montre de sa poche, il songea qu'il aurait volontiers donné dix mille livres pour que l'heure suivante soit déjà passée et que Helen soit sa femme.

Un froufrou soyeux le fit se retourner.

Helen se tenait derrière lui, dans une robe de soie blanche et de dentelle qui épousait sa silhouette fine. Les plis de la jupe, relevés sur les reins, soulignaient l'arrondi de ses hanches et descendaient en cascade, formant une traîne.

Elle souleva son voile de dentelle rebrodé de perles et lui sourit. Elle était d'une beauté surnaturelle, aussi radieuse qu'un arc-en-ciel éclaboussant de sa lumière un matin brumeux. La bouche sèche tout à coup, Rhys posa la main sur sa poitrine, là où son cœur semblait prêt à jaillir de sa cage thoracique.

— J'ignorais qu'on vous avait trouvé une robe de mariée, parvint-il à articuler.

— Mme Allenby fait des miracles, apparemment. Il faudra qu'elle m'explique comment elle a réussi un tel exploit.

— Vous êtes si belle, je... Êtes-vous vraiment mienne ?

— À tous les sens du terme. Mais pas encore devant Dieu.

— Ce sera bientôt fait.

Il fit quelques pas, voulut la prendre dans les bras. Elle secoua la tête et posa un doigt ganté de blanc sur les lèvres de Rhys.

— Patience, dit-elle, les yeux pétillants de malice. Je veux que mon prochain baiser me soit donné par mon époux.

— Seigneur, ayez pitié ! soupira-t-il. Aucun homme n'a jamais eu plus hâte que moi d'expédier sa cérémonie de mariage.

— À propos de cérémonie... avez-vous vu la foule derrière l'hôtel ?

Rhys secoua la tête.

— Je crains qu'il n'y ait plus de monde que prévu, reprit Helen. Quand les clients de l'hôtel et les villageois ont appris que le célèbre Rhys Winterborne était venu se marier ici, ils se sont invités à la chapelle. On m'a dit qu'au pays de Galles la tradition voulait que les voisins assistent au mariage.

— C'est vrai, grogna Rhys. Il n'y aura pas moyen de s'en débarrasser, je suis désolé, mon ange. Êtes-vous déçue ?

— Pas du tout. Je vais adorer voir tous ces gens vous regarder avec admiration et respect.

— Je vous garantis que ce n'est pas moi qu'ils vont regarder.

Il glissa la main dans sa poche et en sortit un galet blanc et lisse.

— La pierre de serment ? devina Helen.

— Carys l'a trouvée hier quand nous nous promenions.

— Elle est parfaite. Où irons-nous la lancer quand nous serons mariés ?

— À vous de décider, répondit Rhys en remettant le galet dans sa poche. Il y a la mer d'Irlande... Le Menai Strait... Je peux aussi vous emmener près d'un lac, ce n'est pas ce qui manque ici. Il paraît même qu'Excalibur se cache au fond de l'un d'eux.

L'idée séduisit Helen, dont les yeux se mirent à briller. Mais l'instant d'après elle se rembrunit.

— J'ai réalisé ce matin qu'il n'y avait personne pour m'escorter jusqu'à vous.

Rhys appuya son front contre le sien et se perdit dans les profondeurs limpides de ses yeux couleur de pierre de lune.

— Cœur de mon cœur, vous n'avez pas besoin qu'un homme vous escorte jusqu'à moi. Vous viendrez de votre plein gré. Aimez-moi tel que je suis, tout comme je vous aime telle que vous êtes... et notre amour durera jusqu'à ce que la dernière étoile s'éteigne dans le ciel.

— Oui, c'est exactement ce que nous allons faire, souffla-t-elle.

Il s'écarta.

— Alors venez, *cariad*, sourit-il. Le pasteur nous attend. Un homme ne peut patienter trop longtemps avant de réclamer un baiser à sa femme.

# Épilogue

*Huit mois plus tard*

— ... et Pandora dit que si son jeu de société se vend bien, elle ne participera à aucune réception durant la saison, expliqua Helen qui saupoudrait de pollen les fleurs de vanille. Elle a annoncé à lady Berwick qu'elle n'avait pas l'intention de se faire mener de bal en bal telle une brebis égarée.

Adossé à une colonne de brique, les bras croisés sur la poitrine, Rhys la regardait faire en souriant. Sa présence si masculine semblait presque incongrue dans la serre débordante de fleurs.

— Et comment a réagi lady Berwick ?

— Elle était outrée, évidemment, et elles ont failli se disputer une fois de plus. Mais Devon a fait remarquer que Pandora venait à peine de déposer sa demande de brevet, et que la saison serait largement entamée lorsque la réponse lui parviendrait, et que par conséquent elle pouvait bien assister à quelques dîners et réceptions, ne serait-ce que pour tenir compagnie à Cassandra.

— Trenear a raison. Et si le brevet est accordé, il faudra encore plus de temps pour produire son jeu. Si Pandora se lance vraiment dans cette entreprise, il s'écoulera au moins un an avant que nous puissions le proposer en magasin.

— Oh, elle est très déterminée !

Helen et Carys venaient de rentrer de Ravenel House où elles avaient passé la matinée. Elles étaient allées voir William, le fils de Kathleen et de Devon, un robuste bébé de deux semaines. Carys avait été fascinée par le nourrisson et avait passé une heure à babiller au-dessus du berceau jusqu'à ce que Pandora vienne la chercher pour tester le prototype de son jeu.

Elle l'avait baptisé « Fièvre acheteuse ». Le plateau représentait les rayons d'un grand magasin que les joueurs devaient parcourir avec un pion afin de remplir leur panier de divers articles symbolisés par des cartes. Pandora avait refusé d'y intégrer des règles de morale. « Ce jeu n'a d'autre but que de divertir », affirmait-elle.

— J'ai comme l'impression que ce jeu va remporter un vif succès, déclara Helen, pensive. Lady Berwick et Carys en ont fait une partie ce matin, et elles se sont follement amusées à collectionner les cartes. Parapluies, chaussures, éventails... Il y a de tout et les dessins sont magnifiques.

— L'être humain aime posséder. Oui, je pense que ce jeu se vendra bien, acquiesça Rhys.

— Quelle quantité pourrait-elle en vendre, à votre avis ?

— Je ne suis pas devin, *cariad*, s'esclaffa-t-il.

— Si, vous l'êtes. Vous connaissez par cœur ce genre de choses.

— Elle pourrait gagner une petite fortune. C'est un marché peu développé et le produit peut être imprimé facilement. Et comme vous venez de le souligner, il plaît autant aux grands qu'aux petits.

Helen sourit mais, en son for intérieur, elle était perturbée. Elle souhaitait de tout cœur que le talent et le travail de sa sœur soient récompensés. Néanmoins, elle craignait que dans sa quête d'indépendance et



de liberté Pandora en oublie d'offrir à un homme l'occasion de l'aimer.

Pourquoi était-elle si farouchement opposée à l'idée de partager sa vie avec quelqu'un ?

— J'espère que cela la rendra heureuse, murmura-t-elle.

Rhys s'écarta du pilier et s'approcha d'elle. Dans la lumière dorée du mois de septembre filtrée par les carreaux de la verrière, ses cheveux sombres prenaient des reflets chatoyants.

— Si je me fie à mon expérience, dit-il en posant les mains sur la taille de sa femme, le succès rendra Pandora heureuse, au début. Mais au bout d'un moment, elle se sentira seule et comprendra que l'argent ne fait pas le bonheur.

— Vous vous sentiez seul avant de me connaître ? demanda Helen en nouant les bras autour de son cou.

Il l'enveloppa d'un regard tendre.

— Oui, comme tout homme qui affronte chaque nouvelle journée sans son âme sœur.

Il lui effleura la bouche de petits baisers, légers puis plus insistants, jusqu'à ce que leur respiration s'accélére.

— Allons dans la chambre, chuchota-t-il quand leurs lèvres se séparèrent.

— C'est l'heure du déjeuner, objecta-t-elle.

— C'est vous mon déjeuner.

Il l'embrassa de nouveau et ses mains s'égarèrent sur ses seins. Riant, Helen tenta de se libérer.

— Non, Rhys... je ne peux pas. J'ai rendez-vous avec Garrett Gibson pour prendre le thé.

— Vous irez un autre jour. J'ai davantage besoin de vous qu'elle.

— C'est que... le thé n'est qu'un prétexte, avoua-t-elle en se troublant visiblement. En réalité, je... j'ai quelques symptômes qui nécessitent...

— Vous êtes malade, *cariad* ? s'inquiéta-t-il aussitôt.

Touchée, Helen lui caressa la nuque dans un geste apaisant.

— Non, je vais très bien, rassurez-vous.

— Alors pourquoi...

Il s'interrompit, ouvrit la bouche, la referma... écarquilla les yeux.

Helen se délecta de sa stupeur.

— Nous ne pouvons jurer de rien avant d'avoir la confirmation du Dr Gibson, dit-elle. Mais j'espère qu'au printemps prochain la famille Winterborne s'agrandira.

L'attirant à lui, Rhys enfouit le visage au creux de son cou. Il paraissait presque déboussolé.

— Helen, mon trésor... que puis-je faire pour vous ? Avez-vous besoin de... Nom d'un chien, vous êtes debout depuis des heures ! Et vous portez un corset ! Est-ce que cela ne risque pas d'étouffer le bébé ?

— Non, c'est beaucoup trop tôt, le rassura-t-elle, amusée et attendrie. Inutile de vous inquiéter, je vous promets de mener à bien ce nouveau projet. Le bébé et moi, nous serons forts et en parfaite santé.

Rhys releva la tête et elle sentit le parfum mentholé de son haleine.

— Il faut me donner votre parole, *cariad*, articula-t-il d'une voix rauque. Parce que vous êtes tout mon univers. Et mon cœur ne bat qu'en écho au vôtre.

— Je vous la donne, mon amour. Vous pouvez me faire confiance. Après tout... je suis une Winterborne.

## Note de l'auteur

Lors de mes recherches sur la mode (un des aspects les plus amusants quand on écrit une romance historique), j'ai appris que la tournure s'était portée à deux périodes distinctes à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

La première version de cet accessoire, entre 1870 et 1875, était constituée d'un gros sac empli de paille ou de crin. J'imagine que les femmes avaient un peu l'impression de se promener avec un coussin de canapé attaché dans le bas du dos. Durant les années qui suivirent, la tournure tomba en disgrâce, la mode exigeant que la silhouette féminine soit aussi mince et droite que possible, et la jupe, étroite. Cette tendance est appelée « mode naturelle », ce que personnellement je conteste, dans la mesure où les femmes étaient quand même obligées de porter un corset pour enfiler ces toilettes. Néanmoins ce devait être relativement confortable, comparé au grand retour de la tournure qui, entre 1883 et 1889, prendra des proportions outrancières. Bien que plus légères et pliables afin de permettre aux femmes de s'asseoir, ces tournures devaient quand même être très inconfortables.

Les bouteilles de soda en forme de torpille (modèle breveté par William Hamilton en 1809) pouvaient être stockées sur le flanc, ce qui évitait que la capsule en liège ne se dessèche. Contrairement aux bouteilles de champagne qui étaient fabriquées en verre de bonne qualité, les bouteilles de soda classiques, qu'on stockait verticalement, étaient faites dans un matériau bon marché qui risquait de se briser sous la pression du gaz. Les bouteilles en forme de torpille étaient bien plus résistantes.

J'ai prénommé le Dr Gibson « Garrett » en hommage au Dr Elizabeth Garrett Anderson, la première femme à avoir obtenu ses diplômes de médecine et de chirurgie en Angleterre. En 1873, elle intégra la British Medical Association dont elle resta le seul membre féminin durant dix-neuf ans, puisque après son arrivée fut voté un nouveau règlement qui excluait les femmes de cette institution. Plus tard, le Dr Anderson devint également la première femme d'Angleterre à être élue maire d'une ville (Aldeburgh). Si vous souhaitez en apprendre plus sur la vie de cette personnalité remarquable, je vous conseille de lire sa biographie, *Elizabeth Garrett Anderson*, de Jo Manton.

Enfin voici un petit glossaire des mots et expressions galloises employés dans ce roman :

*Cariad* : chérie, trésor

*Annwyl* : cher (chère)

*Iesu Mawr* : doux Jésus

*Hwyl fawr am nawr* : à bientôt

*Yr Dduw* : le Dieu

*Diolch i Dduw* : Dieu merci

*Dw i'n dy garu di* : je vous aime

*Owain Glyndŵr* (1359-1416) : dirigeant gallois, figure du nationalisme et dernier natif à avoir porté le titre de prince de Galles.

*Eisteddfod* : festival de littérature, musique, danse et comédie au pays de Galles.

Je n'ai jamais réussi à trouver dans le commerce ces pastilles à la menthe poivrée, si appréciées à l'époque victorienne. Hélas ! Cependant, ma fille et moi avons essayé plusieurs recettes et, après quelques modifications de notre cru, nous sommes parvenues à créer une version aussi facile que délicieuse.

La plupart des recettes préconisent de battre des blancs d'œufs en neige, mais nous avons obtenu de meilleurs résultats en utilisant de la poudre de meringue, qu'on trouve aisément au rayon « pâtisserie » des supermarchés.

Le secret réside dans le choix de l'extrait de menthe poivrée, qui doit être de très bonne qualité – la plupart des arômes artificiels ont une amertume prononcée. Et si vous n'êtes pas fan de la menthe, vous pouvez la remplacer par toute autre saveur à votre goût. De la vanille, par exemple.

## **Pastilles à la menthe poivrée de chez Winterborne**

### Ingrédients :

1 tasse de sucre en poudre

1 cuillère à soupe de poudre de meringue

1 pincée de sel

1 cuillère à soupe d'extrait de menthe poivrée (voire plus, si vous aimez les goûts un peu corsés)

1 cuillère à soupe de lait

### Préparation :

1 – Mélangez les ingrédients secs, ajoutez l'extrait de menthe et le lait. Fouettez jusqu'à l'obtention d'une mixture de la consistance de la pâte à modeler. Il faudra peut-être ajouter un tout petit peu de lait si l'appareil est trop ferme, mais allez-y avec précaution, goutte à goutte.

2 – Prenez de petits morceaux de pâte et roulez-les entre vos mains pour obtenir des boules de la taille des billes à jouer. Puis roulez-les dans du sucre en poudre. Déposez les billes sur une feuille de papier sulfurisé et laissez-les sécher au moins un quart d'heure. Personnellement, à ce stade, nous les enrobons d'une deuxième couche de sucre en poudre pour qu'elles soient bien brillantes, mais ce n'est pas une obligation.

3 – Embrassez quelqu'un que vous aimez !